

Matériel protégé par le droit d'auteur

GRAHAM JOYCE

REQUIEM

BRAPELONNE

Matériel protégé par le droit d'auteur

Du même auteur, chez le même éditeur

Lignes de vie (2005)

Grand prix de l'imaginaire 2006 :

meilleur roman étranger

meilleure traduction

En attendant l'orage (2006)

Les Limites de l'enchantement (2007)

Requiem (2007)

www.bragelonne.fr

Graham Joyce

Requiem

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Thomas Bauduret

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Requiem*

Copyright © 1995 by Graham Joyce

© Bragelonne 2007, pour la présente traduction.

Illustration de couverture :

© Iconotec – Montage : FBDO

ISBN : 978-2-35294-052-4

Bragelonne

35, rue de la Bienfaisance – 75008 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : <http://www.bragelonne.fr>

*Pour Sire, qui a dit : « Allons voir ce qu'il y a là-haut ! »
Lakrotiri, à Corinthe, le 11 octobre 1988,
vers quatre heures du matin.*

REMERCIEMENTS

Mille mercis à ceux qui encouragent et à ceux qui mettent en garde : Dave Bell, mon éditeur Luigi Bonomi, Ramsey Campbell, Catie Carey, Pete Coleborn, Christopher Fowler, David Grossman pour ses déjeuners créatifs, Dave Holmes, David Howe, Sue Johnsen pour son immense contribution en termes d'idées et sa modération vitale, Chris Lloydal, le révérend Peter McKenzie (qui ne s'offusqua pas de l'usage que je voulais faire de sa grande sagesse, son intuition et sa bibliothèque), Rod Milner et Rog Peyton, Phil Rickman, Marin Tudor, Helen et Quentin Wilson. Et, toujours, ceux-qui-restent-cachés.

1

Malgré tous leurs efforts pour mettre un peu d'animation, la soirée restait bien sage. C'était un pince-fesse de fin d'année organisé par un enseignant, un collègue de Tom. Celui-ci était alors en probation avant d'être officiellement titularisé comme professeur. Il avait remarqué que la réserve d'alcool entreposée dans la cuisine commençait à décliner et prit par conséquent la précaution de cacher sa bière sous un fauteuil avant de se diriger d'un pas hésitant vers les toilettes (au fond du jardin). Lorsqu'il revint, le salon s'était rempli de danseurs qui se trémoussaient énergiquement, et il en fut réduit à aller récupérer sa bière à quatre pattes. Mais, au lieu d'un verre, sa main se referma sur une cheville plutôt gracieuse.

Celle-ci se prolongeait d'un extraordinaire mollet gainé d'un bas en Nylon qui chargea ses doigts d'électricité statique et montait plus haut que son champ de vision. Quelques minutes plus tard, il était toujours accroché à cette cheville ravissante et faisait de son mieux pour entamer une discussion avec sa légitime propriétaire qui, elle, l'ignorait délibérément.

— Puisque vous n'avez pas l'air de vouloir me lâcher, finit par dire Katie, autant que je me présente.

Bien qu'il fût soûl – ce qui ne lui arrivait pas souvent – Tom sut, alors même que son regard continuait son escalade, passant par la cuisse pour finir sur une masse de cheveux blonds, que c'était *la* femme de sa vie. En ce temps-là, Tom croyait fermement qu'il y avait des bons moments ou des bons jours, de ceux qui vous changent un homme. En l'occurrence, ç'avait été *la* bonne soirée pour découvrir *la* bonne personne ; celle dont, il n'en doutait pas un seul instant, il venait de tomber éperdument amoureux.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Katie ne partageait pas sa conviction. Elle ne voyait en Tom guère plus qu'un poivrot qui s'était accroché à sa jambe. Elle tenta d'ignorer ce qui se passait à ses pieds dans l'espoir qu'il s'en aille. Il resta. Elle leva un sourcil en écoutant ses pathétiques tentatives d'engager une conversation. Et, par Dieu sait quel miracle, il parut dessoûler en un temps record. À un moment donné, il réussit même à la convaincre de lui dévoiler son numéro de téléphone. De fil en aiguille, au cours des mois suivants, Katie commença à croire que, peut-être, elle avait découvert l'homme de sa vie. Ils se marièrent un an après leur première rencontre.

Il y avait de cela treize ans.

Durant les deux premières années de leur mariage, Tom continua de se cramponner à sa jambe – mais métaphoriquement cette fois-ci. Il n'arrivait pas à croire que cette femme élégante, éblouissante, ait fait irruption dans sa vie ; parfois, il levait les yeux vers le plafond pour chercher le trou par où elle était tombée du ciel. Il était alors possessif à

l'extrême, soupçonnant tous les autres hommes de son entourage de comploter pour la lui ravir.

Cette jalousie obsessionnelle convenait parfaitement à Katie. Elle avait soif d'attentions et ne se lassait jamais de l'insistance de Tom. Leur intimité, si absolue qu'elle en excluait tout ce qui n'était pas le couple, faisait le bonheur de Katie. Elle devint plus belle, plus confiante et plus éblouissante encore ; elle s'épanouissait dans la lumière de son amour.

Katie était conseillère en marketing pour une petite entreprise. Comparé à l'univers de Tom, le sien semblait plus adulte, plus impitoyable. Mais, bien sûr, elle n'était pas plus dure que lui pour autant. Il comprit vite comment elle était devenue cette femme qui était sienne. Bien des choses rampantes grouillaient dans le puits profond de son enfance, des choses qu'on aurait pu croire en sommeil alors qu'elles se nourrissaient en silence, mais avec avidité, demandant toujours plus d'affection.

Ce fut sa plus grande erreur : jamais il ne chercha à percer le mystère. Une fois, il fit une tentative pour aborder le sujet, mais Katie réagit avec une telle violence qu'il n'osa plus jamais en parler. Ces secrets pourtant, quels qu'ils pussent être, étaient à la base même de l'amour que lui portait Katie, et elle en tirait une force immense. Elle était si attachée à lui, vivait leur relation si intensément que Tom en vint à craindre que, s'il découvrait l'origine de cette ferveur, il perdrait Katie pour toujours. De toute façon, leur couple avait trouvé son équilibre et leur amour était réciproque. Alors pourquoi tenter le diable en voulant en savoir plus ?

Mais jamais il ne comprit qu'un jour, ces exigences finiraient par venir à bout de sa propre capacité à les satisfaire. Quoique cela n'ait plus beaucoup d'importance, maintenant qu'elle était morte.

— Si c'est ce qui vous tracasse, disait Stokes, si ce n'est que cela, que quelques mots sur un tableau noir...

Il avait donc ruminé la question, pas vrai ?

— Non, ce n'est pas ça, répondit Tom.

— Parce que, croyez-moi, de mon temps, c'était monnaie courante. Et je trouverai le coupable, soyez-en sûr.

Tom regarda par la fenêtre.

— Non. J'ai juste besoin de changement.

C'était un mois de juin pourri. Au lycée de Dovelands, on était le dernier jour du semestre. Les cinquième année étaient partis depuis des semaines et la pluie frappait les terrains de jeux, sonnant le glas des projets de vacances des derniers lycéens. Après avoir vidé son bureau, Tom Webster avait traversé la cour pour rejoindre le bureau du proviseur. Une seule et unique bombe à farine avait éclaté sur le pavé humide et, par la fenêtre, il pouvait encore la voir : une mare blanchâtre, triste comme des vacances gâchées, constellée de cratères alors qu'elle subissait les assauts de la pluie.

Après la dernière réunion, alors que le lycée tout entier grommelait « Jérusalem » avant d'en venir à la bénédiction, Tom avait fait ses adieux et quitté sans tarder la salle des profs. Il n'avait pas le courage d'affronter l'épuisement général qui marquait la fin de l'année, ni de voir ses collègues s'attendrir en évoquant les grandes vacances, laissant glisser le semestre écoulé de leurs épaules comme un sac à dos. Au moment du départ, Tom s'étonna de ressentir une pointe de tristesse à l'idée de ne plus voir des collègues qui, jour après jour, étaient une source d'ennui plus que de réconfort. Tom ne pouvait le supporter.

— Mais alors, qu'est-ce que tu vas faire ? demandèrent-ils.

À leurs regards empreints de compassion, Tom savait qu'ils pensaient à la mort de Katie, mais aucun n'eut le courage d'aborder franchement le sujet. Il répondit à leurs questions de façon évasive, d'un haussement d'épaules ou d'un sourcil levé.

Avant de rejoindre le bureau meublé à la Spartiate où officiait Stokes, il passa par son ancienne salle de classe pour récupérer quelques objets personnels. Il inspecta l'armoire située tout au fond de la salle. Il y trouva plusieurs cassettes, des photos, des livres et des magazines qu'il léguait de bonne grâce à son successeur. Les tiroirs de son bureau ne contenaient pas grand-chose, juste du papier brouillon et un album de photos prises lors de voyages scolaires, mais il fallait néanmoins faire place nette. Il trouva un livre de science-fiction dont une des pages était marquée par une feuille de papier. Il la sortit et lut ce qui y était écrit : *Ô futilité de l'existence. Offre-moi du pain et du lait et je t'aimerai pour toujours, xxx.*

C'était l'écriture de Katie. Le livre gisait là depuis presque un an, avec sa liste de commissions glissée entre les pages. Il y aurait bientôt un an qu'elle était morte, et il retrouvait toujours ces minuscules fantômes inertes au hasard d'un tiroir, d'un placard, d'une armoire ou d'un carton. Ceux qui meurent laissent derrière eux de petits dépôts, telles des cendres ou de la poussière, qui hantent l'existence des survivants. Impossible de s'en débarrasser. Les souvenirs s'agglutinent dans des endroits reculés, derrière les meubles et sous les radiateurs, gisent sur les étagères ; ils sont là, tels des fragments de verre brisé, attendant le moment où ils pourront se ficher dans une portion de chair vulnérable.

Au début, ce furent les seuls spectres qu'il dut affronter, et ils apportaient toujours les mêmes symptômes : la gorge qui se serre et les yeux qui s'humidifient. Il se tenait là, au beau milieu de la classe, enserrant la feuille de papier, lorsqu'il perçut une présence. Quelqu'un se trouvait sur le pas de la porte.

C'était Kelly McGovern, une élève de sa classe d'anglais. Dans le quartier, les mères donnaient à leurs enfants les noms de célébrités américaines ; les garçons, de futurs délinquants en blousons dorés, s'appelaient tous Dean ou Wayne ; les filles étaient toutes des Kelly ou des Jodie, mignonnes comme des cœurs et dures comme l'acier. Kelly McGovern avait quinze ans. Depuis peu.

Casse-toi, pensa Tom avec méchanceté. Fous-moi le camp, espèce de garce, de si belle petite garce, si belle...

— Bonjour, Kelly, dit-il avec un sourire.

Celle-ci avait un paquet en main, enveloppé dans du papier cadeau, et hésitait à entrer. Elle était vêtue de l'uniforme de l'école : blazer noir, jupe noire et bas noirs. L'écusson de l'école brodé sur la poche du blazer, à hauteur de son sein juvénile, représentait une rose rouge aux pétales brodés. Pour Tom, cette rose n'en finirait jamais de dégorger une seule et unique goutte de sang écarlate. Sous la rose, il était écrit en lettres ouvragées *Nisi Dominus frustra*. C'était son incapacité à traduire cette devise de façon satisfaisante qui avait non pas causé, mais hâté sa décision de partir.

— C'est du latin. Une phrase tirée des Psaumes. « Si le Seigneur ne veille pas sur la cité, le guetteur monte la garde en vain. » Ce qui veut « lire : sans Dieu, tout n'est que vanité.

— Quelle cité ?

En effet, de quelle cité parlait-on ? Ces jeunes ! Ils se posaient bien des questions, n'est-ce pas ? *Cette cité est celle de ce putain de cœur humain, fiston. Inutile de connaître cette cité. Ce n'est que la devise de l'école, et tu n'es pas obligé de savoir ce qu'elle veut dire.*

— Qu'y a-t-il, Kelly ?

— Je vous ai apporté un cadeau d'adieu. Tenez.

Elle s'aventura à l'intérieur et lui tendit le paquet sans lever les yeux. Son regard restait braqué sur la porte ouverte de l'armoire. Il la referma à clé. Puis il prit le paquet et le défit.

Il contenait un livre tout neuf, un recueil des poètes de Liverpool, McGough, Henri, Patten. Son propre exemplaire avait été volé dans cette même salle de classe. À la fin de l'heure, il avait gardé les enfants quelques minutes avant de les libérer pour leur dire qu'il était ravi et les invitait à voler d'autres livres de poésie.

— C'est très gentil de ta part. Je ne sais que dire.

Mais elle ne voulait toujours pas croiser son regard. Elle rejeta en arrière ses cheveux couleur de cuivre et resta là, croisant les chevilles. Elle était tendue. Elle ne voulait pas s'en aller.

— Je dois boucler la salle, Kelly.

— D'accord.

— Il faut que j'aille voir le proviseur avant de m'en aller pour de bon.

Enfin, elle le regarda, et la lumière éclaira ses yeux d'un bleu particulier, d'une nuance de chrome. Puis elle se détourna et quitta la salle, refermant la porte derrière elle. Il eut un soupir de soulagement avant de ramasser les quelques objets qu'il voulait emporter. Puis il se rendit au bureau de Stokes.

— Vous pouvez encore changer d'avis, dit Stokes. Il n'est pas trop tard pour cela. Vous êtes un bon professeur, et cela m'ennuierait de vous perdre. Nous vous regretterions tous.

Tom n'avait jamais aimé le proviseur. Celui-ci était penché sur son bureau, ses grosses mains serrées dans une attitude évoquant la prière, les yeux exorbités, comme si cette

conversation était la plus importante de toutes celles qu'ils aient jamais engagées – ce qui, par ailleurs, était le cas. La mentalité obtuse de Stokes lui permettait rarement une escapade hors de son bureau, et Tom méprisait sa politique éducative. Le proviseur de Dovelands fonctionnait selon le système ABC : Assemblée, Blazer et Curriculum. Il s'efforçait de singer l'éthique des anciennes écoles anglaises. Il était allé jusqu'à recréer une assemblée entièrement chrétienne alors qu'un tiers des enfants étaient hindous, sikhs ou musulmans ; l'uniforme de l'école était obligatoire, même lorsque la chaleur le transformait en étuve ; et on conservait obstinément un curriculum^[1] capable d'enchaîner le plus créatif des professeurs.

Tom s'était lancé dans une minicampagne de sabotage contre ce régime, bien qu'il se soit attiré les bonnes grâces du proviseur en acceptant de dispenser le cours d'éducation religieuse, que tous refusaient. Il se dit, non sans cynisme, que Stokes était désormais terrifié à l'idée de ne pouvoir trouver quelqu'un qui voulût s'en charger.

— Tom, vous n'avez pas surmonté votre douleur, n'est-ce pas ?

Et voilà. Il avait dit les mots que personne d'autre n'avait osé prononcer. Tom devait convenir que, dans les mois qui suivirent le décès de Katie, Stokes s'était montré conciliant, tolérant, indulgent même.

— Non. Franchement, cela n'a rien à voir avec ma décision.

— Et vous êtes sûr que ces graffitis sur le...

— Non. Comme je l'ai dit, j'ai besoin d'un nouveau départ, un nouvel environnement.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Stokes se leva, faisant racler les pieds de son fauteuil, contourna son bureau et tendit une grosse main.

— Si vous avez besoin de bonnes références...

— Je m'en souviendrai.

Puis il s'en alla.

Il laissait derrière lui treize ans d'enseignement. Il avait trente-cinq ans, mais se sentait vieux, usé. Il avait l'impression de prendre sa retraite. Ces douze derniers mois lui avaient apporté ses premiers cheveux gris. Les vers laborieux de l'hymne de l'assemblée résonnaient encore à ses oreilles lorsqu'il grimpa dans sa Ford Escort rouillée. Quelques élèves traînaient près des grilles de l'école. Kelly était parmi eux. Il la salua d'un hochement de tête avant de s'engager dans l'allée. Puis il appuya sur le champignon et, dans un grand rugissement de moteur, s'en alla bien loin de tout système éducatif.

Lorsque Tom se glissa dans son lit, il tremblait de tous ses membres et s'endormit aussitôt. Lorsqu'il se réveilla, il était six heures passées, et il eut la satisfaction de constater que, pour une fois, rien n'avait dérangé son sommeil. Il tenta d'appeler Sharon et n'obtint que le grésillement monotone d'une ligne internationale. Personne ne répondit. Cela faisait des mois qu'il n'avait pas parlé à Sharon.

Il glissa sa main dans la poche de son pantalon, cherchant le morceau de papier qu'il avait découvert sur son bureau, à l'école. *Ô futilité de l'existence...* Là-haut, dans la chambre d'amis, se trouvait le coffre ottoman qu'il avait transformé en un véritable reliquaire enfermant les souvenirs de sa femme défunte. Il y avait mis tout ce qu'il ne pouvait supporter de voir traîner dans la maison, mais refusait de jeter. Des photos, des lettres, des programmes de théâtre, des ornements évoquant des souvenirs précis, même une cassette de répondeur sur laquelle elle avait enregistré un message. Tous ces objets froids, distants, aussi beaux et inutiles qu'une pierre de lune.

Il glissa le mot dans un portefeuille contenant déjà d'autres papiers. Il savait qu'en ouvrant ce coffre, il courait un grand danger ; chaque fois qu'il soulevait son couvercle, il risquait de passer sa soirée assis sur le parquet poussiéreux avec une bouteille de scotch pour toute compagnie, à examiner son contenu répandu sur le sol.

Un fragment de pierre de lune attira son attention et la retint plusieurs minutes, comme s'il était tombé en transe. Une photo, prise dans une petite ville côtière. Alors que Tom la soulève, la fine bordure blanche du cliché se répand, se dissout et les deux personnages quittent leur posture figée. L'un d'entre eux est Katie ; c'est une belle femme, mais sa bouche est serrée par l'amertume. Tom se tient à ses côtés. C'est une photo récente. Dans le fond, on aperçoit la masse inerte d'une épave. Ç'avait été l'idée de Tom : passer un week-end prolongé au bord de la mer pour voir s'ils pouvaient recoller les morceaux de leur couple.

Tom récupère son appareil photo et remercie le passant anonyme qui a bien voulu les prendre en photo. Ils tournent les talons et se dirigent vers l'épave, leurs pas résonnant sur les cailloux. La mer et le ciel ont pris la couleur de l'acier. On est hors saison, et une tempête lointaine fait s'enfler les vagues pendant qu'un vent sec balaie la plage. Ils doivent remonter leurs cols pour protéger leur visage du sable soulevé par les bourrasques.

— J'espère qu'il n'est pas trop tard, dit-elle.

Il s'approche de Katie, faisant rouler des galets sous ses pieds, et se cramponne aux rebords de son manteau.

— C'était une erreur. On le sait tous les deux. Tout peut encore s'arranger.

— J’espère que tu as raison, Tom, dit-elle alors que le vent fouette la frange blonde qui retombe sur ses yeux. Parce que je crois qu’il est déjà trop tard.

Puis elle se détourne et part sur la plage, marmonnant quelques mots où il est question de préparer ses affaires, mais le vent l’empêche de l’entendre avec précision : il arrache les mots qui passent par ses lèvres, comme l’écume de la crête des vagues.

Il continue son chemin jusqu’à l’épave échouée sur le côté. Il y a un siècle qu’elle gît là, sur le sable. Tom s’assied sur la proue pourrie. Une mouette solitaire vole sur l’océan gris, sous le ciel gris, et pousse un cri avant de s’en aller d’un coup d’ailes. Une vague vient mourir sur la plage.

La scène se dissout et redevient artifice : un week-end à deux à jamais figé par le Celluloïd et les produits de développement. La photo que Tom tient dans ses mains.

Une pierre de lune.

L’armoire en déborde.

Si Katie était morte dans d’autres circonstances, il aurait pu vivre son deuil de façon convenable. Mais cet accident incongru avait provoqué en lui un fort sentiment d’injustice. La tempête avait déraciné un arbre qui s’était effondré sur sa voiture, tuant Katie sur le coup. Si elle était morte dans un banal accident de la route, Tom aurait au moins pu attribuer la tragédie à une erreur humaine ou mécanique – tout comme si elle avait succombé à un accident d’avion ou à un incendie. Il aurait souffert des mêmes sentiments de colère et de culpabilité, mais c’était l’absurdité de cet accident qu’il ne pouvait admettre. Pas d’erreur, pas de fautif, juste un fragment de nature qui avait su ce qui se trouvait dans les parages. Tom aurait pu accepter qu’elle soit morte de maladie, car les virus sont des prédateurs, ou durant un désastre naturel d’envergure tel qu’un tremblement de terre ou une inondation. Mais un arbre qui tombe sur une voiture ?

Non : c’était une agression, une insulte personnelle. Un jugement biaisé. Quelqu’un lui en voulait.

Il rabaissa le couvercle de l’armoire. Puis tenta à nouveau d’appeler Sharon. Toujours pas de réponse. Il chercha à estimer le décalage horaire. Pas plus d’une heure ou deux.

Au début, Katie n’avait pas apprécié l’amitié durable qui les unissait, et ce, depuis le lycée.

— Il faut souffler les vieilles flammes, disait-elle. Ça te plairait de me voir aller retrouver un ex une fois par mois ?

— Ce n’est pas parce qu’on aime quelqu’un d’autre qu’il faut s’éloigner de ceux qu’on a un jour aimés.

— Cela me semble bizarre.

— Rien de plus normal.

— Pas pour moi.

Mais Tom pouvait parfois rester sur ses positions et, bien qu’il fût sensible aux soupçons de Katie, il maintint néanmoins un innocent et épisodique contact avec Sharon, qui fit de même. Puis Katie prit peu à peu confiance en leur relation et rencontra Sharon par deux fois. Non seulement elle finit par admettre leur amitié mais découvrit elle-même

une amie par la même occasion. Bien que Tom ne fût jamais exclu des relations amicales qu'elles développèrent, il y vit une évolution bien distincte de ses anciens rapports avec Sharon.

Depuis la mort de Katie, Sharon lui avait téléphoné par deux fois et écrit deux lettres, mais Tom n'avait pas eu le courage d'y répondre. Maintenant, il était prêt à la voir. C'était une des rares personnes avec qui il se sentait capable de discuter.

Il se procura le supplément du dimanche d'un journal et y trouva une pub pour des trajets par avion à prix discount. Il avait déjà entouré d'un cercle une offre intéressante. Comme les services de l'agence fonctionnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il leur passa un coup de fil.

Cinq minutes plus tard, il avait sa réservation, payée par carte de crédit. L'avion partait le lendemain après-midi. Il se mit à amasser des affaires dans un sac. Ses mains tremblaient quelque peu. Depuis la cheminée, une photo de Katie lui décochait un sourire approbateur. Il la mit face au mur. Il ne voulait pas qu'elle le voie faire ses valises.

La fièvre du départ le prit et, cette nuit-là, il se tourna et se retourna dans son lit. À trois heures du matin, il s'éveilla. On frappait à la porte, comme les autres fois. Il ne répondit pas. Il resta là, réveillé, écoutant de toutes ses oreilles, sachant qu'on frapperait encore à intervalles réguliers. Il savait de qui il s'agissait. Il était déjà allé ouvrir, et il n'y avait jamais personne. Il savait que la main invisible continuerait de tambouriner à sa porte jusqu'à quatre heures et quart exactement. Puis elle s'en irait.

Cette nuit-là, on frappait avec une ardeur nouvelle. Il ne répondrait pas. Il savait qui c'était.

3

L'avion atterrit à l'aéroport de Tel Aviv, quittant le ciel d'un bleu éblouissant pour déverser ses passagers sur le bitume brûlant. Tom n'avait toujours pas pu contacter Sharon. Il prit le premier bus pour Jérusalem, qui le mena jusqu'à une gare routière grouillant d'une vie étrange, différente de tout ce qu'il connaissait. Il s'étonna du nombre de jeunes femmes vêtues de l'uniforme vert olive des militaires. De ravissantes Israéliennes brandissant des mitraillettes Uzi.

Son regard s'attardait toujours sur l'une d'entre elles lorsqu'un gamin portant des lunettes noires et un baladeur lui fourra une brochure dans la main. On lui promettait une bière gratuite s'il descendait à un hôtel pour routards. Alors qu'il déchiffrait le prospectus, un juif orthodoxe arborant des papillotes grises et une barbe rebelle lui sourit de dessous le large rebord de son chapeau noir tout en lui donnant une autre brochure. Celle-ci était écrite en hébreu d'un côté et en anglais de l'autre et disait : AMÉRICAINS = AMALÉCITES^[2]. *Les filles de Sion sont arrogantes ; elles marchent, la tête haute et le regard effronté, ne cessent de babiller, et font claquer leurs pas.* NON AU NOUVEL AÉROPORT.

Tom crut reconnaître la citation.

— Isaïe ?

Le vieil hassid haussa les épaules en indiquant d'un geste qu'il ne comprenait pas l'anglais. Puis il s'empressa d'aller refiler d'autres brochures à deux voyageurs australiens qui lui jetèrent des regards étonnés.

Tom arrêta un taxi, donna l'adresse de Sharon au chauffeur, et la Mercedes l'emmena jusqu'aux murailles de la vieille ville. Le dôme doré du Rocher s'élevait dans le bleu du ciel. Depuis le taxi qui fonçait dans les rues, Tom crut voir des rayons couleur de miel baignant les nuages, léchant les briques millénaires et allongeant l'ombre des anciennes portes. On aurait dit le dessin ornant un timbre cerclé d'or qu'il avait récupéré à l'école du dimanche de son enfance, un timbre qui complétait une série.

Ce fut sa première vision de Jérusalem. *Tu es si belle, ô mon aimée, aussi charmante que Jérusalem, aussi terrible qu'une armée bannière au vent.*

C'était une Jérusalem qui n'existait pas, et qu'il ne reverrait jamais. Il aurait voulu demander au chauffeur de s'arrêter afin qu'il puisse descendre du taxi et enjamber le cadre doré de sa vision pour entrer au cœur de l'Histoire. Mais il se contenta de voir s'éloigner le spectacle par la vitre arrière de la Mercedes. Il entendit résonner des voix derrière les murs de la ville. *Tu es si belle.* Et, peu à peu, la vieille citadelle sombra derrière la colline alors qu'ils entraient dans le Shekhem, le quartier nord-est de la ville.

Aussi terrible qu'une armée bannière au vent. L'enfance et la mythologie cristallisées derrière la vitre d'un taxi. En ce jour, l'innocence était arrivée en ville.

Lorsqu'il vit son propre reflet dans les portes de verre fumé de l'immeuble où habitait Sharon, il crut apercevoir un golem. Un homme inachevé. Un Adam en cours de création attendant le souffle de Dieu. Il y avait en lui quelque chose d'incomplet, une étincelle vitale qui s'était dissipée.

Il appuya à nouveau sur le bouton. La sueur s'accumulait sur les poignées de sa valise. Il attendit. Toujours pas de réponse. Il alla sonner chez un voisin, et une voix endormie crachota dans l'interphone.

Tom se pencha vers l'écouteur.

— Vous parlez anglais ?

— Oui. Hmm.

— Je cherche Sharon. La voisine d'à côté.

— Elle est partie. Hmm.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Elle est partie. En vacances. Hmm. Elle reviendra dans quelques jours.

L'intercom se tut. Il imagina un Israélien assoupi regagnant son lit. Il était midi.

Il resta là, à regarder bêtement la rue poussiéreuse, se balançant d'un pied sur l'autre tout en serrant la poignée moite de sa valise. Le mot « golem » fusa dans son cerveau comme un coup de feu dans le désert. Un surcroît de sueur assaillit son front alors qu'il descendait l'escalier de marbre menant à l'entrée de l'immeuble. Il quitta la fraîcheur de l'ombre pour s'engager dans la rue baignée d'un soleil éblouissant.

Où pouvait bien être Sharon ? Il était venu à Jérusalem sous l'emprise d'une impulsion spontanée qui lui avait paru audacieuse, chevaleresque même. Maintenant, il se trouvait plutôt stupide. Il ne connaissait personne d'autre dans ce pays. Il était loin de chez lui, se sentait solitaire et quelque peu effrayé. Il était certain que le taxi qui l'avait amené ici l'avait arnaqué. Il regretta son teint pâle, qui faisait de lui une cible facile.

Un autre taxi en maraude passa non loin de là. Il l'arrêta et demanda au chauffeur de le ramener au centre de la Jérusalem moderne.

— Dans la rue où vous m'avez ramassé, demanda-t-il en chemin, les habitants sont-ils en majorité arabes ou juifs ?

Le conducteur regarda par-dessus son épaule et lui montra une rangée de dents en or. De toute évidence, il trouvait la question trop bête pour être gratifiée d'une réponse. Tom tira la brochure que le gamin lui avait donnée à la gare routière.

— Est-ce un endroit convenable pour abriter un voyageur ?

Le chauffeur jeta un coup d'œil à l'adresse.

— Pas très propre.

— Pouvez-vous me recommander un hôtel ?

— Les hôtels sont chers ici. Très chers.

— Je n'ai pas beaucoup d'argent.

Le conducteur s’amusa à klaxonner des passants et répondit :

— J’ai une idée. Ce n’est pas le Pérou, mais cela vous évitera de traîner dans des coupe-gorge remplis d’Arabes.

L’hôtel se trouvait au nord du Méa Shéarim, le quartier ultraorthodoxe de Jérusalem. Au coin de la rue, une grande pancarte proclamait :

FILLES DE JÉRUSALEM :
HABILLEZ-VOUS TOUJOURS DE FAÇON CONVENABLE.

Le taxi s’arrêta devant un immeuble de brique grise. L’hôtel était simple et sans fioritures, mais propre, et jouxtait une auberge de jeunesse. Un jeune homme arborant des papillotes, une kippa vissée sur le crâne et des yeux hagards derrière de grosses lunettes le conduisit à sa chambre. Celle-ci sentait la poussière chaude. Tom jeta un regard circonspect aux draps jaunis. Le garçon lui assura que, malgré leur apparence, ils sortaient de la blanchisserie. Il accepta de prendre la chambre et obtint un rabais en payant en livres sterling.

Après le départ du garçon, Tom ouvrit les volets. De longs rayons de soleil transpercèrent la pièce, illuminant les particules en suspension que ses mouvements avaient réveillées. La poussière ne le dérangeait pas. C’était de la poussière ancienne, mystique même. Celle d’Abraham, de Jésus et de Mahomet, essuyée sur les autels des religions.

Devant la fenêtre poussait un parterre de jasmins, et leur parfum se mélangeait aux relents humides de la poussière. Il n’avait presque pas dormi la nuit précédente, et l’épuisement du voyage s’abattit sur lui comme une chape de plomb. Il ne désirait rien d’autre que s’allonger sur le lit et se laisser dériver, mais il craignait d’entendre une fois encore les coups frappés à sa porte. Il pria pour que ceux-ci soient restés loin, très loin, en Angleterre.

L’idée même de Jérusalem le stimulait. Son excitation avait quelque chose d’érotique, ou presque. Il décida de sortir à nouveau dans les rues. Il voulait se promener dans la plus sainte de toutes les villes du monde.

4

— Bonjour, *mister ! Welcome !* Enchanté ! Face à toute cette politesse excessive, Tom se dit qu'il avait peut-être fait erreur. Pour sortir de sa chambre, il devait passer à travers une grande cuisine commune, où un petit homme aux cheveux blancs, penché sur un évier, était occupé à rincer des tasses et des assiettes. Le vieillard se tourna vers Tom.

— C'est une cuisine collective, en effet. Usez-en à votre guise. Le café est imbuvable, le thé innommable, mais c'est gratuit.

Il désigna une bouilloire comme s'il présentait à Tom le trésor du roi Salomon. Puis il lui tendit une main menue.

— David Feldberg. Êtes-vous juif ?

— Non.

— Ce n'est pas donné à tout le monde.

Il portait diverses couches de gilets et des pantoufles deux fois trop grandes. Son pantalon montait presque jusque sous ses aisselles et sa ceinture de cuir était nouée plus que ceinte. Il semblait avoir le sourire facile. Il arborait quelques chicots jaunis qui tenaient bon, tels de vieux grognards loyaux gardant une bouche moite et rose. Il avait l'apparence d'un gamin, mais avait l'air insouciant et docte en même temps. Tom le trouva extrêmement sympathique.

— Puis-je me rendre à pied d'ici à la vieille ville ?

— C'est la meilleure façon d'y aller. Il y a des cartes dans le foyer. Si je puis me permettre...

Il s'empara d'une carte touristique et l'étala sur une table, montrant le chemin à l'aide d'un crayon tiré de sa poche de pantalon.

— Nous, humbles mortels, nous trouvons ici. (Il lécha son crayon.) Continuez par ce chemin et vous arriverez à la porte de Damas.

La porte de Damas ! À Jérusalem, chaque lieudit portait un nom électrisant. Le vieil homme se mit à souligner d'autres sites intéressants, mais il s'arrêta, sentant l'impatience de Tom.

— Cela fait des milliers d'années quelle est là. Elle ne va pas disparaître comme ça.

Il sourit en repliant la carte. Tom le remercia et le suivit jusqu'à la porte.

— Pensiez-vous arpenter la muraille, monsieur ?

— Tom. Je m'appelle Tom. Pourquoi cette question ?

— Loin de moi l'idée de vous inquiéter, mais il vaut mieux ne pas y aller à cette heure de la journée. L'endroit est propice aux incidents. Des touristes s'y sont fait dépouiller.

Les Arabes ont découvert un nouveau moyen de perturber l'économie. Il vaut mieux s'y rendre le matin, lorsque les rues sont pleines. Bien sûr, si j'étais plus jeune, je me serais fait un plaisir de vous servir d'escorte. Mais ma jambe...

Tom sourit en imaginant ce vieillard lui servant de garde du corps.

— Je comprends. Merci du conseil.

David Feldberg l'accompagna jusqu'à la porte de l'hôtel.

Alors qu'il cherchait son chemin, la vieille ville se dévoila sous ses yeux. Les murs crénelés couleur de vieil ivoire. Le Dôme doré. Le ciel d'un bleu quasi surnaturel. La ville était une pierre polie aux mille facettes suspendue dans une brume nacrée accumulée au fil des siècles. L'histoire était une perle qui n'en finissait toujours pas d'accoucher de la ville.

Étrange : on avait descendu les drapeaux et les oriflammes. À seconde vue, peut-être qu'il n'y en avait jamais eu. Peut-être les avait-il imaginés alors que, du fond de son taxi, il contemplait la vieille ville. Peut-être n'était-ce que sa propre exaltation qu'il avait regardée claquer au vent. Lui plus que tout autre savait à quel point il est facile de voir ce qui n'est pas là.

La porte de Damas bruissait de son chaos habituel, bondée de gens en perpétuel mouvement, retentissant de couleurs et d'exclamations. Le pont qui enjambait les anciens fossés était bordé d'échoppes. Des marchands de thé portaient sur leur dos d'énormes urnes d'argent ciselé. Des vendeurs d'épices, de fleurs et de fruits se succédaient. Des stands à falafels crachaient de petits nuages d'huile bouillante. Des marchands de tapis et de perles étalaient leur camelote. L'odeur de poussière chaude qui imprégnait les rues était couverte par les senteurs des épices et relents d'huile d'olive. Des voix gutturales échangeaient des mots d'arabe qui s'enchevêtraient dans le ciel.

Deux yeux se posèrent sur lui. Il leva les siens pour voir la silhouette d'un soldat israélien perché tout en haut du mur, un pistolet automatique à la hanche. Le soleil rougeoyant l'éclairait par-derrière, plongeant dans l'ombre son visage et son uniforme. C'était une silhouette intemporelle ; son arme à feu aurait pu être un court glaive romain. Ou il aurait pu s'agir d'un croisé, ou d'un garde de Saladin. C'était *le* soldat en haut d'une muraille. Il était là depuis le commencement des temps.

Quelqu'un se pressa contre lui, et il reçut une bouffée d'une forte odeur masculine. Il passa son portefeuille d'une poche à l'autre. Entretemps, une main palpa ses fesses. Il se retourna pour chercher les doigts lestes, mais tout le monde semblait très absorbé par les ventes en cours. Un petit Arabe muni d'un sifflet le dévisagea. Ce n'est qu'en passant sous la voûte de la porte qu'il réalisa qu'il retenait son souffle pour éviter l'assaut olfactif qui le menaçait.

De l'autre côté des portes, la rue était plus fraîche et un rien plus calme, et s'ouvrait sur un labyrinthe de ruelles. Il s'offrit un falafel acheté à un vendeur des rues. *A priori*, il aurait pu trouver mieux, mais il voulait s'imprégner d'authentiques arômes.

Dans le souk arabe, des bandes de femmes musulmanes en robe noire hantaient les rues comme des mauvais présages. Tout autour de lui, les volets se fermaient, et la foule

se raréfiait. Une main lui effleura la cuisse ; il se tourna, furieux, mais comme toujours, les coupables potentiels étaient occupés ailleurs.

Il quitta le souk pour descendre quelques ruelles étroites, sales et sinistres avant d'aboutir sur la Via Dolorosa, qui accueillait la procession marquant la crucifixion du Christ. La voie sacrée ! Ses yeux tombèrent sur une plaque indiquant l'une des stations du chemin de la croix.

Un jeune Arabe au visage engageant s'approcha de lui.

— C'est beau, n'est-ce pas ?

Il regardait toujours autour de lui, époustouflé.

— Sensationnel.

— Vous êtes anglais ? J'adore les Anglais. Ce que vous voyez n'est rien. Venez. Je vais vous montrer quelque chose d'encore plus étonnant.

Ce qui éveilla tout de suite ses soupçons.

— Quoi ?

— Faites-moi confiance. Ce n'est qu'à cinq mètres.

L'Arabe monta le long de la Via Dolorosa et désigna quelque chose sur le sol. Tom le suivit, non sans précaution. L'Arabe désignait des stries sur les dalles du chemin.

— Voici, dit-il fièrement, l'endroit où les Romains ont joué aux dés les vêtements de Jésus.

— Vous voulez rire ! s'écria Tom.

Néanmoins, il s'agenouilla pour y voir de plus près. Il vit des gravures grossières, certainement anciennes, des carrés et des cercles divisés en segments.

— Je ne plaisante pas, dit le jeune homme. Cet endroit est célèbre. C'est là qu'ils ont joué aux dés.

Tom caressa de la pointe du doigt les stries sur la pierre chaude. Lorsqu'il se redressa, deux autres garçons vinrent voir pourquoi il se donnait toute cette peine.

— Qu'en dites-vous ? dit le jeune Arabe qui l'avait amené ici.

— C'est étonnant.

— Je vous en prie. J'aime montrer cet endroit à mes amis anglais.

— Merci.

Il eut un grand sourire, tout comme ses amis, qui hochèrent la tête.

— Avez-vous besoin d'un guide ?

Soudain, Tom comprit ce qu'il voulait. Il fit un pas en arrière.

— Non, merci. Ce n'est pas dans mes moyens.

Le jeune homme continua de sourire.

— Vraiment ? Je suis un bon guide. Je connais la ville comme ma poche.

— Merci, mais je dois refuser.

Les traits du jeune Arabe s'assombrirent. Tout comme ceux de ses amis.

— En ce cas, voulez-vous me donner quelque chose ?

— Pourquoi ?

— Pour vous avoir montré cet endroit.

Et il tendit une main sèche. Maintenant, ses traits semblaient beaucoup moins élégants. Tom regarda autour de lui. Personne en vue.

Tom était grand et, bien qu'il n'ait aucune inclination pour la violence, se plaisait à croire qu'il pouvait se défendre s'il le fallait. Et pourtant, pour une simple pièce, il restait inerte. Il tendit au jeune homme deux shekels. Le prix de l'expérience.

L'Arabe fit un pas en avant.

— Ce n'est pas assez.

Le regard de Tom croisa le sien.

— Et si, au lieu de vous donner de l'argent, je vous cognais la tête contre le mur ?

Le jeune homme s'écarta d'un bond alors que Tom s'efforçait de récupérer sa pièce sans trop y croire. Puis il reprit son chemin, ignorant les murmures qui s'élevèrent derrière lui.

Il savait qu'en suivant la Via Dolorosa, il finirait par atteindre le Saint-Sépulcre, mais sa rencontre avec le jeune Arabe l'avait énervé. Il parcourut la rue d'un pas vif, ignorant les plaques historiques, les sites et les antiquités qui se massaient autour de lui. Là, il trouva d'autres touristes. Un Arabe émit un sifflement en guise d'accueil. Il l'ignora.

Au Saint-Sépulcre, il fut surpris de voir le nombre de pèlerins qui faisaient la queue pour visiter la tombe. On pouvait entrer dans l'église construite au-dessus du sépulcre, une vaste structure bombée appartenant aux Grecs orthodoxes. L'air était lourd de vapeurs d'encens, et des icônes brillaient doucement dans la pénombre. En bout de queue se déroulait une scène fort peu sacrée. Des gardes de l'église en civil entraînaient une Grecque en deuil qui, de toute évidence, refusait de quitter la tombe. Les pèlerins la regardèrent sans faire un geste ; les gardes se comportaient comme si ce genre d'incident arrivait tous les jours.

Cette bagarre écoœura quelque peu Tom. Il s'aventura derrière le sépulcre, où se trouvait une petite crypte. Il y distingua un autel resplendissant d'icônes d'or et d'argent. Éclairée par la lueur vacillante des cierges, l'excavation était lourde de vapeurs d'encens. En se courbant, il pouvait s'y infiltrer, mais de justesse.

— Bienvenue !

Une grosse araignée noire à visage humain jaillit d'un recoin sombre. Tom fit un pas en arrière et se cogna le crâne contre la pierre.

— Bienvenue !

C'était, engoncé dans une ample robe noire et coiffé du haut chapeau de sa confession, un prêtre orthodoxe, qui se tenait accroupi à l'autre bout de la crypte. Sa barbe grise lui tombait jusqu'à la taille, et il en avait fourré l'extrémité dans sa ceinture. En voyant Tom, il hocha la tête d'un air enthousiaste, et ses yeux jetèrent des étincelles.

— Merde ! fit Tom en se frottant le crâne.

Les mots durs qu'il avait lancés au jeune Arabe lui revinrent en mémoire.

— Merde ! répéta-t-il avant de se souvenir qu'il se trouvait dans un endroit saint. (Puis il murmura :) Bon Dieu ! Ô Jésus !

— Oui ! Bienvenue !

De toute évidence, le saint homme ne savait guère plus de mots anglais. Le prêtre arachnéen leva la main pour toucher le front de Tom. Il la retira bien vite, émit un sifflement et secoua la tête.

— Mauvais !

Puis il mit un petit crucifix dans la paume de Tom.

— Donation ! fit-il avec un grand sourire.

Tom lui jeta un regard furieux, mais fouilla ses poches pour en tirer quelques shekels. Le prêtre les reçut et lui donna une autre croix de plastique. *J'en ai marre*, se dit Tom alors qu'il quittait l'église du Saint-Sépulcre. *C'est trop pour un seul jour*.

Il consulta la carte, cherchant le chemin le plus court pour retourner à la porte de Damas. Le soleil s'était caché derrière les toits, et des ombres inquiétantes rampaient entre les murs rances. Maintenant que les avenues et ruelles étaient presque désertes, il put discerner le chemin à suivre, le traçant du bout du doigt sur la carte, puis il eut une hésitation. Il avait l'impression d'avoir commis une erreur. Il passa sous quelques arches à demi éboulées, puis arpenta les pavés d'un quartier aux murs étroits, des passages sentant la pisse, le chlore et les légumes pourris. Ses pas résonnaient dans le vide. Il finit par émerger dans une avenue déserte et s'arrêta pour consulter sa carte. Les rues auraient dû être droites comme des I, mais il venait de tourner deux fois à gauche. Il entra dans un quartier obscur de la vieille ville où, apparemment, le soleil ne brillait jamais.

À quelques mètres de là, un mouvement attira son attention. Une ruelle sans issue se terminait sous une voûte couverte d'inscriptions, une grille fermée et rouillée en clôturait l'un des côtés. Et là, dans l'ombre, une femme arabe au visage recouvert d'un voile lui faisait signe d'approcher.

C'était un geste simple, faible, et pourtant irrésistible. Son instinct lui conseillait de ne pas se laisser avoir, mais quelque chose le retint, quelque chose dans la posture de l'inconnue qui le captivait. Il fit un pas en avant et fut accueilli par l'odeur d'une épice lourde et capiteuse évoquant un baume exotique.

C'était une vieille femme vêtue d'étoffes rugueuses, aux mains recroquevillées comme du cuir tanné. Son voile noir tombait jusqu'en dessous de son menton et, à travers le tissu, il perçut l'éclair d'un regard.

Mais il y avait quelque chose qui n'allait pas. L'estomac de Tom se retourna. Il avait peur de la vieille femme.

Elle lui fit à nouveau signe d'approcher. Puis elle leva la main jusqu'à sa bouche et, à travers le tissu du voile, sa langue toucha son doigt décharné. Elle se tourna lentement et, de son index, écrivit quelque chose sur le mur, en bas de la voûte. À son toucher, la pierre desséchée tomba en poussière.

Elle traça un D.

— Il faut que je m'en aille, dit Tom. Il faut que je...

La femme continua d'écrire, et d'autres signes apparurent sur le mur, comme gravés par un maçon. Mais les lettres lui étaient étrangères ; peut-être était-ce de l'hébreu ou de l'arabe, en tout cas rien que Tom puisse déchiffrer. L'odeur d'épices se fit presque insupportable. Tom lâcha sa carte et battit en retraite, laissant la vieille femme gratter le mur.

En quelques instants, il retrouva son chemin et atteignit la porte de Damas. Il s'arrêta pour s'adosser à un mur, hors d'haleine, rouge de honte. Deux petits garçons juchés sur un âne le dévisagèrent en passant devant lui.

Il se souvint de la vieille femme, et son estomac se contracta. Il se sentait ridicule. Tom finit par se diriger vers la porte. La foule s'en était allée. Le soleil s'étalait sur un banc de nuages bas.

Lorsqu'il atteignit sa chambre d'hôtel, il verrouilla derrière lui sa porte et ferma les rideaux. Il retira ses chaussures, s'allongea sur le lit et pensa à Katie. Il pleura avant de s'endormir. C'est alors qu'il entendit la voix.

5

— Tout ce que je veux, c'est te raconter ce qui s'est passé, dit Katie...

6

— C'est très facile à comprendre, monsieur. Je démissionne.

— Mais, monsieur, la fonction de professeur est un état d'esprit. Ce n'est pas comme un habit qu'on peut endosser et retirer à discrétion. On ne cesse pas d'être un enseignant juste parce qu'on cesse d'enseigner.

— Appelez-moi Tom.

— Puis-je alors vous demander pourquoi vous abandonnez un emploi aussi prestigieux et aussi gratifiant ?

Tom se leva.

— Voulez-vous que je fasse encore du café ? Cet emploi n'a jamais rien eu de prestigieux et n'est que rarement gratifiant.

Tom commençait à comprendre que, pour David Feldberg, qui menait une existence de reclus, la conversation était tout le sel de l'existence, voire son essence même. Il hantait la cuisine, à la recherche de sujets à développer. Il avait le don de disséquer les remarques les plus innocentes, parlant de la pluie et du beau temps ou égrenant des généralités visant à faire comprendre à son interlocuteur qu'ils s'engageaient dans une véritable conversation. C'était comme de se retrouver face à un plateau de backgammon, les doigts serrés sur un cornet à dés. Ce genre de discussion avait ses propres règles, ses propres conventions : aucune remarque ne passait inaperçue, les mots devaient être choisis avec soin, et chaque commentaire était sujet à une critique circonstanciée.

Ce matin-là, Tom avait retrouvé David dans la cuisine. Ou plutôt David l'avait retrouvé, sous prétexte de laver quelques tasses. En quelques instants, il fournit à Tom un café digne de ce nom pour remplacer le jus de chaussette que l'hôtel fournissait gratuitement. Quelques minutes plus tard, il lui proposa avec insistance de partager son petit déjeuner, composé de croissants frais et de pâtisseries provenant d'une boulangerie toute proche – à condition que Tom aille les chercher. Tom lui demanda de l'accompagner, mais David rechignait à sortir de l'hôtel.

Lorsque Tom revint, David avait mis la table et préparé le café. Alors qu'ils mangeaient, le vieillard exerça ses dons naturels d'interlocuteur et parvint à soutirer des informations à Tom : il apprit que sa femme était morte, qu'il avait trente-cinq ans, avait un peu voyagé et qu'il avait soudain quitté l'enseignement pour des raisons qu'il ne souhaitait pas divulguer.

En retour, Tom sut que David était né en Grèce, avait vécu à Paris, à Londres et en Algérie française et que, en plus des langages en usage dans ces contrées, il parlait couramment l'hébreu et l'arabe. Il prétendit gagner sa maigre pitance en tant que

traducteur de documents académiques.

David changea de sujet.

— Qu’avez-vous pensé de votre première visite en Ville sainte ?

— Décevante, fit Tom en lui resservant du café.

— Ce qui suppose que votre séjour à Jérusalem a pour vous une résonance bien spéciale ?

— Vous me demandez si je suis chrétien ? C’est le cas. Mais je ne cesse de l’oublier.

— En ce cas, en quoi la ville vous a-t-elle déçu ?

— Partout où je suis allé, je me suis fait arnaquer. Par des chrétiens, des musulmans, des juifs. Je n’étais qu’une cible.

— Pourquoi une telle surprise ? N’est-ce pas à Jérusalem que votre Seigneur a dû chasser des marchands du Temple ? Et la situation ne s’est pas améliorée depuis.

Les paroles de David firent sourire Tom.

— Mais j’espérais ressentir quelque chose au fond de moi.

— Et ce ne fut pas le cas ?

— Si, tout d’abord. En m’approchant de la ville, j’ai ressenti une émotion assez intense. Puis les gens l’ont souillée. Je veux dire, cela ne vous conforte guère dans votre foi, n’est-ce pas ? Si toutefois vous en avez une.

— Une foi ? La foi, monsieur, est le pont qui relie l’espoir à notre monde sordide. S’il peut être si facilement brisé, je me demande avec quels matériaux il fut bâti.

— Vous qui êtes juif, avez-vous la foi ?

Il dressa un doigt évasif vers le plafond et s’adossa à sa chaise.

— Les bons jours. Ceux où je peux boire du bon café, manger de bonnes pâtisseries et bénéficier de la compagnie d’un interlocuteur intelligent. Qu’allez-vous faire aujourd’hui ?

La conversation s’étiolait. Tom lui parla de Sharon et cita son adresse.

— Serait-ce un quartier juif ?

— Bien sûr. Les Arabes ne vivent pas dans ce coin-là.

— Excusez-moi. Pour moi, il arrive que Juifs et Arabes finissent par se ressembler. Dans les rues, je vois des Juifs aux cheveux blonds et aux yeux bleus et des Juifs à la peau sombre et aux yeux bruns. Et pourtant, les Juifs sont censés être une race. Comment est-ce possible ?

David leva les mains et ferma les yeux. Cette question relevait d’un autre jeu de backgammon. Tom changea de sujet et lui raconta sa rencontre avec la femme arabe. David l’écouta avec soin.

— Vous trouviez-vous dans le quartier chrétien ?

— Je ne sais pas. Peut-être me suis-je fourvoyé dans le secteur arabe. D’après moi, cette femme était arabe. Elle m’a fait peur, mais il est probable qu’elle ne voulait que me soutirer un pourboire en échange d’un brin d’archéologie.

— C'est probable, renchérit David.

Tom n'allait pas se laisser intimider par Jérusalem. Jusque-là, il ne lui avait guère rendu justice. La vieille ville était un florilège d'intérêt spirituel et archéologique, un véritable labyrinthe religieux. Il voulait nager dans ses bassins secrets et explorer ses cavernes. Il voulait se tenir en son centre.

Katie avait toujours voulu venir ici et n'en avait jamais eu l'occasion.

Cette ville contenait-elle un grand secret ? Y en avait-il seulement un ? Pour les croisés, Jérusalem était le centre de l'univers et avait donné naissance aux religions monothéistes qui avaient conquis le monde comme des raz-de-marée et, depuis des temps immémoriaux, s'étaient affrontées avec la même rage qu'aujourd'hui. Et la cité était toujours là, tournoyant toujours sous le choc des continents européen, africain et asiatique. Les traces de l'Europe et de l'Afrique étaient comme les branches d'un immense casse-noisettes avec l'Asie Mineure pour tête, qui se refermaient sur l'amande amère qu'était Jérusalem.

Il y avait bien quelque chose en cette ville, une substance qui se brisait, se fragmentait, dégoulinait entre les pierres noires des immeubles vénérables et le long des rues anciennes. Une onde immatérielle qui lavait les pieds des habitants de la ville, ces mortels aux existences si brèves. Elle brillait d'un sombre éclat dans les excavations situées sous les maisons. Il fallait être mort pour ne rien ressentir ! La poussière elle-même était vivante, comme une substance radioactive. Elle collait à vos sandales, se dit Tom, s'infiltrait sous vos ongles, votre peau, vous asséchait la gorge et vous donnait soif.

Oui, elle était tout cela. Mais elle ne vous rendait pas meilleur pour autant. Et ne ferait pas revenir Katie.

Cette fois-ci, il choisit une autre entrée pour aborder la vieille ville. Près des murailles, de jeunes hommes et femmes en âge d'être étudiants allaient et venaient, revêtus d'uniformes kaki, des Uzi en bandoulière. À nouveau, il s'étonna de voir tant de jeunes femmes transformées en militaires. De belles jeunes filles, fortes et confiantes et qui lui semblaient inexpugnables. Cette forme d'émancipation par les armes lui semblait repoussante et, pourtant, ce spectacle l'emplissait d'une énergie nouvelle. Les revolvers rendaient ces filles plus désirables encore.

La porte Neuve s'ouvrait directement sur le quartier chrétien. Il avait fauché une carte à l'hôtel et emporté un guide. Lorsqu'il atteignit l'église du Saint-Sépulcre, une nouvelle queue de visiteurs s'était formée, jouxtant un rassemblement impressionnant de chaises roulantes.

Il s'assit sur des marches de pierre pour consulter son plan. Dix secondes ne s'étaient pas écoulées que deux gamins s'approchèrent de lui et s'offrirent pour lui servir de guides.

— Foutez-moi le camp ! cria-t-il.

Dans cette ville, on ne pouvait pas vous laisser tranquille ne serait-ce qu'un instant ! Il fallait rester constamment en mouvement sous peine de devenir une cible. L'immobilité

devenait faiblesse. Circulez ou faites-vous dévorer. Il fallait vivre comme un petit poisson et éviter sans cesse les requins qui hantent les profondeurs.

Il retourna à son guide. À son grand étonnement, il lut que l'authenticité du site où se tenait le Saint-Sépulcre restait contestée. On proposait un autre site pour la crucifixion et la résurrection, au nord de la porte de Damas. Il n'avait jamais pensé que le Saint-Sépulcre puisse être un faux. Il ferma le guide, cherchant un nom d'auteur pour voir s'il avait été écrit par un Juif ou un Arabe, quelqu'un qui pouvait avoir un compte à régler.

D'après cet anonyme, le site s'était toujours trouvé dans l'enceinte de la ville alors que, d'après la tradition, la crucifixion avait eu lieu à l'extérieur de la cité. Il regarda les rangées de chaises roulantes alignées comme pour le départ d'une course. Pourvu que tous ces gens ne soient pas dans l'erreur. S'il fallait en croire le livre, le site actuel avait été choisi par Helena, mère de Constantin, empereur de Byzance, trois siècles et demi après la crucifixion. Helena partit en pèlerinage à Jérusalem ; déçue de ne pas y trouver le moindre autel, elle en fit donc ériger un.

Tom referma son livre. Il retourna à l'intérieur de l'église. Les gardes continuaient de faire entrer et sortir les gens dans la chapelle située à l'intérieur du temple. Tout au fond, le prêtre arachnéen refilait des croix en plastique aux touristes. Tom s'en alla.

Il visita le dôme du Rocher, ayant lu que le Dôme doré était en fait un alliage d'aluminium et de bronze depuis qu'un calife avait fait fondre l'or pour payer ses dettes. De là, il s'aventura dans le quartier musulman en direction de la porte de Damas, traversant d'étroites rues bordées d'échoppes vendant des teintures, des épices et des fruits exotiques. S'il s'arrêtait pour jeter un coup d'œil, les marchands grouillaient autour de lui et refusaient de le laisser en paix. Afin de leur échapper, il passa sous une voûte marquant l'entrée d'une ruelle sombre qui l'amena dans un cul-de-sac. L'endroit avait quelque chose de familier.

C'était là qu'il avait rencontré la vieille femme arabe. Il avala péniblement sa salive. À quelques mètres de là se trouvaient l'arche et la pierre où la vieille femme avait gravé son message. Aujourd'hui, elle n'était plus là. Tom se dirigea vers ce recoin d'ombre. Il avait hâte de voir ce qu'elle s'était efforcée de lui montrer.

Personne aux alentours. Il pouvait entendre un faible murmure en provenance du marché, derrière les arches. Il se rapprocha et reconnut tout de suite le relent doux et évoquant un onguent délicat, dont l'odeur avait caractérisé leur rencontre. Il ne put rien voir sur le mur. Ce n'était en fait qu'un bloc de béton qui ne devait avoir que vingt ou trente ans. Il s'attendait à trouver un signe quelconque, peut-être une brique ou une pierre plus ancienne. Quoi qu'il ait pu inscrire la femme sur le mur, il n'en restait plus la moindre trace.

Et pourtant, il l'avait nettement vue gratter une pierre qui s'effritait pour tomber en poussière. Au pied du mur, il trouva la carte que, dans sa hâte, il avait laissée tomber. Il la ramassa. Elle était encore repliée de manière à lui donner le chemin qui le ramènerait à son hôtel. Mais il s'aperçut que l'endroit où se trouvait celui-ci était désigné par un ovale sombre.

Tom leva la carte pour profiter du peu de lumière à sa disposition. Là, il vit que ce qu'il

supposait être une tache était en fait l'empreinte d'un pouce. Tout d'abord, il crut que ce n'était que la marque laissée par un doigt grasseyé.

Quelqu'un émit un roucoulement. Il leva les yeux et vit un Arabe en burnous qui le regardait depuis le passage. L'homme fit claquer sa langue et roucoula à nouveau. C'était un homme âgé et corpulent, mais ses yeux étaient vifs et expressifs. Tom bondit et se fraya un chemin à coups d'épaule. L'Arabe, étonné par son empressement, lui lança quelques mots qu'il ne comprit pas.

Il ne s'arrêta pour consulter une nouvelle fois la carte qu'après avoir passé la porte de Damas. Maintenant, dans la lumière du soleil qui illuminait la ville, il put voir que la marque semblait avoir été pyrogravée comme par un fer rouge. C'était pourtant bel et bien l'empreinte d'un pouce, mais due à une main de braise.

Il regarda autour de lui, cherchant dans la foule des passants quelqu'un susceptible de lui fournir une explication. Les touristes et les marchands l'ignorèrent. Il leva les yeux vers les remparts de la ville. Les anciennes murailles semblaient désagréablement moites, comme si elles transpiraient sous l'effet de la chaleur sèche et impitoyable.

Tom remit la carte souillée dans sa poche et retourna à son hôtel.

— J’essaie de te dire ce qui est arrivé, mais tu ne m’écoutes pas. Tu ne m’écoutes plus.

— Non, ce n’est pas vrai.

— Oh, si, avait dit Katie. Sais-tu à quel point c’est dur ? Lorsque quelque chose te glisse entre les doigts, vite, si vite. Comme c’est dur de le faire cesser !

Sa voix s’était brisée. Ses yeux bleus brillaient de mille échardes de glace qui fondaient pour givrer à nouveau en un mouvement incessant.

— Sais-tu que cela demande beaucoup de travail – de vrai travail ? Qu’il faut puiser au plus profond de soi. Cela vient du plus profond de moi. Sais-tu à quel point cela m’est pénible ? J’ai mal rien qu’à te parler. Chaque mot a un prix. Il vient du plus profond de moi.

8

— Je souffre d'agoraphobie, dit David. La place du marché me fait peur.

Traduction pour le moins littérale qui s'accompagna d'un sourire cordial alors qu'il remontait son pantalon. Au cours de leur conversation, le pantalon en question avait entamé une descente qui, degré par degré, l'avait amené au-dessous des hanches.

— À quand remonte votre dernière sortie ? demanda Tom.

— Au jour de l'indépendance. 1978.

— Et cela fait quinze ans que vous êtes enfermé. Comment faites-vous ?

David eut un geste évasif.

— Les gens sont bons avec moi.

Ce matin-là, Tom était revenu de la vieille ville avec l'intention de faire la sieste. Le soleil de juin transformait les rues en fournaise. La poussière de la vieille Jérusalem et les gaz d'échappement de la nouvelle Jérusalem se partageaient l'atmosphère. Et pourtant, les hassidim traditionalistes et les femmes arabes s'habillaient toujours de noir ; apparemment, mieux valait souffrir de la chaleur que risquer d'éveiller des désirs inopportuns.

Après sa sieste, il trouva David à son poste, dans la cuisine, où il parcourait un vieux numéro du *Reader's Digest*. Tom omit de citer la carte brûlée qu'il avait employée le matin même. Il fit allusion aux panneaux rappelant aux femmes le code vestimentaire de rigueur.

David parut gêné, comme pour modérer son propos.

— À Rome, faites comme les Romains.

— Faut-il que chaque homme de cette ville soit un monstre de lubricité pour que les femmes ne puissent montrer ne serait-ce que leur coude ?

— Je vous demande, ô filles de Jérusalem, de ne pas évoquer, ni éveiller mon amour avant son heure.

David ramena ses lunettes sur le haut de son nez.

— Oui, je connais le Cantique des cantiques. Mais ce sont les femmes qui doivent sortir emmitouflées, quitte à suffoquer, sous prétexte que les hommes ne peuvent supporter de voir un gramme de peau.

David fit la remarque que sortir, tout court, devait être assez agréable.

— Les gens sont bons avec moi, répéta-t-il tout en remettant en place les pages volantes de son *Digest*.

Puis il se leva et quitta la cuisine d'un pas traînant. Tom se dit qu'il avait dû l'offenser

ou, au moins, l'attrister.

Tom comptait profiter de la fraîcheur du début de soirée pour gravir le mont des Oliviers jusqu'à Gethsémani. Il savait que, s'il voulait être de retour au crépuscule, il lui fallait partir tout de suite. Mais une impulsion soudaine le propulsa dans la rue, et il revint avec deux cornets de glace, un pour lui et un pour David. Il ne savait pas où se trouvait la chambre du vieux Juif.

Il sonna, la glace fondue dégoulinant sur ses doigts, pour appeler le jeune intendant de l'hôtel. Le garçon aux papillotes et aux verres épais comme des hublots de bathyscaphe lui jeta un regard étonné lorsqu'il demanda le numéro de la chambre de David. Il semblait rechigner à lui donner cette information.

— Pour l'amour de Dieu, ce n'est qu'un cornet de glace !

Cette invocation divine lui valut une réponse. Tom alla frapper doucement à la porte. Lorsque David apparut, il regarda la crème glacée qui dégoulinait sur les doigts de Tom, retira ses lunettes, et se mit à pleurer. Il se laissa tomber dans un vieux fauteuil dont le crin sortait par les coutures défaites. Tom le suivit à l'intérieur sans attendre d'y être invité.

Les murs étaient tapissés d'étagères couvertes de livres. Une porte donnait sur une seconde pièce. Tom aperçut un lit défait.

— Je vous ai apporté une glace, précisa Tom bien que cela ne fût guère nécessaire.

David se reprit et s'essuya les yeux avec un mouchoir rapiécé.

— Excusez-moi, monsieur. Veuillez vous asseoir.

Il se leva et posa par terre la pile de papiers qui occupait une chaise.

— Allez-vous la prendre avant qu'elle soit complètement fondue ?

— Bien sûr.

Il s'empara délicatement de la glace. On aurait dit qu'il s'attendait qu'elle se transforme en papillon. Lorsqu'il tira enfin la langue pour la planter dans la crème, Tom se sentit soulagé.

— Lorsque je vous ai vu debout sur le pas de la porte, vous m'avez rappelé quelqu'un. Comme une vision rémanente d'un temps révolu. Et pourtant, vous ne lui ressemblez même pas. Il avait des cheveux plus noirs, la peau plus claire. Ses yeux étaient bruns, les vôtres sont bleus. Mais c'était cette glace en train de fondre sur vos doigts. C'est *extraordinaire* ^[3]. Ce geste. C'était notre dernier moment de bonheur.

— Qui était-ce ?

— Mon père. Je l'ai perdu il y a bien longtemps.

— Comment ?

— Dans un terrible endroit du nom de Belsen.

Tom ferma les yeux. L'histoire défila sur ses rétines comme un vieux film d'actualités. Il fit un calcul rapide qui l'amena de la fermeture des camps de concentration au temps présent et estima l'âge de David à soixante-quinze ans. Le vieil homme avait lui aussi ses

fantômes. Nous sommes tous hantés, d'une façon ou d'une autre.

— C'est de l'histoire ancienne, dit David. Cette ville est remplie des détails relatifs à cette période, si vous souhaitez les connaître. Regardez, ma glace a disparu !

Tom chercha un autre sujet de conversation.

— Vous avez tant de livres. Puis-je vous en emprunter un qui parle de Jérusalem ?

David retira un lourd volume d'une étagère.

— Je serais heureux de vous laisser libre accès à ma bibliothèque, si cela m'était possible. Mais il y a des choses que vous ne devez pas voir. Venez.

Il déverrouilla un cabinet et en tira une liasse de papiers glissés dans des feuilles de plastique. Il les étala sur la table. Dans les enveloppes transparentes scellées, il vit des parchemins grisâtres parcourus de symboles en hébreu à demi effacés.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? De fragments des manuscrits de la mer Morte.

— Ils sont authentiques ?

— Bien sûr.

— Que font-ils chez vous ? Je veux dire, ils n'ont pas de prix, enfin, je présume. Je les croyais aux mains des universitaires.

— Monsieur, vous n'avez pas l'air de réaliser le nombre de parchemins que l'on a découverts.

Tom examina attentivement les papiers décolorés. Il n'y lut aucun secret vital. Lorsqu'il se redressa, David les ramassa et les remit dans le cabinet qu'il verrouilla à nouveau.

— Je les garde dans cette armoire, dit-il.

Cette remarque parut étrange à Tom, comme une invitation à les voler.

— Il faut que j'y aille, dit Tom. Je veux monter jusqu'à Gethsémani avant la nuit.

— Si vous y allez à pied, le crépuscule vous surprendra avant que vous n'ayez atteint le mont des Oliviers.

— Je peux toujours essayer.

— N'oubliez pas votre livre. Et merci pour la glace.

Il s'y prenait un peu tard pour refaire le chemin jusqu'au jardin qui vit la trahison du Christ. Mais il faisait nuit lorsque les gardes étaient venus à Gethsémani pour arrêter Jésus après que Judas l'eut trahi ; c'est là qu'il avait transpiré du sang, là qu'on avait tiré un peu précipitamment les glaives avant de l'emmener. Tom aurait préféré visiter l'endroit de nuit ; il aurait pu monter jusqu'au jardin et apprécier la fraîcheur et les mille senteurs du soir.

Mais la ville le dérangeait. Elle vibrait d'une violence contenue qui enlevait tout romantisme aux promenades nocturnes, surtout en solitaire. Les touristes formaient des proies faciles et, bien qu'il lui fût possible d'atteindre les jardins avant le coucher du soleil, il ferait certainement nuit noire lorsqu'il en redescendrait.

Il se tint là, avec la masse du mur est dans le dos. Devant lui, le faux Dôme doré flamboyait des couleurs du couchant. Dans la vallée, au pied du mont des Oliviers, se tenait l'étrange édifice qu'était la tombe d'Absalon et les noirs portails des caveaux de Jean et Zacharie. Derrière ceux-ci, sur les flancs du mont, se trouvaient les quelques pierres éparpillées constituant le cimetière juif, où les âmes des défunts attendaient de rencontrer le Messie au jour du jugement.

Des ossements, de la poussière.

Tom sentit vibrer ses tripes. Jusque-là, toute sa rencontre avec Jérusalem était marquée par ce tremblement dans son estomac, comme si ce paysage desséché et lui-même étaient sous l'emprise d'une immense main saisie de convulsions. Il pouvait fermer les yeux, ce tremblement ne s'arrêtait pas pour autant.

Renonçant à sa promenade jusqu'à Gethsémani, il se retourna pour regarder le mur de la ville. Et ce qu'il y vit lui retourna l'estomac.

Le soleil se couchait à l'autre bout de la cité, illuminant les contours des nuages et lançant des faisceaux de rayons lumineux ; c'était un crépuscule digne d'un dessin d'enfant. La coupole dorée dont on apercevait le sommet au-dessus des remparts semblait embrasée. Les murailles avaient pris une couleur de vieux parchemin. Et là, suspendue au mur à mi-chemin entre le chemin de ronde et le pavé, comme une chauve-souris ou un oiseau venu capturer un insecte, se tenait la femme arabe au voile noir.

À six mètres du sol.

Pas la moindre prise pour les mains ou les pieds ; le mur était lisse et vertical. Et pourtant, la femme s'y agrippait par les ongles. Elle portait la même robe brune, le même voile noir descendant jusque sous son menton. Et elle lui faisait des signes.

Un étau enserrait ses tripes en une hideuse étreinte. Il sentit un jet d'urine chaude sur sa cuisse et un rugissement emplir ses narines. Soudain, le monde semblait basculer. Un pli apparut dans le ciel, comme s'il ployait sous un poids gigantesque. Une odeur familière d'épices et d'onguents le submergea.

La vieille femme grattait quelque chose sur le mur. Elle se mit à écrire en lettres arabes de trente centimètres de haut. Puis elle y renonça et se contenta de lettres latines. *DEPR...*

Sous ses doigts, le mur s'effritait pour tomber en poussière. De toute évidence, les lettres restaient gravées dans la pierre, à six mètres de haut. La femme continua de gratter les briques de la pointe de son index.

— Tom ! Tom !

Quelqu'un l'appelait, quelqu'un qui aurait aussi bien pu se trouver sur un autre continent. Les mots churent du ciel comme un vol de mouettes.

— Tom !

Une main se posa sur son épaule. Le ciel se cicatrisa. Il retrouva son souffle.

— Tom, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

C'était Sharon. Tom se tourna vers elle et tenta de lui parler, mais les mots refusaient de se former. La femme sur le mur avait disparu. Les lettres gravées sur la brique se

fanaient déjà, comme écrites dans du sable dispersé par la brise.

— J'ai remué toute la ville pour te retrouver. Un voisin m'a dit qu'un Anglais était venu me voir. Pourquoi ne pas avoir laissé une adresse ?

— Je... je ne savais pas quoi faire.

Désorienté, Tom regarda à nouveau le mur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va ?

— Je croyais que...

— Tu es malade, n'est-ce pas ? Laisse-moi voir.

— Ce n'est que mon estomac. Rien de grave.

— La maladie classique du voyageur, fit Sharon avec un sourire. Tu as la diarrhée ? J'ai ce qu'il faut pour ça. Viens, ma voiture est par là.

Tom se laissa conduire jusqu'à la route. La sueur dégoulinait sur son front. Les clés que Sharon serrait dans sa main luisaient doucement. Il regarda encore une fois le mur.

— Viens, mon vieux. Je te ramène chez moi.

9

— Tu te souviens ? Tu te souviens du jour où je suis revenue en avance chez nous et t'ai pris la main dans le sac ? disait Katie. Tu lisais le Cantique des cantiques. Je me suis dit, mon Dieu, voilà que Tom se replonge dans la Bible. Tu te souviens comme je me suis moquée de toi ? Et comment je jouais les casse-pieds ? Et tu m'as dit que c'était la plus belle œuvre littéraire jamais écrite.

— Je ne me rappelle pas avoir dit ça.

— Oh, que si ! Je t'ai demandé de me la lire. Tu n'as pas voulu. C'est là que j'ai compris. Pour de bon.

— Compris quoi ? dit Tom.

— Tout d'abord, fit Sharon, il faut que je te sorte de ce trou à rats. Mon appart ne vaut guère mieux, mais tu y seras chez toi.

Elle était occupée à faire du thé dans une symphonie de cuillères et de tasses, de portes d'armoires claquées, de tiroirs tirés et de musique à plein tube.

Mais Sharon était quelqu'un de bruyant. C'était la première chose qui avait plu à Tom. Dès leur première année au collège où on les formait à devenir professeurs, ils s'étaient tout de suite rapprochés, mus par une mystérieuse attraction. La destinée aurait pu choisir deux personnes un peu moins dissemblables, mais le fait était là. Le premier jour, alors qu'ils avaient cours d'anglais, Sharon était arrivée en retard et s'était affalée sur le siège voisin de celui de Tom. Celui-ci n'avait pas entendu un seul mot du cours. Il était bien trop fasciné par cette fille solidement charpentée, aux interminables boucles blondes, vêtue d'un pull effiloché dont les manches descendaient jusqu'à recouvrir ses doigts élégants. À mi-chemin du cours, elle lui pinça l'avant-bras et dit :

— Je te pique un crayon, d'accord ?

Tom se retrouva tout de suite sous le charme de son accent de Manchester. Il ne devait jamais revoir son crayon, mais ce fut le début de l'amitié la plus loyale qu'il ait connue.

Tout d'abord, cette attraction n'eut rien d'ouvertement sexuel. Plus tard, ils essayèrent d'aborder cet aspect des choses mais, bien que leur tentative se fût soldée par un échec, leur amitié en était sortie renforcée. En ce temps-là, Tom était un étudiant maladroit et inexpérimenté affligé d'une acné tardive, et ils réussirent à faire ami ami sans se laisser brider par les tensions habituelles entre filles et garçons. Lorsqu'on leur posait des questions, ils aimaient beaucoup invoquer le platonisme le plus strict. Sauf que Sharon disait toujours : « Plutonique. C'est plutonique. » Et personne, pas même Tom, ne savait ce qu'elle entendait par là.

Tom avait accroché au-dessus de son lit une affiche couverte de maximes. Lorsqu'il invita Sharon à prendre le café, elle la lut à voix haute avec cet accent de Manchester dont elle n'arrivait pas à se débarrasser. Quand elle en vint à la phrase « Évite les gens bruyants et agressifs, car ils ne sont que vexations pour l'esprit », elle commenta :

— Eh bien, cela veut dire que je dois foutre le camp, non ?

Et Tom s'empara de l'affiche et la balança à la poubelle.

— En fait, je n'y tiens pas plus que ça, dit-il. C'est une amie qui me l'a offerte.

Sharon s'émut de ce geste de conciliation, qu'elle interpréta comme un témoignage de générosité. À partir de ce moment, tous deux n'eurent aucun mal à sympathiser. Par la suite, le lien se resserra encore plus. Et depuis, il ne s'était jamais rompu.

Ils durent s'aider mutuellement à oublier d'énormes différences de classe sociale et de tempérament pour faire durer leur amitié.

— Il y a une rencontre entre étudiants chrétiens, dit Tom durant leur première semaine. J'aimerais beaucoup que tu viennes avec moi.

Sharon haussa les épaules et le suivit sans ambages. Après, Tom lui demanda :

— Qu'en penses-tu ?

— Honnêtement ?

— Bien sûr.

— Ils chantaient comme des pieds. On devrait leur casser leurs guitares sur la tête. Les chants étaient merdiques et les patates détestables. En plus, j'avais l'air idiote avec ma bougie à la main. Franchement, Tom, si c'est comme ça que tu occupes tes loisirs, je suis contente d'être juive.

Tom avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. Sans le savoir, il avait entraîné une juive à une réunion de l'Union chrétienne. Il comprenait pourquoi le chapelain lui avait jeté un drôle de regard.

— Maintenant, Tom, passons aux choses sérieuses. Le bar est encore ouvert. J'aimerais beaucoup que tu viennes avec moi.

Ainsi, leur complicité avait survécu à ce faux pas. Pour Tom, les rencontres chrétiennes avaient le même chemin que l'affiche. Il « oubliait » régulièrement de s'y rendre. Il n'avait pas perdu sa foi, précisait-il, juste le goût pour les pommes de terre. Entre-temps, aucun des deux ne portait de jugement sur l'autre ou ne réclamait le moindre compromis. Et lorsqu'on leur demandait tout naturellement : « Hé, pourquoi es-tu toujours fourré (e) avec elle (ou avec lui) ? », chacun répondait : « Parce qu'il(elle) ne dit pas de mal de moi derrière mon dos. » Ce qui clouait toujours le bec à leur interlocuteur.

Au lycée, Sharon avait successivement eu les cheveux blonds, bruns avec des mèches blondes, roux, noir aile-de-corbeau, carotte et quel que soit l'adjectif pour qui arbore une tignasse d'un vert brillant. Et là, aujourd'hui, ils étaient en Israël, elle fracassait ses tasses et ses assiettes sous prétexte de faire du thé, et ses cheveux étaient blonds avec des stries argentées. Son visage avait trop pris le soleil, mais ses yeux bruns de Sémite évoquaient une jeune prostituée du Temple.

— Tu es si belle, dit Tom.

— Quoi ? fit Sharon en riant, écartant une mèche blond argent de ses yeux.

— Je disais, tu es si belle. Tu l'as toujours été. C'est pour ça que les hommes ne te laissaient jamais en paix.

Ce que Tom avait suivi de relativement près. En vérité, Sharon non plus ne pouvait pas laisser les hommes tranquilles. Durant ses études, elle s'était constituée un cœur capable de se briser et se reconstituer en quelques jours. Souvent, Tom la trouvait en larmes ; et, pis encore, il devait parfois reconforter de jeunes hommes très soûls qui, eux aussi, pleuraient sur Sharon. Entre-temps, sa propre vie amoureuse était des plus réduites.

— Ces liaisons, lui dit un jour Tom, ne semblent faire le bonheur de personne.

— Le bonheur ? fit Sharon, qui avait cessé de pleurer pour se moucher. Ce n'est jamais ce qu'on recherche.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

Silence.

— L'expérience.

Par la suite, Tom se dit souvent qu'ils n'étaient pas sur la bonne longueur d'ondes.

— Alors tu as cessé d'enseigner ? demanda Sharon.

Pourtant, il avait toujours été professeur. Sharon, elle, ne s'était jamais servie de ses qualifications. Elle avait travaillé pour une agence de voyages en Espagne, avait été requin immobilier dans les îles Canaries, employée dans un parc d'attractions, kibboutznik... et aujourd'hui, elle vivait en Israël et aidait des femmes alcooliques. En chemin, elle avait réussi à décrocher un diplôme de psychothérapeute.

— Lorsque j'ai lu ta lettre, j'ai eu du mal à y croire.

— Ouais. Je viens de démissionner.

— Et tu veux me dire pourquoi ?

Son visage exprima tout un cortège d'angoisses successives ; Sharon préféra changer de sujet.

— Bon, abordons l'angle pratique. Il y a une chambre d'amis. Restes-y aussi longtemps que tu voudras.

— Et pour le loyer ?

— Laisse tomber ! Si tu veux participer aux frais, tu n'as qu'à remplir le frigo de temps en temps. Finis ton thé, que nous allions récupérer tes affaires. Ça t'a plu d'habiter près du Méa Shéarim ?

— Là-bas, tout le monde ressemble à Moïse, mais avec un manteau.

— Tous des hassidim, fit Sharon, prononçant ce mot comme une grossièreté. Ne va pas croire que tous les juifs sont comme ces salopards. La plupart des Israéliens sont laïcs et ne peuvent pas les sentir. Tu sais, certaines de ces sectes hassidiques ne veulent même pas reconnaître l'existence de l'État d'Israël ! Ils refusent de payer l'impôt ou de laisser leurs fils s'engager dans l'armée. Mais bien sûr Israël doit les protéger des Arabes.

— Alors que font-ils ici ?

— Ils attendent le Messie – le leur, pas le vôtre. Jésus n'était pas assez messianique pour eux. Et tant qu'il ne sera pas descendu du ciel, l'État d'Israël ne pourra pas vraiment exister.

— Mais comment reconnaîtront-ils le Messie ?

— Ils ne le reconnaîtront pas. Ils vont discuter à l'infini, comme la dernière fois.

— Sérieusement, si quelqu'un s'amène et prétend être le Messie, comment sauront-ils s'il dit la vérité ?

— Par des signes. Il y aura des signes avant-coureurs. Tu sais ce que je pense de tout cela. Nous sommes à Jérusalem. La ville des signes.

Je sais, pensa Tom.

À l'hôtel, Tom régla sa note pendant que Sharon l'attendait dans la voiture. Il voulut dire au revoir à David, mais celui-ci n'était pas dans la cuisine. Il alla donc frapper à la porte de sa chambre. David ne répondit pas, mais il y eut un mouvement à l'intérieur. Tom frappa à nouveau. Au bout de quelques instants, David fit son apparition, vêtu d'une robe de chambre écossaise trois fois trop grande. Il était blême.

— Monsieur, dit-il à grand-peine, comme vous le voyez, je suis indisposé.

— Qu'y a-t-il, David ? Vous avez l'air d'un cadavre.

— Votre crème glacée est venue à bout de mes dernières défenses. Vous avez gagné. Emportez votre butin.

Il semblait pris de délire.

— Je peux faire quelque chose pour vous aider ? Prévenir quelqu'un ?

— Rien ni personne. Faites ce que vous avez à faire et allez-vous-en.

Sur ce, David se traîna jusqu'à la pièce adjacente et grimpa sur un lit débordant de couvertures empilées. Il se lova en position fœtale et resta prostré là, à frissonner de fièvre.

Tom pensa à Sharon, qui avait laissé tourner son moteur. Il trouva un verre de vin vide, l'emplit d'eau du robinet et le posa sur la table de nuit. Puis il s'en alla, refermant la porte derrière lui.

Il sonna pour appeler le gérant, mais personne ne vint. Il n'y avait personne aux alentours. Il retourna à la voiture.

— Merde, dit-il une fois à l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je voulais dire au revoir à un vieil homme. Mais il est malade, et je m'en veux de l'abandonner ainsi.

— Ce n'est pas ta faute s'il est malade, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors pourquoi t'en faire ? dit Sharon en appuyant sur le champignon. Bon. Jérusalem *by night*, suivez le guide.

Tom se réveilla avec la bouche pâteuse et une gueule de bois carabinée. La veille au soir, Sharon l'avait traîné dans tous les bars de Jérusalem, et il avait abusé de la bière Maccabée. Pas une fois ils ne mentionnèrent le nom de Katie. Une fois de retour chez Sharon, il avait passé une nuit agitée. Dans ses rêves, quelqu'un tentait de lui parler, murmurant à son oreille dans un langage qu'il ne pouvait comprendre, bien qu'il eût l'impression de devoir le reconnaître.

Au moins, personne ne vint frapper à la porte en pleine nuit.

Alors qu'il était étalé sur toute la largeur du lit, son regard s'attarda sur le petit tatouage juste au-dessus de sa cheville. Il le fixait à chaque fois qu'il avait la gueule de bois. Dans sa deuxième année de mariage, Tom, qui était avant-centre dans une équipe de joueurs du dimanche, avait suivi son équipe à Dublin pour une semaine de bordée footballistique. Au cours d'une nuit placée sous le signe de la Guinness, il avait perdu un pari quelconque. Selon les termes de l'enjeu, il devait se faire tatouer.

Tom choisit l'endroit le moins voyant : juste au-dessus de sa cheville. À la grande déception de ses collègues, grands bouffeurs de cacahuètes et pousseurs de hurlements en tout genre, il choisit lui-même le motif, sans les consulter. D'ici à ce qu'il réintègre son domicile, l'image avait eu le temps de se cicatriser.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Katie à son retour en repoussant les couvertures.
- C'est un tatouage.
- Quoi ?
- Un tatouage.
- Tom ! On dirait plutôt une blessure de guerre !
- Peut-être, mais au bout d'un moment, la croûte tombe pour révéler un joli tatouage.
- Qui représente quoi ?
- Tu verras bien.
- Tu es allé jusqu'à Dublin pour revenir avec un tatouage !

Les jours qui suivirent, Katie ne put s'empêcher d'arracher petit à petit la croûte. Ses longs doigts manucurés grattaient délicatement l'endroit sensible jusqu'à ce que les peaux sèches s'en aillent.

— Les couleurs sacrées ! fit Katie en un souffle. Tom ne savait pas ce qu'elle voulait dire. Le tatouage représentait un cœur rougeoyant sur fond de violet et de gris au-dessus duquel était gravée en lettres dorées l'inscription : KATIE. AMOUR. ÉTERNEL.

La concernée fut à la fois dégoûtée et séduite. Elle secoua la tête, incrédule, comme elle devait le faire pendant dix ans à chaque fois qu'elle voyait le tatouage.

Tom s'habilla. Sharon devait partir travailler. Il traîna autour de l'appartement une bonne heure avant de se décider à aller voir David. Il se faisait du souci pour ce sage négligé en pantalon bouffant noué par une ceinture de toile. Dans un endroit tel que cet hôtel, un vieillard comme David pouvait pourrir sur place sans que personne ne s'en rende compte. De plus, dans la ville des Villes, il se devait de faire quelque chose pour aider son prochain.

— Souviens-toi que nous sommes demain vendredi, lui avait dit Sharon le soir précédent.

— Et alors ?

— Les musulmans ne travaillent pas le vendredi. Pas de bus, de magasins ou de taxis arabes. Les juifs chôment le samedi et vous autres le dimanche.

— Il ne restera plus qu'une moitié de ville.

— Ouais.

Il trouva David à son poste, dans la cuisine, occupé à rincer des tasses.

— Tom ! On m'a dit que vous aviez libéré votre chambre.

Il semblait quelque peu léthargique, mais avait retrouvé sa gentillesse.

— Oui. C'est ce que j'étais venu vous dire hier. Vous allez mieux ?

— Monsieur, me pardonneriez-vous ma conduite ? Je vous dois des excuses.

Et Tom, stupéfait, se vit envoyé chercher des baklavas à la pâtisserie pendant que David faisait du café. Puis David le fit entrer dans sa chambre.

— Pourquoi voulez-vous me faire des excuses ?

— Mangeons d'abord !

Tom se bourra de baklavas avant que David n'annonce de façon quelque peu grandiloquente :

— J'ai cru que vous m'aviez peut-être empoisonné avec votre glace.

Tom éclata de rire et se lécha les doigts. Puis il vit le regard de David caché derrière ses verres grossissants. Il était on ne peut plus sérieux.

— Vous êtes cinglé.

— Un peu paranoïaque certes, mais loin d'être fou.

— Je ne m'amuse pas à empoisonner tous ceux que je rencontre.

— C'est ce que je comprends désormais. Comme je vous l'ai dit, je me suis trompé.

— Mais qui ferait une chose pareille ?

— Certains en seraient bien capables, croyez-moi.

— Pourquoi ?

David se leva et ouvrit son armoire.

— Les manuscrits, monsieur. Les manuscrits. (Il tira les classeurs de plastique.) Et

pourtant, ils n'ont aucune valeur.

— Je n'y comprends rien.

David posa les classeurs sur la table et se leva, les mains sur les hanches, regardant par la fenêtre.

— En 1947, de jeunes Bédouins ont découvert les premiers parchemins dans des jarres, elles-mêmes rangées dans une caverne près de la mer Morte. Heureusement, ils se sont dit qu'ils pouvaient avoir de la valeur et les ont apportés à un antiquaire de Bethléem. Dans les années qui suivirent, Bédouins et archéologues ont passé ces cavernes au peigne fin. On découvrit des centaines de textes semblables sous forme de fragments. Des centaines. Certains étaient bibliques, comme cet exemplaire du Livre d'Isaïe, de mille ans plus ancien que le plus vieil exemplaire connu. Ils ont permis d'établir que l'Ancien Testament fut rédigé sous sa forme définitive longtemps avant l'écriture des manuscrits et ne recèle guère de variantes. Mais d'autres textes n'étaient pas bibliques. Ils contenaient des œuvres inconnues ; on leur a donné des titres tels que « La Guerre des Fils de la Lumière et des Fils des Ténèbres » et le « Manuel de Discipline ». Ceux-ci se comptaient par milliers.

» Un manuscrit appelé le « Parchemin du Temple » fut illégalement conservé par celui qui l'avait découvert, et il entra en la possession d'un marchand arabe. Un professeur nommé Yadin passa des années à négocier la restitution du manuscrit. On en demanda des sommes importantes. Puis vint juin 1967, et la guerre des Six Jours.

» Le professeur Yadin était aussi conseiller militaire. Le mercredi où la guerre éclata, il entendit dire que Jérusalem était désormais aux mains des Israéliens. Le magasin du marchand arabe se trouvait dans ce périmètre. Yadin envoya deux agents secrets s'introduire dans le magasin et confisquer le manuscrit. Il était conservé dans une boîte à chaussures, enveloppé dans une serviette et de la Cellophane. Vous vous rendez compte ?

» Ils trouvèrent aussi trois boîtes à cigares Karel contenant d'autres fragments qui n'avaient rien à voir avec le parchemin du Temple. On avait renversé du café sur l'une des boîtes.

— Comment pouvez-vous connaître tous ces détails ?

Mais lorsque David se détourna de la fenêtre, Tom tenait déjà la réponse à sa question.

— J'ai gardé l'une des boîtes à cigares. Mon collègue a conservé l'autre. Nous avons rapporté la boîte à chaussures et la troisième boîte à Yadin, en bons et loyaux officiers.

Tom se leva et alla regarder les classeurs sur la table. Les fragments couleur de terre semblaient soudain bien sinistres.

— Vous voulez dire que des gens seraient susceptibles de tuer pour les subtiliser ?

— Ils ne veulent pas me tuer : sinon, je ne pourrais leur dire combien de fragments sont à ma disposition. Mais, d'une façon ou d'une autre, ils ont découvert la vérité et veulent s'en emparer. Et, au cas où vous prendriez ce récit pour le délire d'un vieillard paranoïaque, je peux vous dire qu'on m'a déjà rendu visite.

— Qui ?

— Des érudits franciscains. Des professeurs d'université, sionistes ou laïcs. Des

envoyés du Vatican. Et des officiers des services secrets israéliens. Tousse montrèrent très amicaux. Leurs investigations se déroulaient dans le calme et la courtoisie. Cela fait deux ans de cela. Quant à mon collègue, celui qui a pris l'autre boîte, il est mort il y a douze mois. D'une crise cardiaque. Pourquoi pas ? C'était un vieil homme, tout comme moi. Mais avant de mourir, il m'a donné ses fragments. Il m'a dit qu'il avait peur.

— Mais si ces papiers ont une telle valeur, pourquoi me les montrez-vous ? Pourquoi m'avoir délibérément désigné l'endroit où vous les conservez ? Encore maintenant, je pourrais vous les voler.

— Eh bien, ne vous gênez pas. Ce sont des faux.

— Des faux ! Tout cela est absurde.

— Je vous ai soupçonné dès le départ. Je fus victime de ma paranoïa, et vous ai mis à l'épreuve. Lorsque je suis tombé malade, j'ai vraiment cru que vous m'aviez empoisonné. Je croyais que vous vouliez voler ces faux. Au fait, ce sont des reproductions très convaincantes. Si vous vous en étiez bel et bien emparé, vous n'y auriez vu que du feu. Mais vous ne l'avez pas fait : vos intentions étaient pures.

— Ce sont des copies du vrai manuscrit ?

— Non. Elles contiennent un relevé des mesures relatives à la construction d'un temple du temps d'Hérodote. Les vrais sont beaucoup plus intéressants.

— Et où sont donc ces vrais parchemins ?

David fit un geste un peu caricatural.

— Monsieur !

— C'est vrai, c'est une question idiote. Mais pourquoi me donner toutes ces informations ?

Le vieil homme retira ses lunettes et les agita sous le nez de Tom.

— Parce que je veux que vous fassiez sortir ces documents de Jérusalem.

Tom lécha le miel qui engluait ses doigts.

— Pourquoi moi ? En quoi puis-je vous être utile ?

— Ce n'est pas donné à tout le monde.

C'est ce que David avait affirmé le jour où il avait demandé à Tom s'il était juif.

— Mais quelqu'un doit bien l'être, conclut-il. Vous n'avez aucun intérêt dans cette affaire. Peu importe ce que vous allez faire de ces maudits manuscrits. Emmenez-les dans une université ou un autre de ces bâtiments gris d'Angleterre, là où un professeur de théologie pourra les décrypter. Tout ce que je vous demande, c'est de les sortir de Jérusalem.

— Pourquoi ne pas les donner à l'École biblique ?

Le visage de David s'empourpra, et des veines saillirent sur son front.

— Ces immondes rats ! Cela fait quarante ans qu'ils restent assis sur ces parchemins et refusent de laisser les autres universitaires ne serait-ce que s'en approcher. Ils n'ont laissé sortir que quelques éléments insignifiants. Moins de cent manuscrits sur cinq cents ont vu la lumière du jour.

— Mais ils doivent les protéger contre trop de manipulations.

— Ne soyez pas stupide ! Savez-vous qu'il existe une technique appelée photographie ? Ils ne laissent même pas sortir des *copies* des documents tombés dans leurs griffes. Ce n'est que tout récemment, et par accident, que des photocopies des manuscrits ont pu atteindre les universitaires des États-Unis. Ceux-ci les ont rendus publics, et pourtant, ils se sont vus accusés de vol. Depuis quarante ans, ce... comité garde les trésors de la civilisation comme un dragon dans sa caverne. Lorsque je pense aux érudits en tout genre, mes amis, qui sont morts entre-temps, des gens instruits à qui, par égoïsme et jalousie – ou Dieu sait quel autre mobile ? – on refusa l'accès aux secrets de notre culture, de notre civilisation, de l'humanité tout entière, je pourrais en pleurer.

Il tremblait de rage. Épuisé par sa propre colère, il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Il vous faut comprendre, dit-il lorsqu'il eut repris ses esprits, que c'est le gouvernement du roi Hussein qui a donné à l'École biblique toute autorité sur ces manuscrits. L'est de Jérusalem était alors sous contrôle jordanien. Et bien que ces textes soient judaïques, on les donna à des lettrés chrétiens. L'équipe chargée de les rendre publics était exclusivement chrétienne et sous le commandement d'un moine dominicain.

— Voulez-vous dire qu'ils ont fait des découvertes...

— Bien sûr qu'ils ont fait des découvertes ! Certains des parchemins ont été écrits juste avant ou durant l'existence de Jésus-Christ. Ces informations, si elles étaient rendues

publiques, remettraient sans doute en question toutes les bases de la foi chrétienne.

— Voilà une déclaration bien ambitieuse.

— Qui peut signifier que toute l'Église catholique est fondée sur un seul et unique mensonge.

— Je suis chrétien, fit amèrement Tom. Pourquoi irais-je saper les fondations mêmes de ma propre foi ?

David haussa les épaules.

— Je n'ai rien à répondre à cela. Je ne vois que ce que je vois. Et je pense que vous faites partie de ceux qui ne redoutent point la vérité.

Ne point redouter la vérité. Tom revit son dernier jour d'école, lorsque le proviseur tentait de le convaincre de rester alors qu'il regardait le terrain de jeux derrière les vitres dégoulinantes de pluie, écoutant à peine Stokes qui disait : « si ce ne sont que quelques mots sur un tableau noir... »

Tom secoua la tête. David vit qu'il l'avait perdu et murmura :

— Quoi qu'il en soit, malgré les efforts du cartel qui reste assis dessus, les textes réussissent à filtrer vers l'extérieur. Les fragments en ma possession ne sont guère plus que les pièces d'un puzzle. Je n'insisterai pas.

C'est un Tom irrité et mécontent qui retourna vers la vieille ville. David n'était qu'un vieillard en proie aux fantasmes issus de son imagination, et ses craintes n'avaient probablement aucune raison d'être. Certes, il n'était pas impossible que certains fragments se trouvent en sa possession. Il savait qu'il existait des milliers de fragments de centaines de manuscrits, et il était de notoriété publique que les universitaires qui les détenaient refusaient de partager leur savoir. C'était un scandale de dimension internationale.

Mais David tentait de le recruter pour entrer dans un système paranoïaque, et tout ça parce que, un jour, il lui avait offert un verre d'eau. Et que lui proposait-il ? L'occasion de remettre en cause l'origine du christianisme, déjà des plus discutables ? Il pouvait comprendre les érudits qui pressentaient que ces documents étaient d'origine juive mais, si leurs auteurs étaient des contemporains de Jésus, n'étaient-ils pas tout autant chrétiens ?

Et est-ce qu'il s'en souciait vraiment ? Lorsqu'un nombre suffisant de lettrés se seraient penchés sur les manuscrits de la mer Morte pour qu'ils en tirent leurs conclusions, est-ce que la vie de tous les jours s'en trouverait modifiée ? En passant sous la porte de Damas, il décida de ne plus jamais voir David.

Sharon avait promis de le retrouver après son travail, devant la porte des Détritus. En se dirigeant vers le mur des Lamentations, il passa devant le mont du Temple. Il s'arrêta en entendant les sons qui s'échappaient de la mosquée Al Aqsa, et les écouta.

C'était l'*adhan*, l'appel invitant les musulmans à la prière. Comme il retentissait cinq fois par jour, Tom commençait à s'y habituer. Mais, aujourd'hui, il pouvait dire que c'était une véritable voix qui était à l'origine du chant, et non un enregistrement lancé depuis un

minaret. Elle était différente en timbre et en qualité de tout ce qu'il avait déjà entendu.

Le chant du muezzin invisible était des plus doux ; il traversait les airs, porté par les courants. Il leva les yeux. Une boule rouge dominait l'ouest de la ville.

Allah Akbar. La ilaha il'Allah Muhammadun rasai Allah.

Il connaissait cette litanie. C'étaient les premiers mots que l'on murmurait à l'oreille des bébés musulmans et les derniers prononcés aux mourants. « Allah est grand et Mahomet est son prophète. » Aujourd'hui, le son de *l'adhan* fit courir un frisson sur sa peau. Un souffle caressa sa nuque. Les mots étaient lancés dans le ciel de la Ville sainte et s'envolaient vers le soleil, tels des oiseaux bruns.

Tom se vantait de connaître d'autres religions que la sienne, mais ce moment particulier l'avait ému, et il réalisa soudain avec quelle condescendance il considérait les autres croyances. Mais, à part le bref intervalle des croisades, cette ville était restée musulmane durant 1 500 ans. On aurait dit qu'à cette seconde, la voix de l'islam, toute vibrante d'émotion, ne parlait plus que pour lui.

Un instant, il ressentit à la fois un intense plaisir et l'impression d'être spirituellement violé. Il partit en direction du mur des Lamentations, pressé de franchir la porte pour entrer dans la ville nouvelle, là où le bruit du trafic et des machines restaurerait l'ordre un instant perturbé. Mais il ne put aller bien loin : devant lui, la circulation était bloquée.

Pour passer de la route d'El Wad et atteindre le mur des Lamentations, il fallait traverser un tunnel et une barrière gardée par des soldats israéliens en armes. Tom entendit une clameur et perçut la tension qui animait la petite foule. Une voix hurla quelque chose d'incompréhensible. Des cris furent étouffés, puis il y eut deux coups de feu.

La foule ondula comme une vague et les passants se mirent à courir dans sa direction. Un homme trébucha et s'étala de tout son long dans la poussière. Tom ne savait toujours pas ce qui se passait. Un cylindre de métal crachant une fumée âcre s'abattit au milieu des fuyards. Tom resta immobile, à regarder la scène. Quelqu'un lui cria quelque chose en hébreu ou en arabe, il n'aurait pu le dire. Puis un jeune Arabe lui prit le bras.

— Ne reste pas là ! Ce sont des gaz lacrymogènes !

Tom, bouche bée, regarda partir celui qui l'avait prévenu. Puis il décida de suivre la foule. Partout s'élevaient des hurlements. Il entendit un choc étouffé alors qu'une autre grenade lacrymogène s'abattait à ses pieds. La foule cavalcade le long de l'El Wad. Ses jambes se mirent à trembler sous l'effet de la peur. Lorsqu'un petit groupe de jeunes s'égailla dans les ruelles qui séparaient l'El Wad du mont du Temple, il leur emboîta le pas. Ils le distancèrent sans mal. Tom entendit claquer des pas derrière lui. Un soldat israélien le suivait. Tom s'arrêta net. Le soldat le dépassa pour se lancer à la poursuite des jeunes qui filaient vers le mont du Temple.

Quelqu'un lui faisait des signes. Il ne put reconnaître celui qui se cachait dans l'ombre d'une ruelle. En tout cas, l'inconnu faisait des gestes d'un bras tanné par le soleil, l'invitant à le rejoindre. Il courut vers la ruelle.

Il s'arrêta net. C'était la femme au voile noir. Dans la pénombre de la ruelle, elle se

cramponnait à ses robes usées. Ses mains et ses poignets exposés étaient aussi secs et craquelés que de vieux parchemins, mais il vit briller ses yeux derrière le voile. D'une main tremblante, elle désigna une inscription sur le mur. Là, écrit sur la pierre en lettres jaunes de trente centimètres de haut, il lut : *DE PROFUNDIS CLAMAVI*.

Tom n'eut qu'un bref instant pour enregistrer toute la scène. Derrière lui retentit un claquement métallique. Il se tourna pour voir un soldat israélien tenant un pistolet automatique braqué sur sa tête. Le visage du soldat était rouge et convulsé par la fureur et la crainte. Il hurla quelques mots secs. Tom n'avait pas besoin d'un traducteur pour comprendre qu'il lui ordonnait d'évacuer le quartier. Le soldat rugit à nouveau, et Tom repartit en courant sur l'El Wad.

Il y avait des soldats partout. Des volutes de fumée planaient sur l'avenue. Il voulut retourner vers la porte de Damas, mais on le poussa brutalement vers le quartier chrétien avec un groupe de touristes qu'on dirigeait vers le Saint-Sépulcre. De là, il put sortir de la vieille ville en empruntant la porte de Jaffa.

Sur les murailles, les soldats s'étaient réveillés de leur somnolence : ils étaient en état d'alerte et arpentaient les remparts en pointant leurs armes vers le sol.

Quelle que soit la nature de l'incident, le danger immédiat semblait être passé, mais les rues autour de la porte de Jaffa étaient parcourues de mille rumeurs. Des petits groupes fébriles se formaient et se déformaient, des étrangers soudain réunis par les circonstances et la curiosité. Les ragots semblaient avoir leur propre odeur qui planait dans l'air comme l'ozone après un coup de tonnerre.

Les murs vibraient de chaleur et de tension et, un instant, le ciel bleu au-dessus de Jérusalem sembla comme froissé.

Tom s'adossa à la pierre pour reprendre son souffle et comprendre ce qui venait de se passer. Ses lèvres laissèrent échapper un juron, immédiatement suivi d'une prière.

Ils assistaient à une soirée organisée par le même professeur chez qui ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Douze années s'étaient écoulées, et leur hôte avait depuis longtemps abandonné l'enseignement. Maintenant, il vendait des assurances-vie et portait une moumoute. Après s'être un jour introduit chez Tom et Katie en compagnie d'une mallette de cuir et d'un ordinateur portable, il les avait abandonnés avec un listing et une invitation à cette soirée. Katie accepta l'invitation et refusa de prendre une assurance. Tom suggéra l'inverse, mais Katie avait toujours le dernier mot.

Tom regarda Katie qui se mettait du rouge à lèvres devant le miroir. Sous son regard impassible, elle endossa une robe noire. Les bas qui, un jour, avaient fait battre son cœur refirent leur apparition. Il se demanda ce qu'étaient devenues ses pulsions sexuelles.

— Un peu court, remarqua-t-il.

— Vraiment ? Trop ?

— Non, ça va.

Il regretta sa remarque. Ces temps-ci, il était facile de la déstabiliser.

Ils avaient espéré revoir ce soir-là de vieux amis, mais ils ne connaissaient personne. Seule la musique était la même, passée de mode depuis dix ans. Tom se demanda si les musiciens de l'orchestre portaient eux aussi des moumoutes. La maison était bondée. Leur hôte monopolisa tout de suite Katie. Tom se dirigea vers la cuisine pour prendre une bière. Celle-là était gardée par un ivrogne féroce à la moustache teintée de nicotine qui retenait trois ou quatre invités contrariés.

— C'était une mise en scène ! rugit-il. Une arnaque. Ils avaient tout prévu et tout est allé de travers. Merde, vous auriez tous fait comme moi !

Ses yeux cernés défiaient l'assistance, mais personne ne voulut le contredire. Tom se servit et battit en retraite dans le salon. Katie était entourée de trois types en costard-cravate. Il fit la grimace. Qui pouvait bien mettre un costard pour venir à une soirée entre amis ? Il retourna à la cuisine, où tout le monde évitait soigneusement de croiser le regard de l'ivrogne. Celui-ci bondit sur Tom.

— T'es le Messie, hein ?

— Moi ?

— Ouais. Et il va falloir que tu le prouves. Tu connais la prophétie, non ?

— Vraiment ?

— Bien sûr. Parce que t'es un putain de rabbin. C'est ce qu'était Jésus, le descendant d'une longue lignée de rabbins. Alors tu dois connaître les Écritures sur le bout des doigts,

pas vrai ?

Il aspira la mousse de bière qui ourlait ses moustaches et acquiesça vigoureusement à ses propres ruminations.

— J'ai horreur des gens qui parlent de religion dans les soirées, dit Tom aux autres occupants de la cuisine qui eurent un gloussement poli.

— Moi aussi, fit l'ivrogne en lui prenant le bras. Prends une bière. Deux. Tu sais, faut que tu fasses tout ce qui est prédit par les prophéties. Faut que tu loues un âne. Embauche toute une clique pour qu'ils te suivent dans Jérusalem en chantant. Tous les détails doivent être planifiés.

Il parlait comme un acteur victorien. Tom chercha à s'échapper, mais en vain.

— Tu sais même qu'ils vont te clouer au mur, hein, parce que Jérusalem regorge d'apprentis Messie, et c'est ce qu'ils leur font. Mais c'est là que cela devient magique : tu as trouvé un moyen de rester en vie sur la Croix, hein ? Puis... (L'ivrogne regarda par-dessus l'épaule de Tom.) Jésus, mère de Dieu, regarde-moi cette salope en chaleur dans sa robe noire. Si c'est pas un canon. C'est Dieu incarné. C'est...

— Ma femme, dit Tom.

— Désolé. Je ne voulais pas...

— Je devrais peut-être vous casser la gueule.

Tom ne plaisantait pas du tout.

L'ivrogne regarda Tom, un mètre quatre-vingt-dix et cent kilos de muscles. Les autres s'écartèrent. L'ivrogne tendit sa joue droite.

— Vas-y. C'est tout ce que je mérite. Cogne là. J'ai un abcès à l'autre joue.

De son énorme main, Tom repoussa le visage offert. Il ramassa sa bière et retourna dans le salon.

Deux heures plus tard, Tom vit l'ivrogne en train de peloter Katie. Il savait qu'elle pouvait s'en débarrasser seule, mais se souvint qu'il était lui-même très soûl lors de leur première rencontre dans cette même pièce. Il les rejoignit.

Les yeux de l'ivrogne étaient exorbités et il postillonna en direction de Tom :

— Je f'fais que m'excuser de ma gaffe.

— C'est vrai, renchérit Katie.

— Pour n'importe quel homme, cette femme serait une apothéose. C'est une des séraphines. Croyez-moi. J'ai pu le constater moi-même, fit-il en titubant sur ses jambes.

— Eh bien, nous allons partir.

— Faites bien attention à elle, cria l'ivrogne. C'est une séraphine !

Leur hôte se tenait près de la porte. Il les aida à mettre leurs manteaux.

— Hé, c'est qui, ce yéti-là ?

Leur hôte déposa un gros baiser sur la joue offerte de Katie avant de répondre :

— Désolé. C'est mon frère. Il vient de quitter les ordres. Il était prêtre.

— Dans ce pays, lorsqu'on entend quelqu'un crier « Dieu est grand », mieux vaut se planquer vite fait, affirma gaiement Sharon alors qu'ils marchaient le long des murailles de la vieille ville.

Ils purent passer par la porte de Sion pour se retrouver face à la porte de Damas. Suite à l'incident du jour précédent, cette porte était interdite au public. On avait doublé le nombre de soldats en faction sur les murailles. Et ils avaient l'air nerveux.

— Les journaux ont-ils raconté ce qui est arrivé ?

— Il n'y a jamais d'explications. Un jeune Arabe s'est mis à courir dans les rues avec un couteau en main en hurlant « Dieu est grand », et il a poignardé deux Juifs. C'est alors que les soldats ont chassé tous les Arabes à proximité et les ont tabassés.

— Mais pourquoi a-t-il fait cela ?

Ils s'arrêtèrent devant la tour de David et s'accoudèrent au mur, d'où ils avaient une belle vue sur le quartier arménien. Sharon alluma une petite cigarette tire-bouchonnée et Tom identifia l'odeur du haschisch.

— Tu ne peux pas l'expliquer selon ton point de vue. C'est une partie de l'intifada, le soulèvement palestinien. Pour eux, c'est un combat permanent pour libérer leur terre du joug des Juifs. Notre position est plus simple : nous sommes ici et nous y resterons. Point. De temps en temps, il y a des incidents comme celui-là.

— Mais pourquoi parler de Dieu avant de faire une chose pareille ? Je n'y comprends rien.

— Non, pour toi, c'est incohérent. Mais pour ces Palestiniens – et certains Juifs ultraorthodoxes – la religion et la politique sont indivisibles. Tout doit rester tel qu'il était à la création de cette ville ou à l'époque de Jésus.

— Et combien de temps cela va-t-il durer ?

— D'après moi, on n'en finira jamais.

C'est Sharon qui avait eu l'idée d'une promenade le long du mur. De là, lui dit-elle, il pourrait se faire une idée plus précise du plan de la ville. Il était heureux de sa compagnie. Les soldats en armes lui jetaient des regards de solitude et de désir et, en sa présence, il n'avait plus l'air d'un touriste naïf. Il avait moins l'impression d'être une cible, et la confiance et la force de la jeune femme éloignaient provisoirement les fantômes de la cité. Il avait entrevu toute la violence dont elle était imprégnée. Il ne savait pas ce qui l'effrayait le plus. Il attendait de pouvoir lui dire ce qui lui arrivait. Mais Tom ne pouvait lui parler maintenant : il craignait de se refermer comme une huître. Ou, pis, son esprit

volerait en éclats et il ne pourrait jamais plus rassembler les morceaux.

Elle inspira la fumée de son joint.

— Que dis-tu de Jérusalem, vue de là-haut ?

— Elle est toujours aussi belle.

Elle désigna du doigt les divisions ethniques.

— Quatre quartiers. Chacun contribue à vingt-cinq pour cent de la connerie ambiante.

Tu vois les juifs face au mur des Lamentations ? La plupart d'entre eux ne savent même pas ce que c'est. Ils pensent que c'est le mur du temple de Salomon. Tu les as vus fourrer dans les fissures des papiers où sont écrites des prières ? Ils croient que Dieu est une araignée, peut-être ? C'était non pas le mur du temple, mais la fondation du mur de soutènement de la muraille d'Hérode. Hérode, pas Salomon.

Elle écrasa le mégot de sa cigarette sur la pierre.

— Dire qu'ils passent leurs après-midi à chuchoter des prières pour rien. Il y a aussi les tiens, les chrétiens, qui sont un peu moins stupides. Tout ça parce que la mère d'un empereur byzantin quelconque a effectué le premier pèlerinage jusqu'ici et s'est offusquée de ne rien y trouver. Et qu'est-ce que cela donne ? Le chemin des Larmes, bâti selon un tracé imaginaire. D'immenses chapelles édifiées au hasard. Des églises construites sur des trous dans le sol. As-tu vu l'autel du lait de la Vierge ? C'est le plus beau. C'est là que la Vierge a répandu son lait maternel. Cela fait trois shekels. Ils ne savent même pas où Jésus a été crucifié. Ni où il a marché. Où il est enterré. Tout est arbitraire. Un vaste mensonge. Un parc d'attractions, un Disneyworld byzantin pour des pèlerins abrutis. (Elle désigna la gauche.) Tu es passé par le quartier arménien ?

— Oui.

— C'est le pire de tous. On y chante des chants arméniens et on apprend les danses traditionnelles aux enfants. C'est une enclave des temps passés, un morceau d'Arménie figé dans l'ambre. Puis il y a les musulmans, avec leur dôme où Mahomet est monté au ciel, et leurs exécutions au hasard parce que Dieu est grand. Ah, à quoi bon ?

Elle tomba à court d'exaspération avant d'avoir réglé le sort des musulmans. Elle posa ses coudes contre le mur et regarda par-dessus les toits.

— Il y a des jours où cette ville me semble méprisable. C'est un hologramme.

— Je sais tout cela. Et pourtant, elle reste d'une incroyable beauté.

— C'est bien ça le plus étrange. Tu as tout à fait raison. Allons-nous parler de Katie ?

De sa poche, il tira un morceau de papier sur lequel il avait écrit les trois mots. Il le lui donna.

— *De profundis clamavi*, lut-elle. Qu'est-ce que ça signifie ?

— J'espérais que tu me le dirais.

— C'est du latin ?

— Oui. J'ai l'impression que je devrais le savoir. C'est un message qu'on m'a donné.

— Qui ?

— Une femme.

Il replia le mot et le remit dans sa poche. Lui aussi regarda le soleil. Il ne pouvait supporter de voir ses yeux.

— Ce n'est pas facile, Sharon. Pas facile. Cette dernière année a été particulièrement dure. (La main de la jeune femme enserra la sienne.) Depuis que je suis arrivé à Jérusalem, j'ai des hallucinations.

— Des hallucinations ? C'est normal à Jérusalem. C'est pour cela quelle est devant nous. Toute cette ville est une hallucination.

— Je parle sérieusement, Sharon.

— Désolée. Tu as cru que je te charriais ? Allez, viens, je connais un petit café dans le quartier arménien. Allons y prendre un verre, et tu pourras me parler de tes hallucinations.

Ils étaient entrés dans le salon de thé, irrésistiblement attirés par l'arôme du café grillé. On était un samedi après-midi, et Tom et Katie faisaient des courses en ville. Mais ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Une colère non formulée planait entre eux deux alors qu'ils fixaient leurs tasses à cappuccino. Soudain, quelqu'un vint s'installer devant leur table.

— Je n'ai pas pu vous rater. Il fallait que je vienne vous saluer.

C'était l'ivrogne de la soirée. Le prêtre défroqué. Il tripota nerveusement sa moustache.

— Je voulais m'excuser pour ma conduite chez mon frère, l'autre soir. Je me suis comporté comme un casse-pieds.

Tom haussa les épaules.

— Ce n'était qu'une soirée entre amis.

— Vous ne nous avez pas dérangés, renchérit Katie.

— C'était mon premier soir de liberté, si j'ose dire. La boisson m'a monté à la tête, et je me suis ridiculisé.

— C'est du passé, dit Tom.

— Je m'appelle Michael. Michael Anthony.

Il leur serra la main à chacun de façon très solennelle. Il resta là quelques instants, espérant peut-être se faire inviter à leur table. Lorsqu'il comprit qu'il pouvait toujours attendre, il les salua définitivement et quitta le café à toute allure.

Katie jeta un coup d'œil à Tom. Tom détourna son regard.

De profundis clamavi. Ces mots ne disaient rien à Sharon. Tom ne connaissait qu'une autre personne dans tout Jérusalem : ainsi, bien qu'il se soit promis de ne plus le revoir, il alla trouver David Feldberg. Le vieux lettré pourrait certainement élucider le mystère ou, au moins, découvrir le sens littéral des mots. Jusque-là, il n'avait pas parlé à Sharon des efforts que déployait David pour lui transmettre les fragments de parchemin. Sharon écouta patiemment le récit de ses hallucinations. Il préférait employer ce terme pour minimiser ses expériences successives, bien que la femme ait été tout aussi matérielle que les murs de la ville. Elle n'avait rien de vague ou de translucide. Le souvenir même de ces rencontres, l'évocation de ce mystérieux parfum qu'il lui associait provoquaient en lui une émotion nouvelle. Seule la manifestation du fantôme sur un mur dépourvu de tout point d'appui, au défi de la gravité, jetait le doute sur sa matérialité.

— C'est peut-être quelqu'un de bien réel, avait suggéré Sharon au café arménien.

— Suspendue au mur ?

— Ce pouvait être un effet de lumière ?

— Tu parles d'un effet. Elle ne cesse de me parler.

Il lui raconta cette voix dans sa tête.

— Cela se produit juste avant que je ne m'endorme. J'entends cette voix. Comme si elle me racontait une histoire que je n'arrive pas à comprendre. Je ne sais de quoi elle parle. On dirait que je connais presque son langage – presque. Et chaque fois que je me concentre sur ses paroles, je les perds comme on peut perdre une fréquence radio. Mon Dieu, c'est bizarre. Le soleil m'a peut-être tapé sur la tête, non ? Depuis que je suis ici, je me sens bizarre. Je tremble, j'ai des frissons.

— Tu n'as pas attrapé une insolation, si c'est ce dont tu veux parler.

À l'entendre, on aurait dit que Sharon savait très bien de quoi il souffrait. Mais elle ne le lui dit pas.

David n'était pas à sa place habituelle dans la cuisine. Une douzaine de tasses ayant contenu du thé ou du café étaient éparpillées sur l'évier. Lorsqu'il frappa à la porte de David, il n'y eut pas de réponse : il essaya la poignée. La porte s'ouvrit. David était allongé sur son lit. Quelqu'un avait fait la chambre. Sa tête grise reposait sur un amas d'oreillers et un cortège lugubre de pilules multicolores était étalé sur sa table de nuit, à côté d'une bouteille de jus de fruits.

Il s'était assoupi, mais ouvrit les yeux et, en voyant Tom, chercha ses lunettes.

— On vous a encore empoisonné ?

Tom s'assit au bord du lit. David leva des bras dépourvus de force.

— Vous ne me laisserez donc jamais oublier mon erreur !

Sa voix était faible. Le blanc de ses yeux était strié de jaune.

— Vous avez vu un docteur ?

— Oui. Un vieil ami à moi, un homme fort déplaisant.

— Et alors ? De quoi souffrez-vous ?

— D'un excès de vie, monsieur. D'un excès de vie. Y a-t-il beaucoup de tasses dans la cuisine ?

— Une ou deux.

— Pouvez-vous me dire pourquoi les gens sont incapables de rincer une tasse après usage ? Pourquoi ? Je passe ma vie à rincer des tasses.

Tom sourit sans trop savoir si c'était ce qu'il convenait de faire.

— Je m'en occuperai en repartant.

— Vous faites preuve de bonne volonté, hein ? Que me vaut votre visite ?

— Je voulais vous demander quelque chose. Mais je ne savais pas que vous étiez malade.

— Allez-y.

Tom tira le morceau de papier de sa poche. David mit plusieurs éternités pour déplier ses lunettes et les poser sur son nez. Bien qu'il n'y eût que trois mots d'inscrits, il prit son temps pour les lire comme s'il s'agissait d'une lettre complète. Enfin, il replia le papier et retira ses lunettes avant de le lui rendre.

— Eh bien ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— C'est du latin. Je suis assez versé dans cette langue pour vous dire ce que cela signifie. « Hors des profondeurs ». Ou peut-être : « En remontant des profondeurs. »

— En remontant des profondeurs ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est une autre question. Vous m'avez demandé une traduction, vous l'avez. Mais je ne peux révéler son sens caché.

David ferma les yeux et se rendormit paisiblement. Il n'avait pas l'air d'un homme en proie au poison. L'âge l'avait rattrapé et avait déposé une pincée de givre sur son corps. Sa poitrine se soulevait sous les couvertures.

Tom décida de le laisser. Il se leva et allait partir lorsque David le rappela.

— Tom ! En échange, puis-je vous demander un petit service ?

— Bien sûr.

— Dans ma garde-robe, vous trouverez une veste qui a besoin d'être rajustée. Lorsque j'irai mieux, je veux la porter. J'ai décidé de sortir, pour la première fois depuis des années.

— C'est une bonne idée, David. C'est celle-là ?

— Non. La veste Harris en tweed, tout au fond. Ah, voilà. Je l'ai rapportée d'Angleterre

il y a bien longtemps. La vraie qualité. Je porterai du tweed pour affronter les rues. Mais il faut que vous l'amenez au tailleur pour qu'il me l'ajuste.

Il demanda à Tom de la porter à un de ses amis tailleur qui effectuerait le travail pour un prix modique. Soucieux de ne pas devoir augmenter ses frais, il lui fit écrire le nom du tailleur, qui habitait à quelques rues de là. Il connaissait ses mensurations, assura David.

La veste était vieille, mais avait été peu utilisée. L'étiquette indiquait qu'elle venait de Savile Row. Elle était imprégnée d'une odeur que Tom associait aux vieillards, mêlée à celle de la naphtaline. Il la plia sur son bras et allait demander quand il devait la ramener, mais David s'était endormi.

En chemin, il sonna le gérant. Le garçon apparut.

— Il faut parler au propriétaire du vieil homme qui habite la chambre sept.

— Qu'y a-t-il ? fit le garçon étonné.

— Il est de santé fragile.

— Je sais. Mais il a vu un docteur. Que pouvons-nous faire de plus ?

— Je ne sais pas. Mais je ne crois pas qu'il vive encore bien longtemps. Il lui faut des soins.

— Il refuse d'aller à l'hôpital.

— Mais le propriétaire devrait être mis au courant de son état.

— Vous ne savez pas ? C'est lui, le propriétaire.

— Quoi ? L'hôtel appartient à David Feldberg ?

— Exact.

Tom n'en revenait pas.

— Mais il ne cesse de se plaindre du café !

— Oui.

Tom alla tout droit chez le tailleur. Avant d'atteindre la boutique, il aurait dû penser qu'elle était fermée pour cause de sabbat. Il avait oublié qu'on était samedi.

Il haussa les épaules et se dirigea vers la station de bus, la veste sous son bras. Puis il s'en retourna. Un jour de sabbat, il n'y avait pas de bus non plus. Il faudrait qu'il prenne un *sherout*, un taxi collectif arabe, pour rentrer chez Sharon.

Une fois de retour chez Sharon, Tom ouvrit la porte, entra en coup de vent dans le salon et surprit Sharon au lit avec un jeune Arabe. La porte de sa chambre était restée entrouverte ; le jeune homme était allongé sur le dos et Sharon le chevauchait. Ils étaient nus tous les deux. Tom mit un instant à réagir et resta là, la veste de David Feldberg passée sous son bras, à les regarder bêtement comme s'il cherchait à comprendre ce qu'ils étaient en train de faire.

Ils ne l'avaient pas entendu entrer. Puis le jeune Arabe leva la tête, le regarda et eut un sourire idiot. Tom alla fermer la porte, les yeux clos, les joues brûlantes. Sharon allait être furax.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et le jeune homme en sortit. Sharon, désormais vêtue d'une robe de chambre en soie, le raccompagna à la porte. L'homme hocha la tête en direction de Tom. Elle lui dit au revoir.

— Je suis désolé, bafouilla Tom.

— Laisse tomber.

— Non, vraiment, je...

— Ce n'est rien. Tu veux du café ? fit-elle en se grattant la nuque. Je vais prendre une douche.

Lorsque Sharon fut enfermée dans la salle de bains, Tom alla jeter un coup d'œil dans sa chambre. On avait hâtivement rabattu les draps. La pièce puait le rut. Il retourna dans le salon et posa la veste de David sur le dossier d'une chaise. Sharon réapparut derrière lui, en robe de chambre, la peau rosie par la douche, une serviette drapée autour de sa tête. Elle ramassa la veste de David et caressa sa doublure, puis retira sa robe de chambre mouillée pour l'endosser.

— C'est de la soie lavée, dit-elle en se laissant tomber sur le canapé. J'adore.

Elle referma le rebord de la veste sur sa cuisse pour cacher son sexe, concession partielle à sa pudeur.

— Ça ne t'a pas choqué, non ? Tu es entré sans crier gare.

— Pas du tout.

— menteur.

— Eh bien, j'ai été quelque peu surpris.

— C'est ce que pensait mon copain. En fait, je devrais dire : mon ex-copain. Nous nous disions adieu, si l'on veut.

— Cela ne ressemblait pas à une scène de rupture.

— Il n'était pas au courant. Et ne l'est toujours pas, d'ailleurs.

Sharon se lova sur le canapé et croisa des jambes encore fumantes de vapeur d'eau. Sa couleur naturelle était nettement visible sous la veste.

— Pourquoi fais-tu ça, Sharon ?

— Quoi ?

— Rester assise là, comme ça.

— Ça te gêne ? Désolée. Je ne te savais pas si pudibond.

Pendant qu'elle s'habillait, Tom pensa au soir où ils s'étaient retrouvés dans le même lit. Ils étaient encore à l'université et étaient tous les deux soûls. Tous deux souffraient de peines d'amour et avaient besoin de réconfort. Pendant deux jours, ils firent comme s'ils venaient de découvrir le Grand Amour. Le troisième jour, ils convinrent que cela ne pouvait marcher. Ils reprirent donc leur amitié, qui n'avait pas souffert de l'interlude, et ne firent jamais plus mention de ces deux jours. Sharon réapparut ; elle s'était rhabillée, mais sa peau était encore rose et parfumée de la douche. Elle s'assit à côté de lui sur le canapé et lui prit la main.

— Elle doit beaucoup te manquer. Je ne voulais même pas en parler, mais Katie était aussi mon amie, Tom. C'était aussi mon amie.

— Le pire, c'est le réveil. Chaque matin, il faut que je me réveille, et c'est à ce moment-là, alors que je suis à moitié endormi, que je me rappelle ce qui lui est arrivé. Tous les jours.

— Je sais comme c'est dur, Tom. Mais cela fait un an qu'elle est morte. Il faut continuer à vivre. Et je ne sais si c'était une très bonne idée de quitter ton emploi. Cela t'aidait à structurer ta vie.

Tom ne répondit pas.

— Il y a autre chose ? Tu avais une autre raison de quitter l'école ?

Et un instant, tout lui revint. On était à nouveau le premier lundi du semestre d'été, et il souffrait encore du grand vide que furent les vacances de Pâques. Durant tout ce temps libre, trop libre, l'absence de Katie avait été plus oppressante que jamais. Il avait récupéré son registre et se dirigeait vers sa salle de classe. Dehors, il tombait une fine pluie. Des gamins aux visages effondrés regagnaient leurs cours respectifs. Lorsqu'il ouvrit la porte de sa propre salle, un silence anormal retomba sur l'assemblée des élèves. Avec une bonne humeur feinte, il leur dit qu'il espérait qu'ils avaient passé de bonnes vacances. Les quelques murmures qu'il obtint en guise de réponse le laissèrent perplexe. Pourquoi étaient-ils si calmes ? Soudain, il constata que tous fixaient un point derrière lui. Il sentit, d'instinct, que quelque chose n'allait pas. « Si c'est ce qui vous tracasse », avait dit le proviseur. C'est ce même instinct qui le poussa à se retourner, très lentement. Toute la classe se raidit, attendant qu'il découvre ce qu'ils avaient eux-mêmes vu à leur entrée dans la salle.

— Je ne sais pas, Sharon. Peut-être.

Tom dut attendre le lundi pour porter la veste de David au tailleur. Jacob Sarano était

un homme incroyablement frêle qui faisait à peine quelques centimètres de trop pour être considéré comme un nain. Sa moustache et ses cheveux blancs s'accordaient à sa stature pour créer un véritable archétype du tailleur juif. Des ballots de coton s'empilaient dans son atelier. Un mannequin nu constellé d'épingles ornait la vitrine. Lorsque Tom entra dans l'échoppe, le tailleur eut un sourire triste.

— C'est David Feldberg qui m'envoie, dit Tom. Il veut faire rajuster cette veste.

Le sourire de l'homme s'effaça subitement. Il contourna son comptoir, pour aller verrouiller la porte et tirer des rideaux noirs. La pièce n'avait pour tout éclairage qu'une ampoule nue suspendue à son fil.

— On dit que David est mourant.

— C'est bien possible. Je ne savais pas à quel point il était malade. Je ne fais que lui rendre service.

— Un service ?

L'homme étala la veste sur le comptoir.

— Quand puis-je venir la récupérer ?

— Je n'en ai que pour deux minutes. Voilà, j'ai presque terminé.

Il prit une grande paire de ciseaux et coupa soigneusement les coutures de la doublure, suivant les contours de la veste.

— Cela fait des années que je n'ai pas vu David.

— Vraiment ? À l'entendre, je croyais que vous étiez de vieux amis.

— De vieux amis, oui. Nous nous sommes tous les deux retrouvés à Belsen. C'est là que nous nous sommes rencontrés. Je vais vous raconter comment nous sommes devenus amis.

Il repoussa ses lunettes sur son nez et reprit son travail, passant lentement la lame sur la doublure avec une grande précision.

— Là-bas, l'un des capitaines allemands était particulièrement cruel et cherchait sans cesse de nouveaux moyens d'augmenter nos souffrances. Comme il savait que j'étais tailleur, il m'a un jour apporté un exemplaire de la Torah. C'était une édition en velin reliée de cuir magnifique, vous me suivez ? Et il a exigé que je prenne ces pages pour lui en faire une veste. Pouvez-vous imaginer ça ? Une veste confectionnée à partir de la Torah !

Il s'interrompit, laissant à Tom le temps d'apprécier ce blasphème.

— Que vouliez-vous que je fasse ? Si j'obéissais, je commettais un sacrilège. Si j'avais refusé... je ne serais peut-être pas là aujourd'hui. Et c'est David qui m'a dit comment procéder.

Le petit tailleur sépara la doublure des manches afin de s'assurer que tout le reste puisse se détacher d'un seul morceau.

— « Obéis donc au capitaine, me dit David. Fais-lui une veste. Mais avant, va trouver le rabbin. Il t'aidera à sélectionner toutes les malédictions contenues dans ces pages, et c'est ce que tu utiliseras comme matériau. Fais-lui une veste si belle qu'il ne voudra plus la

quitter. Place bien les malédictions les plus puissantes à l'intérieur, le plus près de son cœur, son foie et ses poumons. Fais-lui la plus belle veste qu'il ait jamais portée. »

» Nous avons un rabbin avec nous, et il m'a aidé. Il a séparé les malédictions et les mauvais augures d'Isaïe et du Deutéronome et toutes celles que nous avons pu trouver. Toutes les maladies, les fléaux, les purulences. Et j'en ai fait la plus belle veste qui se puisse concevoir. Et le capitaine l'a mise. Il l'a portée ! Voilà. J'ai fini.

Il écarta le vêtement écorché pour étaler la doublure sur le comptoir. Tom put alors voir qu'on avait cousu quelque chose à l'intérieur même de la doublure. C'étaient trois rectangles de tissu soigneusement arrangés.

Le plus grand était au milieu, au dos de la veste ; les deux autres étaient à hauteur de poitrine. Ensemble, toujours rattachés à la soie, ils formaient une sorte de triptyque.

— Des parchemins, dit Tom.

— David m'a fait les disposer ainsi. Il m'a dit qu'un jour, il enverrait quelqu'un les récupérer.

— C'est incroyable.

Il examina les coutures. Les fragments avaient été assemblés en trois parties, puis cousus avec un fil si fin qu'il en était presque invisible. Les parchemins eux-mêmes étaient rédigés sous la forme inhabituelle d'une spirale et devaient sans doute être lus à partir de l'extérieur pour remonter à la dense concentration de mots en son centre.

Le tailleur plia soigneusement la doublure et l'enveloppa dans du papier.

— Maintenant, vous pouvez les lui apporter. Je vais réparer la veste. Elle sera prête dans quelques jours.

Le tailleur alla remonter les volets, puis déverrouilla la porte. Tom sortit dans la clarté du soleil.

— Au fait, dit-il, et le capitaine allemand, celui du camp de concentration ? Qu'est-il devenu ?

— Je ne sais pas, dit-il avec une lueur meurtrière dans les yeux. Tout ce que je peux vous dire, c'est que deux semaines plus tard, on l'envoyait sur le front russe.

La porte se referma doucement. Tom se retrouva dans la rue, tenant étroitement ses parchemins de soie enveloppés dans du papier journal.

Sa première idée fut de descendre chez David pour lui rendre ses maudits parchemins. L'hôtel n'était qu'à quelques centaines de mètres de là, mais il lui semblait que tout le monde fixait le paquet qu'il portait sous son bras. Tout cerveau ultraorthodoxe identifiait sur-le-champ ce qu'il contenait. *Regardez ! Il a les parchemins. Ceux qu'on nous a volés. L'héritage de la culture juive. La littérature de notre peuple.*

Lorsqu'il atteignit l'hôtel, il était en sueur. Il frappa à la porte de David, irrité d'avoir été ainsi manipulé. Personne ne répondit. Il tenta d'ouvrir la porte, mais elle était fermée à clé.

Il alla chercher le gérant. Derrière ses lunettes, ses yeux n'étaient plus que deux globes

enflés.

— Il est mort, dit le garçon sans prendre de gants.

— Mort ?

— Oui.

Tom resta là, le paquet en main. Ses paumes transpiraient, inondant le papier journal.

— Est-ce qu'il a de la famille ? Quelqu'un que je pourrais voir ?

— Il n'a jamais eu de famille. Tout ce qu'il avait, c'était cet hôtel. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Tom secoua la tête. Le jeune homme haussa les épaules et retourna dans son bureau. Puis Tom passa dans la cuisine communautaire. Les tasses sales s'empilaient dans l'évier.

Il pensa à faire ouvrir la porte, laisser les fragments dans la chambre et s'en aller, tout simplement. Autant que quelqu'un d'autre s'en occupe. Puis il comprit ce qu'avait fait David en les lui transmettant par ce biais. Il avait voulu sauver ce qui pouvait l'être ; rincer les impuretés au fond de la tasse qu'était sa vie. Il savait qu'on était le jour du sabbat et, lorsqu'il donna la veste à Tom, était conscient qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Il aurait très bien pu retirer la doublure lui-même. Mais il avait réussi à refiler à Tom le soin de résoudre la question primordiale : que faire de ces satanés manuscrits ?

— Alors, ton nouveau mec ? Ça va ?

— Ce n'est pas mon nouveau mec, protesta Sharon.

C'est un vieil ami de fac, c'est tout.

— Ça m'étonnerait. Tu arrives en retard et tu es dans un état lamentable. On dirait que tu as passé une nuit blanche. Qu'est-ce qui t'a empêchée de dormir ?

Tobie était la fondatrice et directrice du centre de réhabilitation Bet Ha-Kerem, où Sharon travaillait comme conseillère. Elle avait l'habitude de traiter les membres du personnel comme s'ils étaient des clients. Les deux femmes prenaient un café dans son bureau.

— C'est pas un peu fini ? Je vais très bien et, ce matin, je suis arrivée bien avant toi.

— Ainsi mon retard compense le tien ? Ne fais pas ta grue, Sharon.

« Faire sa grue » était une expression qu'elle avait piquée à une de leurs clientes, alcoolique. Tobie adoptait des expressions de ce style à une cadence effrénée.

— D'abord, reprit-elle, c'est moi, la patronne. Je ne suis jamais en retard. Je fais ce que je veux.

— Il est venu d'Angleterre et va rester quelque temps chez moi, rien de plus.

— Sauf que je ne veux pas te voir perturbée. Tu sais ce qui se passe : si tu n'es pas bien, tu contamines toutes les femmes du foyer et, comme elles ne vont pas bien, c'est moi qui finis par me mettre en rogne. Le centre est comme un seul et unique esprit collectif. Donc, si tu as du mal avec cet Anglais, ce...

— Tom.

— Ne me mens pas, Sharon.

— Je ne mens pas.

— Je te connais comme si je t'avais faite.

Tobie était une petite femme rondelette qui portait des lunettes toujours posées sur la pointe de son nez. Elle vint prendre le visage de Sharon entre ses mains.

— Je m'en fais pour toi. Alors ? Il t'a sautée ?

— Tobie !

Sharon ne connaissait pas d'autres personnes capables de jurer aussi naturellement.

— Parce que si tu es amoureuse de lui mais ne couches pas avec lui, c'est moche. Pour nous toutes. Tout le monde va en pâtir.

— Écoute, il faut que j'y aille. Mon groupe m'attend.

— Voilà que tu refuses de me parler ! C'est pire que je ne le croyais.

— Bon. Je ne l'aime pas et on ne baise pas. Si je veux te parler de lui, c'est parce qu'il a des problèmes.

— *Chéwie*, je me fous de ses problèmes. C'est pour toi que je m'inquiète.

Tobie prononçait toujours *chéwie*, avec un accent anglais caricatural, comme une vieille star vivant sur la Riviera. Ce qui avait le don d'agacer Sharon.

— Une autre fois, d'accord ?

— D'accord.

Sharon alla rejoindre le groupe de femmes qui l'attendait dans la salle de réunions. Tobie termina son café et fit la grimace. *Bon sang*, se dit-elle, *Sharon est en train de tomber amoureuse de ce type. Et là, on est vraiment mal barrées.*

— Tu décroches ? dit Tom.

— Vas-y, toi.

Le téléphone continua de sonner dans le vide. Katie resta assise sur le canapé, ses longues jambes élégantes repliées sous elle. Elle avait rapporté du travail à la maison. Tom était assis à la table. Des cahiers d'exercices s'empilaient de chaque côté de lui, et il les annotait au crayon rouge. Le téléphone cessa de s'égosiller. Katie regarda Tom, qui continua son travail.

Quelques minutes plus tard, la *sonnerie* retentit à nouveau. Katie jeta son stylo et se leva. Tom l'écouta parler à son interlocuteur.

— Allô. Oh, bonjour. Non, ça va. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Oui, il est là. Il corrige des cahiers. Oui, il est prof. Non, pas moi, et je ne voudrais pas faire ce métier. Vous me flattez ! Je ne m'en inquiéterais pas. Oui, il est là, à côté de moi. Je vous le passe. Un instant.

Katie posa sa main sur le combiné.

— Tom, c'est Michael Anthony.

— Qui ?

— L'homme du café. L'ivrogne de la soirée. Il veut te parler.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Elle agita le combiné d'un air furieux. Tom se leva d'un pas lourd et prit la communication.

— Oui ?

Katie le vit écouter en silence pendant un bon quart d'heure, n'émettant qu'un grognement de temps en temps. Finalement, il écrivit un chiffre sur le bloc-notes, dit au revoir et raccrocha.

— Eh bien ? fit Katie.

— Il m'a demandé l'autorisation de te proposer une promenade dans le parc ce dimanche après-midi.

— Quoi ?

— Il s'est montré très convenable. Très formel. Il voulait que tout soit fait dans les règles.

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Il te trouve belle. Et il est mourant, m’a-t-il dit. Les docteurs lui donnent encore six mois à vivre, un an peut-être. On aurait dit la dernière requête d’un condamné à mort.

— Je vois comment on a pu faire ça, dit Sharon. Les fragments ont été passés sous une presse à sec et la chaleur les a rendus très solides, puis on les a cousus dans la doublure de soie pour leur éviter de tomber en morceaux.

— Peux-tu me dire s'ils ont une quelconque importance ? demanda Tom.

— Je n'en sais rien. C'est de l'hébraïque, mais je n'arrive pas à le déchiffrer. Si tu veux le savoir, il faudra que je les apporte à quelqu'un qui puisse nous dire de quoi il retourne.

Les bras bronzés de Sharon étaient posés sur la table de chaque côté des fragments, comme la statue d'un sphinx mythique. Tom regarda ses muscles effilés. Il avait presque oublié à quel point elle exsudait la confiance.

— Il y a beaucoup de fragments tels que ceux-ci en circulation, dit-elle d'un ton sans réplique, mais je n'en ai jamais vu, sinon dans des musées. Il y a de fortes chances qu'ils ne contiennent que les mesures nécessaires à la construction d'un temple. « Et il mesurera quarante coudées, et ensuite vingt coudées, et le mur mesurera dix autres coudées. » Dans la plupart des cas, il n'y a rien à en tirer.

— David semblait les considérer comme très importants.

— Et, d'après ce que tu m'as dit, il était persuadé que le Vatican voulait l'empoisonner. Si tu veux mon avis, je crois qu'il était un peu gâteux.

— Il n'a pas parlé du Vatican. Je ne sais pas. Tu as une idée de génie ?

— Il faut que tu décides si tu veux les rendre ou pas. Si tu les confies aux autorités hébraïques ou chrétiennes, tu ne les reverras plus, c'est évident. Nous pourrions trouver un spécialiste pour qu'il les examine. Mais s'ils présentent un intérêt quelconque, en très peu de temps, tout le monde saura qu'ils sont en ta possession.

— Bon sang ! Comment allons-nous faire ?

— Je connais quelqu'un... Un ex-client, en fait. Je ne voulais pas t'en parler, mais bon, puisqu'il le faut...

— Il s'appelle Ahmed el-Asmar, dit Sharon en tambourinant sur la porte pour la troisième fois. Il doit certainement dormir. Et même si je l'ai réveillé, il ne répondra pas avant que je frappe une quatrième fois. Les djinns ne frappent que trois fois, du moins c'est ce qu'il m'a dit, un jour.

— Les *djinns* ?

Ils étaient retournés dans le quartier musulman de la vieille ville. Dans le secteur nord-est. Sharon s'était dirigée vers un immeuble médiéval entièrement condamné. La

ruelle puait l'âne et le moisi.

— Les démons. Ahmed n'est pas un Palestinien ordinaire. De plus, il pense que je suis un peu folle.

— Pourquoi ?

Sharon n'eut pas le temps de répondre. Loin au-dessus de leurs têtes, un volet s'ouvrit et un Arabe endormi les regarda en clignant des yeux. Tom vit une masse de cheveux noirs emmêlés et une fine moustache. L'homme resta là, à les regarder.

— La Juive folle, marmonna-t-il.

Sa tête disparut pour réapparaître quelques instants plus tard. L'homme leur jeta une clé. Sharon l'attrapa au vol et déverrouilla la porte.

La pénombre régnait dans la maison, engendrant une agréable fraîcheur. Tom suivit Sharon, ils montèrent un escalier de pierre pour entrer dans une chambre emplies d'odeurs. Son occupant enfilait à grand-peine un jean et un tee-shirt. Il cligna des yeux avec exagération et se frotta les paupières. Il devait avoir une quarantaine d'années.

Sharon et lui s'embrassèrent sur la joue avant qu'elle ne lui présente Tom.

— Il vient d'Angleterre.

— D'Angleterre ? D'Angleterre ? répéta Ahmed comme si Sharon lui avait parlé de la cité perdue d'Atlantis.

Tom lui tendit la main. L'homme la regarda longtemps avec un air de fascination mêlée d'horreur avant de la prendre.

— Du thé. J'aimerais vous offrir du thé. Sharon s'était déjà assise d'autorité sur l'un des grands coussins éparpillés le long du mur. Ahmed fit signe à Tom d'en faire autant, puis disparut dans sa cuisine.

— Ne t'en fais pas, murmura Sharon. Il est encore à moitié endormi.

— J'ai tout entendu, s'écria Ahmed depuis la cuisine. Les gens sont-ils aussi impolis en Angleterre ? Je veux dire, autant que cette Juive folle ?

— Oui, répondit Tom.

— Je le sais. J'y suis allé. Je voulais juste voir si vous étiez un menteur.

Le silence retomba pendant qu'Ahmed préparait le thé. Les pierres massives de la vieille maison étouffaient tous les bruits du monde extérieur, créant une oasis de calme au milieu du tumulte de la ville. Les murs étaient décorés de tableaux et de tissus aux motifs géométriques. Une odeur évoquant celle de l'encens dérivait dans l'air, tout comme une autre odeur plus âcre que Tom, bien qu'elle lui soit familière, se vit incapable d'identifier. Ahmed revint avec un plateau et des verres, chacun pourvu d'une feuille de menthe fraîche et de deux morceaux de sucre. Tom voulut préciser qu'il le prendrait sans sucre, mais Ahmed versait déjà le thé.

— Alors, la Palestine vous plaît ? demanda-t-il en passant les verres.

— Je n'arrive toujours pas à me faire une opinion. C'est un pays où la violence est omniprésente.

— Oui. La paix reviendra lorsque nous serons débarrassés des Juifs.

Sharon eut un sourire.

— Nous sommes semblables à tes démons, Ahmed. Nous ne te lâcherons jamais.

Ahmed s'adressa à Tom, ignorant délibérément Sharon.

— Elle a raison. Je ne sais ce qui est le pire : les djinns ou les Juifs. Si tous les Juifs étaient comme elle, ils ne me dérangeraient pas, mais les autres... Allah ! Le thé est à votre goût ?

— Délicieux !

Il appuya la paume de sa main sur sa poitrine, comme si le compliment lui allait droit au cœur. Puis, soudain, il se tourna vers Sharon.

— Cela fait six mois que tu n'es pas venue me voir. Où étais-tu, espèce de garce ? (Sharon haussa les épaules et but son thé.) Tom, je vous demande un peu ! Quelqu'un qui se dit votre amie et qui vous déserte six mois durant ! Les gens traitent-ils si mal leurs amis en Angleterre ?

— Vous me l'avez déjà demandé.

— C'est vrai. Veuillez m'excuser, Tom.

— Pour mémoire, reprit Sharon, toi non plus, tu ne viens jamais me voir. Je te l'ai demandé, pourtant.

— Ben voyons ! Pour qu'un jeune Juif me fasse exploser la tête avec son Uzi sous prétexte que je suis un Arabe sur ma terre natale ! Qu'en dites-vous, Tom ? Un Arabe n'est même pas en sécurité sur sa terre natale !

— Ne l'écoute pas, contra Sharon. Ce n'est pas à cause des soldats qu'il reste enfermé. Il a peur des djinns.

— Voilà qu'elle commence à m'agacer sérieusement. Si je ne l'aimais pas, je la tuerais. De toute façon, elle est folle. Pourquoi ? Parce qu'elle ne croit pas en l'existence des djinns. Seuls les fous ne croient pas aux djinns. Vous croyez aux djinns ?

— Aux démons ? (Tom eut une hésitation.) Eh bien, je crois en Dieu, ce qui fait que je dois croire en l'existence de Satan... en ce cas, la réponse est oui.

— Et voilà ! fit Ahmed comme s'ils venaient de conclure une vieille dispute. Vous reprendrez bien du thé ?

Finalement, Sharon dit :

— Nous t'avons apporté quelque chose pour que tu y jettes un coup d'œil.

Tom sortit le morceau de tissu. Ahmed le lui prit des mains et l'étala sur une table basse. Avant de l'étudier, il prit et alluma une cigarette déjà roulée. Tom identifia alors la seconde odeur qui planait dans l'appartement : celle du haschisch. Ahmed inspira profondément la fumée avant de regarder les fragments du manuscrit.

— Cette spirale est des plus inhabituelles. Comment êtes-vous entré en possession de ce document ?

— Il m'est tombé entre les mains à la mort d'une connaissance.

Il fixa les fragments, puis parut s'en désintéresser.

— Pourrais-tu les déchiffrer pour nous ? demanda Sharon.

— Vous me paieriez ?

— Non.

Ahmed inspira une autre bouffée et émit un profond soupir.

— Ahmed est un lettré, un érudit, dit Sharon à Tom. Il connaît les anciennes écritures hébraïques, araméennes et arabes. Il parle aussi grec et latin. Sans oublier l'anglais, le français, l'allemand et... quoi d'autre, Ahmed ?

— Cette Juive folle pense que, par la flatterie, elle va me pousser à examiner ce torchon. Et elle se trompe.

— L'espagnol. Le berbère. L'argot des voleurs. Quoi d'autre ? Vraiment, Ahmed est un authentique polyglotte. C'est son principal talent, et c'est ce qui nous amène ici.

— Je croyais que c'était ma personnalité si agréable. Tom, vous arrive-t-il de travailler pour rien ?

— Nous ne savons pas ce qu'il y a d'écrit là-dessus, mais nous avons toutes les raisons de croire que cela peut être important, dit Sharon. En ce cas, tu peux en faire une copie et fournir le texte à l'université de ton choix. Ce sera bon pour ta réputation.

— Ma réputation ! fit Ahmed, cynique. Ma réputation !

— Il va le faire, dit Sharon à Tom. Il a déjà dit oui.

— Elle se trompe, rétorqua Ahmed.

Et ils continuèrent de se parler par l'intermédiaire de Tom.

Ahmed s'en alla un instant et revint avec des fruits posés sur un plat d'argent. Il prit un couteau et coupa les melons et les oranges en segments de taille égale. Tom s'émerveilla de la précision avec laquelle il accomplissait cette tâche. La discussion porta sur d'autres sujets : l'actualité politique, les brutalités les plus récentes, les prises de position du gouvernement. On ne mentionna plus les parchemins. Ahmed, qui connaissait bien la situation politique en Angleterre, abreuva Tom de questions concernant l'opinion britannique sur le problème palestinien. Entre-temps, Ahmed fuma deux ou trois de ses cigarettes roulées à la main et se montra tout à fait charmant. Malgré leur numéro, il était évident que Sharon et Ahmed étaient très à l'aise l'un avec l'autre.

Sharon se leva pour partir et tous deux s'embrassèrent sur la joue. Les parchemins restèrent sur la table. Tom comprit qu'il valait mieux en rester là. Ahmed lui serra la main et dit qu'il espérait le revoir bientôt.

Sharon prit les devants dans les escaliers, Ahmed s'interposant entre Tom et elle. Lorsqu'ils atteignirent le rez-de-chaussée, Ahmed ouvrit la porte et Sharon sortit en pleine lumière. Mais l'Arabe empêcha Tom d'en faire autant. Il inclina sa tête vers lui et, pendant un instant des plus ridicules, Tom crut qu'il allait l'embrasser. Mais il lui murmura avec ferveur :

— Vous êtes porteur d'un djinn.

— Quoi ?

— Le djinn. Je peux voir le djinn que vous portez. Il essaie de vous parler, mais vous vous boucher les oreilles. Il... ou plutôt elle.

— Je ne vous comprends pas.

— Ne vous en faites pas. Moi aussi, je porte un djinn. Beaucoup de djinns. Écoutez-la. Elle veut vous parler.

Sharon l'appela et, en un clin d'œil, Tom passa une porte qui se refermait déjà derrière lui. Il avait tout oublié des parchemins. Il resta là, immobile, abasourdi.

— Il va le faire, dit Sharon. S'ils ont un intérêt quelconque, il nous le dira. Ça va, Tom ? Tu es tout pâle.

— Ne t'en fais pas. Cela fait dix ans que je le connais, et il ne cesse de prétendre que telle ou telle personne est porteuse d'un djinn.

Après leur visite chez Ahmed, Sharon prépara le dîner. Elle confectionna les plats avec soin, mais ne se soucia guère de présentation. Elle servit des morceaux d'agneau rôti enveloppé de pita avec une salade exotique. Tous deux n'en laissèrent pas une miette.

— Mais mes hallucinations, cette femme ! Je crois qu'il les a vues. D'une façon ou d'une autre.

Sharon cessa de manger et s'essuya la bouche avec une serviette.

— Écoute. Il est bien possible qu'il ait son djinn et toi le tien. Mais on ne peut voir celui des autres.

— Et pourquoi ?

— Parce que le tien n'existe que dans ta tête, et le sien dans la sienne. Voilà.

— Que sont ses djinns ?

— Je ne peux pas te le dire. Secret professionnel. Lorsque je l'ai rencontré, il voulait suivre une thérapie. Il était mal en point, malade de culpabilité et profondément déprimé. Tourmenté par toutes sortes de démons issus de son esprit. Il est très intelligent, Ahmed, et c'est une partie de sa malédiction.

— Est-ce que tu as pu l'aider ?

— Je me flatte de le croire. Et il m'a lui-même aidée. Il a refusé d'accepter la relation habituelle entre patient et docteur et m'a poussée à me confier à lui autant qu'il se confiait à moi. Et je lui ai révélé quelques secrets personnels. Lui-même a détruit une bonne partie de mes illusions – au fait, c'est pour ça qu'il m'appelle la Juive folle. J'étais tout aussi atteinte que lui. Grâce à lui, j'ai cessé de croire en cette routine qui sépare le docteur du patient. Il m'a fait comprendre à quel point cette mascarade compliquait le processus de guérison plus qu'elle ne le facilitait.

— Mais il a guéri ?

— Il mène une vie normale ; c'est le plus important. Mais je n'ai pu le faire changer d'avis sur le djinn, qui continue de le tourmenter. Tom, tu n'es plus le même.

— Oh ?

— Je le vois dans tes yeux. Tu me regardes comme si tu me jugeais, en profondeur. Tu me critiques. Tu te méfies presque de moi. C'est la mort de Katie qui t'a rendu comme ça ?

Tom dédaigna la question.

— Comment expliques-tu son djinn ?

— Ou le tien ?

— Oui.

— C'est purement sexuel.

— Ha ! C'est aussi simple que ça.

— Comme la majorité des gens, tu n'aimes pas qu'on te dise ce que tu es.

— Mais c'est si trivial de prétendre que tout provient du sexe.

— Les djinns. Les démons. Les cas de hantise. Les hallucinations. En fait, à peu près tout ce qui est occulte ou religieux est un déploiement d'énergie sexuelle mal dirigée.

— Ce n'est pas comme ça que je vois les choses.

— C'est parce que tu t'éloignes volontairement de toute interprétation sexuelle de ce qui se situe sous la surface des choses. Tu veux absolument le nier, tout comme tu nies ton...

— Ton quoi ?

Soudain, la conversation changea de ton.

— Maintenant que Katie n'est plus là, tu n'es pas en manque de câlins ?

— Je croyais qu'on parlait djinn.

— Et je t'ai dit ce que j'en pense. C'est toi qui m'intéresses. Je m'en fais pour toi, Tom.

Sa tête était posée sur les coussins du canapé, et ses yeux couleur de cannelle étaient empreints de pitié. Il ne put supporter leur intensité. Elle avait trop vite repris leur ancienne intimité. Et maintenant, elle voulait le conseiller, comme s'il était une de ses alcooliques. Tom ressentit une pointe de haine.

— Qu'est-il arrivé à Katie ? dit Sharon. Et que s'est-il passé à ton école ?

Comparée aux rues de Jérusalem, écrasées par la chaleur de midi, Gethsémani était une oasis de fraîcheur. Les botanistes proclamaient que certains des oliviers qu'on y trouvait remontaient à l'époque de Jésus. Néanmoins, aucun ne pouvait avoir appartenu au véritable jardin, qui avait été rasé en 70 après J.C., mais Tom commençait à se lasser de son propre scepticisme. Il monta jusqu'à l'arbre qui semblait être le plus âgé et s'y adossa.

Au milieu du ciel bleu, le soleil brillait, tel l'œil d'un lion. Il avait acheté un chapeau de paille dans le souk arabe pour se protéger de ses rayons, puis était monté seul jusqu'au jardin, refusant l'offre de Sharon qui voulait l'accompagner. Il continuait d'éluder ses questions. Il ferma les yeux et se demanda ce qu'il fuyait en priorité.

« Si c'est ce qui vous tracasse, avait suggéré le proviseur, si ce n'est que ça... »

Ce jour-là, il avait ouvert la porte. Les enfants étaient d'un calme inhabituel. Odeur de pluie, d'humidité émanant des blazers noirs. Ils s'agitaient, mal à l'aise et pourtant étrangement soumis. Tous détournèrent les yeux. Il comprit peu à peu qu'il y avait quelque chose d'écrit sur le tableau noir, derrière lui. Il se retourna pour voir ce que c'était. Le tableau était rempli de grandes lettres furieuses d'un bon mètre de haut. La classe le regarda lire en silence.

Tu ne baiseras pas la femme d'un autre. Tu ne commettras pas l'adultère. M. Webster baise les écolières. Chatte, merde et salaud et enculé et bite et merde merde merde. Un pénis mal dessiné éjaculait dans une bouche tout aussi grossière.

Le silence se pressait contre lui comme une vague. Elle bouillonnait dans son dos, menaçant de l'engloutir, un raz-de-marée qui visait les obscénités sur le tableau noir. Il lut à nouveau les inscriptions. Puis prit la brosse et les effaça tranquillement. D'une main tremblante, il écrivit : *Sujet d'aujourd'hui. Que voulons-nous dire par « Ancien Testament » ?*

— Prenez vos livres, dit-il, luttant pour éviter que sa voix ne se brise.

Dans le jardin de Gethsémani, un filet de sueur coula le long de sa jambe, sous son pantalon. Il vit un moine franciscain entrer dans une caverne aux pierres couleur de sable. Tom caressa le tronc de l'olivier, puis décida de suivre le moine.

L'intérieur de la caverne était frais, spacieux et aéré. La pénombre était vaguement rompue par des lampes placées dans des alcôves, reflétant la radiance couleur d'ambre du mur. Le moine, vêtu d'une robe de franciscain et de sandales, était assis sur un tabouret. Il écrivait, penché sur un bureau. Ce spectacle était d'une authenticité rassurante. Tom

n'avait plus l'impression de se trouver dans un parc d'attractions, un Disneyland biblique. Le moine leva les yeux et sourit. C'était un homme large d'épaules avec des cheveux noirs allant en s'éclaircissant et des yeux de velours.

— Excusez-moi.

Le moine n'était pas en train d'écrire : en fait, avec une règle, il tirait des traits sur une feuille de papier blanc. Il reposa un stylo qui semblait luxueux.

— Désolé, chuchota-t-il en levant les yeux. Mon anglais... pas bon.

Tom avait un morceau de papier en main. Il hésita à le lui montrer.

— C'est... à cause de ceci. Je veux dire, c'est écrit en latin. Je me demandais si vous pourriez l'identifier.

Le moine prit le morceau de papier.

— *De profundis clamavi*, dit Tom avec impatience. « En remontant des profondeurs. »

— *De profundis clamavi*, répéta le moine.

Il reposa le morceau de papier et se dressa de son tabouret. Il leva lentement un index vers le ciel alors qu'il luttait pour se souvenir des mots en anglais.

— *De profundis* est un psaume, oui, psaume cent trente.

Ses yeux brillaient et sa voix était douce et rassurante. Tom se dit qu'il pouvait être d'origine espagnole.

— « En remontant des profondeurs je t'ai appelé, Seigneur. Mon âme attend ta présence plus que la lumière du matin. » C'est un psaume de miséricorde. L'oubli. La rédemption, oui.

Tom se tourna vers l'entrée de la cave et la clarté éblouissante du dehors. Lorsqu'il revint au moine, ses yeux étaient humides. Le moine le vit, sourit et posa une main sur son épaule.

Ce pauvre homme s' imagine que c'est la beauté de ce psaume qui m'a ému, se dit Tom. Il se sentit ridicule, puéril. Comment le moine pouvait-il savoir qu'il versait une larme sur ses propres tragédies ? Ses propres trahisons ? Parce que, avant tout, il ne savait ce qu'il avait perdu en premier, sa femme ou sa foi ?

Il remercia le religieux et s'en alla. Il sentit le regard du moine peser sur son dos alors qu'il retournait vers l'entrée de la caverne. Lorsqu'il sortit, la chaleur le submergea comme l'haleine d'un dragon. Il se sentit tout étourdi et ses jambes semblaient prêtes à le lâcher. Il s'approcha d'un vieil olivier, retira son chapeau et s'adossa à l'arbre. Les vagues de chaleur brouillaient sa vision du jardin. Une lumière blanche décolorait le feuillage. La migraine le poignarda, l'obligeant à fermer les yeux.

« Si c'est ce qui vous tracasse, si ce n'est que ça, que quelques mots sur un tableau noir, avait dit Stokes, sachez que vous n'êtes pas le premier professeur à qui c'est arrivé. Et quiconque en prend offense est aussi désespéré que celui qui a pris du plaisir à écrire ces ignominies. » Mais Stokes se trompait. Ce n'était pas juste l'affaire de quelques injures.

Le problème était loin d'être réglé. Les termes injurieux revinrent encore et encore, tel

un cauchemar récurrent. Il avait des soupçons, mais pas la moindre preuve. Il commença même à croire que certains élèves essuyaient le tableau noir avant son arrivée pour lui épargner ce spectacle déprimant. Puis le coupable finit par être démasqué, bien qu'il n'y ait pas vraiment eu d'enquête de sa part. Deux garçons vinrent le trouver après les cours et lui donnèrent le nom d'un troisième, que Tom soupçonnait déjà.

C'était un écolier des plus raisonnables, un garçon de quatorze ans boudeur, mais doué. Depuis quelque temps, son attitude envers Tom s'était endurcie. Tom le retint à la fin du cours et le confronta aux accusations. Le garçon commença par nier en bloc, puis il finit par craquer et admettre sa responsabilité, bien qu'il prétendît avec véhémence n'avoir souillé le tableau qu'une seule fois alors que Tom l'avait lui-même essuyé six ou sept fois. Ce n'est qu'après que Tom eut promis de ne pas en parler à ses parents que l'écolier lui fournit une explication. Il s'était fortement entiché de Kelly McGovern, une des élèves de Tom, et avait eu la surprise d'apprendre qu'elle-même n'avait d'yeux que pour Tom. Et le garçon jalousait de façon presque pathologique les sentiments de Kelly envers son professeur.

Tom avait résolu de se montrer indulgent et s'était contenté d'un avertissement, le menaçant de sanctions si jamais les faits venaient à se reproduire. Il en profita pour assurer au jeune garçon qu'il n'était peut-être pas rare que des élèves aient le béguin pour leur professeur, mais que, quoi qu'il en soit, il était lui-même marié et heureux de l'être et n'avait aucun penchant pour les écolières.

Non, ce n'étaient pas que ces « quelques mots » qui avaient poussé Tom à quitter l'enseignement. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit que la femme au voile l'avait suivi dans le jardin.

Elle se tenait à l'ombre d'un olivier, à quelques mètres de lui. C'était bien celle qui l'avait plusieurs fois accosté dans les rues de Jérusalem. Mais elle était comme transfigurée. Sa robe brune grossière avait disparu pour laisser place à du blanc immaculé. Elle portait un autre voile de fin tissu gris, presque opaque. Le soleil qui se reflétait sur sa robe blanche l'éblouissait presque. L'odeur épicée et familière se déroulait comme un ruban dans l'air stagnant. Tom cligna des yeux. Elle était là, sous un arbre ; ce n'était pas un fantôme, non, elle était faite de chair et de sang, et lui faisait signe de la suivre.

Elle quitta l'ombre de l'olivier pour s'enfoncer dans le jardin. Tom lui emboîta le pas.

Ils passèrent au milieu des troncs antiques, traversant des nappes de senteurs épicées. Soudain, les feuilles bruissèrent alors qu'il passait entre deux arbres. L'odeur de baume irradiait des fissures dans le sol et se diffusait dans le jardin tout entier. Brusquement, la femme se retourna et l'attendit, et il eut l'impression que l'univers se refermait sur lui-même. La femme s'avança vers lui, les bras tendus, et son parfum épicé emplissait l'atmosphère. Elle leva son voile, mais son visage resta plongé dans l'ombre alors qu'elle embrassait Tom sur la bouche. Il sentit sa langue explorer ses lèvres et, en un instant, il n'y eut plus d'être humain en face de lui, rien que la sensation d'une immense abeille en train de s'introduire dans sa bouche et la douleur de son dard pénétrant les chairs tendres à la base de sa lèvre inférieure.

Il eut un moment de panique, eut l'impression de tomber et comprit qu'il venait d'avaler l'insecte. Il toussa et cracha et tituba au milieu des oliviers, se dirigeant vers la caverne et le moine franciscain.

— Il nous faut de la glace, que tu puisses la sucer. Sharon avait pris les choses en main, invoquant la mère juive qui était en elle. Elle appliqua une faible décoction quelconque sur la lèvre très enflée de Tom, puis s'affaira à vider des glaçons dans un verre. Elle commença à s'inquiéter pour de bon lorsque Tom se plaignit que sa gorge était tout enflée.

— Mets la glace dans ton autre joue pour ne pas diluer le soda.

— Che truc est dégueu, dit Tom.

Il avait du mal à prononcer certains mots. Son visage commençait à prendre la forme d'une citrouille de Halloween.

— Laisse-le ! fit Sharon, levant les bras au ciel. Une piqûre de guêpe dans la bouche, tu imagines !

Encore un peu, se dit Tom, et elle va dire « Oïch vey ».

Dès que Tom était revenu du jardin de Gethsémani, Sharon s'était mise à l'ouvrage. Elle lui fourra un autre glaçon énorme dans sa bouche.

— Tu te rends compte, si ce moine n'avait pas été là ! Comment ce truc a-t-il pu entrer dans ta bouche ? Tu ne l'as pas provoquée ? Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais c'est bien la première fois que j'entends parler d'une chose pareille. Et tu dis que le moine t'a retiré le dard avec ses ongles ? J'espère qu'il avait les mains propres ! Pense à toutes les infections qui traînent ! De quel ordre était-il ?

— Franchishcain.

— Franciscain ? Ils s'occupent de leur hygiène, ces gens-là ? Tiens, prends encore de la glace.

Tout de suite après s'être fait piquer, Tom était allé chercher le moine. Celui-ci avait tiré sur la lèvre de Tom, cherchant les restes du dard afin d'en retirer le sac à poison avant qu'il n'ait pu se vider de son venin. Il eut bien du mal à le trouver. Lorsqu'il proclama qu'il l'avait enfin retiré, Tom était sûr qu'il se contentait d'un effet psychologique.

Parce que Tom savait que ce qui l'avait piqué était certes une abeille, mais aussi autre chose.

— Qu'est-il arrivé à cette bestiole ? demanda Sharon en posant la main sur son front pour voir s'il avait de la température.

— Che crois que che l'ai avalée.

— Avalée ! Tu veux dire qu'elle est là, dans ton estomac ? Oh, mon Dieu ! J'espère qu'elle est morte.

— Bien chûr qu'elle est morte ! Quoi que, che n'en chais rien.

En tentant de la recracher, il avait senti qu'au contraire, il avait avalé l'insecte. Une vibration dans sa gorge avait marqué son passage. C'était absurde, et pourtant...

— Tu veux t'allonger ?

— Non. Tout che que che veux, ch'est reshter là et déprimer tranquillement.

Il ne pouvait pas raconter à Sharon ce qui s'était vraiment passé. Comment pouvait-il lui dire qu'il avait une nouvelle fois rencontré son fantôme dans le jardin de Gethsémani et qu'elle l'avait embrassé avant de se transformer en abeille ?

Tom passa une nuit extrêmement désagréable. Il sommeilla par saccades et eut des rêves fiévreux qui passaient de Jérusalem à son école. Il entendit les voix des écoliers et de son ancien proviseur disant *si ce n'est que ça*, et celle de la femme-fantôme qui lui parlait dans des langues mortes émaillées de bribes d'anglais, dérivant comme des signaux-fréquence sur une radio à ondes courtes. La voix continua de se dévider, insistante, hors de portée, tentant de lui raconter quelque histoire fantastique totalement décousue. Le nom de Jésus se vit invoqué et celui de Madeleine répété à l'infini, la langue trillant et ondulant sur les verbes exotiques et les phrases qui, elles-mêmes, s'envolaient de sa langue comme autant d'insectes, de chimères et d'oiseaux mutants refusant de mourir...

Au cœur de la nuit, alors qu'il gisait là, à scruter les ténèbres, une main inconnue vint frapper à la porte de l'appartement. Son sang se figea. Sa bouche s'assécha. Sa langue vint se coller à son palais. Ses oreilles bourdonnaient.

Ainsi, tu es revenue. Tu m'as suivi jusqu'ici. Je savais que tu le ferais.

Il tendit l'oreille, mais Sharon, qui dormait dans la chambre d'à côté, ne s'était pas réveillée. Il consulta son réveil : trois heures du matin. Pendant près d'une heure, il resta étendu là, tel un cadavre, attendant qu'on vienne à nouveau frapper doucement à la porte. Il répéta les termes du psaume tels que le lui avait dit le moine : « Mon âme attend le Seigneur plus que le lever du jour. »

Lorsque le réveil indiqua quatre heures et quart, il sut qu'il ne serait plus dérangé. Ses yeux étaient brûlants de larmes contenues. Il finit par s'endormir.

Au matin, sa bouche s'était quelque peu désenflée, mais les voix qui résonnaient dans ses rêves le hantaient toujours. Elles étaient étouffées, comme si elles tentaient de communiquer de derrière une porte.

Sharon lui prépara un petit déjeuner à base de fruits passés au mixer. Il but le tout avec une paille. Ce matin-là, ils restèrent silencieux. Sharon n'avait pas reparlé de Katie ni de sa démission, mais les questions demeuraient là, en suspens, comme des places pour un spectacle auquel personne n'aurait envie d'aller.

Elle fourra des bananes dans le mixer et appuya sur le bouton.

— J'avais une liaison, fit soudain Tom alors que l'engin se mettait à gargouiller. Avant la mort de Katie. Et rien de plus.

Sharon éteignit la machine et s'assit. Ses yeux brillaient. Elle attendit la suite de sa

confession mais il resta coi. Elle alla donc remettre en marche le mixer.

— C'est tout, dit Tom. Inutile d'aller chercher midi à quatorze heures.

Sharon appuya à nouveau sur le bouton pour couper le moteur.

— Faut-il que j'allume ce machin, oui ou non ? demanda-t-elle.

— Non, je vais tout te dire. C'était quelqu'un du lycée.

— Une autre prof ? Une collègue ? Et tu te sens coupable. Parce que Katie est morte alors que tu la trompais.

— C'est pire que ça : je ne me sens pas coupable du tout. C'est ça qui me pourrit la vie. Parce que ce que je vivais avec l'autre personne était si bien que je n'arrive pas à ressentir la moindre culpabilité.

— Tu te sens mal parce que c'était bon ?

— Oui. Sexuellement, je veux dire. Cela m'a rendu cinglé. Tout ce côté illicite, interdit. L'attirance du péché.

— Vraiment ? Je crains que, en parlant de péché, tu ne t'éloignes de mon domaine. Je n'ai jamais pu associer sexe et péché.

— Le péché a une odeur et un goût bien particuliers.

— Lesquels ?

— Comme le miel et le feu.

— Fais attention, Tom. Si tu rends le sexe si précieux, il devient dangereux.

— N'est-ce pas ce qu'il devrait être ?

— Non, je ne crois pas.

— Je sais ce que tu dois penser de tout cela.

— Oh, non.

— Oh, si. Tu vois ça d'un œil cynique. Tu te dis : « cet idiot de Tom a perdu la tête à cause d'une liaison des plus ordinaires, puis sa femme est morte et il n'a pas pu le surmonter ». Mais comment puis-je te faire comprendre à quel point cela peut faire mal ? Et comme je me sens moche et idiot ? Et bon sang, j'ai toujours mal à la bouche.

— Tu veux encore de la glace ?

— Non. J'ai encore mal aux dents à cause de ces putains de glaçons. Le problème, ce sont les femmes. Elles sont différentes des hommes.

— Tu l'as enfin compris.

Tom n'était pas d'humeur à se laisser asticoter. La candeur avec laquelle Sharon considérait toute sexualité bouleversait ses conceptions quant à la nature de cette différence. Il savait que la sexualité masculine souffrait d'être reléguée au second plan et devait se manifester en permanence. La sexualité féminine était davantage tournée vers l'intérieur, vers l'ombre ; les femmes savaient mieux la camoufler, même si la différence restait minime et que, à l'occasion, des exceptions telles que Sharon venaient contredire ces préceptes. Mais, d'après sa propre expérience – certes limitée –, il savait que, lorsqu'on avait pu éveiller leur ardeur, les femmes étaient plus exigeantes. La sexualité

masculine affleurait sans cesse la surface des relations humaines et pouvait apparaître, puis replonger sans grand effort. Mais, une fois tirée des profondeurs liquides où elle se cachait, la sexualité féminine émergeait des flots, Vénus érotique, indomptable, prête à tout déchirer sur son passage en rugissant comme un monstre marin furieux.

Tom aspira de l'air avec sa paille, faisant des bruits de bouillonnement au fond de son verre.

— Tu ne comprendrais pas, dit-il.

Sharon le gratifia d'un regard aussi ancien que le temps lui-même.

Le soleil descendit au-dessus du pavillon, lentement, majestueusement, tel le dôme iridescent d'une ancienne cité mythique. Les ombres de l'été s'allongeaient sur l'herbe luxuriante du jardin. Les odeurs de l'automne imprégnaient déjà l'air des bouffées humides annonciatrices de la mort prochaine des feuilles verdoyantes. Katie et Michael Anthony marchaient entre deux rangées d'arbres et s'arrêtèrent devant un buisson de roses, non loin du jardin d'enfants.

— Des roses, dit-il. Omar Khayyàm. Ceux dont l'heure est venue ont tendance à en voir partout.

— Puis-je prendre votre bras ? demanda Katie.

Il obtempéra, et ils continuèrent leur chemin.

— Voilà quelque chose que je n'aurais jamais osé vous demander. Vous prendre le bras. Mon Dieu. Vous savez, je n'ai aucune envie de sauter en parachute, de conduire une Formule 1 sur un circuit ou d'aller à Tahiti. Ce sont les choses du quotidien qui me manquent déjà. M'asseoir et sentir le soleil caresser mon visage ; boire une bière avec un ami ; prendre le bras d'une jolie femme par un bel après-midi dans le parc. Je vous en suis reconnaissant. Et je remercie votre mari.

— C'est un brave homme.

— Où est-il maintenant ?

— Il devait rencontrer quelqu'un.

— Qui ?

— Il ne m'a dit ni qui ni où. Ces derniers temps, nous ne nous parlons guère.

— Oh, il le faut ! J'aurais dû me marier. J'ai commis une grave erreur en me faisant prêtre. J'ai l'impression d'avoir trop longtemps œuvré contre mes inclinations naturelles, et peut-être est-ce pour ça que mes cellules se sont rebellées. Pourquoi pas ? Mais je sais que j'aurais dû me marier.

— Tout n'est pas rose dans un mariage, Michael. Et si nous nous asseyions ?

Ils s'installèrent sur un banc, le visage baigné de soleil, le bras de Katie enserrant toujours le sien.

— Est-ce pour ça que vous avez abandonné la prêtrise ? Pour vous marier sur le tard ?

— Non, non. C'est trop tard pour ça. J'ai tout gâché. Mais je ne supportais plus tous ces contes de fées dont on nous gavait. Des vierges enceintes, bon sang de merde – excusez-moi, mais ces derniers temps, j'ai découvert le charme des jurons –, et tous ces putains de racontars auxquels même un enfant ne voudrait croire.

— Et vous-même n'y croyez plus ?

— Croire ? Tout d'abord, Jésus était marié. C'était un rabbin et il avait pris une épouse. Mais les hommes d'Église des temps anciens ont coupé ces passages lorsqu'ils ont révisé la Bible. Jésus aimait les femmes, mais on le lui a interdit.

— Quoi ?

— Oh, il aimait les femmes ! Dans les Apocryphes, on raconte qu'il irritait ses disciples en embrassant son épouse en public. Eh oui, ils se bécotaient sans cesse, et c'était plus que sa troupe de bigots ne pouvait en supporter. Surtout avec cette pétasse de Madeleine. Et pourquoi croyez-vous qu'il ait attendu que ses disciples se soient éloignés pour aller trouver la prostituée samaritaine au bord du puits ? Je vous laisse juge. Chaque fois que la Bible fait mention d'une femme, ce n'est que pour la procréation. La fertilité. Le sexe. Tout se tient. Mais on refuse de le reconnaître.

— Voilà des idées bien radicales, dit Katie.

— Radicales ? (Il eut un rire amer.) Elles sont vieilles comme le monde. Mais, en tant que prêtre, je dois tout faire pour éviter que les érudits ne s'en emparent.

— Et qui a-t-il épousé ? Je veux dire Jésus.

— Tenteriez-vous de me faire plaisir en me suivant dans mes divagations ?

— Non.

— Personnellement, je voterais pour Marie Madeleine. C'était une prêtresse du Temple de la tradition cananéenne, considérée comme une prostituée par les Juifs. Jésus l'a convertie et épousée. Tout est dans Jean, chapitre II mais il faut remplir soi-même les blancs, tant on a expurgé ce passage. Marie Madeleine n'a jamais quitté Jésus. Vous vous souvenez de la scène d'après sa résurrection, lorsqu'elle se tient devant sa tombe et n'arrive pas à le reconnaître ? La réponse est simple : parce que ce n'était pas lui. L'Église voulait qu'elle « reconnaisse » son frère Jacques afin qu'il puisse prendre la tête du mouvement, mais elle a refusé. Vous n'en revenez pas ? Mais ce n'est que le début. L'Église de Jésus fut détournée comme un avion de ligne par ce psychopathe de Paul. Mais il vaut mieux ignorer tout cela et s'en tenir aux contes de fées.

— Je comprends que vous ayez cessé de croire en Dieu.

— Oh, non ! Jamais je n'ai perdu la foi. Pas un instant. Je n'ai jamais cessé de croire en Jésus, ni en Dieu lui-même. J'ai juste refusé d'avalier ces putains de racontars stupides qui accompagnent la religion. Vous ai-je dit à quel point j'aime jurer ?

Sharon avait promis d’emmener Tom voir les sites archéologiques de Qumran et de Massada, près de la mer Morte. Six bouteilles d’eau minérale gisaient sur le siège arrière de sa voiture.

— Fait chaud, par ici, dit-elle.

Ils traversaient le désert toutes fenêtres ouvertes, laissant pénétrer un air brûlant, moite et poussiéreux, imprégné des odeurs qu’exhalait la sauge, sur les bas-côtés. Tom cligna des yeux en voyant surgir des montagnes arrondies. Elles se découpèrent dans le lointain, mauves et brumeuses sur fond de ciel bleu.

Une fois arrivés à Massada, ils descendirent de voiture. Sharon désigna le sommet. Un chemin serpentait jusqu’à un rocher en forme de sphinx, mais un téléphérique était prêt à accueillir ceux qui n’osaient pas entreprendre une telle escalade. Il étudia le chemin qui s’élevait en une étonnante spirale. Deux randonneurs progressaient lentement sur la *surface* rocheuse, tels deux scarabées aux carapaces luisantes. Il faisait déjà chaud et la température n’avait pas fini de monter. Derrière eux luisaient les plaines arides du désert que le vent avait sculptées pour former d’étranges pyramides et des cônes de sable. Une goutte de sueur coula sur son front.

— On prend le téléphérique, j’espère ?

— Le chemin le plus rude est celui qui est le plus riche en expérience, répondit Sharon, sibylline. Nous aurons besoin d’eau.

Elle mit trois bouteilles dans le sac à dos, et ils entamèrent leur montée. Elle imposa un pas régulier. Ils avaient marché en silence pendant quelques minutes lorsqu’il décida de lui raconter la façon dont il s’était fait piquer. Lorsqu’il eut terminé son récit, elle s’arrêta, tout essoufflée, et retira ses lunettes de soleil.

— Tu as toujours des hallucinations ? C’est ce que tu essaies de me dire ?

— Elle est aussi réelle que toi. Du moins lorsqu’elle daigne se montrer.

Il n’allait pas faire semblant, ni travestir les faits, ni s’excuser de dire la vérité. Ils se remirent en marche.

— Depuis que je suis arrivé à Jérusalem, cette espèce de bourdonnement est toujours là, dans mon esprit. Lorsque j’y repense, on aurait dit une abeille. Puis, à un moment donné, c’est devenu un murmure. Maintenant, c’est un monologue qui se dévide dans ma tête juste avant que je m’endorme.

— Et que raconte-t-il ?

— Cela change sans cesse. On veut me raconter l’histoire de la crucifixion. Mais d’une

façon différente de celle que l'on connaît. C'est très confus. Tous les événements se mélangent.

Ils marchaient depuis vingt minutes et avaient parcouru le tiers du chemin. Il tira une bouteille d'eau du sac et la lui tendit. Ils burent avec avidité.

— Je sais ce que tu penses.

— J'aimerais bien que tu cesses de dire cela.

— Oh, si. Tu es en train d'interpréter tout ce que je te dis selon ton petit manuel de psychologie. Ton programme de conseillère. Et je veux savoir ce que tu en tires.

— Je ne t'insulterai pas de cette façon.

— Tout ce que je te demande, c'est de me *dire* ce que tu penses ! fit-il, et ce soudain accès de colère la prit par surprise. Dis-le-moi en face ! Et retire tes lunettes de soleil. Je veux te regarder dans les yeux.

— D'accord. Tu n'as jamais entendu parler du syndrome de Jérusalem ?

— Jamais.

Ils s'assirent sur un rocher.

— D'après moi, la mort de Katie a causé une crise intérieure. À cause de cette liaison et de toute la culpabilité qui l'entoure. Et c'est ce qui t'a poussé à démissionner de ton poste pour venir ici. Pourquoi ici ? Eh bien, parce que j'y habite, et que c'est bien pratique. Mais aussi parce que ta difficulté à surmonter cette perte découle de ta foi, de ton christianisme, lui-même lié à ta culpabilité. Ce qui t'est arrivé lorsque tu étais en Angleterre a ébranlé ta foi et, d'une certaine façon, tu es venu ici pour la retrouver. Mais ce n'est pas si facile. On ne la trouve pas au milieu des vieilles pierres : elle est plus profonde que cela.

— Continue.

— Tu commences à avoir des visions : une femme apparaît et cherche à te transmettre un message. Crois-moi, à Jérusalem, ce n'est pas si rare. Des touristes de toutes les religions viennent ici et, parfois, lorsque la ville n'est pas à la hauteur de leurs attentes, ils ont des visions. Ou ils brûlent des mosquées. Ou ils tirent sur des gens. La police touristique et les unités psychiatriques appellent cela le « syndrome de Jérusalem ». Dans le cours de mon travail, j'ai rencontré au moins trois cas de cette maladie.

» Ces hallucinations, cette voix, ne sont qu'une partie de toi-même, projetée sur l'écran blanc qu'est Jérusalem. Oh, c'est sûr qu'elle veut te transmettre un message. Ça, tu l'as bien compris. Et ce message est important. Mais c'est toi-même qui te l'envoies. Des profondeurs de ton inconscient : « en remontant des profondeurs ». Ces messages ne doivent pas être pris à la légère. Ils sont dangereux. Ils concernent une partie de toi-même que tu tentes de réprimer, et à moins que tu n'intègres ces deux parties conflictuelles de toi-même, tu risques de voir ta personnalité se fragmenter.

» Je veux dire par là que ce que tu m'as décrit relève des symptômes classiques permettant de détecter une névrose de ce type, elle-même susceptible de dégénérer en schizophrénie. Des hallucinations et des voix. (Elle remit ses lunettes.) Tu voulais savoir, et nous y voilà.

— J’imagine que je devrais te remercier de ton honnêteté, dit tranquillement Tom.

— Eh bien, tout cela était un peu clinique, mais t’ai-je jamais menti ou dissimulé quoi que ce soit ? Et je devrais ajouter que je ne prends plus tout cela pour argent comptant. Mon éducation me pousse à résumer les choses de cette façon. Peut-être n’est-ce qu’un moyen de les rationaliser. Peut-être qu’Ahmed a tout autant raison en parlant de djinns.

Tom but une gorgée d’eau à la bouteille. Sharon lui tendit la main pour l’aider à se relever.

— Tu es prêt à continuer ?

Il se tut pendant qu’ils reprenaient leur chemin. Il réfléchissait sur l’analyse de Sharon. Une fois arrivés au sommet du rocher en forme de sphinx, à bout de souffle, ils se tinrent là où s’était accompli un suicide collectif^[4]. Derrière eux, la brume était tombée sur les eaux stériles et sulfureuses de la mer Morte. Le paysage aride était accroupi au bord des flots comme un scorpion sur sa proie.

— Voilà pourquoi j’ai emporté une troisième bouteille, dit Sharon en la vidant sur sa tête.

Tom éclata de rire, prit la bouteille et en fit autant. Ils entrèrent dans les ruines de la forteresse. Il s’attendait à percevoir des résonances, à voir les spectres du suicide collectif, entendre des cris de colère envers les Romains, discerner les ombres de la fin du judaïsme militant, mais tout n’était qu’un immense vide.

Pour redescendre, ils empruntèrent le téléphérique.

Sharon se chargea de photographier les pérégrinations de Tom dans la mer Morte. Il avait apporté un journal pour pouvoir le lire en flottant sur les flots, comme tout touriste qui se respecte. L’eau de la mer Morte est assez visqueuse, et les vapeurs émanant des minéraux qu’elle contient irritent ses yeux. Il dérivait sur le dos, les yeux fermés.

Alors qu’il se détendait, il fut assailli par la vision de la femme dans le jardin fonçant sur lui comme un requin dans des eaux calmes. Il se redressa d’un bond.

— Qu’y a-t-il ? fit Sharon en riant.

— Rien. Je sors de là.

Elle le guida jusqu’aux bains de boue et enduisit son corps et son visage de cette pâte médicinale jusqu’à ce qu’il ressemble à une statue incrustée de boue noire. Sous la chaleur du soleil, celle-ci ne tarda pas à durcir. Il n’était plus Tom, mais quelque chose de primaire, un être préhistorique, le golem.

En retour, il fit tomber une pile de boue suintante sur le ventre de Sharon avant de l’étaler sur son estomac. Elle ne bougea pas un muscle. Il la sentit se détendre sous ses mains. Il massa son visage et son cou, puis passa à ses jambes.

— Tourne-toi, dit-il tranquillement, et il se mit à déverser des masses de boue couleur chocolat sur son dos, puis la lissa le long de ses cuisses. Il avait l’impression d’être un potier.

— Je vais m’occuper de ton dos, dit-elle.

La pression de ses doigts irradiait jusqu'à ses os, et il sentit la peau s'échauffer sous les couches de boue soyeuse. Un sourire éclata au milieu de son visage boueux, le blanc de ses yeux et de ses dents étincela en un contraste saisissant. Lorsqu'elle posa doucement une jambe au-dessus de lui et vint s'asseoir sur ses fesses, il se raidit, puis se détendit. Sous la boue, il commençait à avoir une érection et voulait le cacher.

Ils s'assirent sur la plage ; en durcissant, la boue vira du chocolat à un ton grisâtre. Elle se contracta, se resserrant sur leurs peaux respectives. Pour Tom, l'impression était celle d'un pénis gorgé de sang. Il aurait dû retirer son maillot de bain. Il voulait se rapprocher le plus possible de la boue.

La plage était pourvue de douches. Chacun regarda l'autre se laver soigneusement, en silence. C'était un rituel primitif et mystérieux. Il se sentit propre, renouvelé, revitalisé comme s'il avait endossé une nouvelle peau. Une version précédente de lui-même venait d'être rejetée sur cette plage comme une tenue de plongée vide pour être à nouveau absorbée par les bains de boue.

L'après-midi, ils visitèrent le musée archéologique de Qumran, mais tous deux se sentaient gagnés par la lassitude. Tom avait l'impression de flotter.

— Pendant des années, on a pris cet endroit pour le scriptorium des esséniens, l'endroit où furent écrits tous ces manuscrits de la mer Morte. Pourquoi ? Parce qu'on y avait retrouvé un encrier. Ils pensaient que ces citernes servaient au nettoyage rituel. Maintenant, on a découvert qu'on y fabriquait des parfums, l'argent récolté servant à armer les zélotes qui sont morts en ces lieux. C'était une usine où l'on fabriquait des baumes.

Lorsqu'elle prononça ce mot, Tom reçut une bouffée riche et entêtante de cette senteur. C'était une sensation fugitive, mais intense... et qui disparut. Il regarda les restes archéologiques. La chaleur ondulait sur le sol. Il n'y avait rien, que l'aridité des pierres, un silence assourdissant et l'odeur de poussière chaude.

— Qu'y a-t-il ? demanda Sharon.

— Elle est passée par là.

Sharon lui toucha le bras.

— Viens. Allons-nous-en.

Ils revinrent à Jérusalem épuisés. Sharon fit du café, mais ils ne le burent pas. Elle retira ses chaussures et s'endormit sur le canapé. Il l'y rejoignit. Lorsqu'il se réveilla, la pièce était plongée dans l'obscurité et il était seul. Elle revint en robe de chambre après avoir pris une douche, remonta sur le canapé et prit son visage entre ses mains. Elle l'embrassa.

— Ne fais pas ça. Sauf si c'est sérieux, dit-il.

— C'est sérieux.

Il entrouvrit sa robe de chambre et la fit glisser sur ses épaules. Les mamelons de ses seins ressemblaient à des boutons de rose sombres, et il les prit entre ses lèvres. Elle passa sa main dans son short. À son toucher, son érection alla croissante. Elle la soupesa de ses doigts longs, élégants. Son souffle était aussi chaud que le vent du désert et son

odeur était une épice rare volant dans les rues du marché. Il allait lui embrasser le ventre, mais elle l'arrêta.

— J'ai mes règles. Je saigne.

— Ce n'est rien. Inutile de prendre un bain rituel pour moi.

— Ce n'est pas toi que je ramène à la raison, c'est moi.

— Ce n'est que du sang. La vie. Ces vieux salauds de prophètes veulent te faire haïr le fait d'être une femme.

Il se pencha sur elle et infiltra sa langue dans sa bouche. Dans les ténèbres ; ses yeux étaient deux lacs obscurs. Son doigt s'introduisit au plus profond d'elle, puis il le retira et le porta à ses lèvres. L'odeur de son sexe flottait dans la pièce. Il pouvait le flairer sur ses doigts, salin et minéral comme les senteurs de la mer Morte.

— Toute la journée, je n'ai cessé de tomber amoureux de toi.

— Je sais.

Elle l'imita, insérant un doigt dans son vagin, puis oignit son pénis de son sang, son ongle traçant un cercle écarlate autour de son gland. Il l'embrassa à nouveau, et elle se laissa aller en arrière, ouverte, offerte. Il rentra en elle et sa chaleur le submergea comme une boule de flammes. Son esprit s'envola sur les hauteurs de Massada ; des éclairs strièrent le ciel au-dessus des plaines désertiques jusqu'à la mer Morte. « Le puits le plus profond du monde », lui avait-elle dit. Lorsqu'il éjacula en elle, il eut l'impression de tomber dans le puits le plus profond du monde.

Après, elle alluma la lampe. Son pénis gisait comme un soldat casqué abattu dans les bois. Le sang séchait déjà sur sa peau, la teintant de rouille. Elle se pencha pour l'examiner comme s'il contenait des runes ou des prophéties indéchiffrables.

— Que fais-tu ?

— Je lis l'avenir.

— Je connaissais les feuilles de thé, mais voilà qui est nouveau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Regarde, on dirait une lettre hébraïque.

Il regarda.

— C'est un *bet*, dit-elle. La première lettre de la Bible.

— Viens, dit-il. Viens.

— C'est vraiment quelqu'un de charmant, dit Katie. Je suis si contente d'avoir accepté de le voir.

— De quoi avez-vous parlé ? demanda Tom.

— De la Bible. Il déteste Paul et aime Marie. Il a passé tout l'après-midi à me disséquer tous les événements qui y sont décrits. Il n'en avait pas particulièrement envie, mais je l'y ai poussé.

— Il n'avait guère besoin d'encouragements. À notre première rencontre, il en parlait à qui voulait l'entendre. Vous avez déjà un autre rendez-vous ?

— Non. Je le lui ai proposé, mais il a refusé. Il a dit que si nous nous revoyions, il tomberait amoureux de moi et ne voulait pas se torturer inutilement. Il m'a dit qu'il n'oublierait jamais cet après-midi dans le parc et m'en serait éternellement reconnaissant.

— Et toi ? Tu tomberais amoureuse de lui ?

— Non. Il y a un certain temps que j'ai fait mon choix, et je m'y tiens.

Tom eut un reniflement ironique, ce qui parut la rendre furieuse. Elle lui sauta dessus et enfonça son poing dans sa poitrine.

— Sais-tu tout ce que notre mariage représente pour moi ? cria-t-elle. Sais-tu à quel point c'est important ? As-tu une idée de ce que je ressens maintenant que j'ai l'impression qu'il tombe en miettes ? As-tu une idée de ce que je ressens ? Tu sais, je ne peux même plus respirer. J'étouffe, j'étouffe, j'étouffe !

Eh bien, se dit Sharon, *ce qui devait arriver arriva, et encore une fois, tu n'as rien fait pour l'empêcher*. Ce matin-là, alors qu'elle se rendait à son travail, elle se demanda – comme toujours – si elle avait bien agi. Depuis l'arrivée de Tom à Jérusalem, elle ne cessait de lutter pour éviter ce genre de complication inutile. Sa vie affective n'était qu'une longue succession de désastres. Il fallait toujours qu'elle s'attache aux chiens errants. Ils l'attiraient comme un aimant. Elle en avait fait son métier. Et lorsqu'elle tombait amoureuse, c'était toujours d'une victime de l'existence. Et même lorsqu'elle n'était pas *exactement* ce qu'on peut appeler amoureuse, comme dans le cas de Tom, il lui arrivait malgré tout de leur ouvrir son lit.

— Il faudra bien un jour que tu cesses de coucher avec des types simplement parce que tu as pitié d'eux, annonça-t-elle.

Elle alluma la radio de la voiture afin de confirmer sa propre censure.

Ce pauvre Tom était un chien errant, pas de doute là-dessus. Tendue comme une corde de violon et, pour autant qu'elle puisse juger, souffrant d'hallucinations et de visions à rendre jalouses certaines des droguées et des alcooliques qu'elle rencontrait dans le cadre de son métier. Mais ils étaient de vieux amis, elle et lui. Une de ces amitiés qui, selon la sagesse des nations, ne pouvait pas exister entre un homme et une femme. De plus, elle avait une dette envers la mémoire de Katie ; et elle savait que celle-ci aurait fini par approuver ce qui s'était passé la veille au soir.

Sharon pouvait aider Tom, elle en était convaincue. Encore une fois, c'était le métier qu'elle s'était choisi. Elle ne savait pas encore si ses véritables problèmes venaient de son incapacité à surmonter la mort de Katie, ou s'ils relevaient d'un événement quelconque qui se serait passé à l'école, voire d'une combinaison des deux. Mais quoi qu'il en soit, elle pouvait l'aider. À partir de là, deux possibilités s'ouvraient à elle, toutes deux efficaces, quoique limitées. Elle pouvait passer des heures à discuter intelligemment avec lui, à l'aider à faire face à ses difficultés, à reprendre confiance, le rassurer et lui montrer la vie sous un angle positif. Ou elle pouvait abandonner les grands discours et arriver au même résultat en couchant avec lui.

Elle avait donc choisi la seconde option : et alors ? La vie est courte, non ?

C'est ce que Katie ne cessait de dire : « Cette vie si courte. J'aime cette vie si courte. » C'était son slogan, sa devise. Et son épitaphe. Comme si elle avait su ce qui allait lui arriver.

Avant que Sharon ne parte en Israël, elle devait passer par la ville où habitaient Tom et Katie, et avait donc décidé de leur rendre visite à l'improviste. Elle s'annonça sur leur

seuil, munie d'une bouteille de *frascati*. Au moment même où son doigt se posait sur le bouton de la sonnette, Tom avait ouvert la porte. Il portait une longue mallette de cuir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un étui pour canne de billard. On est jeudi. Le jeudi soir, je joue au billard avec les copains.

— Il peut toujours annuler son rendez-vous, dit Katie, arrivant derrière lui.

Elle embrassa Sharon et prit la bouteille.

— Exact. Je peux toujours l'annuler.

— Non, non, allez donc titiller le tapis vert entre mecs. Je reste avec Katie. Je peux passer la nuit chez vous ? À plus tard, Tom.

Les deux femmes avaient passé toute la soirée à bavarder et à pouffer comme des gamines. Katie avait le don pour faire rire Sharon. Lorsqu'elles eurent fini la bouteille de vin, elles allèrent en chercher une autre à l'épicerie asiatique du coin et décidèrent de louer une des vidéocassettes que proposait ce même magasin.

Katie avait désigné la section érotisme.

— Tom s'est mis à fréquenter ce rayon, dit-elle tristement. De temps en temps, il en prend une. Il croit que je ne m'en suis pas aperçue.

Sharon prit une cassette dénommée *L'Inépuisable*.

— Nous n'avons qu'à louer celle-ci. Voyons donc ce qu'il peut bien y trouver.

Ainsi, elles étaient retournées chez Katie, avaient ouvert la seconde bouteille et fumé l'herbe que Sharon avait apportée dans un petit sachet de plastique. En général, Tom n'était pas très chaud lorsqu'il s'agissait de drogue, mais il faisait preuve de tolérance : Katie n'avait guère d'occasions de souscrire à ce vieux rituel d'étudiants. Au bout d'un moment, elles avaient mis la cassette dans le magnétoscope et passé une heure à hurler de rire devant un scénario débile et des performances d'acteurs à peine dignes d'un spectacle de maternelle. Finalement, Sharon éteignit le poste.

— C'est peut-être ça qu'il lui faut, avait dit Katie. Trois dans le même lit.

— C'est une proposition ?

Sharon plaisantait, mais sentit que Katie était prise d'une étrange mélancolie.

— Non, répondit-elle. Je serais incapable de le partager. Pas même avec toi, jolie Sharon, pas même avec toi.

— Est-ce que tu penseras toujours la même chose lorsqu'il sera vieux et décati ?

— Je ne serai pas là pour le voir.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne fêterai jamais mes quarante ans. Je l'ai toujours su. Je n'atteindrai pas la quarantaine.

— Oh, pitié !

Mais Sharon regarda Katie, occupée à terminer leur joint, et vit qu'elle ne plaisantait pas.

— Quelqu'un me l'a dit.

— Qui ça ? Un docteur ?

— Non, pas un docteur. Un homme, un inconnu. Il a surgi de derrière une voiture et a tenté de me prendre la main. Puis il est parti. Et je l'ai croisé à nouveau. Tu ne t'es jamais dit que certaines personnes que l'on rencontre dans la rue pourraient bien être non pas des humains, mais des sortes d'esprits ?

— Tu me fais peur, Katie.

— Désolée. Mettons que je n'aie rien dit. Je t'en prie, n'en parle pas à Tom.

Katie refusa d'épiloguer sur ce sujet et tenta de le prendre par la plaisanterie. Mais la conversation dut retrouver un tour plus optimiste car, lorsque Tom rentra, il les trouva tordues de rire sur le canapé, marmonnant des paroles incompréhensibles. Toutes deux voguaient comme des Deltaplane et, après avoir vainement tenté d'y comprendre quelque chose, il les laissa et alla se coucher.

C'était la dernière fois qu'elle voyait Katie.

Maintenant, elles se partageaient bel et bien Tom, et d'une façon que personne n'aurait pu prévoir. Mais Sharon était certaine que, si Katie avait pu voir Tom dans un tel état, elle leur aurait pardonné, et les aurait peut-être même encouragés.

Alors qu'elle remontait le Hativat, laissant derrière elle le mont Sion, Sharon regarda en haut des murailles. Trois soldats armés d'Uzi se découpaient sur fond de ciel bleu. Parfois, elle avait l'impression de tourner en rond autour d'un cratère de volcan qui, à tout moment, pouvait cracher du feu et de la lave. Il crachait de gros rochers tout fumants qui, parfois, se refroidissaient et durcissaient pour donner une religion ; ou ils se brisaient et éclataient prématurément en actes de violence gratuite. Ce noyau urbain était une source de chaleur intense. La chaleur. Jérusalem. Cela fait trop longtemps que j'habite cette ville.

En passant sous la porte de Jaffa pour aborder la rue Yafo, sa radio, qui diffusait du jazz, émit soudain des crachotements statiques alors que les fréquences semblaient dériver. Elle chercha le bouton de réglage, mais ne trouva rien sur la bande FM. Alors qu'elle regardait devant elle, au-delà du pare-brise, le ciel parut ployer comme sous l'effet d'un poids terrifiant avant de s'effondrer sur lui-même. Elle eut un hoquet et freina à mort, bloquant les roues et faisant crisser les pneus sur l'asphalte desséché. La voiture s'arrêta à l'angle de la chaussée. La radio expectora ses derniers crachotements, et une voix féminine énonça clairement : *J'étouffe, j'étouffe, j'étouffe...*

La voix se tut, laissant la place à une nouvelle éruption statique, qui laissa la place à un air de saxophone. Sharon leva les yeux. Le ciel avait repris sa texture habituelle. Derrière elle s'éleva un concert de klaxons.

— T'es pas belle à voir, *cbéwie*, dit Tobie en voyant entrer Sharon dans la réception du Bet Ha-Kerem.

Tobie avait un rouleau d'essuie-tout dans une main et un flacon de détergent dans

l'autre. Bien qu'elle fût la directrice du centre, elle ne laissait à personne d'autre le soin de nettoyer les vitres ou de changer les ampoules et avait toujours une collection de tournevis dans son sac à main. À soixante-dix ans, elle était la fondatrice du centre.

Plus que directrice ou réparatrice, elle était avant tout une psychologue, disciple de Freud. Et c'était la meilleure amie de Sharon.

— En plus, ajouta-t-elle, tu as une demi-heure de retard.

— J'ai eu des problèmes, fit Sharon.

Tobie leva son flacon de détergent.

— C'est pour toi que je m'inquiète, *chéwie*. Occupe-toi de tes problèmes. Prends une demi-heure s'il le faut. Mais ta vieille amie Christina est revenue ce matin, elle est sur son nuage blanc, et elle ne cesse de te demander. Et que veux-tu que je lui dise ?

Lorsque Tobie parlait de nuage blanc, elle voulait dire : au bord de la démence pure et dure. Christina était une ancienne cliente – car, au centre Bet Ha-Kerem, c'est ainsi qu'on appelait les patients – qui s'était prise d'affection pour Sharon.

— Quand est-elle arrivée ? Comment était-elle ?

— Comment ? Elle est arrivée devant la porte au lever du soleil, et elle était nue, *chéwie*, toute nue !

— J'y vais tout de suite.

— Vas-y mollo : nuage blanc. Et n'oublie pas la réunion du personnel dans une heure.

Sharon entra dans ce qu'on appelait la chambre des nuages blancs. Il fallait retirer ses chaussures à l'entrée. Tapissée, insonorisée, pourvue de meubles sans aspérités, elle était réservée aux cas les plus graves. C'était un endroit où l'on hurlait et pleurait. Ils ne l'utilisaient pas souvent : en général, la réhabilitation des femmes alcooliques et des droguées était un long et fastidieux apprentissage permettant de redécouvrir la vie de tous les jours. Mais il arrivait qu'une des patientes monte sur son nuage blanc.

Christina était assise à même le sol, emmitouflée dans une robe de chambre blanche fournie par le centre. Ses longs cheveux noirs tombaient sur son visage. Entre les mèches, Sharon pouvait voir la boursouflure des poches sous ses yeux. Elle traversa la pièce et alla tout tranquillement s'asseoir à côté d'elle.

— Salut, sœur, dit-elle.

Pas de réponse. Elle écarta les cheveux de son visage.

— Qu'est-ce qui t'a pris de venir te présenter ici toute nue ? Quelle idée ?

— J'suis pas ta sœur, fit Christina en détournant les yeux.

— Si tu veux.

— Où étais-tu ? Où étais-tu lorsque je suis arrivée ?

— Je n'habite pas ici, Christina. Je ne suis pas tout le temps au centre. Tu sais, j'ai ma propre existence hors de ces murs.

Christina était arrivée au centre après avoir été arrêtée pour possession de stupéfiants. Elle était droguée à l'héroïne avant de suivre un traitement à la méthadone ; ce qui n'avait guère résolu ses problèmes. Au centre, elle s'était prise d'affection pour Sharon et avait

fait des progrès, mais était devenue accro aux barbituriques et avait dû subir une nouvelle désintoxication. Elle fit de nouveaux progrès avec l'assistance de Sharon pour retomber à nouveau : c'était l'alcool, cette fois-ci. Chaque « cure » se contentait de remplacer une dépendance par une autre. Il y avait une faille au cœur même de Christina, un vide qu'il lui fallait absolument combler. Finalement, après une thérapie scrupuleuse, une grande attention portée aux moindres détails de son existence et un emploi du temps draconien, Christina avait déclaré quelle était désintoxiquée et à l'aube d'une nouvelle vie. Elle avait découvert la religion.

Le jour où Christina leur avait annoncé toutes ces bonnes nouvelles, Sharon se rappelait avoir regardé Tobie, dont le visage reflétait la même incrédulité tempérée par l'obligation de se montrer positive.

— C'est formidable, *chéwie*. Quelle religion ?

— Adventiste.

Sharon s'était mordu la langue. Tobie, plus sage, avait embrassé la nouvelle convertie. Toutes deux l'avaient aidée à faire ses bagages et regardée quitter le centre après une petite fête d'adieu pour les membres du personnel et les autres résidentes.

Alors que Christina portait son sac dans l'entrée, Sharon avait chuchoté à Tobie :

— Je lui donne trois mois.

— Moins que ça, avait ajouté Tobie. Moins que ça.

Sharon avait eu raison à deux semaines près. Et il ne restait plus qu'à tout recommencer.

— Christina, vas-tu me dire ce qui t'a poussée à revenir ?

— Sha-na-na-na, sha-na-na-na.

C'était son truc, à Christina : elle chantonnait des airs pop. Un écran protecteur léger, mais parfois impossible à pénétrer. Sharon eut un soupir. Ce n'était pas la première fois qu'elle se retrouvait au point de départ.

— Je n'ai pas le temps de jouer. Désolée, mais ces jours-ci, je manque de patience.

— Sha-na-na-na, SHA-NA-NA, na-na-na.

— Va te faire voir, Christina.

— Sha-na-na-na. Tu veux savoir comment ils ont fait ? Comment ils ont fait ? Zonfé-zonfé. Fé, fé, fé.

— Fait quoi. Qui a fait quoi ? Écoute, j'ai un rendez-vous.

Christina sourit, les yeux fermés, secouant la tête à son propre rythme.

— Zonfé-zonfé. Ont fait. Zon-zon-zon-fait. (Soudain, son visage se contorsionna de fureur, et elle feula :) Cassé ses jambes ! Ils lui ont CASSÉ SES PUTAINS DE JAMBES ! (Puis elle sourit à nouveau en bourdonnant son air :) Zon-zon-zon-fait.

— Qui a cassé les jambes de qui ?

— C'est comme ça qu'ils ont fait. Où étais-tu ? Je suis venue et tu n'étais pas là. Je te cherchais, Sharon. Tu m'as laissée tomber. Tu as dit : « saute et je te rattraperai ». Mais tu ne m'as pas rattrapée et je suis tombée.

Sharon eut un énorme soupir. Elle avait déjà vécu une telle situation, et pas seulement avec Christina, mais à chaque fois que le nœud semblait impossible à défaire. Parfois, elle en avait vraiment assez. Parfois, elle voulait dire une bonne fois pour toutes à ces innombrables Christinas : *Hé, allez vous faire cuire un œuf. Je fais de mon mieux pour vous aider et vous finissez toujours par revenir, parfois encore plus mal en point qu'avant. Je peux aider certaines d'entre vous, mais il y en a d'autres pour qui je ne peux rien faire. Comme vous. Pourquoi perdre mon temps avec des cas désespérés ?*

Puis elle se radoucit et caressa les cheveux de Christina.

— Je ne sais pas où tu es, ma petite, mais tu es bien loin d'ici.

Puis Christina se moucha, se rapprocha de Sharon et posa sa tête sur son épaule. Sharon passa un bras protecteur autour de la jeune femme alors que Christina se mettait à pleurer tout doucement.

— J'étouffe, j'étouffe, j'étouffe. J'étouffe parce qu'IL étouffe.

— Pourquoi ? Pourquoi fais-je ce travail qui ne me sera même pas payé ? Oh, autant y jeter un œil. Plein d'espoir. Maudits parchemins. Les scribes étaient tous des menteurs. Les scribes et les auteurs et les éditeurs et les copistes et les plumitifs-vomitifs de tout poil et de toute catégorie. Jetons-y donc un œil.

Ahmed était un travailleur consciencieux. Il épingla le tissu contenant les manuscrits sur son bureau immaculé et mit en place étui à lunettes, stylos, crayons taillés et instruments divers autour de lui comme les couverts pour un banquet. Sa table de travail était une île au milieu du tourbillon qu'était sa vie, dirigée par le haschisch et le djinn. C'était son autel, un endroit sacré, un refuge.

Il prit une grande loupe et regarda d'abord sa main, pour voir s'il avait cessé de trembler après une autre nuit passée à lutter contre le djinn. Il put discerner quelques spasmes sporadiques. L'image agrandie de sa main le dégoûtait. Ses ongles étaient fendus et rongés et présentaient une vague teinte verdâtre, et ses doigts étaient tachés de nicotine. Ses phalanges étaient rouges et enflées comme s'il s'était battu à mains nues et les poils sur le dos de sa main tressaillirent d'indignation devant un tel examen. Était-il possible, se demanda-t-il, de devenir soi-même un djinn au cours de sa vie ? À cette pensée, il laissa retomber sa main et se tourna à nouveau vers les parchemins étalés devant lui.

Ces satanés manuscrits. Pas un sou. Pourquoi fais-je cela, sinon en poursuivant le rêve de passer une nuit à arpenter les cuisses de cette garce juive, pour qui je mourrais avec joie, pour qui je me jetterais des hauteurs de Massada dans l'espoir de lui voler un baiser au cours de ma chute ?

Garce ! Salope ! Putain ! Mon Dieu, je pourrais l'aimer pour l'éternité, et tout ce qu'elle fait, c'est m'amener un Anglais et des fragments de manuscrits pourris qu'elle me demande de traduire ! Des morceaux de spirales disparaissant dans un puits sombre comme la fente d'une femme, un vortex sans signification. *Sharon, est-ce que tu réalises, est-ce que tu comprends que si tu voulais bien entrer dans mon lit, alors, alors, le djinn pourrait me laisser en paix ! C'est sans espoir. Il me faut de quoi fumer avant que j'examine ces saletés.*

Ahmed se leva et, avec une célérité miraculeuse, confectionna deux joints élégants avant d'en allumer un. Il posa l'autre au milieu de ses instruments de travail, tel un outil de précision.

Il prit ses lunettes d'écaille et fit une étude préliminaire de la queue externe de la spirale. Au bout de deux minutes, son cœur se serra.

— Des généalogies ! Merde ! Merde ! Pourquoi fais-je cela, Sharon, sinon pour ce rêve futile qui est le mien, celui de te voir écarter les jambes sur un tapis magique ? Mais tu es si belle, si terriblement belle ! Honte sur toi, mère de toutes les salopes !

Ahmed connaissait bien les parchemins, tant les copies que les originaux ; assez pour savoir qu’aucun ne présentait le moindre intérêt. La plupart contenaient des instructions détaillées jusqu’à la maniaquerie sur la bonne façon de construire un temple ou d’interminables arbres généalogiques commençant et se terminant par des non-entités historiques. Cette spirale qui se trouvait devant lui semblait appartenir à cette dernière catégorie.

Le lettré arabe avait aussi quelques connaissances en paléographie et savait dater un manuscrit par la forme de ses lettres. L’écriture hébraïque était légèrement différente entre les premiers et les derniers manuscrits, et celui-ci était de toute évidence parmi les plus récents, écrit, ou du moins copié, du temps d’Hérode. Ce pouvait être un des derniers documents à sortir de Qumran avant le siège de Massada, ou tout simplement une copie d’un document beaucoup plus ancien.

Ahmed prit sa loupe et scruta le centre de la spirale, là où les lettres se chevauchaient sans vergogne. Là, l’écriture était quasiment indéchiffrable et le lettrage incroyablement petit. Ahmed reposa sa loupe, écoeuré.

— Sharon, dit-il, oh, rose de Sharon, je suis las de cet amour que je te porte.

Elle s'était tue. La voix dans sa tête s'était tue. Cette narration désordonnée. Elle s'était subitement arrêtée sur ces derniers mots, *j'étouffe*. Qu'est-ce qui avait bien pu la faire taire ?

Il rêvait. Un cauchemar dans lequel il suffoquait. Au cours de la nuit, un terrible poids était tombé sur sa poitrine. Alors qu'il tentait de s'extirper d'un sommeil poisseux, il comprit qu'il n'étouffait pas lui-même. C'était la voix.

La voix, la langue, la présence, le fantôme ; la chose qui avait étendu ses ailes sur lui depuis son arrivée à Jérusalem. Chaque jour, ce murmure au fond de son esprit. Pas constant, non, mais toujours là, à l'attendre, prêt à reprendre sa narration incohérente là où elle l'avait arrêtée. Cette voix de nulle part. Et maintenant, elle avait disparu, aussi mystérieusement qu'elle était apparue. Elle était là, telle une basse fréquence émanant d'une chaîne hi-fi dérégulée, puis s'était éteinte.

Il se refusait d'admettre ce qui s'était passé avec Sharon. Il n'était pas venu à Jérusalem pour ça. Cela ne les mènerait nulle part. Il se sentait vaguement coupable, car il ne pouvait répondre aux attentes de Sharon. Pourvu qu'il n'ait pas à la décevoir ! Et puis, il y avait Katie. Si ridicule que cela puisse paraître, il gardait l'impression que sa femme défunte les surveillait de loin, les avait vus faire l'amour, étudiant froidement leurs performances. Si c'était lui qui était mort dans un accident, se demanda-t-il, aurait-il préféré que Katie trouve le réconfort dans les bras d'un vieil ami ou d'un inconnu ? Bien sûr, la réponse aurait été : n'importe qui, pourvu qu'il soit sincère.

Sharon était allée travailler, mais il portait toujours son odeur.

Celle de son sexe qui l'avait inondé. Le parfum entêtant de sa fente imprégnait ses doigts.

Que cherchait-on en faisant l'amour ? La réponse n'était pas aussi évidente qu'il y semblait. Il y avait des choses bien au-delà de ce que pouvait proposer une professionnelle : une prostituée ne peut satisfaire qu'un besoin impérieux. Alors vient ce désir, cette faim vorace demandant un moment d'intimité, de transcendance dans les bras l'un de l'autre. C'était le don exclusif d'une personne à une autre, et le resterait. On pouvait le donner ou le refuser ; on pouvait même le simuler, mais jamais l'acheter.

C'était une magie naturelle, un miracle humain. C'était ce que la religion avait toujours tenté de dupliquer et de maintenir, en vain. Sur ce point, la religion avait toujours échoué. Toutes les religions. Partout.

Les grandes croyances judéo-chrétiennes avaient tenté de le remplacer en définissant ce qu'elles ne pouvaient imiter sous les termes de péché, de corruption ; elles tentèrent de

réguler ce désir par le biais d'une censure morale ; de le réprimer en énonçant les énergies destructives que recelait sa magie.

C'était très simple : le sexe était diabolique par définition et, comme c'étaient les hommes qui se chargeaient des définitions, la femme avait la forme idéale pour qu'un démon puisse s'y glisser.

Tom connaissait ces démons et savait comment ils couvaient. Il renifla ses mains, encore pleines de l'odeur de Sharon. Des souvenirs s'envolaient sur les ailes de cette odeur, tels des anges, tels des démons.

À l'école, après avoir réprimandé celui qui avait écrit des obscénités sur le tableau noir, Tom remarqua la fille qui était l'objet de sa jalousie. Il vit comme elle étudiait ses moindres gestes, buvait ses paroles, rougissait lorsqu'il lui parlait, et prenait à cœur le moindre reproche.

À quinze ans, elle était jolie comme une fleur de soie, parfaite jusqu'au moindre cil. Ses cheveux cuivrés scintillaient sous la lumière des éclairages, et son teint irradiait naturellement, aussi lisse que la peau d'une pomme. Il pouvait comprendre ce gamin qui en était amoureux fou.

Elle s'asseyait toujours devant, sous le nez de Tom, et portait un chemisier blanc à travers lequel il pouvait voir les contours de sa poitrine juvénile. Au-dessus du sein gauche, la rose sanglante de son écusson de l'école. Il se souvint d'avoir été momentanément distrait par cet écusson, sur la poche de poitrine ; il parlait alors à la classe et, quoi qu'il ait été en train de leur dire, il y avait eu un blanc.

Elle le remarqua et lui sourit ; pour elle, c'était un petit triomphe. Il ne lui rendit pas son sourire. À cet âge, les filles avaient des grâces pleines de mystère. Rien d'étonnant à ce que les femmes adultes haïssent les hommes qui sont attirés par les jeunes filles. Et ils sont nombreux. Mais à peine les dix-huit ans révolus, cette floraison, ce teint lumineux, extraordinaire, s'estompent. La société, en faisant coïncider l'âge de la maturité sexuelle avec celui de la maturité psychologique, est en conflit avec la nature, laquelle a programmé et préparé la jeune fille au plein épanouissement sexuel alors qu'elle est encore en milieu scolaire. Voilà qui devait frustrer les femmes plus encore que les hommes, se dit-il. Il savait que Katie était victime de cette tyrannie, Katie et ses cosmétiques, ses crèmes, ses régimes ; pourtant, il avait tout fait pour la convaincre que cela n'avait aucune importance, qu'ils étaient au-delà de tels détails. Il ne mentait pas, il en était sûr. Sûr et certain.

Il lorgna les jambes de la jeune fille alors qu'elle sortait de la classe en compagnie des autres étudiants. Certaines de ces filles attifées dans leurs horribles uniformes d'école étaient de vraies sirènes. Des jupes courtes, provocantes. Des bas noirs crissant dans les couloirs. Des chaussures cirées avec soin. Des talons aussi hauts qu'elles pouvaient se le permettre. Du vernis à ongles. Des cous tendus. Des seins comme des bourgeons. Des cœurs battant sous les chemisiers blancs et la rose sanglante. Et derrière tout cela, la fragrance d'une virginité présumée, remplissant l'air de phéromones sauvages comme des graines de pavot.

Mystérieux ? Il n'y avait rien de mystérieux là-dessous.

Arrête, se dit Tom alors que la classe se vidait. *Arrête une bonne fois pour toutes*. Chaque professeur s'enivrait de fantasmes d'écolières, et soit il leur donnait libre cours, soit il y mettait bon ordre. C'était aussi simple que ça. On y mettait bon ordre. Ces filles n'avaient que quatorze ou quinze ans. Des fantasmes de ce genre étaient dégoûtants, corrompus, prédateurs.

Et il était impossible de s'en débarrasser.

Le deuxième appel à la prière du jour – en fait une bande diffusée par haut-parleurs – vibrait au-dessus des toits cuits et recuits par le soleil alors que Tom traversait les rues étroites du quartier musulman. Les rues sentaient le fruit pourri, les épices et la poussière chaude. Les ombres du matin évoquaient des ectoplasmes moites jaillissant des portes et des fenêtres. Il n'eut aucun mal à reconnaître le bon endroit. Il avait dit à Sharon qu'il s'y rendait.

Il sonna et attendit. Puis il se souvint du code et appuya à nouveau sur le bouton, une deuxième, troisième, quatrième fois, et une tête aux cheveux emmêlés apparut à la fenêtre. Deux yeux injectés de sang le dévisagèrent sans le reconnaître. Puis un trousseau de clés mordit la poussière devant ses pieds, et la tête disparut.

À l'intérieur, la porte située en haut de l'escalier de pierre était grande ouverte. Il hésita sur le seuil.

— Bienvenue, dit Ahmed d'un ton vague.

L'Arabe se gratta la tête d'un air indécis. Il portait une robe de coton blanc et était pieds nus.

— Asseyez-vous. Je vais préparer le thé.

Tom s'assit sur un coussin et passa vingt bonnes minutes à regarder la décoration des murs. Apparemment, Ahmed avait tout oublié de son visiteur. Finalement, il réapparut, portant un plateau garni de thé à la menthe et de pâtisseries.

— Veuillez excuser mon apparence et mon air désorienté, dit-il, mais cette nuit, j'ai dû combattre le djinn. Ce fut un de nos pires affrontements. La ville est perturbée. Leur humeur était déplorable, et je n'ai pu les réconcilier. J'ai à peine pu fermer l'œil.

Tom se sentait peu à même de répondre à ses affirmations, ponctuées de bâillements et de gestes évasifs. Ahmed parlait des démons comme on pouvait se plaindre du temps qu'il fait ; pourtant, il présentait bel et bien l'apparence de celui qui a passé la nuit à lutter – au sens physique du terme – avec son pire ennemi.

— Y en avait-il... plus d'un ? demanda Tom en se sentant un rien idiot.

Ahmed le dévisagea, étonné qu'on puisse s'intéresser à son tourment et à ses adversaires. Pour échapper à ce regard insistant, Tom but une gorgée d'un succulent thé à la menthe.

— Oh, oui. C'est-à-dire, il y a celui qui se divise en sept, bien sûr, et chacun des sept se divise lui-même en sept, et ainsi de suite jusqu'à ce que je puisse les arrêter.

Il se leva, alla chercher une petite boîte en bois ouvragé et se rassit. Tom crut qu'il

allait lui montrer ce que contenait cette boîte, mais il se contenta d'en retirer du papier à cigarettes et un paquet de haschisch. Il se roula un joint d'une main experte et l'offrit à l'Anglais, mais ne l'alluma qu'après que Tom eut décliné son invitation.

— C'est bien l'essentiel, non ? Il faut empêcher le djinn de se multiplier.

— C'est bien ça.

— Tom, la nuit dernière, ils ont pris le visage de babouins pour mieux me tromper.

— Vous vous souvenez de mon nom !

— Je n'oublie jamais une compagnie agréable. De plus, j'aime beaucoup la façon dont vous rougissez et buvez votre thé. Donc, je leur ai parlé avec fermeté. « N'allez pas croire que vous pouvez me tourmenter sous l'apparence d'une bande de singes. Nous nous battons en hommes ou pas du tout. » Ils ont compris.

— Vraiment ?

— Oh, oui. Si leur victime refuse le combat, qu'ont-ils à y gagner ? Ils ont besoin de moi. Il leur faut un adversaire, sinon, ils meurent.

Tom le regarda avec incompréhension.

— N'est-ce pas là votre but ? Qu'ils meurent et vous laissent en paix ?

Ahmed tira langoureusement sur son joint et émit un long filet de fumée bleue. Puis il regarda Tom comme s'il avait pitié de lui.

— Le parchemin. Vous êtes venu vous informer de ce que j'ai pu tirer du parchemin.

— Oui. Je me demandais si vous aviez fait des progrès. Je suis curieux de savoir ce qu'il raconte.

C'était un mensonge, bien que partiel. Tom était certes curieux, mais ce n'était qu'un prétexte pour venir ici. Ahmed acquiesça.

— Le parchemin. Oui. Le parchemin. Il s'est révélé très intéressant.

— Oh ? En quoi ?

Ahmed réfléchit intensément avant de répondre :

— En ce qu'il est des plus inhabituels. Et assez difficile à traduire. Il y a de quoi attraper des migraines, je vous l'assure. Je progresse très lentement. Mais je finirai par le décrypter.

Il eut un sourire mince, évoquant une fente dans un fruit, et Tom comprit qu'il mentait comme un arracheur de dents. Il avait à peine regardé le manuscrit.

— Très bien, dit-il, je suis heureux de savoir que tout se passe bien.

— Oui. Tout va bien. Mais lentement.

— Sharon dit que vous êtes un cerveau de première catégorie.

Il effectua un salut ironique.

— Et en plus, je suis assez séduisant.

— Je n'use pas de flatterie pour vous faire travailler plus vite. C'est ce que vous étiez en train de penser, j'en suis sûr.

Ahmed parut impressionné par sa remarque.

— Vous êtes très intuitif. Vous pensez comme un Arabe. Hé, je viens juste de m'apercevoir de quelque chose.

— Quoi ?

Ahmed fixait l'épaule de Tom.

— Votre djinn. Il est parti.

— Vraiment ?

— Oui. Il n'est plus là. Je l'avais oublié. Mais la dernière fois que vous êtes venu, il était là, accroché à votre cou. Comment vous en êtes-vous débarrassé ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Il eut un soupir.

— En ce cas, il va certainement revenir.

C'était pour ça que Tom était venu chez Ahmed : pour parler du djinn. Il espérait que le parchemin serait un prétexte suffisant, mais fut agréablement surpris de constater qu'Ahmed ne demandait qu'à parler de son djinn. Il se demanda ce qu'il pouvait lui apprendre d'autre. Il demanda à l'Arabe de décrire ce qu'il avait vu sur son épaule.

— Ce n'est pas une bonne idée, répondit-il. De décrire votre djinn.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Parce que lorsque vous le définissez par des mots, vous accroissez son pouvoir. Les djinns se servent des paroles comme d'un manteau. Êtes-vous l'amant de Sharon ?

— Non. Pourquoi est-ce qu'en parler renforce leur puissance ?

— Avez-vous visité une de nos mosquées ? Il est interdit de dessiner des animaux, des prophètes ou même des individus. Seul Allah, dit-on, peut le faire. De plus, il est écrit dans le Coran qu'il ne faut pas parler des djinns ou des démons sous peine de les réveiller. Ils viennent tourmenter ceux qui les ont invoqués par erreur. Pourquoi me mentez-vous à propos de Sharon ?

— Je ne sais pas. J'ai menti, c'est tout. Quelle différence cela peut-il faire si le djinn est déjà là ?

— Ainsi, vous êtes son amant.

— Je veux que vous me disiez ce que vous avez vu.

— Je l'ai vu accroché à votre cou, comme un cadavre impossible à décrocher.

— Comment un djinn peut-il s'attacher à une personne ?

— Il attend dans un arbre. Puis, lorsque quelqu'un passe sous sa branche, il se laisse tomber sur lui.

— Où se trouvait cet arbre ? En Angleterre ou ici, à Jérusalem ?

— Ne dites pas de bêtises. Il tombe de l'Arbre de Vie.

— Était-il jeune ou vieux ? Un homme ou une femme ?

— Je ne peux vous faire comprendre à quel point je désire cette femme. Non, je pense que vous mentez. Non, c'est la vérité, n'est-ce pas ? Vous êtes amants ?

— Peut-être. Oui.

Ahmed eut un long gémissement et enfouit sa tête entre ses mains. Lorsqu'il en émergea, d'authentiques larmes coulaient sur ses joues. Puis il éclata de rire.

— Il faut toujours que quelqu'un me l'enlève !

— Vous étiez l'amant de Sharon ?

— Non, mais je le serais devenu si vous ne veniez pas de me la piquer.

Tom ne savait pas s'il était sérieux ou se contentait de le provoquer.

— Parlez-moi encore de mon djinn.

— Très bien, voici ce que je vais vous dire. C'était une femme qui était accrochée à votre cou. Une très vieille femme se faisant passer pour une jeune. Ou peut-être l'inverse. Qui sait ? Peut-être est-ce une Arabe. Impossible de le dire. Mais elle parle plusieurs langages. L'araméen. L'hébreu ancien. Le grec. Le latin. Elle prétend avoir connu Jésus-Christ.

Tom sentit sa peau se refroidir et la bile lui brûler le gosier.

— Oui, fit Ahmed, soudain très grave. Je l'ai vue. Maintenant, vous voyez bien qu'Ahmed n'est pas qu'un fou abruti de drogue. Croyez-moi : les djinns existent bel et bien.

— Il fallait que je sache. Excusez-moi d'avoir douté de vous.

L'humeur d'Ahmed s'était modifiée. Tom réalisa que, s'il jouait bel et bien la comédie depuis le début, il avait cessé de le faire ; son expression était empreinte d'amertume, et des nuages sombres s'amassaient dans ses yeux.

— Vous n'êtes pas le premier. La psychologie de cuisine de Sharon ne peut tout expliquer.

— Elle-même en conviendrait. Mais que pouvez-vous encore me dire sur cette femme ? Savez-vous qui elle est ?

— Non. Mais vous si. Je ne peux pas vous en dire plus. Votre savoir est désormais aussi étendu que le mien.

— Alors parlez-moi de votre propre djinn.

— Pourquoi ? Vous venez ici – et vous n'avez pas de quoi me payer. Comme la majorité des touristes, vous ne venez à Jérusalem que pour la dépouiller. Pourquoi devrais-je révéler les secrets de mon cœur à un Anglais glacial ? Pourquoi devrais-je vous parler ?

— Parce que vous êtes un homme bon. Et parce que lorsque vous voyez souffrir quelqu'un, vous voulez l'aider.

— Vous souffrez, c'est vrai. Mais pourquoi vous tendrais-je la main ? M'avez-vous tendu la vôtre ?

Tom ne comprenait pas. Suggérerait-il qu'il devait le payer ? Le nuage qui avait submergé Ahmed le faisait paraître plus vieux. Il n'avait plus rien du jeune Arabe blagueur qu'il était, mais avait l'air menaçant, dangereux même.

— Non, je vois ce que vous pensez. Ce n'est pas ce que je voulais dire en parlant de tendre la main.

— Que puis-je vous offrir ?

— Je vous fais une confidence. Vous devez en faire autant. Je vous raconte mes secrets et vous me racontez les vôtres.

— Je n'ai pas de secrets.

— En ce cas, buvez votre thé et nous nous séparerons bons amis.

— Attendez. J'ai un secret, en effet.

— Je le savais.

Ahmed se roula une autre cigarette de haschisch et l'alluma. Il attendit que Tom commence son récit.

— Pour vous, cela n'aura aucune signification. Ou vous semblera idiot. Mais je vais vous dire pourquoi j'ai abandonné mon travail de professeur en Angleterre. Je n'en ai parlé à personne d'autre. Pas même à Sharon.

Ahmed l'écouta avec attention et sans interrompre Tom, qui lui dévoila les circonstances entourant sa démission. Lorsqu'il eut terminé, il conclut par un grand soupir. L'Arabe hocha la tête, pensif, avant de lui faire part de ses observations.

— C'est l'arbre, Tom, celui d'où le djinn est tombé. Un Arbre de Vie bien obscur. Un très vieux djinn. Oui, pour l'instant, votre djinn femelle est partie, mais qui sait si elle reviendra ? Maintenant, je connais votre secret.

— Oui.

— J'ai pu constater comme il vous était pénible de me raconter tout cela. Et je vais vous dédommager en vous révélant mon propre secret.

Mais avant, Ahmed leur servit à nouveau du thé et se confectionna un autre joint. Il l'alluma et dévisagea Tom.

— Seule la vérité s'écoulera de mes lèvres. Le mensonge est notre ennemi. Écoutez-moi attentivement, car je vais vous donner un moyen de reconnaître la vérité du mensonge.

Il inhala une bouffée et traversa la pièce pour mettre ses lèvres à la hauteur de celles de Tom.

— Ouvrez la bouche, coassa-t-il à travers ses poumons encombrés.

De ses mains, il immobilisa le menton de Tom et souffla un fin jet de fumée dans sa gorge.

— Faites-la descendre dans vos poumons.

Tom inhala la fumée. Elle était plus douce qu'il ne l'aurait cru, bien qu'il eût un spasme qui lui tira une larme. Mais il réussit à garder la fumée un instant avant d'exhaler. Son cœur battait la chamade et il se sentait vaguement étourdi.

Ahmed retourna sur son coussin et s'accroupit, les jambes croisées, avant de commencer son récit.

Bismillah al-Rahmanial-Rahim. Au nom de Dieu le miséricordieux et bienveillant, je vais vous raconter mon histoire sans détours ni embellissements. Que ni les démons du mensonge ni les esprits du faux témoignage ne guident ma langue. Bien que nul, sinon Dieu, ne puisse scruter les ténèbres qui obscurcissent le cœur d'un homme et comprendre ce qu'il s'y trouve, que la lampe du vrai langage nous éclaire afin que nous puissions passer de l'ombre à l'illumination.

La première fois que j'entendis parler des maîtres – ou plutôt des « proches », ce qui est une appellation plus appropriée – j'étais étudiant dans une de vos universités anglaises, dans la ville de Leicester, plus précisément. Durant mon séjour, je perdis tout mon temps à vaquer aux occupations naturelles des étudiants. Autant dire que je m'assis gaiement sur la prohibition de l'alcool que l'islam nous impose et passai trois années à me soûler horriblement et à tenter – parfois avec succès – de séduire des filles anglaises. Je restai en Angleterre pour passer mon troisième cycle. J'étais alors membre de la Société des Études Islamiques et un activiste militant pour de nombreuses causes, j'avoue ne plus me rappeler lesquelles. Plus que tout, j'appréciais le fait d'être considéré comme la brebis galeuse du cercle des étudiants musulmans. Mais mon châtiment devait prendre la forme d'une jeune fille de la classe moyenne, assez peu intelligente, du nom de Victoria. Bien que j'en sois tombé éperdument amoureux, elle me laissa lui faire l'amour une fois seulement, puis ne voulut plus entendre parler de moi. Je pleurai ouvertement. Je me tordis les mains. Je bus de grandes quantités de whisky de supermarché. Je me souviens de m'être parfois réveillé le matin avec la sensation qu'on m'avait fendu le crâne pendant mon sommeil. Avez-vous déjà ressenti une chose pareille ?

Un ami du nom de Rachid, le président du cercle des étudiants musulmans, me dit que je me ridiculais aux yeux de toute l'université et qu'il était grand temps que je reprenne mes esprits. Il me fut d'un grand secours. Je cessai de boire et luttai pour remplir mon mémoire de fin d'études. Un jour, Rachid m'emmena à Bradford, chez des amis. Je discutais avec un inconnu et, lorsque je lui dis que j'étais de Leicester, il me parla d'un homme qui vivait là-bas et à qui je devais rendre visite. Pour la première fois, les mots de maîtres et de proches furent prononcés devant moi.

En retournant à Leicester, j'étais curieux et me rendis à l'adresse qu'on m'avait remise. C'était une petite maison anodine pourvue d'une terrasse située dans le quartier asiatique de la ville. Je n'avais fait part à personne de mes intentions et, pourtant, on m'y attendait. Je sonnai ; une femme arabe vint ouvrir et, sans un mot, me fit signe d'entrer. Elle me guida dans une pièce mal éclairée située à l'arrière de la maison. Au milieu de cette pièce, un homme était assis par terre. Il y avait un coussin en face de lui, prêt à me recevoir.

J'allais entrer pour de bon lorsque l'homme m'arrêta d'un geste péremptoire.

— Arrête ! dit-il. Attends à la porte. Tu es trop imbibé d'alcool.

J'en restai abasourdi, car je n'avais pas bu un verre depuis trois semaines, et je le lui dis.

— Trois ans, répondit-il. Il te faudra attendre trois ans avant que ces djinns ne te laissent en paix, en admettant que tu ne boives pas une goutte d'ici là. Et tant que tu ne cesseras de pleurnicher à propos des femmes que tu ne peux avoir, il n'y aura rien à tirer de toi.

Ma première réaction fut de croire qu'on m'avait attiré ici dans un but mystérieux, mais c'était impossible. Ma rencontre de Bradford était un pur hasard, et c'est moi qui avais entamé la conversation avec cet inconnu. Je regardai l'homme assis sur le sol. Dans la pénombre, il était impossible de déterminer son âge. Ses lunettes reflétaient la lumière de la lampe. Je ne pouvais voir ses yeux, mais ses cheveux étaient gris et sa peau ridée. Je le crus indien ou peut-être iranien, mais sa tenue occidentale ne recelait aucun indice quant à ses origines.

— Je ne peux rien faire pour toi, dit-il. Tes sens sont obscurcis par l'alcool. Reviens dans un an.

— Je ne serai pas là dans un an. Je serai de retour en Palestine.

Je me tenais toujours dans l'entrée. Ses lunettes reflétèrent la lumière.

— Si tu retournes en Palestine, tu n'y resteras pas très longtemps, dit-il.

Puis il appela la femme, qui était restée derrière moi, et lui murmura quelque chose. Elle m'attira dans le couloir et referma la porte derrière elle.

— Vous avez de la chance, jeune homme, dit-elle. Beaucoup de chance.

Puis elle écrivit, en lettres arabes, un nom et une adresse sur un morceau de papier.

— Allez trouver cet homme.

C'était une adresse à Bagdad.

— Bagdad ! m'écriai-je. Pourquoi irais-je à Bagdad ? Je n'y suis jamais allé et n'ai aucune envie de me rendre en Irak, ce pays où règne la dictature armée.

— En ce cas, peut-être vaut-il mieux ne pas y aller.

Elle me fit passer la porte et je me retrouvai dehors, incrédule.

Je n'avais aucune intention de me rendre en Irak, mais je me surpris à tripoter le morceau de papier. Deux semaines plus tard, j'étais de retour en Palestine, à Jérusalem, à me demander ce que j'allais faire de ma vie. Pendant quelque temps, je cherchai ma voie, m'essayant à plusieurs métiers, plusieurs courants de pensées. Je me couvris même la tête d'une écharpe pour jeter des pierres aux soldats israéliens. Je m'en lassai lorsqu'une de leurs balles me transperça la cuisse. Quelques centimètres plus haut et c'est un eunuque qui se tiendrait devant vous.

Je n'avais rien à faire là-bas. Je pensai retourner en Angleterre. Puis je me rappelai le morceau de papier et partis pour Bagdad.

Nous étions alors en 1976, à deux ans de la révolution islamiste en Iran et trois ans

avant l'arrivée à la présidence de Saddam Hussein. Je traversai l'Irak en bus et, au terme d'un voyage cauchemardesque, j'arrivai à Bagdad malade et déprimé. En descendant du bus, soudain environné de mouches, je pensai à rentrer sur-le-champ chez moi.

Mais je n'en fis rien. Je me rendis à l'adresse qu'on m'avait donnée en Angleterre. On me dit que l'homme que je voulais voir était parti. Je le trouverais dans un petit village près de la ville pétrolière de Kirkuk.

Après deux jours passés à pleurer et regretter ma propre bêtise, je pris le bus pour le désert. Je n'avais pas l'intention d'en descendre avant d'être arrivé en Palestine. Imaginez ma surprise lorsque le bus tomba en panne dans un village situé à vingt kilomètres de Kirkuk.

Une fois arrivé dans le village en question, je parlai de cet homme tout autour de moi. Personne ne le connaissait. Puis un pasteur de passage désigna une maison. C'était une résidence assez somptueuse. Un serviteur obséquieux me dit que je devais attendre sous la véranda. Là, je rencontrai un autre jeune homme, un Irakien du nom de Mehemet.

— Attends-tu Abd Al-Qadir Al-Karim ? demandai-je au jeune homme.

— La langue de l'invisible ?

— Oui, oui. Comme tu dis, fis-je, à bout de patience.

— En effet.

— Est-il un maître ? Un des proches ?

— S'il l'est bel et bien, ce n'est pas à nous de le dire.

— Au diable ! L'est-il ou pas ?

Le jeune homme haussa les épaules.

J'en avais plus qu'assez. Je traversai le village endormi pour regagner mon bus. Et constatai qu'il n'était plus là.

« Je retournai vers la maison. Le serviteur chargeait deux lourds sacs à dos remplis de provisions et de couvertures. Il donna l'un d'entre eux à Mehemet, me tendit l'autre et nous dit de le suivre dans le désert, où nous serions mis en présence d'Abd Al-Qadir Al-Karim. Il nous fit marcher une bonne dizaine de kilomètres. Mehemet observait un silence boudeur. Quant à moi, je maudissais cet homme qui se jouait de nous de cette façon. Son serviteur s'entêtait à ne pas répondre à mes questions. Finalement, lassé par mon insistance, celui-ci (qui marchait toujours trois pas devant nous) se retourna et dit :

— S'il doit devenir votre enseignant, il vous fera bénéficier de ses lumières, que vous vous en rendiez compte ou non. Il est possible qu'il vous déçoive ; c'est prévu et nécessaire. Il fait preuve de modestie et vous accorde le temps de découvrir ce qui vous manque. Lorsque vous serez mis en sa présence, vous ne serez plus le même, que vous vous en rendiez compte ou pas.

Des énigmes, voilà tout ce que j'avais pu tirer de ce serviteur obtus. Son absence de réactions me poussa à bout. Je l'agonis de toutes les insultes de mon vocabulaire et, croyez-moi, il est assez étendu. Avant la nuit, nous atteignîmes une caverne dans le désert. Il n'y avait personne en vue. On nous conseilla d'étaler nos couvertures et de nous préparer à passer la nuit ici. Vous vous en doutez peut-être déjà, mais Mehemet et moi

dûmes attendre trois jours avant de réaliser que le serviteur, bien sûr, n'était autre que Abd Al-Qadir Al-Karim.

Mehemet et moi avons passé trois ans en sa compagnie, et sommes restés au même endroit la majeure partie du temps. Il y avait un puits à proximité et, pour trouver de la nourriture, Mehemet et moi devions aller chercher des provisions au village. Nos besoins étaient des plus réduits.

Et nous apprenions toutes sortes de choses. Toutes sortes de merveilles. Nous méditons et nous prions. Par la discipline, l'esprit peut être purifié des faiblesses et des péchés de l'âme pour s'élever vers le divin. Notre maître nous apprit qu'Allah avait placé la lune dans le ciel pour inspirer les poèmes d'amour. Mehemet apprit l'art de forger les sons et les rimes afin de manipuler les émotions humaines. Je maîtrisai la science de l'hypnotisme. Nous apprîmes à invoquer et contrôler les djinns. Nous apprîmes aussi que les anges étaient des puissances cachées dans les facultés humaines et que l'on pouvait éveiller.

Puis, au bout de trois ans d'enseignement, notre maître disparut soudain. Un matin, nous nous sommes réveillés à l'heure où le soleil apparaissait derrière les montagnes couleur de lilas alors que la lune brillait toujours dans le ciel, et Abd Al-Qadir Al-Karim était parti. Nous avons attendu son retour deux semaines durant, mais nous ne devions jamais le revoir. Finalement, Mehemet et moi sommes retournés au village pour le chercher dans sa maison.

Une famille entière l'occupait désormais. Ils nièrent avoir jamais entendu parler d'Abd Al-Qadir Al-Karim et prétendirent que leur propre famille habitait ici depuis trois générations. Ils regardèrent nos guenilles et nous dirent que nous étions restés trop longtemps dans le désert.

Nous étions anéantis. Sans notre maître, nous ne savions plus où aller. De plus, nous étions réduits à mendier notre nourriture ; jusque-là, il avait pourvu à nos modestes besoins. Nous attendîmes son retour encore un mois ou deux, dans le dénuement le plus total. Nous avons dérivé en direction de Bagdad, gagnant notre pain en faisant des tours de magie et récitant de la poésie en cours de route.

Mais tout avait changé. La révolution s'était emparée de l'Iran et Saddam Hussein, le nouveau président de l'Irak, craignait que son pays ne suive le même chemin et provoquait délibérément un conflit irano-irakien. On n'avait guère de pitié à accorder à deux vagabonds surgis du désert. Je savais que si nous ne partions pas bientôt, la guerre nous entraînerait dans son sillage.

— Notre maître, me dit un jour Mehemet, n'était pas un homme. C'était un esprit, n'est-ce pas ? Ou un djinn ? Un ange ? Ou un démon ?

Je le saisis brutalement par son revers.

— Ne dis jamais ça ! feulai-je. Jamais !

À force de suppliques, nous obtînmes une place dans un camion en partance pour la Syrie, là où se trouvaient déjà beaucoup de réfugiés palestiniens. Nous réussîmes à assurer notre subsistance. Un jour, je trouvai Mehemet en larmes. Au bout de toutes ces

épreuves, j'avais fini par l'aimer comme mon frère. Il regrettait le temps où nous vivions avec notre maître, lorsque tout était clair comme la course du soleil et de la lune au-dessus du désert et que notre vie était consacrée à l'étude.

— Nous avons perdu notre chemin, dit-il. Nous nous sommes égarés.

— Non, lui dis-je, notre maître est toujours avec nous. Les proches ne nous ont pas abandonnés. C'est un test. Tu te souviens ? Souvent, le maître nous déconcertait par ses faits et gestes et ce n'est que plus tard que nous en comprenions le véritable sens ? Eh bien, petit Mehemet, rien n'a changé. Et jusqu'à ce jour, nous avons échoué à l'épreuve. Nous avons vécu comme des chiens et oublié tout ce que nous avons appris. Nous devons reprendre notre ancien mode de vie.

— Mais nous ne pouvons retourner en Irak ! cria-t-il.

— Pas en Irak. En Palestine.

Avec l'aide de Dieu, je réussis à faire entrer Mehemet dans mon pays. Une fois à Jérusalem, il ne cessa de s'émerveiller. Sur la rive ouest du Jourdain, nous pûmes bénéficier du soutien de ma famille et mes amis. Puis nous avons trouvé un logement qui nous convenait entre Qumran et Jéricho : c'était une petite caverne non loin d'une source. Ainsi, nous pouvions reprendre notre ancien mode de vie.

Celui-ci était bien frugal. Ma famille nous apportait des provisions. Les autres se montraient bienveillants. Nous avons entrepris de mener une existence faite de méditation et de prières sous le soleil et les étoiles.

J'étais bien loin de mes années dissolues à l'université de Leicester, Tom ! Les étudiants du cercle islamique n'en seraient pas revenus.

Au bout d'un certain temps, nous acquîmes une petite réputation. On nous prenait pour des saints. Un jour, une paysanne nous amena son fils, un idiot congénital, et nous demanda de prier pour lui. Que pouvions-nous faire, sinon obtempérer ? Nous avons donc prié et imploré la compassion d'Allah. J'essayai d'implanter quelques suggestions dans l'esprit de l'enfant. Pourquoi pas ? La mère nous l'amena chaque semaine durant trois mois. Elle nous dit qu'il allait beaucoup mieux. Je ne sais si c'était la vérité ou pas, mais c'est ce qu'elle croyait. De temps en temps, d'autres gens venaient nous voir, et parfois, nous les aidions. S'ils étaient possédés, nous faisons de notre mieux pour extirper le démon de leurs corps. Comme nous le disions à nos visiteurs, nous ne faisons que frapper à la porte d'Allah, et lui seul décidait s'il devait nous ouvrir. Ils nous comprenaient et, quel que soit le résultat, nous laissaient toujours des offrandes en nourriture.

Mais ce nouveau contact avec les gens et cette nouvelle admiration des femmes commençaient à compliquer les choses. Une jeune et belle mère vint nous trouver. Son enfant souffrait d'asthme. Elle n'avait qu'elle-même à nous offrir, dit-elle. Elle allongea l'enfant sur le sol, entra dans la caverne et entreprit de se dévêtir. Vais-je mentir, alors que j'ai juré à Allah de dire la vérité ? Je passai le premier, puis ce fut le tour de Mehemet. Ensuite, nous fîmes de notre mieux pour guérir l'enfant. Elle ne revint jamais. Mehemet et moi étions pétrifiés de honte.

Vous devez comprendre que l'islam n'a pas de monastères. Il n'encourage pas le célibat. Après cet épisode, je pouvais voir que l'esprit de Mehemet, tout comme le mien, commençait à envisager un mariage légitime. Vivre sans femme est bien pire que les mille et une épreuves qu'une femme vous impose, croyez-moi.

Un pasteur qui vivait de l'autre côté de la vallée avait une fille nubile. Elle venait nous voir avec sa famille pour nous amener son frère, un garçon à la main décharnée. Elle n'avait pas quinze ans, mais rayonnait comme le soleil. Pour moi, elle était une étoile. Je fis part de mon dessein à son père. Si nous avions été riches, il nous aurait aussi proposé sa femme ; mais, les choses étant ce qu'elles sont, il se mit en colère et emmena sa famille pour ne jamais revenir.

C'est alors, Tom, que je commis la plus grande erreur de toute mon existence. J'invoquai le djinn pour avoir cette fille.

Je ne mis pas Mehemet au courant de mes intentions. Je l'envoyai rendre visite à mon cousin, sachant qu'il serait absent au moins trois jours. Puis je préparai mon invocation.

Lorsque je m'éveillai, le matin était beau et clair. La lune brillait toujours dans le ciel. Le soleil s'alanguissait sur les rochers ocre.

Je consacrai deux heures au rituel de purification. Puis j'étalai mon tapis de prière rouge, fis face à La Mecque et dis deux *rak'as* avant d'étaler de l'ocre sur mon visage. C'est alors que je répétais les plus grands noms de Dieu. Car pour ce djinn, ce devait être les *jalali*, les noms les plus terribles d'Allah, à l'opposé des *jamali* ou de ses noms plus bienveillants. Lorsque j'eus fini, je me mis à répéter le nom du djinn, que je ne vous dirai pas. Ce nom doit être prononcé 137 613 fois. Normalement, il faut quarante jours pour y arriver, mais je n'avais pas le temps et accélérai donc le rituel, omettant certaines incantations et rituels de purification. Plus tard, je devais payer fort cher ma précipitation.

À midi, alors que le soleil martelait ma tête nue, je m'interrompis. Cela faisait sept heures que j'officiais. Je bus de l'eau et mangeai quelques graines selon un régime sévère. Puis je recommençai ma litanie.

Je ne m'arrêtai qu'au coucher du soleil pour boire et effectuer le rituel de la tombe. Pour cela, vous devez imaginer que vous êtes mort, que vous avez été lavé et enveloppé dans un drap et mis en bière, et que le cortège s'en est allé. Puis je répétais le nom du djinn jusqu'aux premières heures du matin, lorsque le sommeil finit par m'emporter.

Dans mes rêves, le djinn vint à moi sous la forme d'une ombre. Lorsque je m'éveillai, c'était au bruit de la poussière retombant sur le sol du désert. La lune était presque pleine et étirait des ombres immenses. Le cliquetis évoquant la chute de la poussière était celui du désert prenant vie. Mais il n'y avait pas de poussière. Je passai ma main sur mon sac de couchage : il était propre. Et pourtant, la poussière blanche continuait de tomber telle la neige, devenant invisible à l'instant où elle touchait le sol.

Au matin, je répétais les rituels de purification et invoquai à nouveau le nom du djinn. Il était tout proche, je le sentais.

À midi, la chaleur du soleil m'effraya, et j'appelai les titres particuliers d'Allah au milieu de ses quatre-vingt-dix-neuf noms. D'abord Al-Hefiz, le Gardien, pour éloigner la

peur ; puis Al-Muhyi, le Protecteur, pour écarter les esprits et les démons autres que celui que je voulais invoquer ; puis Al-Qadri, Seigneur de la Puissance, pour me débarrasser de mes inquiétudes.

Je gravai dans le sable les cercles mystiques binaires, ternaires et quaternaires et écrivis la valeur numérique des noms d'Allah appropriés à mon dessein, les joignant par les vingt-huit lettres de l'alphabet arabe et les douze signes du zodiaque. Tout autour, je dessinaï le carré d'Ève et repris *mon* invocation.

Au coucher du soleil, j'écrivis le nom du djinn sur une feuille desséchée, la mis en pièces et la diluai dans de l'eau avant d'avaler le tout. Ensuite, je m'évanouis.

Une fois encore, la nuit était tombée lorsque je m'éveillai. Cette fois-ci, c'était le chant du désert qui m'avait réveillé. Avez-vous jamais entendu chanter le désert ? C'est un son qui vous retourne comme un gant. Une seule et unique note continue qu'émettent à l'unisson toutes les pierres, les plantes et le sol lui-même. Il offre sa sérénade à la lune (qui, à ce moment-là, était arrivée à sa plénitude). C'est un son qui, si l'on n'est pas protégé par les rituels de contrôle, peut facilement vous rendre fou.

Je ne me suis pas rendormi. Je bus de l'eau et restai à l'extérieur de la caverne, agenouillé sur mon tapis de prières. Je fermai les yeux, fermai la bouche et répétai le nom dans mon esprit, la langue collée à mon palais. À midi, j'avais atteint le nombre de 137 612. Il ne me restait plus qu'à le prononcer encore une seule et unique fois. Mais j'étais terrifié. Jusque-là, je n'avais jamais invoqué le djinn sans mon maître. Serais-je capable de le contrôler ? Pourrais-je me l'assujettir ? Ma langue restait collée contre mon palais et mon esprit se refusait à répéter ce terrible nom pour la 137 613^e fois.

J'étais comme paralysé. Le soleil tapait sur mon front. Quelque part, la planète loupait un battement. J'étais inondé de sueur. Je sentais que quelque chose était tapi là, tout près, et attendait avec une extraordinaire patience. Puis je prononçai son nom pour la dernière fois et ouvris les yeux. Rien.

Il n'y avait rien. Plus de poussière de sable. Le désert avait cessé de chanter. Il ne restait que le soleil incandescent au milieu du ciel. J'attendis une demi-heure, étonné de ressentir une telle impression de vide. Mon estomac était semblable à la plaine immense du désert.

Le rituel avait échoué.

Je me levai, bus un peu d'eau, mangeai un morceau de gâteau au sésame. Le poids de ma solitude m'écrasait. Où était mon frère Mehemet ? Comme il me manquait maintenant. J'avais honte de l'avoir ainsi dupé. Je me retirai dans l'ombre de la caverne et m'allongeai pour m'endormir instantanément.

Lorsque je me réveillai, elle était là, assise à côté de moi. Je m'éveillai avec un cri sur mes lèvres sèches.

— Êtes-vous le djinn ? couinai-je en battant en retraite au fond de la caverne.

— Bien sûr que non.

Elle éclata de rire. Ses yeux étaient dignes d'une lionne et son sourire telle la clarté du soleil qui scintille sur un ruisseau.

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis la fille du pasteur ! Tu as demandé ma main à mon père, et il a refusé. Eh bien, je l'ai abandonné pour venir vivre avec toi. Et me voilà !

C'était bel et bien la fille qui avait enfiévré mon imagination durant tous ces mois. Et elle était devenue encore plus belle. Ses cheveux étaient noirs comme une aile de corbeau et sa peau de la couleur du sable. Je posai mes mains sur mon visage et remerciai Dieu de me l'avoir accordée.

Je lui demandai son nom. Elle allait répondre lorsqu'une ombre s'étendit sur moi. Quelqu'un me cachait le soleil. Je levai les yeux. C'était Mehemet, de retour de son voyage. Il me jeta un regard suspicieux.

— Quand es-tu venu ici ? dit-il, jetant à terre son sac rempli de provisions.

Il pensait qu'elle était restée avec moi durant ses trois jours. Mais la fille se leva d'un bond et alla l'embrasser.

— Je viens d'arriver, Mehemet. Pour vous servir de compagnon. Pour apprendre ce que vous deux voudrez bien m'enseigner. Dites-moi que je peux rester avec vous ! Ne me renvoyez pas !

De toute évidence, Mehemet lui aussi était fasciné par cette fille. Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, elle ouvrit son sac de provisions et se mit à préparer le repas. Mehemet me regarda et haussa les épaules. C'était décidé.

Mais nous ne savions pas pour autant qui elle choisirait, de Mehemet ou de moi. Cette nuit, elle dormit à distance de nous deux. Nous n'avions encore rien vécu de tel. Nous ne pouvions l'avoir tous les deux : nous nous connaissions trop bien et savions que nous ne nous le serions jamais permis. Et pourtant, nous étions tous deux épris de la même fille. Tôt ou tard, il faudrait qu'elle fasse son choix.

Et la compétition s'engagea. Les rapports se dégradèrent entre mon rival et moi. Je raillais le léger strabisme de Mehemet, sous couvert de plaisanterie, et lui se moquait de mon grand nez. J'effectuais les tâches les plus ardues afin de démontrer ma force physique tandis que lui exerçait son sens de l'humour. En fait, sans vouloir nous l'avouer, nous avions entamé une danse autour de notre élue, une ronde d'amour et de mort. Elle resta quelques semaines en notre compagnie, et, chaque jour, l'atmosphère se fit plus tendue.

Une nuit, elle nous fit la surprise de danser comme une derviche. J'avais toujours su ce quelle était réellement, mais cette soirée le confirma. Elle tournoya à l'infini, accompagnée par le sable du désert qui virevoltait en longues spirales autour de ses pieds. Sa jupe ne cessait de se soulever de plus en plus haut, exposant ses cuisses douces et musculeuses. Son ardeur était telle que je crus que le sable allait prendre feu. Ses yeux brillaient comme la carapace d'un insecte. Le désir monta dans mes reins telle la tête d'un cobra. Je n'avais jamais autant désiré une femme de toute ma vie. Mais Mehemet était là et partageait mon éblouissement. Que pouvais-je donc faire pour l'éloigner ?

Lorsqu'elle cessa de danser, le désert se mit à vibrer de ce son que j'avais déjà entendu, celui de la chute de la poussière. Soudain, je réalisai que, bien qu'elle vécût en notre compagnie depuis plusieurs jours déjà, j'ignorais toujours son nom. Elle avait l'incroyable

faculté de détourner notre attention ou, à peine la question posée, de nous faire oublier instantanément la réponse.

Lorsqu'elle conclut sa danse, nous applaudîmes bruyamment et je l'invitai à venir s'asseoir entre nous deux. Elle était hors d'haleine et en sueur. La transpiration l'enveloppait d'une odeur à vous rendre fou. Je pouvais presque respirer la fragrance de son sexe de femme. C'est à ce moment que, qu'elle soit femme ou djinn, je résolus d'apprendre son nom. Je me mis à lui parler doucement tout en lui caressant les cheveux pour la rassurer. Je la regardai fixement jusqu'à ce que mes propres paupières se fassent lourdes. Elle tombait peu à peu sous mon influence, et j'allais lui demander son vrai nom lorsque Mehemet brisa sa transe en récitant quelques vers de sa composition.

— Le voile de la fausse identité est noir comme les ténèbres ; mais le voile du cœur est la splendeur de l'amour !

Soudain, elle eut un sursaut et regarda Mehemet. Celui-ci s'était levé et se dressait devant nous, les poings serrés. La clarté lunaire se reflétait dans ses yeux et sur ses dents, lui donnant l'apparence d'un démon. J'étais indigné de son intrusion. Pourquoi choisir ce moment pour aboyer ses vers de mirliton ?

Elle se leva, furieuse de s'être presque laissé abuser. Puis elle se tourna vers Mehemet et prit doucement son visage dans ses mains.

— Ces mots sont-ils de toi, Mehemet ? Tu es un véritable poète. Viens, allons marcher sur la colline, et récite-moi d'autres poésies. Ahmed, veux-tu bien rester et alimenter le feu ?

Visiblement, ma présence était indésirable. Après leur départ, je restai assis, brûlant de fièvre. Je les imaginai se promenant sous la lune pendant que Mehemet crachait ses terribles vers. Non, je ne pouvais rester ainsi. Il fallait que je les suive.

Lorsque je les retrouvai, ils s'étaient adossés à un rocher. Je pus les épier tout en restant à distance. La lune basse dans le ciel semblait leur sourire comme une mère bienveillante. Ils avaient croisé les bras. Elle se pencha vers lui et ils échangèrent un baiser. Malgré l'obscurité, je pus voir jaillir sa langue vers la bouche de mon aimée et rencontrer la sienne, semblables à des serpents accouplés, puis leurs lèvres affamées se joignirent.

J'eus un hoquet et je me mordis le poing. Puis frappai ma tête contre le rocher. C'était plus que je ne pouvais en supporter. Je m'éloignai en pleurant à chaudes larmes emplies de venin. Je retournai m'asseoir devant le feu, secoué de frissons, incapable de me réchauffer. Je restai longtemps prostré ainsi.

— Tu as laissé s'éteindre le feu.

C'était Mehemet. Il était seul. Impossible de dire combien de temps s'était écoulé. Il faisait toujours nuit, et la lune nous inondait de sa lueur nacrée.

— Où est-elle ? demandai-je.

— Partie préparer notre mariage.

— Ainsi, elle a fini par faire son choix entre nous deux.

— Oui. Tu ne m'en veux pas ?

Je me levai et l'étreignis.

— Mehemet, mon petit frère, toi qui m'es plus cher que tout, comment pourrais-je t'en vouloir ? Elle a fait son choix et ce fut mon frère. Telle est la volonté de Dieu. Qu'il en soit ainsi.

Mehemet s'accrocha à moi en pleurant de soulagement. Il craignait que notre amitié ne subisse un coup fatal. Il versa des larmes incontrôlables tout en remerciant Allah de lui avoir accordé l'amour de cette femme et de ce merveilleux frère. Je le fis asseoir.

— Mais nous avons à faire, assurai-je. Il faut allumer un nouveau feu et préparer un déjeuner de mariage, sans oublier le futur époux. Quand reviendra-t-elle ?

— À l'aube.

— En ce cas, nous avons beaucoup de travail.

Je ravivai le feu et Mehemet arrangea l'entrée de la caverne pour un déjeuner d'épousailles. L'aube poindrait dans une heure. Je l'aidai à se laver et s'habiller, puis le fis asseoir face à l'entrée.

— Maintenant, je dois te dire une prière et une bénédiction.

— Vraiment ?

— Une prière particulière. Il nous faut invoquer les pouvoirs que doit avoir un futur époux. Il faut que tu sois digne d'elle. Je te donnerai la force du lion pour l'aimer jusqu'à l'épuisement. Et les ailes de l'inspiration pour ta poésie afin que tu puisses lui murmurer à l'oreille des paroles précieuses à chaque coup de rein !

Mehemet se mit à rire alors que je traçais un cercle dans le sable tout autour de lui.

— C'est une protection, précisai-je.

Je me mis à chuchoter des prières d'un ton doux, rassurant. Lorsque je le vis dodeliner de la tête, je sautai quelques mots clés. Mehemet m'avait bien souvent servi de cobaye lorsque je pratiquais l'hypnose, et m'avait autorisé à implanter dans sa mémoire quelques mots pouvant accélérer le processus. Sa respiration se ralentit. Au bout de quelques minutes, il était en transe. Je le rappelai doucement.

— Tu es éveillé, petit frère. Tu peux voir tout autour de toi. Vois poindre l'aube au sommet des montagnes. Comme c'est beau ! Mais tu ne peux sortir de ce cercle, pour rien au monde. Même si un lion t'attaquait. En fait, tu es incapable de bouger le bras, ou de lever un sourcil, ou un muscle. Plus important encore : pour l'instant, il t'est impossible de parler. Tu ne peux émettre un seul mot, une seule syllabe, le moindre son. Pas même si un aigle plongeait sur toi. Il en est mieux ainsi, car cela m'évite de devoir entendre tes abominables vers de mirliton.

Mehemet avait les yeux grands ouverts, et il me jetait un étrange regard. Mais il ne pouvait même pas ciller. Pourtant, dans ses yeux, je lus cette étincelle qui me dit qu'il avait détecté mon changement de ton et tentait de se dépêtrer de sa transe. Mais je savais que ses efforts étaient voués à l'échec.

— Cher Mehemet, cela fait des années que je tolère l'infâme galimatias que tu dis être de la poésie. Maintenant, j'en ai assez. Ouvre la bouche, que je puisse voir le principal corps du délit.

Il obéit et tira lentement la langue. Tout son corps se raidissait sous l'effet de sa volonté. Même ses yeux m'affrontaient.

— Ha-ha. Je vois qu'elle est devenue noire. Sans doute un effet secondaire des horreurs que tu dérites. Que cela te serve de leçon.

Il eut un hoquet, et sa langue rose vira au violet pour s'assombrir jusqu'à être noire comme du charbon.

— Coupe-la ! m'écriai-je. Elle est aussi vile que ta poésie !

Sa bouche se referma et ses dents plongèrent dans la chair offerte.

— Une langue peut être un instrument si terrible, Mehemet. Les gens devraient faire attention à ce qu'ils disent. Ils traitent les mots comme s'ils n'étaient pas réels. Et pourtant, toi et moi savons quels péchés ils peuvent receler. Nous le ssssavons. Qu'est-sssse que ssssa ? Comme ssss'est étrange. On dirait que ta langue a soudain pris vie. Un péché vivant !

Des gouttes de sueur inondèrent le front de Mehemet. Ses yeux se révoltèrent en un ultime effort pour surmonter sa paralysie. Je pouvais sentir l'odeur de sa peur. Mais quelque chose se tordait dans sa bouche et fouettait l'intérieur de ses joues.

— Mieux vaut la laisser sortir, Mehemet, avant qu'elle ne se retourne contre toi ! Avant qu'elle ne te morde !

Il ouvrit la bouche d'un hoquet. Avec une lenteur fascinante, la tête sombre d'un cobra se déplia, émergeant d'entre ses lèvres enflées. Mehemet suffoquait toujours et tremblait de tous ses membres. Le cobra sortit de sa bouche en ondulant avec grâce jusqu'à ce qu'il tombe à ses pieds. Il leva la tête et se dirigea vers le bord du cercle gravé dans le sable. Mais il ne put le franchir. Il vira de bord et décrivit toute la circonférence du cercle jusqu'à ce qu'il revienne à son point de départ.

— N'est-il pas magnifique, Mehemet ? murmurai-je. Regarde ses écailles, si luisantes. Mais il veut sortir du cercle. Nous devons le faire retourner d'où il vient.

Le cobra se glissa sur le pied de Mehemet, puis sur sa cuisse pour s'arrêter un instant sur son bas-ventre. Là, il se mit à osciller en tendant la tête vers la bouche toujours ouverte de Mehemet. Finalement, il termina son ascension et glissa la tête la première entre ses mâchoires.

— Mais il ne peut vivre dans ta bouche, petit frère. Sinon, il voudra sortir à nouveau, déguisé en mauvais poème. Non, il faut qu'il aille plus loin. *À l'intérieur !*

Mehemet hoqueta et se raidit en sentant glisser la tête du cobra dans son gosier. Les muscles de son cou se contractèrent alors que la créature s'y infiltrait centimètre par centimètre. Un instant plus tard, il avait rempli sa trachée-artère et continuait sa descente. Mehemet suffoquait pour de bon. Tout à coup, il battit des jambes et tomba sur le dos, secoué de spasmes. Ses yeux jaillirent de leurs orbites, puis se révoltèrent, ne montrant plus que leur blanc. Il battit des bras et des mains contre le sol. Finalement, la queue noire du serpent disparut à l'intérieur de sa bouche. Sa tête retomba brutalement sur le sol du désert. Son agonie se prolongea encore quelques minutes. Ses poings martelèrent le sol. Enfin, après un dernier spasme, il s'abattit, les yeux grands ouverts. Je

levai la tête et fixai ces yeux morts. Ils réfléchissaient le rose et le jaune de l'aube.

Je soulevai le corps inerte de Mehemet, puis restai assis là en me demandant ce que je devais en faire. Le soleil se levait au-dessus des montagnes. Mon instinct me poussa à regarder autour de moi. La fille se tenait derrière mon dos. Pour son mariage, elle avait revêtu une robe écarlate.

— C'est un accident, dis-je doucement. Mehemet souffrait d'épilepsie, tu le sais sûrement. Il a eu une crise et a avalé sa langue.

Elle me regarda, soupçonneuse.

— Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à l'examiner.

— C'est inutile. Mais il faut que j'aie un époux.

Elle ne démontra aucune tristesse, aucune émotion. Je sus alors qu'elle était un djinn. Mais je ne la craignais pas, et je la suivis dans la caverne où Mehemet et moi avions préparé un lit douillet et un déjeuner de mariage. Là, elle se dévêtit. Sa peau sentait la cannelle. L'odeur de l'aube l'avait imprégnée. La lumière jaune et rouge baignait ses épaules. Son parfum m'étourdit.

Elle se coucha pour me recevoir. Et, au moment de ma victoire, alors que j'allais la pénétrer, elle se départit de sa forme humaine. Pendant les trois heures qui suivirent, elle me rendit presque fou de terreur alors qu'elle me faisait tourner tout autour de la Terre. Et depuis, je ne cesse d'expier ma faute : m'être accouplé avec le démon, avec le djinn. Chaque nuit, avant l'aube, le djinn vient me trouver pour que je remplisse ma promesse nuptiale en lui faisant l'amour. Si je lui cède, elle se transforme et revêt une de ses formes abominables pour mieux m'épouvanter. Ainsi, chaque nuit, je dois lutter contre elle, la tenir à distance jusqu'à ce qu'elle se fatigue ou que la lumière devienne trop forte.

Tel est le djinn qui hante ma vie, Tom. Encore un peu de thé ?

— Michael Anthony est mort, annonça Katie.

— Oh, dit Tom.

Le silence s'instaura, assourdissant.

— Il m'a dit d'aller à Jérusalem. C'était cet après-midi-là, dans le parc. Il m'a décrit la ville et m'a dit que, si je m'y rendais, une petite fraction de lui serait toujours vivante. Et si nous allions à Jérusalem, Tom ?

— Pourquoi ?

— Il a dit que cette ville était comme un miroir brisé : on peut y voir son propre reflet, mais sous une forme si dérangeante qu'elle en devient repoussante. Si nous y allions, nous pourrions rendre visite à Sharon.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Pourquoi n'aimes-tu pas parler de Sharon ? Pourquoi est-ce que tu refuses de me parler ? J'ai l'impression de t'avoir perdu, et qu'il me faut découvrir un autre chemin pour te retrouver. J'ai l'impression d'être Marie Madeleine. Comme si j'étais une partie d'un grand tout, puis m'en voyais soudain expulsée sans savoir pourquoi. On y va, Tom ? On va à Jérusalem ?

Madeleine. Il l'appelait Madeleine. Il n'avait aucune raison valable de lui donner ce nom, sinon qu'il s'était imposé de lui-même dans ses rêves. Mais à peine l'avait-il nommée que cette silhouette qui le hantait, qui l'épouvantait, qui criait son nom dans les rues de Jérusalem, prit réalité. Ahmed l'avait averti. Il ne fallait pas lui donner de nom. Mais elle se l'était attribué d'elle-même.

Les visages des Arabes du quartier musulman s'étaient adoucis et, depuis qu'il était allé voir Ahmed, lui semblaient plus amicaux. Les ruelles lui paraissaient moins sinistres, les ombres des vieilles pierres moins menaçantes. Il put sourire aux gens qu'il croisait là, et ils lui rendirent son sourire. Le carcan de sa propre peur s'était enfin brisé. Après tout, se dit-il, cette ville est arabe, de confession musulmane depuis le VII^e siècle, excepté une brève intrusion lors des croisades. Et maintenant, les Arabes se retrouvaient confinés dans un minuscule quartier, un véritable ghetto, et les Occidentaux les considéraient comme des intrus, des individus suspects, dangereux même.

Arrivé à la hauteur de la piscine de Bethseda, il se retourna d'un bloc. Il était suivi. Il aborda la Via Dolorosa d'un pas plus vif pour s'arrêter subitement. Deux jeunes Arabes passèrent en discutant à voix haute. Il attendit que la voie soit libre. Quelqu'un était là, caché dans les ombres, il en était sûr. Il continua son chemin et entra dans le quartier chrétien.

Ce n'était pas son fantôme qui le suivait ainsi ; ce qu'il ressentait était très différent de ce qui avait précédé ses rencontres avec Madeleine. Là, l'air ne recelait ni tension ni odeur particulière. Mais il y avait quelque chose, autre chose. Face à la tour de David, près de la porte de Jaffa, il se retourna. Un homme en costume noir qui remontait la Via Dolorosa vira pour emprunter une rue adjacente.

Dans la citadelle de la tour de David avait lieu une présentation de mode. Il traversa la foule qui se massait devant la porte et remonta les rues piétonnes de la ville nouvelle.

Sharon était à son travail ; elle s'occupait de ses droguées et alcooliques. « Elles ont des visions, avait-elle dit. Des illusions. Elles voient des fantômes. » Elle ne reviendrait pas avant le soir. Il resta dans son appartement, à se traîner en pensant à elle. Lorsqu'elle revint, il la cloua contre la porte et lui arracha ses vêtements. Elle lui dit qu'elle n'avait pas fait l'amour ainsi depuis l'âge de seize ans.

Plus tard, il lui raconta où il était allé et ce qu'Ahmed lui avait dit. Il avait alors décidé qu'il ne le trahirait pas, étant donné que Sharon connaissait déjà son histoire.

— Ce sont des conneries, lui dit-elle.

— Y compris ces maîtres qui vivent dans le désert ? Ou les proches, comme les appelle Ahmed.

— Je ne connais pas de maîtres.

— Peut-être qu'il veut parler des mystiques soufis. Ils existent bel et bien.

— Peut-être. Mais Ahmed est un drogué. Toute la journée, je vois des gens comme lui. Tu serais étonné si je te racontais ce qu'ils peuvent inventer.

— Alors il n'y a rien de vrai dans tout cela ? demanda Tom.

Ils étaient enlacés sur le lit de Sharon, à demi conscients, abrutis d'amour, le cerveau embrumé, les mots englués.

— Son ami a avalé sa langue pendant qu'il était sous hypnose, et il en est mort. Ça, c'est la vérité. Tout le reste est une construction née de sa culpabilité. Ces fantômes censés le persécuter toutes les nuits sont des produits de sa propre imagination.

— Mais pour lui, ils existent vraiment.

— Et tu penses que cela les rend réels ?

Il y réfléchit un instant avant de répondre :

— Oui.

— Donc, si je crois aux fées, cela veut dire qu'elles existent.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

Sharon murmura quelque chose d'à peine audible. Elle glissait dans le sommeil. Il scruta les ténèbres. Il savait que cette question des plus insidieuses le mènerait à une autre interrogation, celle qui concernait sa propre conviction, sa propre foi. Cette foi qui était devenue un temple magnifique qui s'écroulait dans le désert, mais dont il aurait observé la déchéance en accéléré. Sous ses yeux, des siècles de vent l'érodaient avec violence, l'écorchant molécule par molécule pour ne laisser que poussière. Et lorsqu'il se serait effacé, il ne resterait rien, que le désert.

— Ce que je veux dire, fit-il sans savoir si elle l'écoutait ou non, c'est que si un nombre suffisant de personnes ont la même croyance, en ce cas, cette foi devient réalité.

Il parlait de Dieu et d'amour et de VÉRITÉ et d'autres mots écrits en lettres dorées. Mais tout cela n'était-il écrit que sur du sable ? Des monuments à la mémoire d'Ozymandias ? Des bâtiments tombant en poussière dans le désert, érodés par le souvenir ?

À côté de lui, Sharon s'était endormie. Elle n'avait rien entendu, il la regarda au cœur de l'obscurité. Qui était-elle ? Faisaient-ils quelque chose de mal ? Est-ce qu'ils insultaient la mémoire de Katie ? Aurait-elle désapprouvé leur geste ? Et si la réponse était non, pourquoi avait-il l'impression de lui être infidèle ?

Comme ses premières infidélités, commises envers Katie alors même qu'il lui faisait l'amour. Non, il ne pouvait interrompre le flot de ses fantasmes, pas plus qu'il ne pouvait museler ses rêves. Et alors qu'il faisait l'amour à sa femme, il pensait à son fantasme préféré. C'était durant leur premier marathon sexuel qu'il avait perdu sa concentration. Soudain, à la place de sa femme, il vit Kelly McGovern. Ils étaient au fond de la classe. Le

cœur sanglant se soulevait au rythme de sa respiration. Il la déshabilla à la hâte, et les seins mûrs de Katie diminuèrent sous ses mains pour devenir la poitrine d'adolescente de Kelly ; son ventre s'aplatit sous ses caresses ; ses cuisses s'affinèrent ; même son odeur, le relent de son sexe, se modifia ; et sa virginité se vit restaurée. Alors qu'il éjaculait en son épouse, il sentit sa semence qui se perdait dans la caverne stérile de son imagination. Et, l'instant suivant, il eut la certitude que Katie savait la vérité.

Au moment où Katie et lui étaient tombés amoureux, ils avaient eu une période de télépathie semblable à celle que connaissent tous les amoureux au premier stade de leur liaison : la capacité de deviner ce qu'allait dire son compagnon, sentir ses besoins, communiquer en quelques gestes qui étaient presque un code, détecter des pensées cachées. Peut-être que, par une grâce particulière, leur période de télépathie s'était étendue au-delà de la norme, mais lorsqu'elle finissait par s'étioler, cette grâce était perdue à jamais. Lors de cette éjaculation sans sentiment, il avait eu l'impression de mourir.

C'était une forme de mort.

Et Katie l'avait ressentie, elle aussi. Son expression de douleur et d'étonnement le lui avait suggéré, mais ils ne pouvaient pas en parler. Car en quoi s'étaient-ils trahis ? Tout cela était bien trop abstrait, au-delà de toute référence. Mais ses yeux lui dirent qu'elle savait. Alors qu'elle lui rendait son regard, un frisson les traversa avant qu'elle ne lui tourne le dos, se couvre du drap et ne fasse semblant de dormir.

Cette nuit-là, il était resté éveillé une heure durant, à scruter les ténèbres tourbillonnantes. Oui, c'était une forme de mort.

Et ce soir-là, il regardait la silhouette de Sharon assoupie, ses cheveux cascading sur ses épaules. Il eut un sursaut : il la croyait endormie, mais ses yeux étaient grands ouverts et le regardaient. Un sourire déconcertant était posé sur ses lèvres. Sa position avait quelque chose d'étrange. Son bras était ramené sous sa tête et elle semblait tordue selon un angle étrange. Il se pencha pour allumer la lampe de chevet.

La lumière éclaira la femme qui reposait à ses côtés, et il frissonna.

Ce n'était plus Sharon, mais Madeleine, étalée nue sur le lit. Sa peau était sombre et ridée comme celle d'une figue desséchée. De longs poils gris pendaient de ses mamelles recroquevillées. Des tatouages ornaient ses bras, ses jambes et son ventre, des symboles indéchiffrables qui illuminaient sa peau couleur de sable. Ses yeux étaient blancs, aveugles. Elle tendit une main maladroite dans sa direction.

Il sortit du lit et s'adossa au mur.

— Qu'y a-t-il ? dit Sharon. Qu'y a-t-il ?

Tom était secoué de frissons. Finalement, elle réussit à le calmer.

— C'est moi, dit-elle. Tom, c'est moi.

L'apparition s'était évanouie. Sharon se tenait au-dessus de lui, tout habillée. Elle portait un sac à provisions. Tom scruta la pièce, à la recherche d'une trace du passage de la vieille femme. Lui aussi était tout habillé.

— Cela fait longtemps que tu es arrivée ? dit-il.

— Je viens d’entrer, et tu étais là, en train de hurler.

Il la laissa le prendre dans ses bras, mais ne put expliquer ce qui s’était passé. La chambre était empreinte de cette odeur familière, épicée comme un baume précieux.

Plusieurs heures après le départ de Tom, Ahmed se sentait toujours étrangement bouleversé. Il lui avait raconté ses années dans le désert, car il ressentait le besoin de se libérer, comme chaque année, aux approches de la date anniversaire de la mort de Mehemet et de ce qu'il considérait désormais comme son mariage maudit avec le djinn. Néanmoins, ses raisons n'étaient pas totalement égoïstes. Il percevait avec acuité la souffrance de Tom et ne pouvait que compatir. Il avait vu le djinn accroché au dos de Tom comme un parasite se nourrissant de son sang. Sharon, avec son arrogance habituelle, lui trouverait un autre nom, mais lui, Ahmed, l'avait reconnu pour ce qu'il était. Il avait raconté son histoire à Tom pour que celui-ci comprenne qu'il n'était pas le seul à souffrir.

Une autre idée lui traversa soudain l'esprit. Les djinns étaient-ils tous féminins ? Ou, pour une femme, les djinns se présentaient-ils tous sous forme masculine ?

Il secoua la tête pour rejeter cette idée tout en écrasant son joint dans le cendrier. Il retourna à sa table et retira le keffieh palestinien qu'il avait drapé autour des parchemins en spirale. Il reprit ses notes, qu'il avait rejetées de dégoût en découvrant que le manuscrit s'ouvrait par des termes généalogiques. Il ignora les trois premiers bras de la spirale et recommença sa traduction à un endroit choisi au hasard, suivant le texte dans le sens inverse des aiguilles d'une montre pour se diriger vers le centre de la spirale.

Ahmed traduisait le texte en anglais, méthodiquement et automatiquement, sans vraiment reconnaître les mots qu'il inscrivait dans son carnet de notes. En bon lettré qu'il était, il savait que l'ancien hébreu était une langue dépourvue de voyelles et que, pour vocaliser ce langage, le lecteur devait lui-même remplir les blancs selon l'interprétation qu'il accordait à ce texte. De plus, cette interprétation dépendait de la façon dont on remplissait ces blancs à l'aide de voyelles. Cette relation particulière entre le texte et son lecteur était encore plus trompeuse que n'importe quel djinn, et Ahmed avait construit une technique de travail lui permettant de se détacher des mots que suggéraient ses notes. Il mettait entre parenthèses tout ce qui lui paraissait ambigu ou discutable afin d'y revenir plus tard. Ce n'est qu'après avoir griffonné quelques lignes de sa traduction qu'il essaya d'en tirer une phrase cohérente.

(Tout comme) les mites sortent des (hors des) vêtements, le mal sourd des femmes. Ainsi (est-il) écrit. Et si (une) femme ayant ses règles (? Oui) passe entre deux hommes, l'un (d'eux, d'entre eux) mourra. À deux cents coudées de (chaque) temple, il faut (ériger) une maison pour que les impurs puissent y prier, et les impurs seront (ceux atteints) de maladies et de plaies, les aveugles, ceux qui (eurent, ont eu) des rapports sexuels récents, et les femmes perdant leur sang (menstruel). (Tout cela) est écrit.

La misogynie de ce texte fit à peine réagir Ahmed. Il avait déjà découvert de telles déclarations dans les autres parchemins qu'il avait traduits et dans l'Ancien Testament, où elles étaient monnaie courante. Deux cents coudées, estima-t-il, étaient la distance franchie en une demi-heure de marche, ce qui correspondait à ce qu'il savait des temples et des allégations habituelles des scribes. C'est la section suivante du texte qui le surprit davantage.

Le Vrai (Vertueux) Prophète (dit) qu'il n'y a là que mensonges provenant de (bouches) fallacieuses. Ces (vils) pharisiens et scribes sont des menteurs qui détestent les femmes. Détestent (redoutent) (leur) sang menstruel, étalé sur la (terre) sous la clarté de la lune en signe de fertilité. Il peut faire pousser les vignes. Délaver les tissus. Du lin (noirci). Rouiller le métal. Les abeilles désertent (leurs) nids. Débarrasser les champs des (fléaux). Calmer les flots de la mer. Soigner les furoncles (? et autre chose). Rendre (bonne) une femme dissolue.

Il a toutes ces propriétés ? pensa Ahmed. Il prit une cigarette.

(Ils) (Les pharisiens) méprisent l'emblème sacré de la lune (qu'ils adorent) et des prêtresses. Considèrent comme des prostituées et crachent sur celles de Canaan issues du temple des Sept Piliers où (là) le Vrai Prophète m'a trouvé parmi les Menteurs. Le temple de la Fontaine du sang et la (profession, prêtrise) sacrée il m'y a arraché et à Astoreth m'a sauvé de (leurs) pierres.

Qui est ce narrateur ? se demanda Ahmed. *Qui raconte cette histoire ?* Il relut ce qu'il avait traduit avant de reprendre sa tâche.

Car toutes les paroles glorieuses qui ne sont (n'ont pas été) prononcées par le Vrai (Vertueux Prophète mais par le Prophète Menteur, Cracheur de Mensonges, et (furent) considérées (comme) vraies. Ainsi, lui (le Menteur) pourrait guérir les malades, faire revivre les morts, mais en son (véritable) nom. Et il lui dit (a dit) : tu es le MENTEUR DE JÉRUSALEM, Cracheur de Mensonges, ennemi. Alors (son) frère regardera à l'est et j'en ferai autant. Pendant qu'il (le Menteur) regardait vers l'ouest. Pour cela il l'a tué (l'a fait tuer – peut-être une question) et a (accompli la) prophétie du Serviteur Souffrant.

Ces trois courts passages avaient demandé trois heures de travail durant lesquels Ahmed n'avait pas levé les yeux de son ouvrage. Il relut ses notes tout en tendant instinctivement la main vers une de ses cigarettes déjà roulées. Il l'inséra entre ses lèvres avant de changer d'avis et de la poser sur la table. Il fit encore quelques lignes :

L'Ancien/le Précédent (Véritable) Prophète (fit) une prédiction au milieu du jour (sans doute solaire) l'année où les Fils de la Lumière pleuvront sur les Fils des Ténèbres (et) chasseront l'ennemi du pays. Non accomplie. Le feu ne tomba pas du ciel. Pour (ce crime de) fausse prophétie il (fut ?) exécuté. Le peuple en désarroi. Le (Nouveau) Véritable Prophète est venu et a (affronté) les pharisiens et les menteurs qui haïssaient les femmes. Puis (par) ce (mon ?) mariage les a mis en fureur, davantage à cause (du) rite de mariage canaanite des Sept Piliers. Lorsque (faisant) il sauva le scribe, plus (que tout) il offensa les pharisiens.

Ahmed parcourut ses notes. *Sauver le scribe ?* Afin d'établir l'identité de l'auteur, il craignait de devoir revenir tout au début, au bras extérieur de la spirale, et traduire la

généalogie, la longue succession de noms inscrite au début du parchemin, dans l'espoir d'y trouver le nom du narrateur. D'autres questions le taraudaient. Qui pouvait bien être le menteur ? Et le véritable prophète ? Mais tout cela n'aurait aucune signification tant qu'il ne saurait pas qui racontait ainsi son histoire.

C'était une tâche peu engageante et assez fastidieuse, car ces noms n'avaient rien de familier. Le texte établissait une longue lignée issue de Canaan qui se terminait en queue de poisson par le nom du père et de la mère du narrateur et la conclusion d'un mariage. Néanmoins, une chose était claire : le narrateur était une narratrice, car le parchemin dévoilait la lignée du marié, sans pour autant donner son nom. Cette lignée par mariage était qualifiée de « brillante » ou « scintillante », et le grand-père du marié fut identifié sous le nom de Jacob-Héli, un rabbin juif membre de la secte essénienne.

Ahmed agrippa les bords du parchemin.

— Hé ! dit-il doucement. Hé !

Jésus ne pouvait avoir parcouru le chemin de croix, puisqu'en son temps, l'aménagement de la ville était différent. Ponce Pilate ne pouvait avoir dit « Voici l'homme », sur l'arche de l'Ecce Homo, puisqu'elle n'avait pas encore été construite. D'après les canons, la colline de la Crucifixion se trouverait à l'extérieur des murs de la ville et, pourtant, le site actuel se trouve à l'intérieur, les experts ne se sont donc toujours pas mis d'accord sur le dessin originel de la muraille. Une théorie assez pertinente prétend même que la crucifixion aurait eu lieu à Qumran, alors connue sous le nom de Nouvelle Jérusalem. Tom souffrait pour toutes ces hordes de veuves qui pleurnichaient sur des sites erronés.

Tom s'était rendu sur l'autre emplacement de la crucifixion, connu sous le nom de tombe du Jardin. Il avait abandonné toute recherche d'authenticité et se contenterait fort bien d'un brin de paix.

Après l'avoir retrouvé en état de choc, Sharon avait tenté de le faire parler. Mais il s'était montré rétif, sur la défensive, et elle avait eu l'impression de jouer les voyeurs. Finalement, elle s'était mise en colère. Il était grand temps qu'il lui dise une bonne fois pour toutes ce qui lui arrivait ici, à Jérusalem, et ce qui s'était passé en Angleterre. En fait, par son insistance, elle trahissait l'impression d'urgence qu'elle ressentait. Elle lui dit qu'il se cachait, comme une patiente de son centre de réhabilitation. Et elle n'avait pas le temps de jouer à cache-cache.

Ils avaient eu une véritable dispute, ce qui avait étonné Tom : elle survenait si tôt après qu'ils eurent accédé au rang d'amants. Elle l'avait secoué, littéralement, en le prenant par les épaules. « Qu'y a-t-il, Tom ? Pourquoi refuses-tu de me dire ce qui se passe ? »

Tom hésita en s'approchant des tombes. Deux guides potentiels s'approchèrent de lui, tout sourires.

— Hello ? Anglais ? Hello ?

— Merde ! Foutez-moi la paix !

Les guides battirent en retraite, l'air peu amène. *Pourquoi ne veulent-ils pas me laisser tranquille ?* pensa-t-il tristement. *Rien qu'un instant ?* Il n'osait même plus s'arrêter, se reposer un moment. Il regarda les deux hommes, qui le dévisageaient avec agressivité. Sa réaction avait été disproportionnée, mais il n'avait pu s'en empêcher.

— Laissez tomber si vous ne voulez pas d'ennuis.

Il passa sous l'entrée du jardin et y découvrit une oasis de tranquillité. Les prédateurs qui tournaient autour des touristes semblaient respecter ses limites. Personne ne lui

demanda un shekel ; personne ne tenta de lui céder des informations ou des babioles.

L'endroit, situé juste à côté de la station des bus arabes, reproduisait les visions victoriennes de la scène de la crucifixion. C'était la Passion du général Gordon : une plantation d'oliviers paisible, ornée de jasmins et de lauriers-roses. On y trouvait même une tombe ouverte, creusée dans le sol jaune. Tom s'assit à l'ombre, ferma les yeux et prit sa tête entre ses mains. Les autres promeneurs ne le dérangèrent pas.

Katie, je suis désolé, désolé, désolé. Tu aurais tant aimé ce jardin. Pourquoi n'y sommes-nous pas venus ensemble ?

Ces derniers jours, il ne cessait de faire ses excuses à Katie. Le courant de ses souvenirs, tel le cadre d'une photo qui soudain se dissout, l'emmena bien loin de la chaleur de Jérusalem. Katie et lui se promenaient à Dartmoor, six mois avant son décès. Par précaution, ils avaient emporté de lourdes bottes de marche et des capuches imperméables. Heureusement, car le vent cinglait les marais à angle droit, charriant des hallebardes de pluie. D'inquiétants nuages noirs s'enflaient à vue d'œil et se bousculaient dans le ciel pour mieux l'envahir. Ils coururent vers un abri, une avancée de granit ; d'étranges rochers aux formes plates étaient empilés l'un sur l'autre. La pluie battait son plein alors qu'ils se protégeaient du vent derrière les rochers. L'eau trempait leurs capuches et dégoulinait sur leur nez. Peu à peu, elle s'infiltra dans leurs vêtements et le froid les glaça lentement, insidieusement. Katie lui serra la main.

— J'adore cette région, surtout par ce temps. Tout autant que lorsqu'il fait beau. J'aime ce côté menaçant. Pas toi ?

— Si, dit-il d'une façon qui signifiait « Non ».

Elle se moqua de lui, tenta de le faire sourire, lui passa un morceau de chocolat, comme s'il était un gamin qu'il faille réconforter. En vain.

— Ne fais pas cette tête, dit Katie. Bon, on est trempés jusqu'aux os – et alors ? Dans une heure ou deux, nous serons secs. Quelle importance ? Quoi de plus important que d'être quelque part avec la personne que l'on aime plus que tout.

— Pour l'instant, bien des choses.

— Dis-moi que tu m'aimes ?

— Je t'aime.

— Pas comme ça. Regarde-moi dans les yeux, comme si c'était la déclaration la plus importante de toute ta vie. Ou la dernière fois que tu le diras.

Mais les nuages lourds s'étaient abaissés, assombris et regroupés autour d'eux. La pluie tombait en un grand rideau liquide, et il s'en servit comme d'une excuse pour détourner les yeux et éluder sa requête obsessionnelle.

— Dis-le-moi, Tom. Regarde-moi et dis-moi que tu m'aimes.

Il ouvrit les yeux sur le ciel limpide de Jérusalem, éclatant de lumière. Elle voulait tant venir ici. Elle voulait qu'ils y aillent tous les deux, et il lui avait refusé cette joie.

Un petit groupe de visiteurs, qui faisait le tour du jardin, guidé par un Anglais aux cheveux argentés et à la voix paisible, l'arracha à ses souvenirs.

— ... nous voulons le croire et, pour nous, cela semble correct. « Golgotha » signifie « crâne » ou « emplacement du crâne », et si vous vous tournez vers ce rocher, vous verrez qu'il a la forme d'un crâne. Et on l'aurait crucifié dans un endroit public, afin de faire un exemple, et en ces temps reculés, cet endroit était une croisée de chemins. Comme vous devez le savoir, la mort par crucifixion est longue et horrible. Un homme pouvait rester suspendu à sa croix trois jours durant avant de mourir, aussi longtemps que ses jambes pouvaient soutenir son poids. Sans ce support, le poids même de ses poumons provoquerait la mort par asphyxie, et c'est pourquoi, en un geste de miséricorde, les Romains cassaient les jambes des condamnés afin d'abréger leur agonie. Mais il est dit dans l'Évangile selon saint Jean qu'ils ne lui ont pas cassé les jambes, et en cela, une autre prophétie fut accomplie, celle qui disait que « pas un seul de ses os ne serait brisé ». Et si vous regardez par ici, vous pourrez voir la tombe qui, bien sûr, est tout aussi merveilleuse que vide...

Le petit groupe s'en alla d'un pas traînant en direction de la tombe creusée dans la pierre jaune. Tom leva les yeux et vit un homme en costume noir qui le regardait depuis l'entrée du jardin. L'homme s'éclipsa rapidement, passant derrière la réception. Tom se leva et s'approcha du guichet, mais l'homme en noir avait disparu.

Il quitta les lieux sans laisser le moindre don.

Ahmed se gratta la tête comme un homme souffrant d'une inflammation du cuir chevelu. Malgré les efforts qu'il avait déployés pour traduire le manuscrit, il n'était toujours pas satisfait. Après avoir laissé ses travaux préparatoires de la nuit précédente, il y était revenu, poussé par la frustration. Comme il en avait pris l'habitude, il retraduisit ce qu'il avait fait précédemment et découvrit que son texte était truffé d'erreurs. Dans une seule section, il s'aperçut qu'il avait commis au moins quatre graves erreurs grammaticales et sept contresens. Même en s'attribuant une certaine licence dans la traduction, il ne pouvait comprendre pourquoi il avait pareillement bâclé le travail.

On aurait dit que quelqu'un était venu au milieu de la nuit pour réarranger certains personnages du manuscrit. Cette idée le poussa à ouvrir la commode ottomane où il conservait sa collection.

Ahmed était un collectionneur de talismans ; et de plus, il croyait sincèrement en leur pouvoir. Il était conservateur de son propre petit musée privé. La plupart d'entre eux étaient pourvus d'une ficelle pour être portés autour du cou. Certains étaient conçus comme des bracelets ou des anneaux, d'autres d'étranges assemblages aux parfums obsédants et indéfinissables. D'autres encore se présentaient sous la forme de créatures desséchées telles que des scorpions ou des lézards. Sa collection comprenait une tête humaine réduite et un doigt momifié. Devant ceux qui connaissaient sa passion, il arguait d'un intérêt purement académique et, dans le cas de ces reliques humaines, il n'y avait guère plus. Mais il avait en sa possession d'autres objets qui, croyait-il, offraient une bonne protection contre les incursions des djinns.

Le manuscrit en spirale lui avait remémoré un certain médaillon de sa collection, une véritable relique cananéenne. Il l'avait récupéré en secret des fouilles d'Ugarit, là où on avait fait bien des découvertes archéologiques. Il le prit soigneusement et le souleva de son écrin.

Ce médaillon était une pièce de bronze lisse et noircie, percée et retenue par un morceau de ficelle sale. Lui aussi contenait une invocation en spirale gravée en caractères cunéiformes que, malgré son immense érudition, Ahmed était incapable de déchiffrer. D'après le peu qu'il avait pu en tirer, il s'agissait d'une prière à Astarté mise sous forme de spirale afin de représenter un labyrinthe dans lequel les esprits maléfiques pouvaient se perdre et rester enfermés. Ahmed le plaça autour de son cou et retourna à son ouvrage.

Après avoir complété ses révisions, il retroussa ses manches et, avec une vigueur renouvelée, s'attaqua à une nouvelle portion de texte.

Il rassembla un nouveau Conseil des Douze (qui) comprenait des sicaires et des

zélotes mais ni pharisiens ni saducéens. Proclamé Prince de la Congrégation. Le Prêtre Maudit (Menteur) des pharisiens (le) haïssait (lui) à cause de son mariage à Canaan et de sa haine des femmes.

Puis le thaumaturge Éclair (ou Branche de l'Éclair) frappa. Il fit avancer la (le calendrier) lune dans le ciel de (un) mois afin que le Vrai Prophète perde sa légitimité. Éclair, sous le nom de Béthanie, (fit) le venin de serpent, et le Professeur prépara sa (résurrection) par la myrrhe et l'aloès. Qui vient à la Prophétie fera (prosperer) le Messie des Figuiers. Ensuite, les Écritures, et par celles-ci (les mêmes) moyens réveilleront le Serviteur Souffrant. Du Conseil des Douze, lui seul, Éclair-Simon, moi et le sicaire avons connaissance. Je n'aime pas ce plan. Éclair a donné un (pot-de-vin) aux Romains pour qu'ils (ses membres) ne soient pas brisés.

Une ombre étendit son aile sur le front d'Ahmed. Il relut fiévreusement ses notes. Griffonna rapidement dans son carnet. Un Prophète Vertueux. Persécuté par un « Prêtre Maudit ». Marié à la narratrice. L'accomplissement de la prophétie = la récolte des figuiers des années après qu'on les a plantés, cf. l'Ancien Testament. Le Conseil des Douze Disciples. Le Serviteur Souffrant/Prince de la Congrégation, peut-être mort. Les sicaires = des assassins à vendre, des sous-zélotes. Un autre nom de Béthanie revenu d'entre les morts = Lazare ? = Simon Magus, le thaumaturge ? Était-il Lazare ? Le sicaire prévu par le plan, sicaire = Iscariote ?

Ça ne te rappelle pas quelque chose, Ahmed ? Une très, très vieille histoire ?

— Fé-fé-féféfé, fêlé, féfé.

— Parle-moi, Christina. C'est moi, Sharon. Qu'est-ce que tu as pris ? Qu'est-ce que tu as ?

En retournant au centre de réhabilitation ce matin-là, Sharon trouva Christina dans la salle des nuages blancs. Tobie lui raconta l'affaire. Une autre résidente l'avait vue avaler des pastilles roses au petit déjeuner, une demi-heure avant l'arrivée de Sharon.

— Comment s'est-elle procuré ces pilules ? demanda Sharon.

— Je présume qu'elle les a fait entrer en fraude, *chéwie*. En elle. C'est comme ça qu'elles font d'habitude.

Tobie s'en alla et Christina se mit à se balancer tout en tapant sa tête contre le mur capitonné.

— Féféfé, fé fé. Tobie me casse les pieds.

— Continue comme ça, et tu es mûre pour l'asile de fous. Si tu craques sans arrêt, on ne pourra pas te garder. Nous ne sommes là que pour fournir le pain et le macramé. Hé, tu me suis ?

— Na-na-na, sha-na-na. Tu veux savoir comment ils ont fait-fé-fé-fé ? Sha-na-na.

Depuis qu'elle connaissait Christina, Sharon l'avait vue passer par des phases de manque, de désintoxication, des hauts, des bas, des chutes et des rechutes, des excitants et des soporifiques, des nuages blancs et des colères noires. Sharon avait elle-même mal dormi après sa dispute avec Tom. Le fait de le voir se refermer comme une huître devant elle, et ce, après avoir supporté des patientes récalcitrantes toute la journée, l'avait mise en colère. Elle savait qu'il ne pourrait faire face à ses maux tant qu'il ne serait pas prêt à en parler. Il était cassant, friable. Chaque information sortait avec un déchirement comme s'il devait se briser un doigt après l'autre pour les faire sortir. Il ne voulait pas comprendre que, s'il voulait bien parler, ou crier, ou hurler de rage, ou pleurer, alors seulement se débarrasserait-il des fantômes qui le hantaient et accepterait-il ce qui était arrivé à Katie.

— Sha-na-na-nan-nan-na.

— J'en ai plein le dos de toi, Christina.

S'il y avait une chose qu'elle avait apprise au cours de toutes ces séances, c'était de se préserver elle-même. Si un de ses clients l'énervait, il fallait le lui dire tout de suite ou en subir les conséquences ultérieurement. Telle était la règle. C'était un mécanisme de survie. Quiconque prétendait être calme, équilibré, insensible, en position de force et non

affecté par son travail tenait le coup deux ans avant de rejoindre les patients. Le passage de thérapeute au stade de patient s'était, dans plusieurs cas, fait du jour au lendemain. La dépression et le désespoir étaient bien plus contagieux que la scarlatine.

— J'en ai marre de tous tes jeux et que tu ne me rendes jamais rien en échange de tout le mal que je me suis donné pour toi. Je suis à bout de patience, Christina. Il va donc falloir que je demande à Tobie de prendre le relais. Tobie ou quelqu'un d'autre. C'est tout.

Sharon se leva. Christina continua d'osciller.

— Fé-fé-fé, JE VAIS TE DIRE CE QUI S'EST PASSÉ, hurla-t-elle alors que Christina atteignait la porte. Fé-fé-fé, je vais tout te dire.

Elle accéléra le rythme de ses oscillations tout en martelant sa nuque contre le mur. Sharon vint se rasseoir en face d'elle.

— Qu'est-ce que tu as pris ?

— Peu importe peu importe peu importe je vais te dire TE DIRE comment ils ont fait. Ils l'ont fait. Ils lui ont cassé les jambes, oui oui, ses putains de jambes, et voilà, hé, hé, je fais de mon mieux, hé, cassé ses putains, il ne devait pas mourir non non, pas censé mourir, juste rester là, TU COMPRENDS CE QUE JE DIS, rester là jusqu'à ce qu'ils le décrochent, pas mort, non non non, il faisait semblant d'être mort pour pouvoir vivre, tout ça, il NE DEVAIT PAS MOURIR mais tu sais qui, tu sais qui C'ÉTAIT SAÛL, il leur a dit de LUI CASSER SES PUTAINS DE JAMBES, il a dit « cassez-lui les jambes », c'est lui. Il l'a fait. C'est comme ça qu'ils ont fait ! Zonfé.

Christina se cognait la tête avec violence contre les cloisons capitonnées. Sharon la prit dans ses bras.

— Qui ? De qui parles-tu, Christina ? Je ne vois pas de qui tu veux parler.

— Qui ? Qui ? C'est ce que j'essaie de te dire, j'essaie, je parle de JÉSUS ! JÉSUS ! PAUVRE JÉSUS ! ILS LUI ONT CASSÉ LES JAMBES ! C'EST COMME ÇA QU'ILS ONT FAIT ! JÉSUS ! MON PAUVRE JÉSUS !

Christina s'effondra sur le sol en hurlant de douleur, secouée de sanglots. Sharon tenta de la soulever, de la réconforter.

— C'est l'effet de la drogue, Christina. Un mauvais... Qu'est-ce que tu as pris ?

— Noooooon-oh-oh-oh-oh-oh. Pauvre Jésus. Pauvre Jésus.

Elle restait inconsolable. On eût dit qu'elle avait elle-même vu, de ses yeux vu, tout ce qu'elle avait raconté. Son corps se convulsa, et ses propres hurlements l'étouffèrent. Soudain, elle cessa de pleurer et resta allongée de tout son long sur le sol, la tête pressée contre le tapis de Nylon humide de ses propres larmes. Puis elle dit très clairement :

— Je suis Marie Madeleine.

— Oui, fit Sharon d'un ton apaisant, tu as raison. Et moi, je suis la Vierge Marie.

Christina se redressa, l'air indigné. Elle écarta ses longs cheveux de son visage. Puis elle parla de cette même voix qui avait pris possession de la radio de Sharon le matin d'avant. Elle la reconnut sans l'ombre d'un doute. Cette voix avait poussé Sharon à s'arrêter au beau milieu du trafic et, à nouveau, elle la glaça jusqu'à la moelle des os.

— *Pourquoi veux-tu me faire taire ? C'est moi, Sharon, c'est moi. J'essaie de te dire ce qui s'est passé.*

— Christina !

La tête de Christina s'abattit sur le côté. Elle tira sur son col comme s'il la serrait.

— J'étouffe, dit-elle.

C'était Christina qui parlait. Mais la voix était celle de Katie.

— *J'étouffe j'étouffe j'étouffe.*

— Je ne sais pas, *chéwie*. J'en ai tant vu dans cette maison que j'ai depuis longtemps abandonné toutes mes certitudes.

Elles se trouvaient dans le bureau de Tobie et buvaient une seconde tasse de thé. Après avoir entendu parler Christina avec la voix de son amie morte, Sharon était sortie de la chambre et avait appelé à l'aide. Tobie, qui réparait un gond à proximité, avait immédiatement accouru. Elle jeta un coup d'œil à Sharon, puis l'accompagna dans son bureau, chargeant quelqu'un d'autre de s'occuper de Christina.

— Marcia, sois gentille, va sur le nuage blanc et prends bien soin de Christina. Moi, je vais psychanalyser la psychanalyste.

Mais Tobie n'avait rien dit ; elle s'était contentée d'écouter.

— Je ne sais pas comment c'est arrivé, Tobie. Mais d'une certaine façon, cela s'est propagé. Tom n'arrive pas à surmonter la mort de sa femme, et il m'a infectée. La première fois que cela s'est produit, je pouvais encore croire que c'était mon imagination mais, si tu avais été là-dedans, avec moi...

— Qu'est-il arrivé exactement ? Raconte-moi.

— Christina jouait les cinglées, comme d'habitude, puis on aurait dit qu'on avait appuyé sur un bouton, et elle s'est mise à me parler avec la voix de Katie. La même qui avait résonné à la radio hier matin. Ce n'était pas une voix *comme* celle de Katie : c'était *sa* voix.

— Et Tom, alors ? Tu te l'es fait ?

— Tobie...

— Dis donc, après tout ce temps, tu ne me connais toujours pas ? Tu crois que je porte un jugement ?

— Non. Mais je te préviens, si jamais tu me dis que tout cela est arrivé parce que je me sens coupable, je hurle.

— Alors vas-y, hurle. Ça te fera peut-être du bien.

— Mais je ne ressens pas la moindre culpabilité ! Je t'assure.

Tobie tapota sa tempe.

— Non, pas là. (Puis elle posa sa main sur son ample poitrine.) Mais là.

— Je n'y crois pas.

— Est-ce que tu as oublié tout ce que tu as appris en entrant ici ?

— C'est bien le moment de me le jeter à la figure, non ?

— Tu te trompes. Tout ce que je te demande, c'est de te souvenir que nous sommes toutes des patientes.

Sharon avait trouvé le chemin du centre de réhabilitation Bet Ha-Kerem le jour où elle avait fini par admettre qu'elle avait un problème et que celui-ci avait un nom : la cocaïne. Elle s'y était adonnée durant les dix-huit mois où elle avait vécu la grande vie aux côtés d'un riche promoteur immobilier, et lorsque leur liaison tira à sa fin, elle se retrouva accrochée et sans un sou. Elle vint chercher de l'aide au Bet Ha-Kerem, et s'en sortit. Tobie remarqua qu'elle avait le don de sympathiser avec les autres patientes, voire de les aider. Elle avait beaucoup de talent et faisait plus de bien autour d'elle que certains membres du personnel. Tobie la fit embaucher au centre, d'abord à mi-temps, mais elle apprit vite et sa situation progressa.

Pour elle, Tobie était une véritable muse. Cette petite mère juive aux cheveux gris et à l'énorme poitrine, qui agaçait tout le monde en appelant les femmes *chéwie*, était la personne la plus sage que Sharon ait jamais rencontrée. Ses préceptes étaient simples : pour elle, tout être humain est naturellement doué pour le mensonge et la tromperie, et il est souvent sa principale victime. Comme elle le disait sans cesse, il faut d'abord arrêter de se mentir à soi-même si l'on veut avoir une toute petite chance. De plus, raconta-t-elle à Sharon, il était impossible de haïr ceux qui se mentent à eux-mêmes. Il fallait les aimer, parce que leurs mensonges étaient une preuve de leur humanité. Le seul bon point de départ pour s'améliorer, disait-elle, était de cesser de se mentir.

Lorsque Tobie lui rappelait qu'elles étaient « toutes des patientes », elle ne déguisait pas sa pensée. Tobie avait eu une autre raison de faire embaucher Sharon, parce qu'elle lui rappelait sa jeunesse : Tobie était une ex-alcoolique.

— Alors qu'en penses-tu ? demanda Sharon en se radoucissant.

— Tom est hanté, c'est net. D'après ce que tu me dis, il y a un élément relatif à la mort de sa femme qu'il n'arrive pas à surmonter. Maintenant que vous êtes amants, tu as hérité de sa névrose, car c'est bien de ça qu'il s'agit. Tu as cru pouvoir l'aider en entrant dans son lit ; je te connais. Mais tu ne peux te protéger des émotions des autres ; elles sont comme des maladies sexuellement transmissibles, *chéwie*. C'est même pire : elles grimpent sur ton dos et ne veulent plus en bouger.

— On croirait entendre Ahmed avec son djinn.

— Oh, celui-là ! Comment va-t-il ? Est-ce que tu l'as revu ?

— Il n'a pas changé.

— Quand je pense à tous les soucis qu'il nous a causés ! C'est après son départ que le centre est devenu pour femmes exclusivement. Mais tu as fait du bon travail avec lui.

— Je me le demande.

— Qu'est-ce que tu vas faire pour Tom ? Est-ce que tu vas le faire parler ?

— Oh, mais j'ai tout fait pour ça ! Je sais qu'il y a quelque chose, mais pour le faire sortir... C'est comme de faire passer un grand chien par un anneau.

— Oui, fit Tobie avec un grand sourire. Par son anneau de fiançailles, *chéwie*.

Il y avait des jours où Sharon avait envie de l'étrangler.

Ce soir-là, Sharon raconta à Tom ce qui était arrivé. Elle fit monter la sauce avant la révélation de l'apparition de la voix de Katie. Elle voulait s'en servir pour l'amener à parler d'elle, enfin.

— Christina m'a raconté une drôle d'histoire. Elle parlait de Jésus-Christ sur la Croix.

— C'était une mise en scène, bafouilla Tom.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Tom semblait perdu.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est venu tout seul.

— Que veux-tu dire par « une mise en scène » ?

Tom évita son regard.

— Parle-moi, Tom. Une bonne fois pour toutes.

— Je ne peux l'expliquer.

— Eh bien, essaie, bon sang !

— C'est cette voix dans ma tête. Je te l'ai dit, tout a commencé à mon arrivée à Jérusalem. Elle ne cesse de résonner, comme une cassette qui n'en finit pas. La voix de cette femme. Puis son identité semble changer. Elle vient à moi comme un rêve ou juste avant que je ne m'endorme. « Je suis la langue », dit-elle. Mais maintenant, c'est fini. Elle a cessé il y a quelques jours, juste après que nous avons fait l'amour pour la première fois. Elle voulait me raconter une histoire, celle de la Crucifixion, mais une version différente. D'après elle, c'était une mise en scène. Ils connaissaient les Écritures. Ils s'arrangèrent pour que Jésus accomplisse toutes les prophéties afin de convaincre le peuple qu'il était le Messie. Tout était préparé. Mais ils ne voulaient pas qu'il meure. Je ne sais pas. Que veux-tu que je te dise ?

— Tout, Tom ; raconte-moi tout.

— En tout cas, c'est fini. Après que nous avons fait l'amour, la voix s'est tue, et je croyais qu'elle était partie pour de bon. Mais le fantôme est revenu. Tu te souviens de ce soir-là, lorsque tu es rentrée du centre et m'as trouvé en train de hurler ? Je croyais que j'étais avec toi. Mais c'était quelqu'un – *quelque chose* – d'autre.

— Est-ce que, dans cette histoire, on brisait les jambes de Jésus alors qu'il était sur la Croix ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'une cliente du centre en a parlé. Ses propos n'étaient pas très cohérents, mais elle a dit et répété qu'ils lui ont cassé les jambes et que c'est ce qui l'a tué.

— Sans le soutien des jambes, le poids du corps provoque la mort par asphyxie. On m'en a parlé. Ils le faisaient pour abrégé les souffrances des condamnés.

— Ou pour tuer quelqu'un qui n'était pas censé mourir ?

— Oui, cela semble logique. Mais il est dit expressément dans la Bible qu'ils ne lui ont pas brisé les jambes. Qu'est-ce que j'ai à voir dans tout ça, Sharon ? Pourquoi est-ce que cela se déverse sur moi ?

Il était temps de le lui dire.

— Tom, je pense qu'il y a une autre voix derrière celle que tu entends.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tom...

Mais Sharon ne put compléter sa pensée. Le téléphone se mit à sonner. Un instant, elle voulut l'ignorer, puis elle se leva pour répondre.

— Oui ? Oh ? Oui. Oui. Hm-hm. Oui. Vraiment ? Hm-hm.

Elle reposa le combiné.

— C'était Ahmed. Il avait l'air tout excité. Apparemment, il travaillait sur ton parchemin. Il veut que nous venions.

— Maintenant ?

— Oui, fit-elle avec un soupir. Maintenant.

— Sachez que j'ai travaillé toute la nuit sur ce satané manuscrit. Pour être franc, tout d'abord, je ne voulais pas y toucher. Mais les djinns n'ont cessé de me tourmenter, et je me suis dit que quelques heures de travail pourraient les garder à distance.

En effet, Ahmed avait l'air de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures. Chez lui, il régnait un désordre inhabituel. Des ouvrages de référence s'empilaient sur son bureau. Le parchemin était étalé sur la table sous le halo de lumière d'une lampe.

Mais, si ses traits trahissaient l'épuisement, sa bouche était des plus actives. En parlant, il lissa sa moustache soyeuse.

— Et qu'ai-je trouvé ? Ce satané parchemin est infesté de djinns. Infesté, que dis-je ! Ils rampent sur ce morceau de papier et le têtent comme une mère nourricière. Et à chaque fois que je traduis une phrase, le djinn la modifie. Le temps que je cligne des yeux, le texte a changé.

— Arrête tes conneries, Ahmed. Dis-nous de quoi il parle !

— Des conneries ? (L'Arabe tendit un doigt furieux vers Tom, mais c'est à Sharon qu'il s'adressa :) Demande-le-lui ! Demande à ton amant anglais ! Il sait ! Il sait que ce ne sont pas des conneries !

Puis il se tourna vers Tom et lui proposa du thé à la menthe avec une grande courtoisie.

— Donne-lui une bière, rugit Sharon. Il préfère ça à ton thé dégueulasse !

— Elle sait que je suis musulman. Je ne bois pas de bière.

Sharon bondit de son coussin et alla ouvrir un frigo lui aussi drapé d'un keffieh, une écharpe palestinienne, et dévoila une rangée de canettes de Maccabée. Elle en tira trois et les déboucha.

— Tu n'es qu'un vieux salaud.

— Je t'aime, fit Ahmed en acceptant une de ses propres bières. Viens vivre avec moi. Sois ma maîtresse.

— Tobie m'a demandé de tes nouvelles. Elle t'envoie le bonjour.

— Cette horrible bonne femme ? dit Ahmed à Tom. Elle a failli me tuer avec ses questions.

— Elle lui a sauvé la vie, corrigea Sharon.

— Je préférerais affronter un millier de djinns furieux plutôt que de la revoir. Dis-lui que je ne lui rends pas son salut.

— Parle-nous du parchemin, Ahmed.

— Le parchemin, en effet. T'ai-je dit que j'ai travaillé toute la nuit dessus ? J'espère que tu m'en seras reconnaissante. Tout d'abord, Tom, parlez-moi de celui qui vous l'a donné. Croyez-vous qu'il ait su l'importance de son contenu ?

— Aucun doute là-dessus. Il était totalement paranoïaque. Il croyait que toutes sortes de gens essayaient de le lui voler. Mais depuis qu'il me l'a transmis, j'ai comme l'impression d'être suivi.

— Il y a de fortes chances pour que vous ayez raison. Au premier coup d'œil, il semblerait que le parchemin soit de la plume de Jésus-Christ en personne.

— Quoi ? s'exclamèrent en chœur Tom et Sharon.

— Au premier coup d'œil, ai-je dit. L'auteur de ce texte présente une lignée qui est indiscutablement celle de Jésus en personne. Son père était Joseph d'Essene, son grand-père Jacob Heli et ainsi de suite jusqu'au roi David lui-même. (Excusez-moi : je présume que nous sommes assez adultes pour exclure toute notion d'enfantement par une vierge.) Ainsi, tout d'abord, j'ai cru avoir affaire à un manuscrit écrit par votre Messie. Vous pouvez vous imaginer quelle fut ma joie ! Souvenez-vous que l'islam le compte parmi ses prophètes. J'ai dû m'abstenir de fumer une heure durant pour m'éclaircir l'esprit.

— Mais au final, il s'est avéré être de la main d'un autre, affirma Sharon.

— Non. Cette généalogie s'est déclarée au moment du mariage. Ne prends pas cet air surpris. Il est fort probable que Jésus avait une femme. L'Église l'a toujours expurgée de la Bible, mais les preuves se retrouvent dans les Évangiles ; et comme Jésus était un rabbin, il aurait été étrange qu'il soit resté célibataire.

— Madeleine, murmura Tom.

— Marie Madeleine, fit Ahmed. Je le crois. Mais bien que l'auteur du manuscrit soit une femme, elle ne donne pas son nom.

— Continuez.

— Saviez-vous que Jésus avait aussi un frère ?

— Jacques, dit Tom. La Bible lui attribue un frère du nom de Jacques.

— Tout à fait. Mais l'auteur de ce document semble tout d'abord être une ennemie de Jacques. Pas une seule fois elle ne cite son nom et elle n'en parle jamais avec respect. Lorsqu'elle se réfère à ce frère, c'est pour l'appeler « la difficulté » ou « l'ambiguïté ». Mais il faut que je fasse attention à mon interprétation du texte, car tout semble être écrit en une sorte de code. On dirait que l'auteur a contracté une fragile alliance avec cette « difficulté », c'est-à-dire Jacques, contre un ennemi qu'elle qualifie de « menteur » ou « prophète du mensonge ». Et ils luttaient pour garder leur influence sur un culte quelconque.

» Toutes ces mentions invoquant les « menteurs » et l'« ennemi » et le « vertueux » sont assez énervantes, car on ne sait jamais de qui ils parlent, et cela ne cesse de changer selon qu'ils se réfèrent au passé ou à l'avenir. De plus, en hébreu ancien, on ne sait s'il faut lire « le professeur l'a tué » ou « il a tué le professeur ». Il faut tout interpréter. Je vais vous lire ce que j'ai traduit et un peu arrangé pour le rendre plus clair.

Ahmed alla à son bureau et trouva un morceau de papier sur lequel il y avait de

nombreuses ratures et corrections. Il lut le texte :

— *Lorsque la gloire de la Vérité de la Figue a fait échouer le mensonge, le frère du Vrai Prophète a rejoint la Langue Menteuse et les factions de l'Est et de l'Ouest s'unirent contre tous. Le Menteur et son frère vinrent me voir devant la tombe. Mais je ne le reconnus pas. Car il avait rejoint la Langue Menteuse, qui avait donné l'ordre de lui casser les jambes. Toute la Prophétie de la Figue fut arrosée. Chaque plant prit racine. Mais aucun ne fleurit.*

Tom sentit un frisson le parcourir.

— Marie Madeleine. La scène dans le jardin, devant la tombe, où elle ne peut reconnaître le faux Jésus.

— La figue, reprit Ahmed. Le figuier est un arbre qu'il faut planter des décennies avant qu'il ne porte ses premiers fruits. Seules les générations suivantes peuvent en profiter. Ainsi la référence à la maturité de certaines prophéties. L'auteur du manuscrit faisait partie d'une secte religieuse qui s'efforçait de faire aboutir les prophéties. Elle était mariée à un personnage clé.

— Quel personnage ? insista Sharon. Quelles prophéties ?

— Tout est dans l'Ancien Testament. Le Serviteur Souffrant. Le Prince de la Congrégation. Le Guérisseur. Le Messie, monté sur un âne. Écoutez : *Le sicaire, qui servit le plan du Mage, se tua de remords. Le Conseil des Douze fut dissous. Je refusai de frayer avec les pharisiens qui avaient exécuté le Vrai Prophète. Mon mari. Mon Prophète. Ma vie.*

» Tout cela n'est pas très clair, mais visiblement, un plan visant à faire aboutir les prophéties a mal tourné. Par trahison ou maladresse, il a échoué et le Vrai Prophète fut mis à mort. Puis l'homme que je crois être Jacques, plus cet autre homme, « L'Ennemi », « Le Menteur de Jérusalem », se sont acoquinés, en vain, pour recruter l'auteur de ce manuscrit et fonder un autre mouvement.

— Oui, fit Tom.

Il se leva et se dirigea vers la table, puis s'empara du parchemin.

— Ils lui ont cassé les jambes alors qu'il était encore sur la Croix. Il n'était pas censé mourir, non. Il devait survivre pour réapparaître comme s'il revenait d'entre les morts.

— Vous avez une longueur d'avance sur moi, dit Ahmed, mais c'est ce que laisse entendre ce parchemin. Vous vous souvenez de Lazare ? Il a pris une drogue, une forme de poison permettant de simuler la mort. Il leur suffisait de le conserver en vie jusqu'à ce qu'ils puissent le purger de ce poison. Le manuscrit fait référence à la myrrhe et l'aloès. Le jus d'aloès est un puissant purgatif. La myrrhe adoucit le processus.

Tom agita le parchemin sous le nez de Sharon.

— Ainsi, tout cela ne se passe que dans ma tête ? J'ai des hallucinations, n'est-ce pas ? C'est juste un effet de ma culpabilité, et il suffit de te parler pour que tout disparaisse. C'est écrit là, noir sur blanc ! Tout est là ! Comment pouvais-je savoir cela ? Comment pouvais-je le savoir ?

— Tu ne sais rien du tout, dit Sharon.

— Il y a une chose que je sais : il ne devait pas mourir. Il leur fallait s'assurer que des Romains miséricordieux n'allaient pas lui casser les jambes. Et ils ont échoué. Ils ont voulu prendre le pouvoir et se sont plantés. Tout est allé de travers. C'était un complot, et ils ont échoué !

— Calmez-vous, protesta Ahmed. Vous vous énervez trop. Vous faites peur à ce pauvre vieil Ahmed. Asseyez-vous. Prenez une bière. Fumez quelque chose. Mais calmez-vous.

Tom reposa le parchemin sur la table et retourna à son coussin. Il resta là, assis la tête dans ses mains.

— Voilà qui est mieux, dit Ahmed. Maintenant, dites-moi comment vous avez appris tout ça.

Tom plongeait son regard dans les yeux de velours d'Ahmed.

— C'est le djinn qui me l'a raconté.

— Pourquoi n’avez-vous jamais eu d’enfants, Katie et toi ? demanda Sharon.

Ils buvaient de la bière Maccabée au café *Akrai* tout en faisant semblant de regarder les passants. Tom but une gorgée avant de répondre :

— Et toi, alors ?

Elle posa une main sur son avant-bras.

— Je crois que tu n’as pas compris la règle du jeu. Je te pose une question et tu y réponds honnêtement, franchement, sans chercher à te défendre. Un peu comme si tu t’adressais à une amie.

Le regard de Tom passa de la main posée sur son bras au visage tourné vers lui. Les lèvres de Sharon étaient serrées et ses yeux brillaient de ce qui aurait pu être de la colère. Et elle avait toutes les raisons d’être furieuse. Son esprit revit les derniers instants de leur visite chez Ahmed.

Comme lors de leur première rencontre, celui-ci avait fait sortir Sharon avant lui afin qu’il puisse lui glisser un mot à l’oreille.

— Le sait-elle ? avait murmuré Ahmed.

— Quoi ?

— Que votre djinn s’est scindé. L’un des deux est désormais sur le dos de Sharon. Vous devez le savoir ?

Il croisa le regard d’Ahmed qui ne cilla pas. Se pouvait-il que l’Arabe se contente d’employer une formule toute faite, une métaphore signifiant qu’ils étaient désormais amants ? Puis il passa à la lumière et rejoignit Sharon.

Qui, à l’instant présent, attendait toujours la réponse à sa question.

— Pardon. Elle voulait des enfants. Moi pas.

— Pourquoi ?

— Pour moi, c’était comme de mourir pour tout recommencer de zéro. Ou de changer de maîtresse. J’en étais incapable.

— Est-ce que vous vous disputiez à ce sujet ?

— Oh, oui, tous les jours.

Ce « tous les jours » n’était vrai que durant les derniers stades de leur mariage. L’horloge biologique de Katie avait cessé de compter les secondes pour se mettre à carillonner. Il revit cette fameuse soirée où il s’était accroché à son pied.

— Son pied, dit-il, sortant de sa rêverie.

— Pardon ?

— Le pied de Katie. Je ne t'ai jamais raconté notre première rencontre, lorsque je suis tombé en pâmoison devant son pied ? Après sa mort, lorsque j'ai vraiment réalisé le vide que laissait son absence, une nuit, je me suis aperçu que je tenais une de ses chaussures dans mes mains. Je l'ai même emmenée avec moi dans la chambre, un peu comme un chien fidèle, non ? Comme si elle n'était pas morte, mais s'était contentée de retirer son pied de la chaussure.

Une ouverture, enfin, se dit Sharon.

— Tu devais vraiment l'aimer beaucoup.

Sa bouche prit un pli amer. Il allait répondre lorsqu'une ombre s'inscrivit face aux néons du bar. Tous deux levèrent les yeux.

L'intrus était un petit homme aux cheveux sombres vêtu d'un costume noir. Il était bronzé et portait une mallette. Son sourire semblait aussi peu agréable à porter que son col serré.

— Puis-je me joindre à vous ? demanda-t-il.

Tom regarda Sharon.

— C'est cet homme qui me suit partout.

— Désolé, dit-il, plissant plus encore le rictus qui lui tenait lieu de sourire, dévoilant des dents légèrement jaunies. Puis-je m'asseoir ? (Il posa sa mallette sur la table.) Vous savez certainement qui je suis ?

— Non, répondit Tom.

Il tendit une main, et les manches de sa veste remontèrent, dévoilant un avant-bras osseux.

— Ian Redhead.

Suivit un grand sourire qu'il maintint une seconde de trop avant d'ajouter :

— Je suis anglais.

Tom serra la main offerte, et Sharon en fit autant. L'homme était un vrai paquet de nerfs. Il finit par s'asseoir.

— Bien sûr, c'est le manuscrit qui nous intéresse.

— « Nous » ? demanda Sharon.

Il parla rapidement.

— Nous pensons que David Feldberg vous l'a donné. C'est-à-dire, nous devons attendre de savoir qui était son héritier avant de lui proposer une somme généreuse en échange du parchemin. Néanmoins, l'inventaire est en cours et le parchemin ne figure pas parmi ses biens. Nous pensons donc qu'il vous l'a donné.

— En effet.

— Voilà une bonne nouvelle. C'est bien de savoir ce qui lui est arrivé. Vous a-t-il dit que cela fait des années que nous tentons de lui acheter ce manuscrit ? Des années ! Et il a toujours refusé. Est-il toujours en votre possession ?

— Non.

— Où est-il ?

— Je l'ai vendu.

Redhead en resta bouche bée.

— À qui ?

Tom regarda Sharon.

— Comment s'appelaient ces gens-là, déjà ?

— L'institut quelque chose ?

— Non, ne me dites pas que vous l'avez vendu aux christadelphiens.

— Non, répondit Tom. Qu'étaient-ils exactement, Sharon ?

— Des catholiques ? suggéra Redhead. Un groupe juif ?

— Je crois qu'il a dit qu'il était anglican, proposa Sharon. Anglican.

— Mais c'est impossible ! C'est *moi* qui représente les anglicans !

— On nous a menti, fit Sharon.

— Combien vous a-t-on donné ?

— Excusez-moi, fit Tom, mais je pense que cela ne vous regarde pas.

L'envoyé anglican frappa sur la table.

— Ce que je veux dire, c'est que j'aurais pu vous proposer une somme plus importante.

Ce parchemin était sous ma responsabilité. Il fallait que je m'assure qu'il ne tomberait pas en de mauvaises mains. Et j'ai échoué.

— Désolé, dit Tom.

Redhead le regarda avec colère.

— Êtes-vous chrétien ?

— Oui, mais j'ai tendance à l'oublier.

— Vous ne pouvez même pas imaginer l'intérêt de ce manuscrit pour la communauté chrétienne.

— Ou la communauté juive ? intervint Sharon.

— Vous êtes juive ? Elle est juive ? Je ne dis pas qu'il n'a pas d'importance pour les Juifs. Mais pour nous, il est d'une importance vitale. Nous devons l'avoir en notre possession. Monsieur Webster, je crois...

— Ainsi, vous connaissez mon nom.

— Monsieur Webster, quoi que vous disiez, je crois que vous êtes chrétien. Vous en portez la marque. Attendez, j'ai quelque chose à vous montrer.

Il posa sa mallette sur la table et ouvrit ses attaches de métal. Tom s'attendait presque à y voir des liasses de billets de banque, mais elle contenait un amas de papiers, de crayons de couleur, de stylos et d'autocollants. Redhead en tira une carte de visite et la tendit au couple. Il allait refermer sa mallette lorsqu'un éclair de couleurs attira le regard de Tom. C'était un paquet de grandes images cerclées d'or ornées de scènes bibliques très colorées, telles qu'en reçoivent les enfants qui vont à l'église. Tom les désigna du doigt.

— J'avais les mêmes quand j'étais gamin.

— J'assure l'office du dimanche, fit Redhead avec l'air de s'excuser. Ici, à Jérusalem.

— J'en avais toute une collection, mais il m'en manquait une. La série s'appelait « Le Jour de la Résurrection ».

Redhead referma sa valise.

— L'église aussi est à la recherche de certains timbres pour compléter sa collection. Et ce parchemin en fait partie. Si vous pouvez m'être d'un quelconque secours, n'hésitez pas à m'appeler. Mon adresse est sur cette carte.

Il se leva et serra d'abord la main de Sharon.

— Qui sait ? Peut-être pourrions-nous trouver le timbre qui vous manque.

Puis il s'en alla, laissant Tom et Sharon face à face.

— J'ai horreur des gens qui s'expriment par métaphores, dit Tom.

— D'après moi, il voulait juste dire qu'il pouvait te procurer ce timbre.

Ils reprirent un verre avant de continuer leur conversation.

— Que vas-tu faire ? demanda Sharon.

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

— Cette remarque qu'il a faite sur ta qualité de chrétien t'a gêné, non ?

— Cela m'a surtout fait penser à Katie. Soudain, dans ses derniers mois, elle s'était tournée vers la religion.

— Katie ? Elle savait à peine ce qu'était une église.

— Je sais. Mais c'est toujours pareil avec les vieux. Ils se convertissent sur le tard. Et elle a fait de même. Elle savait qu'elle allait mourir, j'en suis sûr et certain.

Quelle ne fut pas la surprise de Tom lorsque Katie lui demanda de l'accompagner à l'église. Elle avait encore deux mois à vivre. Pourtant, ses instincts religieux s'étaient depuis longtemps dissous dans les brumes du New Age. Les cathédrales gothiques l'intéressaient moins que les cercles de pierres. Ainsi, Tom fut époustouflé lorsqu'elle l'interrompit en pleine lecture du journal du dimanche en disant :

— La fête de la moisson.

— La quoi ? fit-il.

Il traînait en robe de chambre, pas rasé, ridicule. Elle aurait tout aussi bien pu dire « hippodrome de Tottenham, White Hart Lane, trois heures de l'après-midi ».

— Non, merci.

— Dans le temps, tu avais la foi. C'est ce que tu m'as toujours dit.

— Dans le temps. Plus maintenant. Et je croyais que tu t'intéressais surtout aux mystères de la Terre.

— Oh, c'est la même chose, Tom. L'essentiel, c'est de se montrer reconnaissant.

— De quoi ?

— Mon Dieu ! Est-ce si terrible que ça ? (Elle sauta sur ses genoux, mit ses bras autour

de ses épaules, l'embrassa.) Viens, s'il te plaît.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il va se passer quelque chose, Tom. Je le sens. Comme si le ciel pouvait s'ouvrir à tout moment pour laisser passer un rayon de lumière qui aurait la couleur de ce tatouage.

Il fixa le tatouage en question afin d'éviter son regard. Il n'avait aucune envie d'aller à cette satanée fête, et le lui dit. À son grand étonnement, elle se mit à pleurer. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas eu recours aux larmes pour obtenir ce qu'elle voulait, et là voilà, sanglotant et hoquetant comme une cliente pour S.O.S. femmes battues.

Il aurait pu capituler, mais c'était devenu une question de principe. En fin de compte, elle y alla seule. Lorsqu'il la vit plus tard dans la soirée, il lui demanda si elle s'était bien amusée. Elle secoua la tête et ne lui dit pas un mot jusqu'au lendemain. À nouveau, un des ponts qui les reliaient venait de s'écrouler.

— Je ne veux pas aller à cette putain de fête des...

— Quoi ? s'écria Sharon. Qu'est-ce que tu dis ?

Tom reprit contact avec la réalité.

— C'était... comme si elle se savait condamnée.

— C'est impossible, Tom.

Mais Sharon ne se souvenait que trop de ce que Katie lui avait dit la dernière fois qu'elles s'étaient retrouvées toutes les deux.

— Accompagne-moi à Gethsémani, dit-il d'un ton pressant.

— Quoi, tout de suite ? En pleine nuit ?

— Oui. Tout de suite.

Il se leva.

— Mais, c'est inutile ! Les portes sont fermées !

— Il faut que j'y aille. Je veux faire brûler un cierge à la mémoire de Katie. Accompagne-moi. En souvenir de celle qui était ton amie.

Comment pouvait-elle refuser, même si elle n'avait aucune envie de monter jusque là-haut en pleine nuit ? Elle avait visité une fois le jardin, en plein jour, et n'avait guère apprécié sa visite : pour elle, comme pour beaucoup de Juifs, les hauts lieux du christianisme étaient empoisonnés par les accusations qu'on avait, au cours des siècles, déversées sur les boucs émissaires les plus pratiques : les Juifs. L'écho de leur trahison, de leur souffrance rendait cet endroit plus effrayant que beau. Elle s'en méfiait. Mais pour ce qui était de Tom, le jardin lui avait déjà insufflé une étrange énergie. C'était là qu'une abeille l'avait piqué à l'intérieur de la bouche – du moins c'est ce qu'elle avait pu tirer du récit incohérent qu'il lui avait fait.

Non, elle n'avait vraiment aucune envie de s'y rendre en pleine nuit, mais vu la manière dont sa requête était présentée, pouvait-elle vraiment dire non ?

Ils traversèrent la ville en silence dans la voiture de Sharon. Elle se gara et ils

montèrent la pente qui menait au jardin de la trahison.

Comme l'avait prédit Sharon, les grilles étaient fermées, mais une petite lampe jaune brûlait dans la caverne où Tom avait rencontré le moine franciscain. Tom prit la main de Sharon et ils s'éloignèrent de la porte pour monter la colline jusqu'à ce qu'ils trouvent un endroit par où s'introduire dans le jardin. Tom passa en premier, ignorant les protestations de Sharon, et la traîna derrière lui.

Une lune en forme de faucille brillait derrière les nuages, offrant un tout petit peu de lumière. Les feuilles luisantes des oliviers se massaient contre le ciel comme un trésor composé de pièces d'argent. Tom posa une main contre l'un des troncs nouveaux.

— Que faisons-nous ici ? gémit Sharon.

Tom remarqua quelque chose qui gisait à ses pieds. À demi enterrée dans la terre sèche au pied de l'arbre se trouvait une petite bible au format standard. Il la tira de sa gangue de poussière. C'était une édition ancienne et déjà pourrie. Un visiteur, un pèlerin devait l'avoir perdue, voire laissée en guise d'offrande. Tom l'ouvrit au hasard pour y chercher un présage, mais ne trouva qu'un gros ver qui s'était foré un trou dans les pages. L'animal se tortilla hors de son trou, escalada la page et monta sur le pouce de Tom.

— Beurk !

Il jeta la bible, dégoûté.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un gros ver noir.

— Je n'ai rien remarqué.

Elle aussi avait examiné la bible pour voir sur quel passage il allait tomber, et n'avait distingué qu'une page blanche.

— Viens.

En approchant de la caverne, ils purent voir un moine en tenue de franciscain assis devant un bureau, crayon en main. D'après ses gestes, il continuait le travail du moine que Tom avait vu le jour où l'abeille l'avait piqué : il traçait des lignes sur une feuille de papier. Mais ce n'était pas le même homme.

Tom avait l'impression de voir un enfant revêtu d'une robe de bure. En s'approchant, il comprit qu'il s'agissait d'un nain. De plus, c'était un Noir. Il dut entendre le bruit de leurs pas, car le moine leva la tête et la pencha sur le côté comme pour mieux entendre. Tom et Sharon battirent en retraite sous le couvert des arbres.

Le nain posa son crayon, descendit de sa chaise et se dirigea vers l'entrée de la grotte. Ses yeux étaient presque entièrement opaques et recouverts de la pellicule sclérosée qui caractérise les aveugles.

Tom eut un seul et unique mot. Le moine se raidit et tourna la tête dans leur direction. De toute évidence, il tendait l'oreille pour mieux entendre et ses yeux blancs roulaient dans leurs orbites. Il cria quelque chose qu'ils ne purent comprendre. Puis, en anglais :

— Il y a quelqu'un ?

Ils retinrent leur souffle.

— Homme ou esprit ? Répondez-moi.

Après quelques instants, il retourna à son bureau, grimpa sur sa chaise et se remit à tirer des traits.

— On peut y aller ? demanda Sharon.

— Pas encore.

Ils battirent en retraite sous les oliviers. Tom emmena Sharon à l'endroit où il avait rencontré celle qu'il appelait Madeleine.

— C'est là, dit-il, et il la saisit sans douceur et l'embrassa.

Sharon éclata de rire et l'entoura de ses bras, puis prit son visage entre ses mains. Sa langue explora sa bouche, et la pression de son baiser était telle qu'elle se sentit défaillir. Tom dégrafa le jeans de la jeune femme, et elle sentit glisser la fermeture Éclair avec un léger grincement. Il passa une main dans sa culotte et un de ses doigts s'inséra en elle. Sharon se retira.

— Non, Tom. Pas ici.

Mais il continua de se serrer contre elle. Les pointes de ses seins se dressèrent sous la pression de son corps. Elle écarta ses lèvres pour dire :

— Pas ici. Viens, Tom. Allons-nous-en.

Tom l'ignore. Elle se retira, lui sourit et leva les mains pour dire « Assez ». En guise de réponse, Tom se jeta sur elle, empoigna la ceinture de son jeans, la fit tourner et la jeta contre le tronc d'un olivier. Ses mains se refermèrent sur son jeans, puis baissèrent pantalon et culotte jusqu'aux chevilles. Pesant sur elle de tout son poids pour l'écraser contre le tronc, il se débarrassa de son propre pantalon. Il lutta pour insérer son pénis gorgé de sang dans l'anus de Sharon.

Celle-ci se dégagea, serra les poings et frappa la tempe de Tom. Elle l'atteignit à hauteur de l'oreille et le déséquilibra. Il tomba sur un genou, enserrant son oreille d'une main et s'essuyant la bouche avec l'autre. Son érection mollit quelque peu.

— Qu'est-ce qui te prend, Tom ? siffla Sharon en remontant son jeans. Bon Dieu, tu es dingue ou quoi ?

— Excuse-moi. Je suis désolé.

— Désolé ? Va te faire foutre !

Et Sharon, furieuse, partit en direction de l'endroit par où ils s'étaient introduits dans le jardin. Tom la regarda s'éloigner entre les arbres.

Il resta là, inerte, agenouillé sous la lumière de la lune. *Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux ? Qu'est-ce qui t'arrive ?* Petit à petit, il perdait tout contrôle de lui-même. Il savait ce qu'il venait de faire, mais n'aurait pu dire pourquoi il l'avait fait. C'était une impulsion soudaine, irrésistible qui l'avait submergé comme une onde écarlate. Quelque chose en lui tentait de se libérer.

Non, il n'était pas possédé. C'eût été si facile de décréter qu'un esprit maléfique s'était soudain emparé de lui. Si ce n'était pas vraiment lui qui avait sauté sur Sharon, c'était certainement une partie de lui. Et cette chose tentait de se libérer et de prendre le

contrôle, mais lentement, par déchirements successifs, comme des points de suture cédant un par un. À chaque fois qu'il entendait la voix, un nouveau point sautait. À chaque fantôme qu'il voyait, une suture. Chaque hallucination, chaque explosion agrandissait la plaie. Il avait peur de ce qui l'attendait.

Au bout d'un moment, Sharon réapparut entre les arbres. Elle vint lentement s'agenouiller à côté de lui. Sa colère s'était dissipée. Elle passa une main dans ses cheveux.

— J'ai l'impression de tomber en miettes, dit Tom.

— Ça va aller, lui glissa-t-elle dans l'oreille. Tout ira bien.

Une larme se forma au coin de son œil, et elle l'écrasa du pouce.

— Non, ça ne va pas aller, dit Tom.

— Je suis là.

Elle prit sa tête entre ses mains et l'embrassa doucement sur la bouche. Puis elle entrouvrit son chemisier et plaça sa main sur son sein.

— C'est ce que tu veux, n'est-ce pas, Tom ?

— Oui.

Sharon pressa son sein contre sa bouche tout en le berçant, et il téta comme un bébé. Puis elle l'allongea sur le sol poussiéreux. Elle dégrafa son pantalon et posa sa main sur son membre après l'avoir enduite de salive en guise de lubrifiant.

— Je ne voulais pas...

Il eut un frisson. Elle posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut...

Puis elle retira son chemisier, libérant ses seins avant de faire glisser son jeans pour se dresser nue devant lui. Il pouvait humer son excitation, son sexe se dévidant dans l'air comme un ruban odoriférant pour mieux le piéger. Puis, mêlée au délicieux relent de son désir se mêla une autre senteur qu'il reconnut, évoquant un baume précieux. Il regarda Sharon, debout devant lui dans l'obscurité, terrible et charmante comme une figure de proue à la tête d'un vaisseau fantôme, et il vit que ce n'était plus Sharon. C'était la personne que, depuis tout ce temps, il redoutait et désirait à la fois.

— Katie. Oh, Katie.

— Il fallait que je vienne.

— Katie.

Elle s'agenouilla devant lui et prit son visage entre ses mains.

— Ne pleure pas. Si tu savais comme j'ai eu du mal à me frayer un chemin jusqu'à toi.

Sa peau était chaude ; elle était faite de chair et de sang. Il sentit ses propres larmes sur sa bouche. Il l'embrassa, et son goût était exactement celui de ses souvenirs.

— Cette vieille femme, était-ce vraiment Madeleine... ? essaya-t-il.

— C'était moi. Je te cherchais. Ne dis rien, Tom. Aime-moi.

Katie s'allongea dans la poussière, tirant Tom sur elle pour qu'il la recouvre de son

corps.

— Aime-moi, Tom, murmurait-elle. Aime-moi.

Elle écarta ses jambes pour mieux s'ouvrir à lui.

Tom posa une main sur son ventre. Mais entre ses jambes, ce n'est pas un sexe entrouvert qu'il découvrit. C'était un livre ouvert, non pas déposé devant elle, mais intégré à sa chair. Ses cuisses formaient la couverture du livre grand ouvert. Ses poils pubiens inscrivaient d'étranges symboles sur les pages. Celles-ci se mirent à battre, comme mues par un vent violent, claquant tel un jeu de cartes. Lorsqu'elles s'arrêtèrent, ce fut pour dévoiler un trou où les pages semblaient manquer, comme si elles avaient été dévorées par la pourriture, la corruption.

— Je t'en prie !

— Aime-moi, Tom. Aime-moi.

— Je t'en prie ! la pressa-t-il.

— *De profundis*, siffla Katie.

Elle rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire vicieux, tel un caquètement de sorcière, jusqu'à ce que tout son corps soit pris de convulsions et s'effondre sur le livre. Celui-ci prit feu en une éruption bruyante, jetant des cendres et des étincelles dans l'atmosphère pour ne laisser qu'une odeur de brûlé aux relents de baume.

Tom leva la tête et hurla à la lune. Lorsqu'il leva les yeux, une ombre se tenait devant lui. C'était le moine miniature, et ses yeux d'un blanc laiteux roulaient dans leurs orbites. Il tendit le doigt dans la direction approximative de Tom.

— Homme ou esprit ? cria-t-il. Es-tu homme ou esprit ?

— Bon sang, dit Tom à Sharon juste après sa première rencontre avec Tobie, ça ne marchera jamais.

— Laisse-lui une chance, siffla Sharon. Ne la sous-estime pas. Et souviens-toi que tu as droit à un traitement de faveur.

Au Bet Ha-Kerem, Tobie avait cessé d'admettre des hommes, comme patients ou comme résidents, depuis le jour où Ahmed avait eu sa crise de folie. Durant cette période assez intense, Ahmed s'amusait à s'introduire nuitamment dans la chambre d'une des femmes ou à coincer les patientes externes au hasard des couloirs. Nu et considérablement excité, il tendait à sa proie un couteau de cuisine émoussé et la suppliait de trancher ce qu'il considérait comme la racine de tous ses problèmes. Mais si Ahmed effrayait les femmes à qui il présentait son étrange requête, il n'avait jamais fait le moindre mal à aucune d'entre elles et était plus dangereux pour lui-même que pour son entourage. À l'époque, Tobie redoutait qu'une des patientes, noyée dans les méandres de sa propre folie, ne le prenne au mot.

Sharon dut insister lourdement auprès de Tobie pour qu'elle accepte de rencontrer Tom.

— Rien que pour voir si tu arrives à lui tirer un mot, dit-elle. Moi, il refuse de me parler.

— Je suis déjà prise vingt-cinq heures sur vingt-quatre. Comment veux-tu que je fasse ?

— Ne t'occupe pas de mon groupe. Fiche la paix au comptable. Laisse donc la gouvernante se débrouiller. Cesse de faire des descentes éclairs dans les cuisines. Tu peux bien me faire cette faveur.

— Une demi-heure. C'est tout. Je lui consacre une demi-heure et pas une seconde de plus.

— Tu es une *sherbet*, fit Sharon avant de l'embrasser.

— Inutile de me lécher la pomme. Et d'ailleurs, c'est une noix ou un oignon ?

En terme de thérapie, on employait des métaphores à base de fruits et légumes. Certains patients s'ouvraient facilement, comme une orange, pour révéler une masse spongieuse et gluante. D'autres devaient être ouverts de force, comme une noix. Les oignons étaient du genre trompeur : ils faisaient comme s'ils se dévoilaient, peau après peau, mais vous n'aviez pas pour autant l'impression de faire des progrès. Parfois, avec les oignons, c'était le thérapeute qui finissait en larmes.

— Oignon, dit Sharon.

Maintenant que Sharon avait convaincu Tobie de voir Tom l'Oignon, il ne lui restait plus qu'à convaincre Tom l'Oignon de venir voir Tobie la Lame.

— Que dalle, dit Tom.

Mais Sharon était décidée. Elle lui rappela la nuit précédente dans le jardin et l'état dans lequel elle l'avait retrouvé.

Après qu'il l'eut brutalisée, elle était partie avec la ferme intention de le laisser planté là. Mais lorsqu'elle atteignit sa voiture, sa colère était retombée. Elle s'était assise devant son volant le temps de remettre ses idées en place. Néanmoins, elle comptait bien lui dire ses quatre vérités dès qu'il viendrait la rejoindre. Le temps passa, et elle finit par s'inquiéter. Puis elle entendit son hurlement d'animal blessé.

Lorsqu'elle atteignit l'endroit où elle l'avait laissé, le moine nain faisait de son mieux pour aider Tom, nu et barbouillé de poussière, à se relever. Il ne cessait de balbutier le nom de Katie.

— Merci, dit Sharon au moine. Je vais m'occuper de lui.

— Il est en piteux état, dit le moine.

Ses yeux laiteux semblaient chercher à la localiser quelque part dans le ciel.

— En effet.

Elle réussit à le rhabiller, et le moine leur ouvrit la porte.

— Est-ce que tu te souviens de ce qui s'est passé la nuit dernière, Tom ?

En fait, il se rappelait tout.

— Donc, tu dois admettre que tu es mal en point, conclut Sharon. Va trouver Tobie, puisque tu refuses de me parler.

Sharon n'en resta pas là et continua de l'aiguillonner jusqu'à ce qu'il accepte de prendre un premier rendez-vous. Lorsque Tobie l'appela « *chéwi* » pour la troisième fois, Tom se mit à la détester avec ardeur. Puis elle affirma qu'elle ne pouvait pas le recevoir tant que Sharon n'était pas rentrée chez elle.

— J'ai trop à faire, *chéwi*. Et Sharon est trop occupée pour t'avoir sur les bras.

Ainsi, il repartit avec pour conseil de revenir plus tard. Avant de quitter le centre, il se lança à la recherche de Sharon. Celle-ci se trouvait dans la cuisine et discutait avec une autre femme. Lorsqu'il entra, toutes deux lui firent signe de parler bas.

— Eh bien ? dit Sharon.

Tom secoua la tête.

— Ça ne marchera jamais.

Les yeux de Sharon lancèrent quelques missiles nucléaires en direction de Tom.

— Bon, bon, concéda-t-il. Juste cette fois.

Et il s'en alla tout en sachant que l'autre femme devait déjà agonir Sharon de questions le concernant.

Comme cela était prévu, il revint quelques instants avant le départ de Sharon. Elle le prit à part, l'embrassa et lui promit un jugement équitable. Puis elle le parqua dans une pièce immaculée, aux murs couleur de magnolia, aux tapis et aux coussins de fauteuils recouverts de Nylon, où une série de chaises en fer formaient un cercle. Là, elle lui dit d'attendre Tobie.

Au bout d'un quart d'heure, celle-ci passa la tête par la porte et lui fit un signe de la main, agitant ses doigts comme les pattes d'une araignée.

— J'arrive, *chéwi*, j'arrive.

Puis elle repartit. Tom resta sur le gril une bonne vingtaine de minutes avant que Tobie ne réapparaisse. Il se sentait énervé, irritable. Il ne savait pas qu'avant de partir, Sharon avait dit à Tobie :

— Laisse-le poireauter, qu'il soit sur les nerfs.

Tobie s'assit.

— Tu veux du café ?

— Non, répondit-il froidement.

— Moi si.

Et elle repartit cinq bonnes minutes pour revenir avec un plateau et deux tasses. Elle s'assit et se frotta les mains.

— Cet endroit te convient ? Je n'aime pas cette assemblée de chaises vides. On dirait que la pièce est remplie de fantômes.

— Ça me va.

— Sûr ?

— Certain.

— Parfait. Eh bien, buvons donc ce café avant d'en venir aux choses sérieuses. Du lait ?

Tom se laissa donc servir de force. Avec beaucoup d'ostentation, Tobie lui offrit du sucre, qu'il refusa, puis un biscuit au gingembre, qu'il accepta. Finalement, lorsque le rituel du café fut accompli, ils posèrent tasses et soucoupes sur les chaises voisines et Tobie manifesta son intention de commencer la séance.

— Eh bien, *chéwi*. Nous y voilà. Alors, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Pardon ?

— D'après ce qu'a dit Sharon, j'ai cru comprendre que tu avais quelque chose à me dire. Alors vas-y. Je suis là. (Elle mit sa main en cornet sur son oreille d'un geste théâtral.) Je suis tout ouïe.

— Vous vous moquez de moi.

— Quoi ? Pourquoi est-ce que je me moquerais de toi ?

— Il doit y avoir un malentendu. D'après Sharon, c'est *vous* qui aviez quelque chose à *me* dire.

— Mais je ne te connais ni d'Ève ni d'Adam. Que pourrais-je bien te dire ?

Tom secoua la tête, incrédule. Tobie consulta sa montre.

— Je ne veux pas te presser, *chéwi*, mais nous n'avons pas toute la vie devant nous. Une demi-heure, en fait. Il faut que je m'occupe de l'anniversaire d'une de ces dames. En général, on prépare un gâteau et tout le tralala.

Tom la dévisagea, interdit. Que pouvait bien mijoter Sharon ? Pourquoi était-il là ? Pas pour écouter cette vieille chouette aux cheveux teints en bleu qui parlait de gâteau d'anniversaire.

— Sharon m'a dit que je devais aller vous trouver, c'est tout.

Elle eut un doux sourire, puis parut remarquer une tache sur sa jupe et se mit à la frotter énergiquement.

— Elle semblait vouloir que je vous parle, insista Tom.

— Parler ? Mais de quoi, *chéwi* ?

— Elle pense... eh bien, elle pense que je traverse une sorte de crise.

— Et pourquoi ?

— Elle a toutes les raisons de le croire. Surtout après ce qui s'est passé hier soir. Mais...

— Que s'est-il passé hier soir ?

— Eh bien, soupira Tom, je me suis retrouvé nu comme un ver dans le jardin de Gethsémani, c'est pour...

— Et ce n'est pas dans tes habitudes, n'est-ce pas, *chéwi* ?

— Quoi ? Bien sûr que non, ce n'est pas dans mes habitudes ! Je ne vais pas...

— Donc, *chéwi*, tu admets qu'il y a bel et bien un problème.

— Pas vraiment, plutôt un...

— Eh bien, s'il n'y a ni crise ni problème, qu'y a-t-il ? Il faut avoir de bonnes raisons pour se retrouver à poil dans le jardin de Gethsémani, tout de même...

— Écoutez, explosa Tom, c'est vous qui me demandez de parler, et chaque fois que je commence une phrase, vous ne me laissez pas finir !

Tobie passa d'une fesse sur l'autre et tapota ses cheveux comme pour les remettre en place. Puis elle décocha à Tom un sourire éblouissant de gentillesse.

— Désolée, *chéwi*.

Exaspéré, Tom reprit le fil de la discussion.

— Bon. C'est vrai, je suis d'accord pour dire qu'hier soir, au jardin de Gethsémani, j'ai eu un coup de folie.

— De folie ? C'est quoi, être fou ? Tu avais bu quelques bières. Pourquoi pas ? Parfois, j'ai envie de retirer mes vêtements et de faire des trucs dingues. Ne me regarde pas comme ça. Oui, même à mon âge.

— Non, ce n'était pas l'effet de la bière.

— Alors quel genre de coup de folie était-ce ?

— Je ne sais pas. Cela a commencé... eh bien, j'ai essayé de violer Sharon.

— La violer ! Je croyais que vous étiez amants ! Est-ce que tu ne la sautes pas tant que tu veux ?

Tom n'avait pas l'habitude d'entendre ce genre de termes sortir de la bouche d'une dame si âgée qu'on l'aurait plutôt imaginée en train de préparer des confitures. Elle remarqua son trouble.

— Qu'y a-t-il ? On ne peut plus parler en adultes ? Mettons-nous bien d'accord, *chéwi*. Ton papa a sauté ta maman et ta maman s'est fait sauter par ton papa. Tout comme mes parents et les parents de mes parents. C'est comme ça qu'on nous a tous fabriqués. Voilà une des deux choses dont tu peux être sûr. La seconde, c'est qu'un jour ou l'autre, tu vas mourir. Tout le reste n'est que littérature. Donc, si on ne peut parler ni de sexe ni de mort comme deux adultes responsables, sans penser que l'un ou l'autre de ces sujets est sale, tabou ou tout ce que tu veux, en ce cas, autant que tu ailles parler à un rabbin ou un de tes prêtres plutôt que de nous faire perdre notre temps. Tu me suis ?

Oui, Tom l'avait suivie.

— C'est vrai, nous sommes amants. Et ce n'était pas exactement un viol, mais je... Elle disait « non » et je ne voulais rien entendre, ce que, je tiens à le souligner, je n'avais encore jamais fait – ni avec elle, ni avec une autre femme. Je ne sais pas ce qui m'a pris pour que je me conduise ainsi.

— Que faisiez-vous là-bas ?

— Où ?

— Là-bas, dans le jardin.

— Je ne sais pas. J'avais envie d'y aller.

Il y eut un long silence. Tobie présuma qu'il n'épiloguerait pas sur ses raisons de se trouver là-bas à ce moment-là.

— Voyons un autre aspect. Lorsque tu te conduisais ainsi avec Sharon, à quoi pensais-tu ?

— Je me sentais mal. J'avais honte.

— Non, ça, c'est maintenant. Essaie encore. Il y réfléchit avant de répondre :

— J'étais en colère.

— En colère contre Sharon ? Qu'est-ce que elle t'avait fait ?

— Pas Sharon. Elle n'a rien fait.

— Alors contre qui étais-tu en colère ?

Tom avait chaud. Une pellicule de sueur se forma sur son front. Il était anxieux, en plus. Il tripota le lobe de son oreille.

— Je... ce n'est pas...

— *Chéwi*, dit-elle en consultant sa montre. Je sais que j'ai promis de te consacrer une demi-heure, mais il va falloir que je file. (Elle se leva et se dirigea vers la porte.) Juste au moment où cela devenait intéressant. Tu ne trouves pas ? Reviens donc demain à la même heure. Et sois gentil, rince ces tasses dans l'évier, d'accord ?

Tom la regarda en silence, incrédule. Après que la porte se fut refermée sur elle, il se gratta la tête et, à son corps défendant, se mit à ramasser les tasses.

Il les porta à la cuisine, où se tenait une femme aux longs cheveux sombres et au

visage blanc comme la lune. C'était elle qui discutait avec Sharon tout à l'heure. Elle le toisa froidement, les bras croisés, adossée à l'évier. Elle ne fit pas mine de s'écarter alors que Tom passait les tasses sous le robinet et les posait sur l'égouttoir.

— Je m'appelle Christina, dit-elle. Vous êtes l'ami de Sharon ?

— Oui.

— Je le savais. Je sais bien des choses. Je peux voir à travers vous. Comme si vous étiez transparent.

— Formidable, dit Tom.

Et il s'empressa de quitter le centre de réhabilitation.

En rentrant chez elle, Sharon fut contente de profiter de l'espace que lui laissait l'absence de Tom. Elle disposait d'une heure de solitude avant la fin de son entrevue avec Tobie. Elle ne s'était pas lassée de lui pour autant : au contraire, la profondeur de ses sentiments pour Tom l'inquiétait. Ce qu'elle avait considéré comme un acte de charité, presque une concession à son instinct maternel, s'approchait de plus en plus d'une véritable liaison amoureuse. Et elle était heureuse de disposer d'une heure de tranquillité pour étudier la situation.

Sharon était paradoxale : pour elle, l'amour physique lui permettait de tenir les hommes à distance, comme pour dire : *voilà, jamais vous ne dépasserez ce point d'intimité, tout le reste m'appartient, maintenant que faites-vous ?* Parfois, elle les rendait dingues. Les plus forts se mettaient à pleurer. Son attitude lui avait valu bien des reproches et un nombre impressionnant d'insultes. « Salope. » « Putain. » Car la vanité masculine faisait qu'après une victoire sexuelle, ses amants devaient aussi gagner sa dévotion, comme un trophée qu'ils pourraient exhiber. Et si ce n'était pas dans ses intentions – comme la plupart du temps – les hommes en question boudaient ou se mettaient en colère. L'indifférence de Sharon était considérée comme une grave menace.

— À l'époque du lycée, Tom et toi étiez amants, non ? avait demandé Katie avec candeur lors d'une des visites de Sharon.

En cette occasion, Sharon était venue pour qu'elles puissent aller voir ensemble une pièce féministe. En fait, les théories faisandées qu'exprimait l'auteur les avaient tant ennuyées qu'elles étaient parties au milieu de la représentation. Pour elles, l'acte II se déroula dans un bar à vins.

C'est là que Katie posa sa question, et d'une façon si directe que Sharon se sentit rougir.

— Oui. Mais une fois, une seule. Et on était bourrés. C'était l'horreur.

Katie la regarda et cligna de l'œil. Sharon tenta de cacher derrière ses mains son visage rougissant.

— On était complètement soûls. Je ne sais même pas si on l'a vraiment fait, ni comment. Et au matin, on s'est réveillés au milieu des odeurs de curry, d'ail et de pisse de chat. Pas très romantique.

— Et cela vous a découragés ?

— Oui, mentit-elle, ce doit être ça.

Elle devait regretter ce mensonge. Katie voulait lui parler d'égal à égal afin de surmonter un obstacle potentiel dans leur relation, et elle lui avait donné la réponse que

Katie voulait entendre – d'après elle – au lieu de lui dire la vérité. En fait, cette nuit avinée l'avait grandement déçue, mais elle ne l'avait jamais admis. Ni à Katie ni à Tom et, pendant longtemps, elle-même l'avait nié de toutes ses forces.

Cette conversation de bar s'était dissipée lorsque deux beaux jeunes hommes arborant des coupes de cheveux identiques s'étaient présentés à leurs tables.

— Super ! s'était exclamée Katie, on vient nous faire la conversation. Asseyez-vous, les gars. Voyons comment vous vous en tirez.

Toutes deux allumèrent sans pitié les deux jeunes hommes, qui devaient avoir dix bonnes années de moins qu'elles. Lorsque l'heure de fermeture se fit proche, Sharon plongea ses ongles dans la cuisse du plus proche.

— Vous connaissez ce fameux moment où les filles vont se repoudrer le nez en parlant de vous ?

— Hé ? dit-il en grimaçant. Quoi ?

— Et pendant notre absence, vous pouvez nous commander deux tequilas-rapido, d'accord ? Mettons deux doubles.

Puis elle escorta Katie jusqu'aux toilettes. Celle-ci éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu mijotes ? fit-elle depuis son cabinet tout en baissant sa culotte.

— Tu es partante ? lança Sharon depuis le W.-C. d'à côté.

Katie se contenta de rire plus fort encore. Lorsqu'elle ressortit, Sharon faisait semblant d'examiner un sourcil dans le miroir.

— Tu es partante, disais-je ?

— Que veux-tu dire ?

— Qu'on peut les laisser nous raccompagner chez eux. Tu pourras toujours dire à Tom que je t'ai traînée dans une boîte.

Katie cessa de rire et croisa le regard de Sharon dans le miroir.

— Non, Sharon. Ce n'est pas la règle du jeu.

Et Sharon eut encore plus de regrets. Surtout parce que Katie s'était rendu compte qu'elle passait un examen. Elle savait que Sharon ne s'intéressait guère aux deux garçons coiffeurs qui les attendaient dans le bar. Elle voulait juste la pousser à trahir Tom.

Katie savait, et elle savait qu'elle savait. Mais elles ne pouvaient admettre ouvertement cette forme de télépathie si présente entre femmes, et Sharon n'avait pas d'autre choix que de faire son numéro jusqu'au bout. Lorsqu'elles sortirent des toilettes, elles trouvèrent deux tequilas pétillantes qui les attendaient.

— Eh bien, dit Sharon, j'étais partante pour une nuit de débauche, mais ma copine a dit non, et nous devons nous serrer les coudes entre femmes.

Cet épisode était la seule et unique ombre qui existât entre Katie et Sharon et, si elles ne l'oublièrent pas, elles réussirent à la minimiser.

— Tu ne devrais pas faire du sexe une religion, lui dit Katie au retour.

— Pourquoi pas ? rétorqua Sharon. C'est bien ce qu'ont fait les chrétiens.

Depuis ce soir-là, trois années s'étaient écoulées. Dans son appartement de Jérusalem, il restait à Sharon une heure à tuer avant le retour de Tom. Elle retira ses chaussures et alluma des bougies pour éclairer la pièce avant de tirer les rideaux. C'était le rituel qu'elle employait pour compenser le stress de son travail. Mais cette fois-ci, elle voulait penser à Tom.

Le *Requiem* de Mozart. Son morceau de musique préféré. Celui qui la détendait le mieux. L'émotion que ce morceau suscitait en elle n'avait rien de religieux ; au contraire, elle trouvait moyen de s'y perdre jusqu'à effacer toute conscience. Souvent, elle s'endormait ou dérivait entre la veille et le sommeil pendant que la musique se dévidait. La force du *Requiem* l'emmenait dans un couloir de vinyle noir glissant, comme si elle descendait les spirales du disque qui tournait lentement sur le tourne-disque, des crevasses de plus en plus escarpées au fil de sa progression. On aurait dit qu'elle plongeait dans ce continuum vertigineux qui réside aux frontières du sommeil, éventée par le rêve, et la musique en était comme transcendée, devenant un bref instant une lumière fragmentée avant de redevenir son, mais cette fois-ci sous la forme d'une voix, séduisante, familière, insistante : *aide-le. Il faut que tu l'aides.*

C'est cette voix qui poussa Sharon à ouvrir les yeux. Elle s'était assoupie dans son fauteuil. Le saphir glissait sur la bordure du disque, et ce déclic monotone se répétait à l'infini. Elle devait s'être endormie, mais était consciente des mots qui avaient résonné dans son esprit. Les bougies avaient légèrement baissé, et leurs flammes droites émettaient une pulsation lumineuse jaune. Le tourne-disque continua son cliquetis provocant.

Tic. Tic. Tic.

Elle alla remettre en place la tête de lecture et éteignit la chaîne. En se retournant, elle se raidit et lâcha le saphir qui retomba sur son disque bien-aimé.

Une femme se tenait dans l'entrée séparant la chambre du salon. Elle était nue et, loin de regarder Sharon, consultait le lourd volume qu'elle tenait ouvert devant elle. Des tatouages fanés suivaient les contours de sa peau bronzée. Son visage était parcouru de traits évoquant une carte de la ville et ses yeux ressemblaient à des cailloux de pierre noire.

— Katie ? murmura Sharon.

Mais ce n'était pas elle. La silhouette continua sa lecture, remuant lentement les lèvres comme si elle lisait à voix haute. Elle semblait ignorer la présence de Sharon. Puis elle tourna une page. Le vélin se plissa et se replia dans sa main ; la page devint un oiseau blanc aux plumes recouvertes d'une écriture ancienne. L'oiseau sautilla hors du livre et fila vers Sharon. Une autre page tournée se métamorphosa instantanément en un nouvel oiseau ; puis une autre, et encore une autre. Les oiseaux tournèrent autour de la pièce avant de s'en aller, un par un, par la fenêtre ouverte.

Ce soir, avant que tu reviennes, j'ai rêvé de Madeleine.

— Toi aussi ? Tu es sûre que c'était bien un rêve ?

— Non, je n'en suis pas sûre. Je m'étais assoupie dans mon fauteuil. Je me suis levée et elle était là. J'ai cligné des yeux et elle a disparu.

— C'était un djinn ?

— Peut-être. Ou peut-être quelque chose d'autre, déguisé en djinn. Je ne sais pas ce qu'est un djinn.

— Je commence à m'en faire une idée.

— Tu crois qu'ils nous guettent dans la nuit ?

— Oui.

— Tu crois qu'ils nous surveillent quand on fait l'amour ? Est-ce qu'ils nous ont regardés, là, tout de suite ?

— Oui. Ils se tapissent dans l'obscurité et nous guettent. Mais je ne m'en soucie plus.

— Ohhh... quand tu m'embrasses le ventre comme ça... Fais-moi encore l'amour. Lorsque tu me fais l'amour, le djinn ne peut rentrer en moi. J'ai peur qu'ils rentrent en moi.

— Tu n'as pas peur que ce soit moi qui rentre en toi ?

— Jamais. Mais j'ai peur de cet amour que je te porte. J'ai peur de tomber amoureuse de toi, Tom.

— L'amour est-il un djinn ?

— Oui, je le crois. L'amour est un djinn, accroupi dans les ténèbres, attendant de nous posséder.

— Non. Le djinn vient lorsqu'il n'y a plus d'amour, lorsqu'il en a assez vu.

— Tu as raison. L'amour s'ennuie. L'amour se fatigue. Il veut s'en aller ailleurs. Mais lorsqu'il s'en va, il laisse un grand trou, une plaie béante, sanglante, creuse. Une demeure pour djinn. C'est pour ça que j'ai peur de l'amour. Ne me pousse pas à t'aimer, Tom. Ne me fais pas ça.

Quoi, Katie ? Pourquoi refuses-tu de parler de Katie ? Tobie n'était certainement pas du genre à prendre des gants. Elle aspira bruyamment son café et laissa tomber sa tasse sur la soucoupe. Au début de cette deuxième séance, elle avait ordonné à Tom d'aller dans la cuisine et de faire lui-même le café, et se mit en colère lorsqu'il oublia d'amener les biscuits.

— Des gâteaux au gingembre, *chéwi*. Tu les trouveras dans le buffet. Je ne peux pas travailler sans biscuits.

Dans la cuisine, Tom avait aussi trouvé Christina. Elle était assise devant la table de Formica, ses longs cheveux cascasant autour d'un verre d'eau qu'elle n'avait pas touché.

— Salut, avait dit Tom.

Elle l'avait ignoré et n'avait même pas tourné la tête vers lui. Lorsqu'il retourna dans la salle, celle de leur première rencontre, Tobie avait changé leurs chaises de place pour les installer face à face avec une troisième juste à côté.

— Pourquoi cette troisième chaise ? demanda Tom.

Tobie haussa les épaules.

— Pour quelqu'un ou pour personne, c'est selon. Alors, parlons de Katie.

— Parlons-en, en effet.

Tobie posa une petite main sur son bras.

— Tu connais cette notion de soulagement par la parole ? Ce n'est pas une blague. C'est très important.

— Oui.

— Alors parle-moi d'elle.

— Que voulez-vous savoir ?

— Où est-ce le plus douloureux, *chéwi* ? Où as-tu mal ?

Tom ne se laissa pas démonter. Tobie semblait lasse.

— C'est bien pour ça que je ne prends plus d'hommes dans le centre. Pourquoi s'en soucier ? Vous êtes trop bêtes. Pourquoi gaspillerais-je mon énergie ? Pour que vous prétendiez que je ne sais pas de quoi je parle ? C'est bien pour Sharon que je fais ça. D'accord, n'en fais qu'à ta tête. Commençons par son enterrement. Que peux-tu me dire ?

— On l'a incinérée. Rien d'inhabituel. Vite fait, bien fait. Un prêtre qu'elle ne connaissait même pas. Quelques palabres standard. Le rideau tombe. Fini. Au suivant.

— Tu m'as l'air bien amer.

— Comment pourrait-il en être autrement ?

En effet, se dit Tom. La mort d'un être cher se ramenait alors à une série de rites qui remplissaient leur fonction ou vous laissaient profondément insatisfaits. Mais lors des funérailles de Katie, c'était cette impression d'efficacité institutionnalisée qui l'avait le plus choqué, cette exécution routinière du processus. La façon dont le prêtre s'était glissé dans le rituel avait quelque chose de terrifiant, comme si le tout était une mécanique bien huilée. Il avait balancé quelques mots doucereux à la face du défunt comme on aurait jeté une poignée de sel anonyme. Tom eut l'impression d'assister à une pendaison dont il aurait uniquement vu s'ouvrir la trappe. Puis on avait emmené le cercueil pour le fourrer dans une voiture noire. Et le silence retombait. On s'était débarrassé du défunt, mais personne n'était affecté, comme s'il ne s'agissait que d'un film ; et bon sang, même la pluie était au rendez-vous. Ensuite, tout le monde avait défilé devant lui pour marmonner quelques mots de consolation avant de rentrer ; mais lui se retrouvait avec l'impression que, quelque part, un corps était suspendu à une corde et hurlait toujours en donnant des coups de pied.

— Comment ta femme est-elle morte ?

— Un arbre lui est tombé dessus.

— Ce n'est pas très habituel.

— Elle était sur la route, par un soir de tempête. En Angleterre, cela n'a rien de rare en automne. Le vent a abattu pas mal d'arbres. L'un d'entre eux est tombé sur sa voiture alors qu'elle rentrait de l'église.

— Était-elle seule dans la voiture ?

— Oui.

— Pas de bol.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Alors pourquoi est-ce que tu t'en soucies autant ?

Tom leva les yeux.

— Ce n'est pas facile, vous savez.

— Je sais, *chéwi*. Pour moi non plus, si tu veux savoir. Il n'est jamais si facile de se comporter en adulte.

Tom tomba la tête la première dans un abîme de silence. S'il attendait que Tobie l'en sorte, ce fut en vain. Il ne s'écoula guère plus de cinq minutes, mais le temps est difficile à évaluer lorsque chaque seconde grossit et s'enfle dans un vide hurlant. Finalement, il la regarda et vit que ses yeux gris étaient posés sur lui et attendaient patiemment.

— Quoi ?

— Tu allais me dire pourquoi tu t'en faisais tant depuis sa mort.

La porte s'ouvrit. Christina entra et, sans demander la permission, alla s'asseoir sur la troisième chaise. Tom regarda Tobie.

— Ici, nous avons une forme de fonctionnement libre, *chéwi*. Tout le monde aide tout le monde. Ce qui veut dire que personne n'est le patient et personne n'est le docteur.

Christina et toutes les autres femmes de ce centre ont un vécu et des intuitions qui peuvent toujours servir aux autres.

Christina fixait le vide, droit devant elle. Si Tobie voulait suggérer qu'elle pouvait lui servir de thérapeute, Tom commençait à se demander s'il était vraiment tombé aussi bas.

— Assez bas, dit Christina.

— Quoi ? fit Tom.

— Tu m'as entendue.

— J'ai entendu, mais je ne...

— Oh, merde.

— Pas d'agressivité, fit Tobie d'un ton raisonnable.

— C'est lui qui fait preuve d'hostilité, pas moi.

— Mais je n'ai...

Christina l'ignora et se tourna vers la vieille dame.

— Je fais de mon mieux, Tobie. Mais tu as entendu ce qu'il laisse sortir ? Comment peut-on faire preuve de reconnaissance ? Son esprit est en dehors de son crâne. Merde, s'il reste comme ça, je m'en vais.

Elle se leva, faisant tomber sa chaise, et quitta la pièce. Après son départ, Tom regarda Tobie, qui tapotait sa nuque.

— Tu allais me dire pourquoi tu t'en faisais tant depuis sa mort.

Bizarre. Elle semblait répéter ces mots du même ton qu'avant l'intervention de Christina. Tom regarda la chaise. Celle-ci s'était redressée, mais il n'avait pas vu Tobie la ramasser.

— Tu m'as l'air éberlué, Tom.

— De quoi parlait-elle ?

— Qui ça ?

— Christina. Que voulait-elle dire en parlant de reconnaissance ?

— Je ne te suis plus, *chéwi*. Qu'est-ce que Christina vient faire là-dedans ?

— Elle vient d'entrer et a renversé sa chaise.

Tobie le regardait fixement.

— Personne n'est entré, *chéwi*. Ni Christina ni personne d'autre.

Tom lui jeta un regard noir. Jouait-elle un jeu quelconque ?

— Attendez-moi.

Il se leva, quitta la pièce et alla dans le couloir. Christina était toujours dans la cuisine, face à la table, son verre d'eau devant elle.

— Est-ce que vous venez d'aller dans l'autre pièce ? Répondez-moi.

Christina ne réagit pas. Tom approcha son visage du sien, agressif. Elle ne cilla même pas. Puis elle retroussa les lèvres pour donner une expression à mi-chemin entre un sourire et un rictus. Tom retourna dans la pièce.

— Tu m’as l’air bien énervé, dit Tobie. Qu’est-ce qui peut bien te mettre dans cet état ?

— Bon sang ! J’ai vu – ou cru voir – Christina se joindre à nous. Elle s’est assise sur cette chaise. Elle vous a parlé de reconnaissance.

— Qu’est-ce qui est écrit là ?

Tobie désigna un écriteau accroché au mur qui disait :

Soyez reconnaissant envers ceux que vous rencontrez ici car ils vous donnent une chance de vous améliorer.

Tom eut un soupir.

— Alors tu as fait la connaissance de Christina, hein ? Sharon lui fait beaucoup de bien. Christina est comme un poste de radio qui ramasse tout ce qui traîne sur les ondes. Mais lorsque tu l’allumes, tu ne sais pas sur quoi tu vas tomber. Des interférences. Des radios pirates. Des signaux de police. Quoi qu’on fasse, pas moyen de la stabiliser sur une fréquence. Non, Tom, elle n’est pas rentrée dans cette pièce. Mais quelqu’un l’a fait. Et je crois que nous savons tous les deux de qui il s’agit, n’est-ce pas, *chéwy* ?

— Vraiment ?

— Oui. Oh, oui, nous savons très bien de qui il s’agit. N’est-ce pas ?

— Elle revenait de la messe. C’était un dimanche.

— Elle était très pieuse ? demanda Tobie.

— Elle l’est devenue durant ses derniers mois ; avant, rien du tout. C’était moi qui conservais quelques vestiges de foi. Et tout au début, elle n’aimait pas ça. Et Sharon non plus. En fait, c’est Sharon qui m’a sevré de religion lorsque nous étions au lycée.

— Ça lui ressemble. Mais c’est de Katie que nous parlons, pas de Sharon.

Tobie ne le laisserait pas s’écarter du sujet.

— Ce matin-là, le vent soufflait fort. Même avant son départ.

Tom se rappelait la couleur du ciel, semblable à du fer chauffé à blanc. Il se rappelait avoir vu la cime des arbres malmenée par les bourrasques alors qu’elle montait dans sa voiture. Une nouvelle fois, elle lui demanda s’il voulait venir avec elle. C’était devenu un rituel entre eux. « Tu viens ? » « Non. » Mais ce matin-là, elle avait présenté sa requête d’un ton bien particulier, comme si elle retrouvait toute sa signification. La question résonna comme une cloche. Ce matin-là, elle s’était maquillée à la hâte, appliquant une couche trop épaisse comme pour cacher tout ce qui se fendillait à l’intérieur d’elle.

Et la voiture refusa de démarrer. Il se souvint d’avoir attendu près de la porte avec un sentiment de désespoir alors que le démarreur couinait en vain, encore et encore. La pluie avait détrempé le système électrique. Il avait peur qu’elle ne change d’avis et reste à la maison. Finalement, il avait enfilé ses chaussures pour aller l’aider. Il avait ouvert le capot et essuyé les bornes électriques avant de tenter lui-même de faire partir le moteur en marmonnant :

— Démarre, bon sang, démarre.

Finalement, le moteur avait toussé et craché une fumée grasse avant de prendre vie. Elle se plaça devant le volant, sans un mot. Ils ne s’embrassèrent pas, leurs regards ne se

croisèrent même pas. Et la voiture s'éloigna. Ce devait être la dernière fois que Tom la voyait.

— Tu ne voulais pas aller avec elle ? demanda Tobie.

— Je n'y serais pas allé de toute façon.

— Comment ça ?

— Il fallait... ce matin-là, j'avais rendez-vous. J'avais quelqu'un à voir mais, même si ce n'avait pas été le cas, je ne l'aurais pas accompagnée.

L'église où se rendait Katie se trouvait à près de vingt kilomètres de chez eux. Il y avait plus proche, mais c'était un édifice médiéval tout en pierre, mi-saxon, mi-normand, qu'ils avaient découvert au cours d'une promenade. Katie était tombée amoureuse du clocher incliné et des étranges inscriptions sur les pierres tombales du XVII^e siècle ; des gargouilles rongées par les pluies et, à l'intérieur, des bas-reliefs qui rêvaient sous des siècles de patine ; des fonts baptismaux craquelés et du relent de fleurs agonisantes ; de la splendeur pyrotechnique des vitraux ; et du poids d'interminables prières gravées dans les murs de pierre comme des livres de messe.

Et plus que tout, elle fut transportée par son plus grand trésor, quelque chose qui se trouvait à l'extérieur, sous le clocher, préservé des iconoclastes uniquement parce qu'ils ne pouvaient l'atteindre ou étaient écoeurés par leur propre vandalisme. Sous une niche perpendiculaire en verre filé se trouvait une statue précieuse de Marie, la sainte patronne. Préservée de la patine des siècles, ce n'était pas la Vierge Marie, pas la Mère, mais Marie la sombre, celle de l'ombre, la Marie sexuelle. Elle était représentée vêtue d'une robe, ses cheveux cascadeant sur ses épaules, tenant un vase rempli de baume entre ses mains tendues. Son regard était tourné vers le sud-est, parfaitement aligné, disait-on, avec l'emplacement de la ville de Jérusalem.

Madeleine, veillant depuis sa tour.

— Je pense à quelque chose, dit Tom, que je ne n'avais pas remarqué jusque-là. L'église où se rendait Katie était celle de Marie Madeleine.

— Est-ce si essentiel ?

— Non. Oui. Bon sang, je n'en sais rien.

— Cela pourrait l'être.

— Si vous le dites.

— Tentons autre chose. Avec qui avais-tu rendez-vous ce matin-là ?

— Personne. Ce n'est pas important.

Tobie consulta sa montre.

— Il va falloir en rester là pour aujourd'hui, Tom. Tu peux laver ces tasses ? Et peut-être que demain, tu voudras bien me dire avec qui tu avais rendez-vous le jour de la mort de ta femme.

La cuisine était déserte. Tom était soulagé de voir que Christina n'était pas là. Il lava et essuya soigneusement les tasses et – comme la dernière fois, Tobie lui avait reproché de n'avoir qu'à demi rempli sa tâche – les rangea à leur place. Alors qu'il quittait le bâtiment,

il vit Christina assise au soleil sur les marches.

— Hé, toi, l'appela-t-elle.

Il se trouvait au-dessus d'elle, sur le perron. Elle leva les yeux vers lui, mit sa main en visière pour se protéger du soleil et dit :

— Katie te passe le bonjour.

Dans certaines portions du tunnel, l'eau noire montait assez haut pour venir caresser les cuisses de Sharon, qui portait un short et des sandales de plastique. Les flots stygiens reflétaient le mince faisceau de sa lampe torche, créant l'illusion d'une brume immatérielle qui aurait nappé la surface. Sharon éclaira les murs et le toit au-dessus d'elle, dévoilant une masse de pierre brune rugueuse luisant faiblement sous l'assaut de la lumière.

Un clapotement retentit derrière elle. Ahmed venait de perdre pied et se cramponnait au mur pour ne pas perdre l'équilibre. Ils n'échangèrent pas un mot, et ce silence se prolongea alors qu'ils parcouraient encore une centaine de mètres.

— Tu n'étais encore jamais descendue là-dedans ? demanda Ahmed.

— Ce n'est pas une partie de plaisir.

Le tunnel d'Ézéchiél avait été conçu pour amener à l'intérieur de la cité l'eau d'une source bien cachée, ce qui pouvait se révéler très utile en cas de siège. C'était là, et là seulement, qu'Ahmed avait consenti à parler des djinns.

Lorsque Sharon avait quitté le centre ce soir-là, non sans embrasser Tom avant qu'il ne parte pour sa séance avec Tobie, elle avait suivi une impulsion subite et, au lieu de rentrer directement chez elle, était allée chez Ahmed. Comme d'habitude, il ne répondit que lorsqu'elle eut frappé quatre fois.

Il s'était rasé le crâne. Elle ne fit aucun commentaire. Cette manie le prenait de temps en temps : il prétendait que le djinn aimait s'accrocher aux cheveux des humains et expliquait par ce biais le fait que les moines, les sœurs et autres saints hommes et femmes se coupaient les cheveux avant d'entrer dans les ordres. Néanmoins, il lui parut nerveux et agité, et elle le lui dit.

— Cela fait une semaine que je n'ai pas fumé de haschisch. Et pas bu une goutte d'alcool. Rien. Pas même une cigarette.

— Ça ne peut pas te faire du mal. Et cela gardera le djinn à distance.

Il eut un rire amer qui se termina en toux.

— Tu n'y connais rien. Sans tous ces artifices, les djinns se multiplient à chaque instant. Tu n'y connais rien.

— Je crois que j'ai une crise de djinn, Ahmed.

— Je sais, dit-il avec le plus grand sérieux. J'attendais que tu abordes le sujet.

Ahmed parlait du djinn de deux façons. La plupart du temps, c'était sous forme de

raillerie, comme si son discours incessant sur les démons et les esprits était un gag récurrent entre eux deux, une plaisanterie que personne d'autre ne pouvait comprendre ; comme s'il savait lui-même que ce n'était qu'un tissu d'absurdités, mais faisait néanmoins semblant de le prendre au sérieux. Puis, parfois, sa voix baissait et se faisait plus douce, et les autres se demandaient si la plaisanterie ne se retournait pas contre eux.

— Je l'ai vu.

— Il se passe quelque chose. Je n'y comprends rien. Mais je sais qu'il y a un rapport direct avec mes sentiments envers Tom.

— Tu te fais toujours sauter par ce sale Anglais alors que je brûle d'amour pour toi ! avait-il crié avec colère. Regarde-toi. Tu me dégoûtes ! Tu es amoureuse de lui !

— Peut-être.

— Prends garde à l'amour. C'est le pire des djinns.

— C'est très sérieux, Ahmed. Il faut qu'on parle.

— Je *suis* très sérieux. Mais je n'aime pas parler du djinn. C'est le meilleur moyen de le faire apparaître.

— Ahmed, qu'est-ce que tu lui as raconté ? Qu'est-ce que tu lui as fourré dans la tête ? Quoi que ce puisse être, cela rejaillit sur moi.

— Alors toi aussi, tu commences à croire en l'existence du djinn ? Tu l'as bien cherché. Tu veux que j'aide ton ami, hein ? Eh bien d'accord, je vais y réfléchir. Mais nous ne pouvons pas en parler ici. Je ne veux pas que, cette nuit, mon appartement grouille de djinns. Viens, allons faire un tour.

— Pouvons-nous passer près du mur ? J'aime bien en faire le tour.

Mais elle ne s'y rendait jamais seule : elle ne s'y sentait pas en sécurité.

— Tu es folle ? Cet endroit grouille de djinns. C'est leur coin préféré. Certains vont même jusqu'à se déguiser en soldats israéliens. Non, il n'y a dans cette ville qu'un seul endroit où l'on peut parler d'eux sans courir le moindre risque.

— Mais où ?

Ahmed avait posé une main sur son bras. À nouveau, il parlait par chuchotement. Avec son crâne rasé et ses yeux brûlants, il avait l'air d'un fou.

— Je vais te montrer comment faire apparaître le djinn. C'est quelque chose que tu ne reverras jamais. Et crois-moi, tu n'en auras pas envie.

Exaspérée, mais refusant de se lancer dans d'interminables discussions, Sharon avait suivi Ahmed. D'abord, ils étaient passés chez elle pour prendre des vêtements adéquats, puis s'étaient rendus à l'entrée du tunnel, où Ahmed semblait connu. Le gardien l'avait accueilli comme un ami et lui avait certifié que les touristes étaient tous partis. Il allait s'occuper de la fermeture, affirma-t-il, ils ne seraient donc pas dérangés. Sharon se demanda combien de temps Ahmed pouvait passer là en bas.

Ahmed lui avait précisé qu'il fallait une demi-heure pour traverser le tunnel avant d'arriver au bassin de Shiloah. Ainsi ils marchèrent alors que le niveau de l'eau ne cessait de monter et baisser, que les murs se rapprochaient pour s'écarter ensuite, et que, parfois,

un affaissement du plafond les forçait à se courber. La clarté de leurs torches frissonnait sur les parois. Soudain, Sharon s'arrêta net. Elle avait vu briller une lumière droit devant.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura Ahmed.

Elle désigna le minuscule point de lumière qui s'avança avant de s'éteindre. Ahmed passa devant elle, et Sharon le suivit. Puis elle vit à nouveau la lumière et se figea.

— Il y a quelqu'un, siffla-t-elle.

Ahmed se retourna et dit d'un ton patient :

— Ne sois pas stupide. Ce n'est que le reflet de ta propre lampe.

Lorsqu'ils atteignirent le trait indiquant qu'ils étaient à mi-chemin, Ahmed désigna l'endroit où les anciens ingénieurs avaient fait la jonction entre les deux côtés du tunnel.

— C'est l'endroit le plus sûr de toute la ville. Là, nous pouvons faire apparaître le djinn sans courir trop de risques. J'ai bien dit : *sans trop* de risques. Passe-moi ta lampe.

Il l'éteignit ainsi que la sienne, et ils se retrouvèrent plongés dans des ténèbres immémoriales. Il faisait frais dans le tunnel et, à part une goutte d'eau s'écoulant de temps en temps du mur, il y régnait un silence de mort.

Ahmed parla dans l'obscurité. Elle l'entendit piétiner une eau invisible. Il la contournait.

— C'est l'endroit le plus ancien de la ville. Il remonte à une période située avant même les Cananéens. Là, des hommes vinrent s'installer bien longtemps avant que David ne vienne donner son nom à la cité. On l'a construit...

— Pourquoi est-ce que tu tournes autour de moi comme ça ? Ça me flanque le...

— LA FERME, CONNASSE, LA FERME ! Ne dis pas un mot ! Maintenant, il va falloir que je recommence.

Son éclat étonna Sharon. Elle commença à se demander s'ils avaient bien fait de descendre ici. Là où d'autres avaient peur d'Ahmed, elle affirmait toujours qu'elle lui faisait une confiance absolue. Jusqu'à cet instant, elle était sûre qu'il ne lui ferait jamais le moindre mal ; mais maintenant, elle sentait en lui une crise d'un nouveau genre. Tous les signes étaient là : le crâne rasé, le rejet soudain de toute drogue, cet entrain nouveau.

— C'est l'endroit le plus ancien de la ville, reprit-il tout en tournant autour d'elle, traversant les flots tout en répétant les mêmes mots dans le même ordre.

Entre chaque phrase, elle pouvait entendre sa respiration et le clapotis de ses chevilles fendant l'eau.

— On l'a construit autour de la source de Gion parce que les hommes de ce temps-là l'avaient reconnue. C'était, et c'est toujours, le nombril de la terre. C'est l'endroit d'où jaillit la puissance. Tout comme la graine reste dans la mémoire de la plante qui l'a créée, cet endroit est enchâssé dans le souvenir de ses origines. Les hindous ont un nom pour ce genre d'endroit : un « chakra ». Les Aborigènes l'appellent « jiva ». C'est le berceau du djinn.

La ville de Jérusalem est construite par-dessus. Mon peuple dit que la pierre sous le Dôme doré est en fait une immense résistance qui empêche l'énergie de cet endroit de se

répandre sur la Terre.

Ahmed continuait de décrire des cercles de plus en plus rapprochés. Sharon pouvait sentir son souffle sur sa nuque. Elle voulut lui dire qu'il lui faisait peur, mais elle n'osait pas parler.

— Mais il y a des fuites. Des vapeurs qui s'échappent de cet endroit. La ville est comme un immense esprit construit au-dessus de l'abîme, ivre des vapeurs de son propre rêve.

Ahmed battit lentement en retraite au cœur des ténèbres. Sa voix diminua jusqu'à ne plus être qu'un murmure.

— Drogée et rêvant. Et c'est là que les djinns trouvent le souffle de la vie. C'est là qu'ils sortent des rêves pour devenir réels. C'est l'endroit où ils sont engendrés.

Et il disparut.

Il n'y avait rien, que des ténèbres. Elle tendit l'oreille pour entendre sa respiration et ne perçut que le silence. Elle ne put même pas distinguer le moindre pas, le moindre clapotis. Tout ce qui lui parvenait, c'étaient sa propre respiration et les battements de son cœur.

— Ahmed, fit-elle à voix basse. (Puis plus fort :) Ahmed !

Sa voix rebondit comme une balle entre les parois.

— Mon salaud, tu n'as pas intérêt à me laisser moisir ici...

Sa voix se recroquevilla dans les nombreux replis de la pierre. Il avait emporté les deux lampes. Elle avança quelques mètres et, un instant, se retrouva désorientée. Par quelle direction étaient-ils venus ? Est-ce qu'il disait la vérité en prétendant qu'ils étaient au milieu du tunnel ? Elle fit à nouveau quelques pas et cria en heurtant la paroi humide. En tâtonnant, elle réussit à trouver la marque. Elle se surprit à l'agripper de ses ongles, comme si la gravité s'était inversée et qu'elle risquait de tomber en chute libre.

Puis elle prit conscience d'une autre présence dans le tunnel.

D'abord, ce ne fut qu'une respiration étouffée, et sa peau sembla se retourner sur elle-même comme un gant. Elle voulut parler, mais n'émit qu'un coassement.

— Ahmed ?

Pas de réponse. Cependant il y avait quelque chose dans l'eau à quelques mètres d'elle. Quelque chose de solide et d'imposant, une présence froide et dure. Une autre vague acide traversa sa peau. La bile lui monta à la bouche. Elle perçut la lente approche de la chose et s'agrippa au mur.

Une odeur familière frappa ses narines alors que deux pinceaux de lumière s'allumaient, braqués vers la surface de l'eau. Une forme se dessina dans les ténèbres et se dressa pour l'accueillir : celle d'une statue de la taille d'un être humain. C'était une représentation médiévale d'une femme aux longs cheveux, portant un vase d'onguents. Elle était gravée dans une pierre grise érodée. Sharon tendit la main pour la toucher : la pierre était incroyablement froide. La condensation s'amassait sur les joues glacées du visage gris, telle une haleine congelée.

Alors que les doigts de Sharon touchaient cette joue, la chaleur parut jaillir de ses

extrémités et la chose se transforma. C'était non plus une créature de pierre, mais un être de chair vivante qui se tenait devant elle. C'était une vieille femme qui avait rejeté son voile. Madeleine la tatouée, dégoulinante d'eau, les bras tendus, enserrant non pas un vase d'onguents, mais le cadavre d'un oiseau blanc allongé sur sa paume brune.

Sharon s'adossa au mur et laissa échapper un faible cri. Mais alors que l'image de Madeleine s'enflait devant elle pour s'extirper des flots, une onde parut la briser et la vision se reforma une seconde fois.

— Christina ! souffla Sharon face à sa cliente du centre de réhabilitation.

Christina se tenait là, en jeans et tee-shirt, lui souriant d'un air béat, dément presque. Elle ne répondit pas à l'exclamation de Sharon. Elle se métamorphosait déjà. Elle devenait Katie.

Ses mains étaient posées sur ses joues. Son visage était tordu par la fureur et sa bouche ouverte semblait crier, tenter de l'atteindre à travers le mur du temps, mais Sharon n'entendait rien. Elle posa une main sur son propre gosier étranglé.

— Quoi ? Qu'y a-t-il, Katie ? murmura-t-elle.

Mais Katie, torturée par son propre silence, continuait de l'appeler à travers les abîmes. Une ride traversa le fantôme et, à la place de Katie, apparut une nouvelle idole de pierre, cette fois-ci une déesse cananéenne sculptée dans la pierre jaune. Sharon ne put la voir qu'un instant avant que, telle une recreation kaléidoscopique, elle ne change encore. Cette fois-ci, elle arborait une forme vile et inhumaine, celle d'une créature mi-insecte, mi-reptile qui se dressait devant Sharon ; un être issu du limon originel, brillant comme un scarabée, et dont les fibrilles se tendaient vers elle. Lorsqu'il se métamorphosa une nouvelle fois, son visage fut celui de Sharon elle-même, ou du moins de son double, la bouche ouverte en un gémissement silencieux.

Paralysée, Sharon ne pouvait même pas donner substance à son propre cri. Puis elle vit à nouveau Ahmed qui la serra dans ses bras en tentant de la réconforter, de la calmer. Elle ne comprenait rien de ce qu'il disait. Alors qu'il l'éloignait de l'endroit où s'était produite la vision, elle cherchait encore des yeux une trace de l'ignoble créature qui avait surgi des ténèbres liquides.

Lorsqu'ils atteignirent le bassin de Shiloah, à l'autre bout du tunnel, elle s'assit, trop épuisée pour pleurer. Son propre reflet était redevenu normal. Ahmed se tenait à côté d'elle et lui caressait l'épaule de temps en temps.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Le djinn, bien sûr.

— C'est donc son apparence ?

— Je ne sais pas sous quelle forme il s'est présenté à toi. Elle est toujours différente.

— Mais la dernière de ses incarnations devait être sa véritable forme ?

— Je ne sais pas. Toi seule lui donnes une apparence. Toi seule.

— Mais si tu peux le faire apparaître ainsi, tu peux aussi le faire disparaître ?

— J'en suis incapable. Je suis trop amoureux de mon propre djinn.

Elle le regarda droit dans les yeux. Elle n'aurait pu dire s'il était fou ou sage au-delà de toute compréhension. Puis elle vit son propre reflet dans le bassin, en train de la regarder.

Qui était-il allé voir ce jour-là ? Ce jour où Katie était morte, où elle avait déraciné un arbre, l'avait magnétisé, l'avait livré à la tempête, l'avait supplié de tomber sur sa tête, ce jour où Katie s'était offerte à son propre martyre, son propre sacrifice. Il ne lui pardonnait pas d'être morte. Elle avait désiré cet accident. L'avait provoqué. Et, comme elle le souhaitait, c'était lui qui en payait le prix.

Avec qui avait-il rendez-vous ce jour-là ? Cette question, posée par Tobie juste avant qu'elle ne close la séance en s'en allant, le hanta sur le chemin du retour. Peut-être y aurait-il répondu si cette gorgone juive n'avait pas eu l'air si certaine de sa réponse. Elle savait. C'était une question d'instinct presque immédiat, un peu comme on touche machinalement la plaie ou l'hématome de quelqu'un d'autre sans même s'en rendre compte. Cette sorcière aux yeux bleus, cette armoire à glace grisonnante *savait*, et n'avait rien fait pour le cacher.

Sans son autosatisfaction béate, sans la délectation suffisante avec laquelle elle s'était tout de suite focalisée sur la racine même de son affliction, il lui aurait peut-être tout raconté. Et maintenant, il se demandait comment elle avait pu le manœuvrer pour qu'il aborde ce sujet. Et de quel genre d'endroit s'agissait-il exactement ? Quel genre de thérapie offrait-on aux internes du centre ? Et toutes ces conneries comme quoi n'importe qui pouvait assister aux séances alors même que l'on racontait ses secrets les mieux gardés. Cette lavette de Christina. Alors il était censé faire part de ses remords à une espèce de camée ? Alors qu'il n'aurait même pas dû se retrouver dans la même pièce que cette merdeuse ? Et tout ça parce que cette mamma juive *chéwie* pensait qu'il était libéral et politiquement correct de laver son linge sale en famille.

Tom était furieux. Il marchait à grandes enjambées dans la lumière déclinante du soir, les ongles plantés dans ses paumes. Deux jeunes hassidim à la barbe fourrée dans leur col l'entendirent parler tout seul et lui jetèrent un coup d'œil. Il leur rendit un regard furibond.

Il ne lui dirait rien ; il ne pouvait pas. Tout d'abord, elle irait tout raconter à Sharon. Et aucune d'entre elles ne pouvait comprendre son tourment. C'étaient des femmes. Elles ne pouvaient deviner ce qu'il devait affronter. Leurs réactions seraient des plus prévisibles.

Qu'est-ce que les femmes pouvaient y comprendre ? De quel droit jugeaient-elles le comportement des hommes et la profondeur de leurs désirs ? De quel droit leur faisaient-elles la morale ? Ah, si seulement elles pouvaient se mettre à la place d'un homme ! Pourtant, d'une façon intuitive, et dès leur plus jeune âge, les femmes savaient toutes provoquer le désir masculin. Mais elles n'avaient pas idée des forces qu'elles invoquaient

par simple jeu. Il avait bien vu ces fillettes de l'école qui, dès leur premier jour, s'étonnaient déjà de ce courant latent. L'âge du lycée correspondait à celui de la puberté ; ce n'était pas un hasard. Dès leur deuxième année, elles apprenaient à contrôler et diriger cette puissance sublime. Par la suite, elles n'avaient plus qu'à en profiter, leur apprentissage du pouvoir sexuel était alors terminé. Il leur restait à l'expérimenter sur ces malheureux ados qui avaient un temps de retard dans l'échelle de la maturité, mais dont les hormones bouillonnaient jusqu'à provoquer des hallucinations en plein cours, comme des gamins absorbant leurs premiers verres d'alcool. Et durant cette période, dans les salles où naviguaient les nuages roses des phéromones sauvages, alors que l'air vibrait de signaux mal dirigés, ces pauvres imbéciles étaient censés étudier !

Ces filles de troisième, comme Kelly – Kelly McGovern, avec son cœur sanguinolent, son chemisier blanc, ses jupes provocantes, ses jambes immatures –, titubaient sur des talons hauts... Elle savait comment s'approcher d'un centimètre de trop pendant qu'il annotait son cahier ; comment entrouvrir son chemisier de deux boutons afin que, lorsqu'elle se penchait, ses seins blancs frissonnent comme deux colombes cherchant à se libérer ; et comment regarder par-dessus son épaule avec un sourire incandescent pour revenir dans sa position initiale, un sourire qui signifiait qu'il avait répondu de la façon appropriée, suggérant, bien que ce soit impossible, qu'elle le manipulait...

Et, oui, l'année précédente, un autre professeur du lycée, Mike Sands, un homme capable et dévoué avec un sens aigu de la hiérarchie, s'était laissé corrompre. L'histoire de sa liaison avec une fille de seconde devint un secret de polichinelle. L'incrédulité des autres membres du personnel se transforma en hostilité et, en une semaine, il se retrouva le paria de la salle des profs. Les femmes étaient plus acharnées encore et parlaient de lui avec amertume, comme si elles avaient été elles-mêmes abusées ; les hommes y ajoutaient du mépris pour sa faiblesse, mais leurs tentatives d'humour dissimulaient bien mal tout un catalogue d'envies refoulées.

— Le pauvre bougre, avait dit Katie lorsqu'il lui avait raconté l'affaire.

« Le pauvre bougre » ? Tout le monde employait d'autres termes, mais Katie était la seule à avoir exprimé la moindre sympathie.

— Le pauvre ? C'est un salaud, avait rétorqué Tom. Il a abusé de son pouvoir. Il en a profité. Il mérite tout ce qui lui arrive.

Sa propre voix faiblit.

— Il lui suffisait de la laisser, dit alors Katie. C'est tout. Mais il n'a pas pu. Et il continue de dégringoler.

Souvent, il était surpris par les propos que tenait Katie.

— C'est une question de sexe, non ? Nous ne pouvons pas nous en dégager. C'est pour ça que les religions l'ont en horreur. Notre corps veut nous sauver de nous-mêmes. Si nous n'avons pas de certitudes, comment pouvons-nous avoir confiance en nous-mêmes ?

— C'est une vraie bataille, admit-il.

— Vraiment ?

— Oh, oui.

Il faisait de son mieux pour prendre un ton ironique, mais elle n'entendit que l'essentiel, qui n'avait rien de drôle.

Mike Sands remit sa démission avant d'être viré. Tom ne sut jamais s'il obtint un nouveau poste de professeur après cette histoire. Il n'était plus là, mais son nom devait hanter les membres du personnel pendant quelque temps encore. Puis, au bout d'un semestre, Tom arriva à l'école pour découvrir qu'on avait inscrit de fausses accusations sur son tableau noir.

Il n'y avait rien de vrai dans ces dénonciations ordurières. Ce n'était qu'un tissu d'absurdités. Il résolut l'affaire, découvrit le coupable et comprit sa jalousie obsessionnelle envers Kelly McGovern. Tom avait expliqué au garçon que Kelly avait le béguin pour son prof, qu'il le savait et qu'il n'y avait là rien d'inhabituel. Il s'était montré compréhensif. Il s'était contenté d'un avertissement.

Mais il ne pouvait s'empêcher de regarder Kelly d'un œil nouveau. Elle semblait avoir acquis subitement une aura, une radiance dorée. Ses attentions commencèrent à le gêner, voire le perturber. Lorsqu'elle traînait à la fin du cours, car elle était toujours la dernière à sortir, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que son cartable d'écolière passé à ses épaules semblait soulever sa jupe pour lui offrir quelques centimètres de peau en plus. Et à chaque fois quelle fermait la porte, elle lui jetait un coup d'œil pour voir s'il la regardait.

Bon Dieu, se dit Tom, elle a quinze ans de moins que moi et fait tout pour m'aguicher.

Un beau jour, Tom s'ennuyait tout en faisant un cours de religions comparées à la fin d'une séance épuisante lorsque Kelly lui avait posé une question.

— Pourquoi n'étudions-nous pas le Cantique des cantiques ?

Les autres étudiants s'éclipsèrent. Elle lui avait posé une question et il n'avait pas fait mine de lui répondre.

— Pardon ?

— Nous n'avons pas cessé de parler des hindous, des musulmans et des bouddhistes. Pourquoi ne peut-on étudier le Cantique des cantiques ?

— Ce n'est pas une religion, Kelly. C'est un des livres de l'Ancien Testament. Un chant de mariage.

Il fit semblant de chercher quelque chose dans ses tiroirs afin de ne pas croiser son regard.

— Je sais. La copine de mon frère est au collège, et elle me dit qu'il est trop adulte pour nous.

— Vraiment ?

Il leva les yeux. Elle rejeta en arrière ses cheveux cuivrés et s'humecta les lèvres de la pointe de sa langue. C'était un geste tout à fait inconscient. La lumière électrique monotone se refléta sur son visage et ses lèvres.

— Attends, dit-il en se levant à la hâte. Je vais t'en donner un exemplaire pour que tu puisses l'étudier à la maison.

Il déverrouilla la porte du débarras d'une main tremblante. Tout ce qu'il voulait, c'était lui donner un exemplaire et fiche le camp en vitesse. Il ne pouvait pas rester aussi près d'elle. Il ne pouvait pas.

Une fois dans le débarras, il se sentit hors de danger, et pourtant, il savait quelle était là, de l'autre côté de la porte. Il donna de la lumière et parcourut des yeux les rangées de vieux livres de classe. Il chercha un exemplaire avec de gros caractères et un commentaire sec, rendu inoffensif par le langage moderne, comme il convient à une gamine de quinze ans qui a le béguin pour son prof.

Il tendait la main vers une étagère lorsque la porte s'ouvrit et elle fit son apparition. Lentement, doucement, elle referma la porte derrière elle et resta là, lui tournant le dos, la poignée de la porte en main.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle lâcha la poignée et se détourna de la porte. Ses jambes étaient croisées et ses mains serrées sur le devant de sa jupe. Elle baissa les yeux.

— Ce n'est pas une bonne idée de rentrer là-dedans, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que cela peut sembler bizarre.

— Pourquoi pas ?

— Va-t'en, Kelly, je t'en prie.

— Vous ne voulez pas que je m'en aille. Je crois que je vous plais bien.

— Oui. Mais il vaut mieux que tu t'en ailles. Vraiment.

Il savait qu'il en avait déjà trop dit. Il avait avoué. Il lui aurait suffi de dire « Va-t'en », mais il ne l'avait pas fait. Et maintenant, il se sentait paralysé. C'était à cause de cette gamine. Elle irradiait la tension sexuelle et la lui transmettait. Elle l'infectait. Ses bras retombèrent. Ses poings se serrèrent. Dans le petit réduit, il pouvait sentir le parfum de sa respiration. Il pouvait presque la goûter, sucrée par le désir et rendue amère par la peur.

Il savait que tous les profs avaient eu ce genre de fantasme. La plupart le niaient ; très peu s'étaient retrouvés dans cette situation. Elle continua de détourner les yeux alors que Tom, toujours adossé aux étagères remplies de bibles, avalait sa salive en tentant de contrôler le rugissement qui lui montait aux oreilles. Ses yeux tombèrent sur le doux renflement de ses seins sous la rose sanglante. Elle avait le souffle court, et il comprit qu'elle avait aussi peur que lui. Tous deux étaient au-delà de tout contrôle. Puis, pour la première fois depuis qu'elle était entrée, leurs regards se croisèrent.

Si elle n'avait pas fait ça, si elle n'avait pas levé les yeux, ce moment aurait pu se dissiper et ils auraient été sauvés d'eux-mêmes ; mais il avait fallu qu'elle lève les yeux, plissant les paupières, ses pupilles dorées comme de petits hameçons, l'attirant irrésistiblement, et ses mains se posèrent sur sa taille et sa langue s'inséra dans sa bouche. Ils s'embrassèrent longuement, comme soudés l'un à l'autre. Elle faillit tomber, inerte, dans ses bras jusqu'à ce que cette paralysie se dissipe.

— C'est impossible, dit-il. Je ne suis pas amoureux de toi.

— Ce n'est pas grave.

— Si, c'est grave. Très grave. Ce n'est pas bien.

Autant essayer d'arrêter un train en faisant des signes sur le bas-côté. Elle resta passive, ses yeux plongeant dans les siens alors qu'il dégrafait sa jupe et la baissait. Elle eut un hoquet lorsqu'il passa ses pouces sous l'élastique de sa culotte et de ses bas et les fit glisser jusqu'aux chevilles.

La porte de la salle de classe s'ouvrit, et ils l'entendirent tous les deux. Ils se figèrent en chœur. Des pas. Ses yeux le fixaient sans ciller. Quelqu'un ouvrit un tiroir et le referma. Encore des pas. La porte s'ouvrit et se referma à nouveau.

— Attends, dit-il.

Les clés pendaient toujours de l'autre côté de la porte. Il alla les chercher et ferma la porte de l'intérieur. Il retira une pile de livres d'un vieux fauteuil. Puis il la fit asseoir, retira ses chaussures et le bourrelet indécent des bas et de sa culotte baissés sur ses chevilles. Elle dégrafa son pantalon. Il guida sa main vers son membre déjà gonflé. Elle l'enserra doucement, tendrement.

Il était brûlant. Son odeur bouleversait tous ses sens. Il pouvait sentir son immense désir, brillant comme un carillon. Et cette odeur, cette odeur évoquant un baume précieux. Des mots lui parvinrent, venant de très, très loin : *Un jardin clos est ma sœur, mon épouse ; une source tarie, une fontaine scellée.*

Elle frissonna encore lorsque son doigt la pénétra. Il s'étonna de voir comme elle était humide, et la soupçonna de ne plus être vierge.

— Mon Dieu. Mon Dieu.

— Ce n'est rien, dit-elle. Ce n'est pas la première fois. Ce n'est rien.

Bon sang, maintenant, c'était elle qui le guidait ! Il l'embrassa à nouveau, puis déboutonna son chemisier, libérant ses seins d'enfant d'un soutien-gorge bien inutile, et les embrassa tour à tour. Ses baisers descendirent le long de son ventre. Il voulait, il désirait insérer sa langue en elle, mais ne connaissait pas l'étendue de son expérience et ne voulait pas l'effrayer ou faire quoi que ce soit qui puisse l'écœurer.

Éveille-toi, ô vent du nord, et viens au sud ; souffle sur mon jardin, que ses épices puissent fleurir. Que ma bien-aimée vienne dans ce jardin et mange ses fruits délicieux.

Il s'humecta les doigts de salive avant de les plonger en elle comme il l'avait fait précédemment, et elle frémit de plaisir. Ses yeux brillèrent d'une fascination mêlée d'étonnement. Ses lèvres étaient entrouvertes. Elle inspira de petites goulées d'air alors qu'il la caressait et l'explorait.

Mon bien-aimé passa sa main dans le trou de ma porte et mes entrailles frémirent. Je me dressai pour accueillir mon bien-aimé ; et mes mains tombèrent, mes doigts empreints de la douce odeur de la myrrhe, sur les poignées de la porte.

Puis les doigts de la fille se refermèrent sur son gland et elle l'attira vers elle. Il lui écarta les cuisses, passant une main sous ses fesses avant de la pénétrer. Elle se tordit et gémit et il dut poser sa main sur sa bouche, mais elle lui mordit les doigts.

— Chut, dit-il. Pas un bruit.

— D'accord. Je me tais.

Il lui fit l'amour, doucement et agressivement tour à tour. Pardessus tout, il voulait lui donner du plaisir. Il pensa se retirer avant d'éjaculer, mais elle était si chaude et si étroite qu'il ne put supporter l'idée de ne pas rester en elle.

Lorsqu'il finit par se retirer, il s'habilla à la hâte, l'air coupable. Elle fit de même. Puis il déverrouilla la porte et vérifia qu'il n'y avait personne en vue.

— Écoute, dit-il en sortant du débarras. Écoute...

— Je sais, répondit-elle. Je ne dirai rien à personne. Maintenant que je sais, je garderai tout pour moi.

Elle ramassa son cartable oublié sur le bureau et le mit sur son dos. Cette fois-ci, sa jupe ne se souleva pas et, bien qu'elle eût un sourire aux lèvres, elle ne le regarda pas pardessus son épaule. Il l'observa marcher le long du couloir pour sortir dans le terrain de jeux, comme n'importe quelle écolière rentrant chez elle après la fin des cours.

Comment pouvait-il raconter cet épisode à Tobie ou Sharon ? Elles n'y comprendraient rien. Pour les hommes, les besoins féminins étaient un mystère des plus complexes ; et pourtant, ils faisaient toujours semblant de pouvoir répondre à des désirs totalement opposés. Comment pouvaient-elles comprendre ? Elles ne s'étaient jamais retrouvées au milieu d'une telle tempête. Elles n'avaient jamais mis leurs mains dans une flamme identique. Comment pouvaient-elles comprendre la façon dont vivaient les hommes alors qu'une des douces mains de la Nature les tenait par les organes génitaux et tendait, cent, mille fois par jour un doigt élégant pour chatouiller des glandes déjà prêtes à éclater ? Que pouvaient-elles savoir de tout ça ? Elles ne comprendraient jamais à quel point la sexualité masculine était au-delà de tout contrôle.

Pendant un instant, il sentit vibrer en lui le rugissement de rage profonde, primordiale, celui des patriarches de l'Ancien Testament qui haïssaient les femmes pour leur pouvoir d'offrir et de refuser la gratification sexuelle ; le pouvoir d'exciter et de renier ; de manipuler et d'humilier ; celui de la honte et de la condamnation.

— C'est fini. Je ne veux plus aller voir Tobie, annonça Tom lorsqu'il arriva à l'appartement de Sharon. Fini les séances. Je ne veux plus la voir.

— Il est en colère, dit Sharon.

— Dans le temps, vous disiez « Bonjour », fit Ahmed.

Il occupait le fauteuil préféré de Tom et buvait une Maccabée.

— Je croyais que vous ne buviez pas de bière, souligna Tom.

Il alla ouvrir le frigo, prit une canette et alla s'affaler sur le canapé, à côté de Sharon.

— Qu'est-ce que t'a fait ?

— Rien. Mais c'est fini. Je perds mon temps là-bas. On se contente de parler, à l'infini. En fait, on tourne en rond. Tout le monde semble croire que cela vous aide beaucoup. Mais ce n'est qu'un mensonge. Cet endroit est consacré aux droguées, non ? Eh bien, certaines sont accros au son de leur propre voix.

— Vous avez raison, renchérit Ahmed en agitant sa bouteille. Et cette vieille femme est la pire de toutes. Elle fera tout pour vous éplucher la tête comme une orange.

Tom fit la grimace.

— En tout cas, il fera chaud le jour où j'y retournerai.

— C'est ce que tu nous dis depuis que tu es rentré.

— Faites comme moi, dit Ahmed, ne vous en approchez plus. Cet endroit est comme une salle d'attente pour djinns. Sharon et Tobie soulagent ceux qui arrivent là-bas de leur djinn, et le djinn exproprié en est réduit à attendre le passage de quelqu'un comme vous et moi pour sauter sur son dos. Croyez-moi, ce centre est dangereux.

— Tu es fou, dit Sharon.

— Tu te moques de moi ? Tu n'en as pas assez vu aujourd'hui ? Hé, Tom, en voilà une qui se croyait immunisée sous prétexte qu'elle travaille au centre. Mais elle vient de changer d'avis.

— De quoi parle-t-il ?

— Rien.

— Jolie coupe, Ahmed. Pouvez-vous me donner l'adresse de votre coiffeur ?

— Voilà qu'il se moque de moi ! Eh bien, je vais vous dire une bonne chose. Je vous prédis qu'un jour, vous-même finirez par vous raser le crâne.

L'Arabe lui jeta un regard furieux. Sentant que son humeur s'était détériorée, Sharon changea de sujet.

— Ahmed a continué d'étudier le parchemin. Il a quelques petites choses à te dire. Je vais te chercher une autre bière.

— C'est un dur labeur, fit Ahmed d'une voix inhabituellement sourde. Plus on s'approche du centre de la spirale de mots, plus les caractères rapetissent et deviennent difficiles à déchiffrer, et les informations deviennent très denses. Mais je crois que c'est important.

» La dernière fois, je vous ai parlé des différentes factions qu'ont formées les disciples de Jésus après sa mort sur la Croix. Madeleine fut marginalisée alors que Jacques, frère de Jésus, tentait de former un nouveau mouvement. Ils voulaient que Marie fasse passer Jacques pour Jésus sorti de la tombe en feignant de le reconnaître. Tout d'abord, elle refusa de jouer le jeu. Alors vint un troisième personnage, que Marie appelle le Chien Errant de Caïphas. Cet homme était un pharisien, membre de la police religieuse. Marie le décrit comme un misogyne forcené, un opportuniste et un menteur qui s'était converti au christianisme et s'était rassemblé des disciples en rendant le sicaire – Judas Iscariote – responsable de l'échec de leur plan. Jacques et cet homme se rendirent ensemble à Damas. En chemin, cet homme – le Menteur – se vit assailli par des démons ou des djinns prétendant être le spectre de Jésus. Et à partir de là, le Menteur se crut investi de toute l'autorité de Jésus.

» Bien quelle ne le nomme pas, sinon pour l'appeler le Menteur ou Celui-qui-hait-les-femmes et ainsi de suite, je pense qu'il s'agissait de Saül, qui fut à l'origine un de ceux qui ont persécuté Jésus pour ensuite devenir saint Paul. Marie décrit un second conflit à l'intérieur du mouvement. Mû par sa haine des femmes, le Menteur fit le tri parmi les enseignements de Jésus pour rejeter tout ce qui ne lui plaisait pas. Jacques et Madeleine conclurent un pacte pour chasser le Menteur de Jérusalem. Ils parvinrent à le faire bannir et il partit vers l'ouest. Ils le vainquirent à Éphèse : il aborda en Crète où les habitants, sachant ce qu'il était, le remirent à la mer. Puis il alla à Corinthe et à Rome, en quête de convertis.

— Si ce Menteur n'était autre que Paul..., dit Tom.

— Alors le Menteur a réussi. Il devint le Grand Apôtre. Le seigneur et maître de l'Église chrétienne. Et ce jusqu'à ce jour.

Ils lui ont cassé les jambes. Ils lui ont cassé les jambes.

— Mais s'il s'agit du même homme... dit Tom. *Ils lui ont cassé les jambes.* Je veux dire, si c'est le même homme...

— Eh bien ? fit Sharon, lui agitant une bière sous le nez.

— Rien, dit-il, refusant la canette. Je suis crevé. Si ça ne vous fait rien, je vais aller me coucher. Je ne me sens pas très bien.

Il quitta Ahmed et Sharon en pleine discussion dans le salon et passa dans la chambre. Il se déshabilla et se coucha. Il était secoué de frissons et, soudain, il eut très froid, comme s'il était en proie à la fièvre. Il tira le mince drap sur ses épaules et se roula en boule. Il s'endormit au son des murmures d'Ahmed dans le salon.

Lorsqu'il se réveilla, Tom s'aperçut qu'il avait froid. Le vent hurlait derrière les vitres et secouait les branches des arbres de l'autre côté de la route. Il s'assit et regarda autour de lui. Le corps allongé à son côté remua. Katie cligna des yeux pour en chasser des poussières de sommeil. Il était chez lui. En Angleterre. Katie était là, dans son lit, et se pelotonnait contre lui pour profiter de sa chaleur.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle.

Le sommeil engluait ses paupières. Elle exsudait l'odeur réconfortante du dormeur et sa respiration était paisible.

— Katie. Katie.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il se leva et alla se tenir face à la fenêtre, puis tira le rideau. La tempête effeuillait les arbres verdoyants. La rue était humide. Les ardoises grises des toits des maisons d'en face luisaient de pluie grasse. La fenêtre était constellée de gouttelettes suiffeuses.

Katie se redressa, le visage soucieux.

— Katie, j'ai fait un rêve. Un rêve incroyable. Viens dans mes bras. Tu étais morte. Un arbre t'avait écrasée. Et j'étais allé retrouver Sharon à Jérusalem. Et tu me hantais. Et Marie Madeleine me pourchassait. Oh, Katie !

— Je suis là. Tout va bien. Je suis là.

— Je ne pourrais même pas te le raconter. —Tu étais bouleversé ? Parce que j'étais morte ?

— J'étais brisé, rompu. J'étais parti à Jérusalem. Tout était si clair !

— Je vais faire du café, dit-elle en enfilant sa robe de chambre. Qui sait, peut-être était-ce un signe ?

— Un signe ?

— Jérusalem. Marie Madeleine. Tu devrais venir à la messe avec moi, rien qu'une fois.

— A la messe ? Quoi ? Oui, pourquoi pas ? Pourquoi pas ? Je me sens si bizarre.

Ses yeux se mirent à briller.

— Vraiment ? Tu vas venir ? Hé, je ne sais pas ce que tu as ce matin, mais ça me plaît bien.

Il l'entendit descendre l'escalier, remplir une bouilloire, remuer la vaisselle ; des bruits familiers, rassurants.

Il regarda à nouveau par la fenêtre. Il pouvait sentir l'humidité dans l'air, si différente

de l'aridité de son rêve. Quelques voitures sifflaient sur la route détremnée. Les rues désertes trahissaient le dimanche. Le vent gémissait tout autour de la maison.

Le livreur de journaux apparut au loin. Il lisait une B.D. tout en marchant, suivant automatiquement sa route habituelle, plongeant une main négligente dans son sac. Tout cela était merveilleusement banal et rassurant. Tom entendit le bruissement du journal que le livreur fourrait dans la fente de la porte, puis un choc étouffé alors qu'il tombait sur le tapis. Il étira ses orteils noyés dans l'épaisse moquette avant de mettre une robe de chambre pour descendre au rez-de-chaussée.

Il ouvrit le journal du dimanche. La première page avait un défaut. Les grands titres étaient illisibles. Ils semblaient écrits dans une langue étrangère, un peu comme l'alphabet hébreu qu'il voyait dans son rêve. Puis Katie arriva derrière lui et lui arracha le journal. Elle ouvrit la porte et rappela le livreur.

— Essayez de faire attention à ce que vous faites, lui dit-elle avec un sourire sans joie.

Elle lui tendit le journal incriminé. Le garçon rougit.

— Excusez-moi.

Il plongea la main dans son sac et en tira leur journal du dimanche habituel, avec tous ses suppléments. Tom regarda la date : *30 octobre*. Le jour où, dans son rêve, Katie était morte.

Il ouvrit la porte du salon d'un coup d'épaule. Les rideaux étaient toujours fermés. Une bouteille de vin rouge entamée était posée sur la table basse ; des traces de vin s'étaient coagulées dans les deux verres de cristal. Il se laissa tomber sur une chaise et prit sa tête entre ses mains.

Il avait l'impression d'avoir rêvé des mois durant ; son esprit en était toujours embrumé, et il se sentait vaguement fiévreux. Des fragments du rêve lui revinrent. Un Arabe. Une vieille Juive. Une histoire de parchemin en spirale.

— Ça va, Tom ?

Katie se tenait devant lui, deux tasses de café fumant en main.

— Oui. Oui. Je...

— Tu parlais sérieusement lorsque tu as accepté de m'accompagner à la messe ?

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas. J'ai un rendez-vous. Je ne peux pas l'annuler.

Les mots sortirent de sa bouche sans qu'il ait à réfléchir, comme s'il récitait des répliques apprises par cœur. C'était ce qu'il lui disait tous les dimanches matin. C'était devenu un réflexe. Et la déception qui envahit son visage était insupportable.

— Un instant, j'ai cru que tu tiendrais parole, dit-elle en allant tirer les rideaux.

Tom eut un très bref accès de panique et se demanda quelles horreurs elle allait ainsi dévoiler. Mais il eut un soupir de soulagement en voyant leur petit jardin et leur patio, toujours les mêmes, et le mur de brique à l'autre bout, fidèle au poste.

— Attends. J'ai changé d'avis. Je viens avec toi.

— Vraiment ?

— Oui. Vraiment.

Il sentait toujours le poids de ce rêve où elle avait trouvé la mort. Oui, il l'avait vue mourir en ce dimanche 30 octobre, à son retour de la messe. La tempête avait déraciné un arbre qui était tombé sur sa voiture. Ce n'était qu'un cauchemar, il le savait, et pourtant, il ne pouvait la laisser partir seule.

Il partirait avec elle et, au retour, la ferait passer par un autre itinéraire. Il avait bel et bien un rendez-vous, c'est vrai, mais il pourrait toujours s'en occuper plus tard.

Dans son rêve, il était responsable de la mort de Katie. Au fil du temps, il lui avait infligé des milliers de petites blessures, l'une après l'autre. Elle sentait que l'amour qu'il lui portait perdait de son intensité et, par ce biais, il avait signé son arrêt de mort. C'était une double mort. Lorsque l'amour mourrait, elle mourrait. C'est ce que voulait Katie. « Je mourrai si tu ne m'aimes plus », disait-elle. Et elle était sérieuse. Elle se contentait d'énoncer un fait.

Dans le rêve, il arborait un tatouage sur la jambe, représentant le nom de Katie sur fond de couleurs brillantes. Il regarda sa cheville. Pas de tatouage.

Alors qu'ils s'éloignaient de la ville pour l'église de Marie Madeleine, la tempête prit de l'ampleur. Les arbres étaient pliés à se rompre, comme des survivants d'une catastrophe essayant toujours de se protéger du vent. Des branches de toutes tailles jonchaient la route. Apparemment, peu d'autres automobilistes avaient eu le courage de s'aventurer au-dehors.

— Tu es bien silencieux, fit Katie en changeant de vitesse.

— Je réfléchis.

— Je sais. Tu essaies de faire amende honorable.

— Je suis désolé, Katie. Vraiment désolé.

— Ne t'en fais pas. Au moins, tu es là.

Lorsqu'ils atteignirent l'église, le ciel était lourd, sombre et violacé. Le clocher de grès s'élevait comme un bateau à voiles tentant de rattraper les nuages. Ils sortirent de la voiture. La grille battait légèrement au vent. Les grands arbres du cimetière grinçaient et ondulaient et même les pierres tombales érodées semblaient inquiètes : des petits bateaux amarrés dans un port dangereusement agité.

— Mieux vaut rentrer, se mettre à l'abri, dit Katie en verrouillant sa portière.

Ils s'approchèrent du sanctuaire qu'était l'église. Une grande échelle d'aluminium était posée contre la tour, affleurant la petite niche abritant l'effigie de Marie Madeleine, comme si quelqu'un avait voulu voler ou, au contraire, préserver la statue. Le vent raclait les pieds de l'échelle contre la pierre beige. Un marteau était accroché à l'un des montants et oscillait légèrement. Tom avait un mauvais pressentiment qui ne fit que s'amplifier alors que Katie s'approchait du heurtoir de bronze sur la porte. Elle entrouvrit le grand panneau de bois avant de se tourner vers Tom.

— Ne reste pas là.

Tom hésitait, indécis, alors que le vent secouait ses cheveux et faisait grincer l'échelle.

— Je ne peux pas, dit-il. Je ne peux pas.

— Ne dis pas de bêtises. Viens.

Et elle passa la porte, le laissant seul sur le porche. Le vent glacial hurlait autour du bâtiment comme un esprit vengeur. Le ciel s'assombrit plus encore. Il était à peine midi, mais on se serait cru en pleine nuit. Quelque chose remua à la périphérie de sa vision. Il leva les yeux, mais il n'y avait rien, rien qu'une demi-douzaine de gargouilles qui lui souriaient, les yeux exorbités, la langue pendante. La pluie dégoulinait de la gueule d'une d'entre elles, telle de la salive. Il se détourna et, d'un geste nerveux, se passa la main dans ses cheveux. Il ne pouvait ni avancer ni reculer. Lorsqu'il regarda l'effigie de Madeleine, il fit un pas en arrière. La statue avait changé de position. Ses yeux étaient baissés vers lui et son bras, qui tenait un vase d'onguent, était désormais pointé dans sa direction.

— Je ne peux pas, Katie ! Je ne peux pas entrer !

Alors même qu'il hurlait ces mots, il perçut le grondement sourd qu'émettaient les gargouilles de pierre. Tout d'un coup, six têtes se tournèrent vers lui en aboyant comme des chiens enragés.

— Katie !

Par-dessus les cris des gargouilles, il entendit la voix de sa femme qui l'appelait de derrière la grande porte de chêne.

— Tu sais ce qu'il faut faire, Tom ! Tu sais ce qu'il faut faire !

Tom regarda l'échelle et le marteau. Il s'empara de ce dernier et se mit à monter. L'échelle grinça et bougea légèrement. Le vent l'entraîna alors qu'il s'approchait de la première rangée de gargouilles. La première lui cracha à la figure pendant qu'il visait sa face de pierre. Le marteau fracassa le grès et la bête explosa en un jaillissement de poussière. Puis ce fut le tour de la deuxième, puis de la troisième.

Il continua son ascension, hors d'haleine, les joues luisantes de larmes, jusqu'à la seconde rangée. Mais alors qu'il montait vers elles, les gargouilles s'étaient modifiées. Tom s'agrippa aux marches, paralysé. La première arborait le visage de David Feldberg et le suppliait de prendre les parchemins. Les autres étaient... Ahmed, le lettré, et Tobie, du centre de réhabilitation.

— Tom, s'il te plaît ! Tom ! criaient-ils.

— Ne te laisse pas abuser, Tom ! fit la voix de Katie depuis l'intérieur de l'église. Ne te laisse pas abuser !

Tom, redoublant de larmes, dirigea le marteau vers le premier visage et le pulvérisa. Puis il donna deux coups secs à la dernière gargouille. Le vent emporta la poussière de grès. Des échardes tombèrent en feuilles mortes vers le sol et s'abîmèrent au pied de l'échelle.

— Viens ! cria Katie.

Une rafale plus forte que les autres rugit autour du clocher, soulevant l'un des pieds de l'échelle et l'écartant du mur. L'échelle oscilla un instant dans le noir avant de s'effondrer sur les dalles. Il n'était qu'à quelques mètres de Madeleine. Une rafale digne d'un typhon le frappa en plein visage, lui faisant plisser les yeux alors qu'il se débattait pour grimper

les dernières marches. Hoquetant, le souffle court, il tendit la main vers l'effigie. Au moment où ses doigts touchaient la pierre froide, le vent le griffa comme une immense patte, lui retirant l'échelle pour la rejeter dans la pénombre de la cour. Tom se sentit tomber, tomber à l'infini jusqu'au cœur des ténèbres.

Il atterrit sur ses pieds. Il se trouvait à l'intérieur de l'église, à deux pas de la porte.

Une petite congrégation d'une douzaine de personnes était rassemblée près de l'autel. Seule Katie, qui se tenait au milieu d'eux, fit mine de remarquer sa présence. Elle lui sourit.

— Qu'est-ce que tu fais là, Katie ?

Elle secoua la tête comme si la question lui semblait ridicule.

— Le matin, Tom. Nous attendons le matin. Nous sommes les guetteurs.

Sur ce, elle se détourna de lui. En contemplant les parois de l'église, Tom vit qu'il y avait eu sacrilège. En trois endroits, les murs ocre avaient été bombés de mots en spirale. Et, à chaque fois, le mot MENTEUR était représenté en lettres de plus en plus petites. En y regardant de plus près, il vit le mot MENTEUR MENTEUR MENTEUR virevoltant à l'infini jusqu'à disparaître en une horrible tache de peinture au centre de la spirale.

Tom s'approcha de l'autel. La congrégation murmurait un chant sourd. Un escalier de pierre en spirale venait d'apparaître devant l'autel et, guidés par le prêtre, les membres descendaient dans une crypte obscure. Sur chaque marche, de mystérieuses runes et des termes en hébreu gravés dans la pierre. Tom entendit le chant de la congrégation alors qu'il allait rejoindre sa femme. Elle se dirigea vers l'escalier, comme les autres.

Menteur, menteur, menteur.

Et il se joignit au chœur.

Menteur, menteur, menteur.

Et dans ce rêve, demanda Tobie, as-tu pris du plaisir à démolir tous ces visages ?

— Surtout un en particulier, dit Tom avec emphase. Je me rappelle m'être particulièrement délecté en fracassant le vôtre.

Tobie eut un petit rire.

— Je m'en doutais, *chéwi*. Va savoir pourquoi, j'étais sûre que tu allais dire ça.

— Faut-il vraiment que la reine des zombis écoute tout ça ?

D'un coup de menton, Tom désigna Christina, qui était là depuis le début de la séance. Elle était assise sur une chaise retournée, les mains croisées sur son menton. Et, depuis le début, son regard restait braqué sur Tom. Elle n'avait pas prononcé un seul mot.

— Je n'autorise pas mes clients à s'insulter entre eux, dit Tobie d'un ton égal. Soyez aussi franc que possible, mais pas d'agressivité.

Quelqu'un passa la tête dans l'embrasure de la porte et prévint Tobie qu'on la demandait au téléphone.

— Parlez donc entre vous, les enfants. Je reviens tout de suite. Amusez-vous bien.

Après trois minutes à supporter le silence et le regard de Christina, Tom finit par dire :

— Au moins, nous sommes d'accord sur un point : tu es bel et bien là. Je commençais à te prendre pour un nouveau fantôme. Tu as vraiment fait très fort.

Christina ne répondit pas. Elle cligna des yeux. Tom secoua la tête. Sous ce rideau de cheveux, derrière ce visage blême et ravagé, Tom crut entrevoir la beauté qu'avait un jour été Christina. Un jour lointain. Sa crise d'anorexie lui avait donné une silhouette d'adolescente.

— Tu veux me sauter, je le sais, dit-elle d'un ton boudeur.

— ... ?

— Je le sais.

— Je préférerais baiser un cadavre.

— C'est déjà fait.

Tom lui jeta un regard furieux. Christina ne cilla même pas. Ils restèrent ainsi, en silence, jusqu'au retour de Tobie.

— Alors, vous avez fait connaissance ? demanda-t-elle.

— Non, dit Tom.

— Oui, dit Christina.

— Parfait.

— Demande-lui de te parler des écolières, fit Christina en se levant. Des écolières qu'il saute entre deux cours.

Tom la fusilla du regard alors qu'elle quittait la salle. Elle se retourna pour lui jeter un dernier coup d'œil.

— Eh bien, dit Tobie.

Tom fixait encore la porte qui venait de se refermer.

— Ne t'inquiète pas, Tom. Je te l'ai dit, Christina ramasse tout ce qui traîne. Elle n'en sait pas plus, crois-moi. Elle ramasse des fragments de conversation, c'est tout. Il doit y avoir un rapport avec sa maladie.

— Sa maladie ? Mais quel genre d'endroit dirigez-vous ?

— Disons qu'il n'y a plus grand-chose qui puisse me surprendre. Donc, ce fameux jour, tu devais retrouver une écolière ?

Tom acquiesça.

— Tu avais une liaison ?

— C'était une de mes élèves. Si je suis allé la voir ce jour-là, c'était pour rompre une bonne fois pour toutes. En général, c'était là que nous nous voyions : le dimanche, pendant que Katie était à la messe. Quelques fois seulement. C'était de la folie, je le savais, mais elle m'avait comme subjugué. C'était une véritable fièvre qui s'était emparée de moi.

— Pourquoi voulais-tu rompre ?

— Je voulais en finir. J'avais retrouvé mes esprits. J'avais compris le mal que je faisais, à Katie, à elle, à moi-même. J'étais décidé à la quitter. Dans mon esprit, c'était définitif.

— Et ce jour-là, Katie est morte.

Tom essuya une seule et unique larme brûlante.

— J'ai rompu avec Kelly. J'en étais malade. Je me sentais vidé. Puis je suis rentré chez moi et suis allé me coucher. C'est le téléphone qui m'a réveillé. La police. Alors que Katie rentrait de la messe, un arbre s'était abattu sur sa voiture. Un arbre. Déraciné par la tempête.

— Et dans un cas pareil, il est difficile de croire à un hasard.

— Je sais ce que vous pensez de moi. La façon dont vous devez considérer les choses. Eh bien, peut-être que vous avez raison...

— Suffit, rétorqua Tobie. Arrête ça.

Elle se pencha sur son siège et posa ses deux mains sur les avant-bras de Tom. Pour la première fois, celui-ci remarqua quelle avait le regard d'une jeune femme. Rien à voir avec ces yeux de vieilles, affaissés, ridés, comme rétrécis par l'absence de nouveauté. Les siens brillaient de compassion.

— Pour commencer, Tom, je ne juge personne. Ce n'est pas mon rôle. J'ai fait bien trop de bêtises dans ma vie pour me le permettre. Tu dois comprendre ça, ne serait-ce que pour mon propre bien. Je vois que tu souffres et j'ai envie de te dire que moi aussi. Il faut en parler ; c'est le seul moyen de t'empêcher de porter un jugement sur tes propres

actions. Du moins c'est ce que je crois. Parce qu'on est toujours son pire juge.

— Mais ce n'est pas tout. Katie l'a su. Un gamin de l'école, un ami de Kelly, a piqué une crise de jalousie. Il savait ce qui se passait, ou s'en était douté. Il s'est mis à écrire des insultes sur mon tableau noir. Je l'ai démasqué et nous nous sommes expliqués une bonne fois pour toutes. Du moins c'est ce que je croyais. Puis quelqu'un d'autre – je ne crois pas que ce soit lui, peut-être était-ce Kelly – a envoyé des lettres à Katie, des lettres qui exposaient toute l'histoire. Un jour, Katie me les a montrées, et j'ai dit la vérité. Bien sûr, elle en a beaucoup souffert. Mais j'ai promis de ne plus jamais voir cette fille.

» Puis après... la mort de Katie, les messages sur le tableau sont revenus. Lorsque j'arrivais en classe le matin, je le trouvais couvert d'injures et d'horreurs, parfois en des termes que je n'avais jamais entendus auparavant. Puis il pouvait se passer des semaines entières avant qu'ils ne réapparaissent. Ce ne pouvait être le même gamin : il avait changé d'école.

» Et cela se produisait toujours un vendredi matin. Un jour, je me suis douté de ce qui allait se produire et me suis arrangé pour passer la nuit dans ma salle de classe. Je voulais prendre le coupable en flagrant délit. Je n'ai eu aucun mal à éviter les femmes de ménage. Il y a un débarras au fond de ma salle. De toute façon, j'avais mon propre jeu de clés. J'ai verrouillé la porte de la classe et me suis installé dans le débarras en laissant la porte entrouverte. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je me suis peut-être assoupi avant l'arrivée des premiers enseignants et élèves, mais lorsque je suis sorti du débarras, j'ai trouvé la même litanie d'abominations gravée en grandes lettres sur le tableau noir. Et la porte de la salle était toujours verrouillée.

» Mais à ce moment-là, je savais qui était responsable. J'aurais dû le savoir dès le début. C'était elle. J'ai examiné l'écriture : c'était bien la sienne, mais en lettres capitales. C'était Katie.

Tobie cligna des yeux, impassible.

— Je ne pouvais plus le supporter. J'ai démissionné. Il fallait que je m'en aille. Je ne connaissais qu'une seule personne qui habite assez loin : Sharon, à Jérusalem. Mais Katie m'a suivi. Elle est là. Elle ne veut pas me laisser en paix, Tobie. Elle ne veut pas me laisser en paix.

Ils restèrent assis quelques instants, en silence, et Tom fixa le mur. Finalement, Tobie prit la parole.

— Je crois qu'aujourd'hui, nous avons beaucoup avancé. C'est assez pour le moment. Je vais te préparer du thé avant que tu t'en ailles, mais je veux que tu me fasses une promesse. Jure-moi que tu vas raconter tout cela à Sharon. Elle se fait beaucoup de souci à ton égard, et tu refuses de lui parler. Promis ?

Tom haussa les épaules.

— Ce n'est pas suffisant. Je veux ta parole d'honneur. Tu me le jures, Tom ?

Rabin et Arafat étaient en pourparlers. Les leaders du gouvernement israélien et de l'Organisation de Libération de la Palestine étaient sur le point de conclure un traité historique. Juifs et Arabes se parlaient enfin, juste au moment où Tom et Sharon ne se parlaient plus.

Tom devenait de plus en plus distant. Tobie avait dit à Sharon qu'il commençait à s'ouvrir durant leurs « séances », mais il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir, elle en était certaine. Sharon s'était volontairement éloignée de leurs progrès afin de donner une plus grande marge de manœuvre à Tobie et plus d'espace vital à Tom. Elle espérait, contre toute attente, que Tobie réussirait à l'arracher au souvenir de Katie afin qu'elle puisse l'avoir pour elle seule.

Mais c'était l'inverse qui se produisait. Il s'éloignait de plus en plus d'elle. Jour après jour. Même lorsqu'ils faisaient l'amour. Au début, elle s'était étonnée de son ardeur et de l'inventivité qu'elle déployait ; maintenant, il s'accrochait à elle comme s'il craignait de s'effacer, de disparaître dans le néant. Parfois, au cours de leurs ébats, il semblait la regarder avec une terreur mêlée d'émerveillement, comme si leur union exigeait une concentration absolue sous peine de voir l'un d'entre eux se métamorphoser en insecte. Il ne pouvait s'abandonner totalement, même à l'instant crucial. Et c'est tout ce qu'elle désirait de leur amour, de leurs orgasmes : la reddition, l'annihilation, la transcendance. Elle voulait un amour total et inconditionnel.

Elle avait décidé de ne plus se voiler les yeux. Cela faisait quinze ans qu'elle niait son amour pour Tom, et elle en avait plus qu'assez.

Durant toutes ces années, elle n'avait cessé de se cacher la vérité, de se dissimuler aux yeux de Katie, son amie, et surtout, de se mentir à elle-même. C'était peut-être le plus difficile à accepter, le plus douloureux de tous ces mensonges.

Sharon connaissait très bien la cause de tous ces efforts, pourquoi elle avait dû souffrir ce qu'elle avait souffert. Parce qu'elle n'avait pas osé avouer ses sentiments. Dans sa jeunesse, elle avait très vite appris que l'amour était quelque chose qu'il fallait réprimer, cacher, dissimuler ; que dévoiler sa flamme, la brandir fièrement comme un flambeau de victoire, était le plus sûr moyen de terrifier l'objet de son amour et de le faire fuir. Qui a tout à donner ne reçoit jamais rien. L'amour inconditionnel est toujours récompensé par un mépris tout aussi inconditionnel. Apparemment, personne ne sait que faire d'une dévotion aussi absolue, et personne ne désire inspirer un sentiment aussi fort. À part les messies, les démons et les dieux.

À quatorze ans, Sharon avait assimilé cette leçon cruelle et universelle en se donnant à

un homme qui avait le double de son âge. Elle lui avait offert sa virginité et n'en avait retiré qu'une impression d'outrage en constatant que l'affection qu'elle portait à son premier amant n'était pas réciproque. Au plus profond d'elle-même, dans le sanctuaire où l'âme se retire pour lécher ses plaies ou en mourir, elle se promit de ne plus jamais s'exposer à une telle douleur. Et elle avait fait comme tout le monde, ou presque : elle avait contrôlé ses instincts amoureux. Elle avait bridé son amour, l'avait désassemblé, occulté, dissimulé sous une bâche afin de tamiser sa lumière qui semblait si insupportable aux yeux du monde. Et elle était devenue si experte en la matière quelle avait fini par dissimuler ses sentiments à ses propres yeux.

Ainsi, lorsqu'elle rencontra Tom pour la première fois, lorsqu'elle sentit un poing géant se refermer sur son cœur, elle se cacha derrière une apparence de froideur ; et même lorsque, plus tard, il finit par accident dans son lit et que le poing se resserra, elle noya ses instincts dans l'alcool ; et lorsqu'il se maria et qu'elle eut l'impression de suffoquer, elle arracha un par un les doigts qui enserraient son cœur et se prit d'amitié pour sa femme, Katie – alors même qu'elle savait que Katie n'était pas une femme pour lui, pas comme elle-même pouvait l'être. Finalement, lorsqu'elle apprit la mort de Katie suite à ce terrible accident, elle s'effraya de voir un fol espoir, voire un certain soulagement, se mêler à sa peine. Puis elle se reprocha ces sentiments peu charitables et, à nouveau, se réfugia derrière une montagne de cynisme et une série d'actes irrésolus. Du coup, lorsque l'impensable s'était produit, lorsque Tom avait débarqué à Jérusalem – venu pour la voir, pour elle – Sharon était allée se trouver un homme, n'importe lequel, un jeune Arabe, un antidote au poison terrible de son affliction, et s'était arrangée pour que Tom les surprenne.

La tête et le cœur. Les éternels antagonistes. Toujours prêts à se jouer des tours, à mentir, tricher et voler.

Et ce jour-là, alors qu'un ciel d'un bleu immaculé surplombait Jérusalem, que les dômes dorés lui clignaient de l'œil et que les minarets appelaient les fidèles à la prière, que la foi s'élevait comme une onde de chaleur, Rabin et Arafat étaient en pourparlers. Juifs et Arabes partageaient le même pain, et Tom s'éloignait d'elle.

Sharon se rappela qu'elle avait une mission à remplir. Tobie l'avait chargée d'apporter une enveloppe à un ancien client qui habitait près du Méa Shéarim. Après avoir donné la missive à son destinataire, Sharon repartit vers le ghetto. Elle était curieuse de voir comment l'extrême droite regroupant les juifs les plus orthodoxes pouvait réagir face à cette nouvelle situation politique. On avait déjà manifesté contre le compromis avant même qu'il soit signé, et certains Palestiniens, sous l'égide des fanatiques du Hamas, défilaient à Gaza.

À l'entrée du ghetto, elle tomba sur un panneau, où des lettres à la dorure écaillée proclamaient sur fond noir :

FILLES DE JÉRUSALEM : HABILLEZ-VOUS TOUJOURS DE FAÇON CONVENABLE.
N'ÉVEILLEZ PAS NOS INSTINCTS LES PLUS BAS.

« De façon convenable » signifiait qu'il ne fallait pas laisser découverts ses genoux, ni ses chevilles, ni ses bras, ni même ses coudes. Elle resta plantée devant l'entrée du ghetto. Elle portait un chemisier sans manches et une jupe qui atteignait à peine ses genoux. Elle était déjà entrée dans le ghetto mais, à chaque fois, s'était vêtue de façon appropriée. Cependant à cet instant précis, elle ressentit une pointe de colère. Comment un groupe de Juifs pouvait-il annexer une partie de la ville – dans la plus complète illégalité – et imposer à tous ceux qui s'y aventuraient leurs règlements misogynes ? *Nous autres femmes, pensa-t-elle, sommes-nous responsables du perpétuel bouillonnement de vos sens ? Devons-nous supporter le poids de vos propres démons ?*

Et ses démons à elle la poussèrent en avant.

Une fois à l'intérieur, le Méa Shéarim ressemblait à un décor de cinéma. Le quartier se composait de rues étroites où des dizaines de magasins d'antiquités débordaient littéralement sur le trottoir, encombré de marchandises. Là s'affairaient des juifs orthodoxes, presque tous vêtus d'une tenue d'aristocrate lituanien du XVIII^e siècle. *Je suis juive*, se dit-elle, *et j'aime ce pays. Mais que puis-je avoir en commun avec ces gens ?* Plus d'une fois, elle avait passé la nuit chez Ahmed, à discuter avec des amis à lui, des Arabes islamistes qui n'étaient pas plus cinglés que ces Juifs. Deux femmes passèrent et la regardèrent en une interrogation muette. Leurs crânes étaient rasés. Elle savait que, dans leur garde-robe, elles devaient avoir des perruques – des perruques ! – pour les grandes occasions. Un vieillard barbu et ressemblant à Mathusalem, qui se tenait debout dans l'entrée d'un magasin, la vit et émit un grognement. Ou peut-être se raclait-il la gorge ? Elle s'arrêta et lui sourit. Il grogna à nouveau.

— Peut-être que je marchais trop vite ? demanda-t-elle en un hébreu impeccable. Ou trop lentement ?

Le vieil homme ne dit rien. Elle continua son chemin et tomba sur une troupe de jeunes hommes regroupés au coin d'une rue. Ils discutaient des pourparlers de paix. Elle les entendit prononcer les termes de « traître » et de « trahison ».

— Rabin et Arafat nous apportent la paix, fit-elle à voix haute. Vous devriez remercier Dieu. Ils risquent leur vie au nom de la paix !

Les jeunes hommes la dévisagèrent, étonnés, les yeux immenses derrière leurs lunettes. Elle continua son chemin, sentant le poids de leurs regards sur son dos et ses fesses.

Fiche le camp d'ici, pensa-t-elle. *À quoi joues-tu ?*

Elle s'enfonça plus profondément encore dans le ghetto. Le ghetto ! Il était étrange de constater que, pour le reste du monde, ce terme désignait un endroit servant de prison. Les hassidim en avaient fait une forteresse culturelle, un endroit où ni les étrangers, ni le temps, ni même l'histoire ne pouvaient pénétrer.

Va-t'en. Tu n'as rien à faire ici.

Mais elle s'écria farouchement :

— Je suis juive ! Ce pays est le mien ! Vous n'êtes pas des nôtres !

Regardant autour d'elle, Sharon vit une grappe de hassidim barbus à lunettes qui la

dévisageaient. N'importe lequel d'entre eux pouvait jeter la première pierre.

C'est ce que tu veux ? C'est ça ?

Elle tourna les talons et sortit du ghetto de la même façon qu'elle y était entrée.

Une fois dans sa voiture, elle tira un mouchoir et se mit à pleurer. Mais si elle versait des larmes, ce n'était pas à cause de ce qui s'était passé dans le ghetto, ou par peur – bien qu'elle ressente la morsure douceuse de l'angoisse. Elle pleurait pour Tom.

Il ne pouvait l'aimer. Il était possédé, possédé par l'image de son épouse défunte. Et elle savait que, lorsqu'un homme est hanté par un tel fantôme, celui-ci peut le déchirer comme les griffes d'un démon. Les pensées étaient semblables à des esprits – non, elles *étaient* des esprits. Certaines étaient des anges bienveillants, d'autres des créatures maléfiques. Elles manipulaient, tentaient, luttait et menaient leurs victimes par le bout du nez. Elles pouvaient infliger d'innombrables souffrances. L'amour était un esprit – qui pouvait prétendre le contraire ? Était-il un ange de lumière ou un démon putride ? Peut-être tenait-il des deux ; sinon, comment pouvait-on expliquer les comportements humains ? Lorsque l'ange-démon de l'amour était en vous, votre température montait, vos mains refusaient de vous obéir, et vous vous retrouviez là où vous n'auriez jamais dû aller. Vous vous mentiez à vous-même, comme elle le faisait en pensant à Tom.

Et il n'avait pas de place pour recevoir l'ange-démon : il était déjà possédé par son propre spectre. Il était comme la ville de Jérusalem. C'était une ville dont chaque tour, chaque dôme, chaque minaret proclamait l'amour ; et pourtant, il n'y avait pas de place pour l'amour dans une cité corrompue par l'influence pernicieuse des fondamentalistes de tout poil. Des religieux enragés, obsédés, pris d'accès de fièvre théologique. Les tours et les murs de Jérusalem grouillaient de démons maladifs, de djinns perchés sur les créneaux, défendant les murailles contre les armées de l'amour, des armées dont les soldats ressemblaient étrangement aux défenseurs eux-mêmes...

Tom était de la même eau. Il était une zone occupée. Elle ne pouvait s'approcher de lui. Elle ne pouvait lui parler. Voilà pourquoi, aujourd'hui, elle était assise dans sa voiture, face aux murs de Jérusalem, et pleurait.

— Eh bien, nous y voilà, dit Tobie. Le mystère est résolu. Il n’y a pas grand-chose d’autre à dire.

Tom ne l’écoutait que d’une oreille. Il pensait que Sharon était sur le point de quitter l’immeuble. Son esprit en ébullition continuait de ressasser ce qu’elle lui avait dit la nuit précédente. Ce matin-là, elle était partie pour le centre de réhabilitation avant qu’il ait eu l’occasion de lui parler. Ils avaient passé un marché. Tom ne se rendrait à sa séance avec Tobie qu’au moment où Sharon quitterait l’établissement ; ainsi, il pouvait mettre une distance entre l’intérêt purement professionnel que portait Sharon à ses progrès et leur relation intime. Mais cela devenait de plus en plus difficile. Il savait que Tobie faisait le compte rendu des séances à Sharon : selon les préceptes de Tobie, la confidentialité n’était qu’une autre forme de dissimulation. Et lui-même en faisait autant de son côté : il racontait à Sharon sa propre version des faits. Mais la nuit précédente, celle-ci l’avait étonné par la véhémence de ses propos.

— Hein ? fit-il, revenant à la réalité.

— J’ai dit : c’est fini, répéta Tobie. Hier, tu m’as tout raconté, et tu m’as dit que c’était Katie qui écrivait des insultes sur le tableau. Que peux-tu me dire d’autre ?

Tom regarda le visage souriant de la vieille dame. Cela sentait le piège. Cet après-midi-là, Christina les avait rejoints dans la pièce, mais cette fois-ci, elle était accompagnée par deux autres femmes : Rachel, qu’il n’avait encore jamais vue, et Rébecca, une résidente du centre. Rachel avait des boucles noires et, sans les profondes rides de fatigue et de souci qui les encerclaient, ses yeux bruns empreints de compassion, elle aurait pu passer pour un mannequin vedette. Rébecca ressemblait à une tueuse psychopathe. Les trois femmes se penchèrent vers lui, comme si elles s’attendaient à des révélations fracassantes. Tobie restait tranquillement assise sur sa chaise, les jambes à l’équerre, les mains posées sur ses genoux.

— J’ai l’impression que ce n’est pas tout, justement.

— Vraiment ? Il doit bien y avoir une raison à cela, dit Tobie. Pourtant Katie, bien que morte, s’est mise à écrire des messages sur le tableau noir.

— Vous ne croyez peut-être pas aux fantômes, rétorqua Tom, mais beaucoup d’autres sont persuadés de leur existence.

— Je crois aux fantômes, dit la tueuse psychopathe.

— Moi aussi, renchérit Christina.

La troisième, Rachel, eut un doux sourire.

— Ai-je dit que je ne croyais pas aux fantômes ? rétorqua Tobie.

— C'est vrai, fit Tom avec amertume, vous devez certainement avoir une jolie petite théorie qui explique leur existence tout en refusant la notion de surnaturel. Je suis sûr que vous pouvez les rationaliser jusqu'au trognon. Là où je parle de fantômes, vous entendez culpabilité.

— « Une jolie petite théorie » ? *Chéwi*, je t'assure qu'il n'y a rien de si joli dans ma vie. Mais si tu veux savoir ce que je pense des fantômes, alors allons-y. Nous autres n'avons que faire de ces notions rétrogrades que sont les fantômes, les esprits et les démons. La psychologie moderne a d'autres termes pour les définir : « hallucinations », « projections », « transfert ». Telle est la nouvelle orthodoxie et sa litanie. Toute manifestation surnaturelle n'est que divagation d'un esprit dérangé, n'est-ce pas ? Mais peut-être que d'ici à deux cents ans, quelqu'un découvrira une autre orthodoxie, peut-être comprendra-t-on mieux l'énergie, les forces spirituelles capables d'influencer les hommes. Alors pourront-ils se moquer de notre psychologie rudimentaire du XX^e siècle. Donc, Tom, pourquoi ne pas admettre que, de temps en temps, il m'arrive d'avoir un brin d'imagination, bon Dieu de merde ?

Tom resta muet de surprise. C'était la première fois que Tobie jurait en sa présence et la première fois qu'elle laissait tomber son masque de brave vieille dame. Elle avait l'air sincèrement furax. Les trois autres femmes le dévisageaient, elles aussi, comme si elles considéraient qu'il était grand temps qu'il apprenne les bonnes manières.

— Je suis désolé..., commença-t-il.

— Ne sois pas désolé. Sois précis. Il y a déjà bien assez de désolation en ces lieux.

— C'est vrai, ajouta Christina, mystérieuse.

— Et puisqu'on en est à dire la vérité, Tom, nous commençons à perdre patience.

— Que voulez-vous savoir de plus ? Je vous ai tout dit hier. J'ai vidé l'abcès.

— Tu parles ! commenta Christina.

— Ouais, renchérit la tueuse psychopathe.

Tom était époustouflé. D'un coup, comme ça, tout le monde s'était retourné contre lui.

— Après tout, ajouta Tobie, dans cette histoire, tu n'es pas le seul à souffrir.

Sharon ? Voulait-elle parler de Sharon ? La nuit précédente, elle s'était surpassée. Contre toute attente, elle avait mis de l'ordre dans son appartement, lui avait préparé un bon repas, avait rempli la pièce de bougies et, au final, lui avait dévoilé la *vérité*.

— Depuis toujours ? dit Tom après quinze secondes de silence abasourdi.

— Toujours.

— Même à l'époque du lycée ?

— Depuis le premier jour. Et tout ce que j'ai fait, à partir de cette première rencontre, était soit pour t'impressionner, soit pour m'approcher de toi, soit pour m'éloigner de toi. C'est horrible, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— De se dissimuler. Tout ce temps, il ne s'est pas passé un jour sans que je pense à toi d'une façon ou d'une autre. J'ai dû faire semblant d'être contente que tu te sois marié.

Faire semblant de ne pas déborder d'espoir à la mort de Katie. Et entre ces deux moments, je n'ai pas cessé de cacher mes vrais sentiments.

— J'arrive à peine à le croire, Sharon.

— Il le faut pourtant. Tu ne peux imaginer à quel point cela m'est difficile de t'en parler. Tu étais en moi, tu me possédais, tu me hantais comme un fantôme, et ce, pendant des années. Des années. Et tu n'en étais même pas responsable.

— Je ne sais que dire.

— Ne te sens pas obligé de parler. Ni de faire quoi que ce soit. Il fallait que je te le dise, c'est tout. Il fallait que je change ma façon de voir et te raconte la vérité.

— Cela t'a fait du bien ?

— Du bien et du mal.

Ils étaient passés au lit, mais il y avait bien trop d'obstacles entre eux : le poids des révélations de Sharon, sa propre confession durant la séance, le fantôme de Katie qui, paradoxalement, se rapprochait à chaque fois qu'ils cherchaient à l'éloigner. Ces obstacles étaient un nid de poignards luisant dans les ténèbres, tous pointés vers leur lit. Tom se révéla incapable de lui faire l'amour, et Sharon pleura des larmes d'amertume.

— Oui, fit Christina en écho aux paroles de Tobie, d'autres doivent supporter les conséquences.

Rachel, qui n'avait encore pas proféré un mot, eut un doux sourire et dit :

— Nous avons une suggestion à te faire. Disons, par exemple, que nous croyons tous aux fantômes, mais que, malgré tout, ce ne soit pas Katie qui ait écrit ces injures sur le tableau noir.

Le regard de Tom passa de l'une à l'autre. Rébecca et Rachel le dévisageaient, fascinées. Tobie le regardait, la tête inclinée sur son épaule. Christina cligna des yeux.

— Dis-nous ce qu'il y avait d'écrit, dit doucement Tobie.

Tom se racla la gorge.

— Des insultes. Des insultes de gosses.

— Plus précisément.

— Vous savez, des trucs genre « le prof est un enculé » et tout ça.

Tobie lui tendit un feutre et désigna d'un coup de menton le tableau d'un blanc immaculé, situé derrière lui.

— Tiens. Montre-nous.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Ne t'en fais pas. Nous en avons vu d'autres. Nous n'allons pas nous offusquer.

— Ça, oui, affirma la tueuse psychopathe.

Tom se leva et alla au tableau d'un pas raide. Il secoua la tête, comme pour prendre ses distances par rapport à ce rituel inutile. Puis il écrivit tranquillement le mot ENCULÉ sur le tableau, en lettres capitales.

Il regarda le groupe. Tobie hocha la tête d'un air approuvateur. Puis il écrivit : LE PROF

BAISE DES VIERGES.

— D'après ce que tu nous as dit, fit Tobie, tu as reconnu l'écriture de Katie. Peux-tu nous montrer à quoi elle ressemble ?

Il haussa les épaules, essuya ce qu'il venait d'écrire, puis recommença en lettres rondes, féminines, mais décidées. Plus rapidement, il écrivit KELLY MCGOVERN FAIT DES PIPES AU PROF. Puis il se mit à griffonner plus vite, comme s'il se libérait de sa colère trop longtemps retenue. IL LA FOURRE DANS LE CUL. IL JOUIT DANS LA CHATTE DE KELLY. Ses mains s'affairaient frénétiquement sur le tableau, remplissant chaque espace encore vierge. On aurait dit que sa main était indépendante du reste de son corps et s'agitait sur le tableau comme un oiseau blessé cherchant un abri. Le tableau se remplissait de lettrages démentiels, furieux. Faute de place, il remplit les espaces entre les lettres. Il suait abondamment tout en rajoutant d'autres injures par-dessus les premières. Finalement, alors que le tableau commençait à ressembler à une pelote au fil emmêlé, indéchiffrable, ses bras retombèrent le long de son corps, comme s'il était à bout de forces. Il se tourna vers son public.

— Satisfaites ?

— Oui, dit Tobie. Tout à fait.

— On peut partir maintenant ? demanda Christina.

— Oui, maintenant que nous savons, tu peux y aller.

— Comment ça, « maintenant que nous savons » ? fit Tom, caustique.

— Je crois que toi aussi, tu as compris, dit Tobie.

Rachel, qui était restée, lui sourit.

— Que voulez-vous dire ?

Les deux femmes le regardèrent en silence. Puis soudain, il eut une illumination.

— J'y suis, fit Tom avec un sourire. Vous prétendez que c'est moi. Que j'ai moi-même écrit toutes ces horreurs sur le tableau noir. C'est bien ça ?

— Il me semble, reprit Tobie, que c'est toi qui interprètes ce que nous disons, et non l'inverse.

— Vous êtes dingue.

— Comme nous tous, Tom. Tout le monde est un peu dingue.

— Vous prétendez que je me suis moi-même infligé toutes ces souffrances ?

— Allons, Tom, sois réaliste. Tu te reproches la mort de Katie, comme si tu en étais responsable. Tu te dis que, peut-être, si tu n'étais pas allé voir cette fille, tu serais resté avec Katie. Ou peut-être serais-tu parti avec elle ce matin-là. Quoi qu'il en soit, tu te fais des reproches. Et tu ne peux pas te le pardonner, n'est-ce pas ? Oh, tout aurait été plus simple si tu avais vraiment aimé Katie.

— Taisez-vous, Tobie.

— Oui, c'est ça, le plus difficile. C'est là où le bât blesse. Si tu avais vraiment aimé Katie, tout aurait été différent. Tu aurais pu considérer sa mort sous un autre angle. Mais ce que tu n'arrives pas à te pardonner, c'est ce terrible péché que tu as commis en

refusant de l'aimer. Tu crois que c'est ça qui l'a tuée. Tu crois que, dès le moment où tu as cessé de l'aimer, tu l'as condamnée. La double mort, celle par manque d'amour. N'est-ce pas ce qu'elle t'a dit : « Si tu cesses un jour de m'aimer, j'en mourrai » ? C'est bien ce qu'elle a dit ? Eh bien, Tom, crois-moi : tu n'as pas un tel pouvoir. Tu n'as pas de droit de vie ou de mort sur qui que ce soit, pas même sur ton épouse. Et pourtant, jour après jour, tu te tourmentes pour expier ton crime de ne pas l'avoir assez aimée.

— Allez-vous faire foutre, Tobie.

— L'autocrucifixion, Tom. Ici, c'est la dernière mode.

— J'ai dit : allez vous faire foutre.

— Réfléchis à ce que je viens de te dire. Tu n'as pas le choix. (Tobie se leva.) Il y a un progrès : tu refoules un peu moins ton hostilité. Je vais te laisser quelques instants en compagnie de Rachel. Elle a quelque chose à te dire.

Et Tobie s'en alla, laissant la porte se refermer derrière elle.

— Non, mais, vous avez vu ? lança Tom en s'adressant à Rachel. C'est incroyable.

— Assieds-toi, dit Rachel. Assieds-toi à côté de moi. J'ai à te parler.

Tom se laissa tomber sur une chaise de l'autre côté de la pièce ; elle se leva et alla s'asseoir à côté de lui.

— J'étais une des patientes de Tobie. Elle m'a demandé de venir aujourd'hui pour que je puisse te parler. J'étais accro aux médicaments et aux pilules. Durant toute cette période, j'ai souffert de troubles alimentaires. C'était en partie à cause des coups de téléphone que je recevais. À chaque fois que j'étais seule, de préférence la nuit, un inconnu au bout du fil me racontait des obscénités. J'ai prévenu la police, changé de numéro, fait tout mon possible pour le perdre. Et pourtant, cet anonyme continuait de m'appeler. Puis les coups de fil se firent lettres, adressées non seulement chez moi, mais aussi à tous ceux qui m'étaient proches. Dans ces lettres, on détaillait toutes mes perversions sexuelles en termes particulièrement descriptifs. Et rien ne manquait à l'appel. Je participais à des orgies. J'aimais qu'on me fouette. Je mangeais la merde de mes amants. Ce n'était qu'un tissu de mensonges, bien sûr, mais tu peux imaginer la réaction de mon père et ma mère en recevant une lettre de ce genre ? Et je ne cessais d'imaginer ce que je ferais à cet homme si seulement je pouvais lui mettre la main dessus.

» De toute façon, tu sais ce que je vais te dire. C'est Tobie qui m'a ouvert les yeux. C'est moi qui envoyais ces lettres à tout mon entourage. Les premiers coups de fil étaient probablement authentiques ; je ne le sais toujours pas. Mais cet inconnu m'appelait toujours lorsque j'étais seule.

Tom n'écoutait l'histoire de Rachel que d'une oreille. Il se souvenait de cette nuit où il était resté à l'école, caché dans le débarras, après avoir verrouillé la porte de la salle. Il s'était endormi, il le savait, et c'était durant son sommeil que les mots étaient apparus sur le tableau noir.

— Ce que je veux te faire comprendre, continua Rachel, c'est que, si incroyable que cela puisse paraître, cela arrive. Bien sûr, moi non plus je ne voulais pas le croire. Je ne

pouvais le croire. Je ne connaissais même pas la moitié des pratiques décrites dans les lettres. Mais lorsque j'ai fini par assembler les pièces du puzzle, lorsque j'ai enfin admis ce que faisait un côté sombre de moi-même, je me suis sentie beaucoup mieux.

» C'est tout ce que j'ai à te dire, Tom. Et je ne peux rester plus longtemps : il faut que je retourne m'occuper de ma famille. Mais Tobie m'a demandé de te raconter mon histoire. Parle-lui, c'est une guérisseuse. Un peu étrange, mais très efficace. (Rachel se leva et lui tendit la main.) Je te souhaite bonne chance.

Tom prit mollement sa main dans la sienne. Il ne dit pas un mot. Rachel hésita, puis lui caressa affectueusement l'épaule.

— Salut ! Je vais prévenir Tobie de mon départ. Elle ne veut pas te laisser seul.

Et elle s'en alla. Tom resta là, dans un silence assourdissant. Les paroles de Tobie résonnaient toujours en lui. Le faisceau de lumière avec lequel il cherchait la vérité venait de se retourner vers lui. Et il brûlait comme de l'acide.

C'est le bruit d'une porte claquée dans le couloir qui le fit reprendre ses esprits. Il sauta de sa chaise et alla pousser une armoire pour la mettre devant la porte.

Il élevait une barricade.

En arrivant chez elle, Sharon vit qu'il y avait un message sur son répondeur. Avant de l'écouter, elle ouvrit le réfrigérateur et en tira une bouteille de Maccabée, la décapsula et referma la porte du frigo d'un coup de fesse. Elle avait quitté le centre au moment où Tom y arrivait. Elle n'avait pas eu le courage de le voir.

La journée avait été horrible. Comme elle avait passé une nuit blanche, elle était épuisée et avait les yeux rouges à force de pleurer. Du coup, elle n'avait guère pu se rendre utile. Tobie était d'une humeur de dogue et toutes les femmes du centre semblaient s'être donné le mot pour lui taper sur les nerfs. Elle n'avait jamais pu comprendre comment toutes les femmes vivant en communauté dans une seule et même institution pouvaient synchroniser inconsciemment l'arrivée de leurs règles ; et pourtant, il en avait été ainsi au lycée, au kibboutz et au centre de réhabilitation. Et ce n'était pas un avantage. Elle se laissa tomber sur une chaise.

Et maintenant, elle allait se retrouver en face de Tom. Tom sur qui elle avait déchargé le poids de son obsession. Elle avait tout de suite compris qu'elle avait commis une erreur en lui révélant la vérité, et elle le déplorait. Elle s'était préparée à différentes réactions, mais pas au silence abasourdi qui avait suivi son exposé. On peut dire que Tom n'avait eu aucune réaction, positive ou négative ; il était resté bouche bée, comme paralysé.

Ce soir-là, après le travail, elle était passée chez Ahmed et s'était à nouveau confessée. Ahmed était d'une étrange humeur : il se tenait assis sur une pile de coussins posés à même le sol et hochait sa tête rasée pendant que Sharon lui racontait sa conversation avec Tom.

Lorsque Sharon s'était finalement tue, à bout de souffle, il lui avait dit :

— Ainsi, tu as souffert ce que j'ai souffert.

— Qu'est-ce qui t'a fait souffrir ?

— Nous sommes de la même eau, toi et moi. Ce qui cause notre perte et nous précipite tout droit en enfer, c'est l'affection que nous porte l'être aimé. C'est horrible de ne trouver que de l'affection là où l'on voudrait de l'amour. Si l'objet de notre flamme voulait bien nous haïr, cela faciliterait grandement les choses. Mais non ! L'être aimé prend plaisir à notre compagnie – tant qu'elle reste purement amicale.

Elle plongea dans les yeux liquides de l'Arabe et comprit ce qu'il voulait exprimer.

— Non, Ahmed, ne dis pas ça.

— C'est vrai. C'est ce que j'ai toujours ressenti. Depuis tout ce temps.

Elle se leva.

— Je suis désolée, Ahmed. Il faut que je m'en aille. Tout cela est trop pour moi. Je n'en peux plus.

— Tu vois avec quel empressement l'être aimé, une fois confronté à nos sentiments, réagit par la fuite ? C'est valable pour toi comme pour moi.

— Je suis désolée.

— S'il te le dit, tu sauras qu'il le pense vraiment.

Ahmed ne l'avait pas raccompagnée à la porte. Elle avait traversé à la hâte le quartier arabe et était restée assise une bonne demi-heure dans sa voiture avant de rentrer.

La lumière du répondeur clignotait toujours.

Elle reposa sa bière, se leva et appuya sur le bouton.

— Salut, Sharon, c'est Tobie. Sois gentille, viens aussi vite que possible. Tom est parti sur un nuage blanc.

Les coups à la porte cessèrent. Les voix qui l'appelaient se turent. Après avoir disposé l'armoire pour bloquer l'entrée, il soutint l'édifice avec des chaises et des tables de Formica, afin que ceux qui se massaient de l'autre côté du panneau ne puissent repousser sa barricade. Puis il s'assit contre le mur alors que le bruit qui faisait vibrer ses tympanes se faisait distant, très loin, à deux bons millénaires de là.

Elle vint s'asseoir à côté de lui, contre le mur. Il ne l'avait pas vue entrer. Une de ses jambes minces était ramenée sous elle, et Tom put voir quelle ne portait rien sous sa robe de coton blanc. Elle transpirait ; le tissu moite épousait la pointe de ses seins et collait à la courbe de sa cuisse. Elle dévoilait son sexe d'adolescente, un nuage odorant de chair rose sur une touffe de poils couleur cuivre. C'était Kelly McGovern, Kelly l'écolière de sa classe.

Ses lèvres étaient entrouvertes. Elle avait l'air déçue.

— Pourquoi ?

— Kelly. Comment es-tu arrivée jusqu'ici ?

— Pourquoi est-ce que vous m'avez repoussée ?

— Kelly, je suis désolé. Je suis désolé.

— Il n'y a pas de quoi. Parce qu'il ne s'est rien passé, n'est-ce pas ? Nous n'avons jamais rien fait. Toute cette liaison ne s'est déroulée que dans votre tête. Ce n'était qu'un fantasme de professeur. J'avais envie de vous, mais vous m'avez toujours repoussée. Ce jour-là, dans le débarras, vous ne m'avez pas touchée. Tout ce qui fait de nous des êtres humains, notre nature même n'attendait que ce moment. Mais vous m'avez embrassé la main avant de me renvoyer.

Une étrange lumière gris et doré à la fois les enveloppa.

— Parfois, dit Tom, parfois, je me dis que c'était le pire péché qui se puisse concevoir. Te renvoyer. Est-ce à partir de là que tout a dégénéré ?

— Et ces rendez-vous dans le parc le dimanche matin. Je n'ai jamais eu droit ne serait-ce qu'à un baiser. Vous savez ce que vous étiez en train de faire ? Vous vous clouiez sur la croix de votre désir. Vous vous empaliez sur vos fantasmes. Vous en êtes même arrivé à croire qu'il s'était passé quelque chose. Vous deviez vous punir pour ce que vous n'aviez pas fait.

— Elle savait que j'avais envie de toi. C'est ce qui l'a tuée. Elle savait...

— Non. Vous vous trompez. Tout ça n'existe que dans votre tête.

Elle posa une main sur son bras. Il eut un accès de terreur en sentant sa caresse, tel un

feu de glace, et il reçut comme une gifle l'odeur de sa transpiration, le parfum de son sexe.

— J'ai tout fait pour vous dire ce qui arrivait, dit-elle, mais vous n'avez cessé de fuir. Durant tout ce temps, j'ai essayé de vous parler. Il faut que vous sachiez.

Il voulut lui dire de le laisser, de retourner d'où elle venait, mais sa langue se dessécha dans sa bouche. Les mots refusaient de sortir. Elle se pencha sur lui, révélant ses petits seins là où la robe de coton tombait de son épaule. Sur le gauche, il vit un tatouage représentant la rose sanglante. Il tendit la main pour le toucher, mais lorsqu'il posa sa main sur sa poitrine, c'est une vraie rose qu'il sentit sous ses doigts. Il se piqua sur une épine invisible. Trois petites gouttes de sang bouillonnèrent sur sa peau.

Il porta instinctivement son doigt à sa bouche. Elle l'embrassa, insérant sa langue entre ses lèvres. Il ferma les yeux. Il savait qu'elle disait la vérité. Ce jour-là, il ne s'était rien passé. Il la désirait plus que tout au monde, et pourtant, il l'avait renvoyée. Tout était vrai. Il s'abandonna à son étreinte.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, elle s'était métamorphosée. Kelly n'était plus là, c'était Katie qu'il embrassait. Il voulut lui résister, mais les gouttes de sang sur sa bouche s'étaient changées en glu. Sa langue était collée à la sienne. Il chercha à se dégager, mais la chair de ses lèvres se déchira. La lumière éthérée qui baignait la pièce avait viré à un violet mordoré rempli d'ombres inquiétantes. Katie le serra contre elle.

— Aime-moi, Tom, murmura-t-elle à travers son baiser. Aime-moi, aime-moi !

La rose dans sa main avait fané. Des pétales recroquevillés glissaient entre ses doigts. Sa bouche avait un goût de cendres.

Puis Katie disparut pour laisser la place à Sharon, qui tentait de le calmer.

— Chut, chut. Ça va aller.

— C'est toi, Sharon ? Je tombe en morceaux.

— Chut, chut.

Mais la lumière qui les baignait se fit plus claire, et Sharon devint un oiseau blanc, une immense colombe posée dans sa main. Quelques gouttes de sang écarlate, celui de Tom, tachaient le plumage immaculé de son jabot. Ses yeux et son bec étaient des éclats de pierre noire. Puis, en un clin d'œil, l'oiseau se transforma à nouveau en une autre femme, sombre, forte et belle.

Son corps embaumait comme mille onguents délicats. Ses cheveux tombaient en une cascade noire et scintillante dégoulinante de parfum. Sa peau huilée était couleur de cannelle. Ses ongles de pieds étaient vernis en rose et elle portait aux chevilles des bracelets décorés de clochettes. Ses avant-bras nus étaient tatoués, chacun arborant un animal mythologique impossible à identifier. C'était Madeleine, il le savait. C'était non pas celle qui l'avait poursuivi dans les ruelles de Jérusalem, mais une Marie Madeleine rajeunie et resplendissante.

— Écoute, disait-elle, il faut que tu écoutes.

Elle enserra sa tête entre ses mains pour le forcer à la regarder.

— J'ai peur. J'avais peur de vous.

— J'ai tenté de te dire ce qui se passait, fit-elle en un murmure doux et rapide. Katie m'a demandé de t'aider. J'ai déposé mon manuscrit entre tes mains. La crucifixion. La crucifixion. Je n'étais qu'une femme, seule contre tous ; comme j'étais son épouse, certains ont choisi de me suivre, mais je n'avais pas la moindre chance. On m'a censurée, exilée à Qumran. Sais-tu ce que c'est que d'être censurée, expurgée, niée ?

» J'ai écrit ce parchemin alors que je moisissais dans la fabrique de baume de Qumran. J'ai raconté ces prophéties que nous connaissions par cœur. Nous avons tout arrangé pour qu'elles se réalisent. Nous savions comment survivre à la crucifixion, grâce au venin de serpent, à l'aloès et à la myrrhe. Mais c'est l'ennemi, le pharisien, l'ennemi des femmes, qui nous a trahis. Il haïssait notre amour et soupçonnait un complot. Il ordonna de casser les jambes de mon bien-aimé sur la croix afin de hâter sa mort et faire échouer la prophétie. Notre persécuteur, Saül, a adapté et trahi les préceptes de Jésus pour les soumettre à sa propre frénésie misogyne. Tel est saint Paul, l'apôtre du Mensonge.

» Mon mari, mon amour enseignait que le cœur est la source de toutes nos misères humaines. Mais Katie ma demandé de te dire une chose, Tom : le miracle s'est bel et bien produit. Après sa mort, il est devenu un pur esprit qui hantait sa propre église. Il attend, tel le djinn, s'accrochant à tous les menteurs qui prêchent, jugent et haïssent en son nom, comme un vague souvenir dans l'esprit d'un chrétien qui a oublié qu'il est chrétien.

De la pointe du pouce, Madeleine écrasa une larme. Puis elle se débarrassa de sa robe de coton et s'agenouilla devant lui. Ses cuisses s'ornaient d'autres tatouages ; des créatures fabuleuses décoraient ses seins, rampant sur son bas-ventre, représentant les sept esprits qu'elle avait rejetés. La prêtresse de chair. La prostituée du Temple. Elle baignait dans une lumière irréaliste, rouge et violet, gris et doré. Elle le déshabilla avec empressement et, lorsqu'elle eut fini, se pencha et prit dans sa bouche son pénis dressé. Puis elle vint s'empaler sur lui, glissant sur son membre, ensevelissant sa tête sous ses cheveux longs jusqu'à ce qu'il manque de s'évanouir. Il se rendit. Perdit conscience de lui-même.

Son corps de femme luit et s'étira comme une seule corde d'acier flexible. Elle lui consacra toute son attention experte jusqu'à ce que, soudain, elle claquât comme un fouet. Elle se raidit, l'enserrant de plus près, s'agrippa à ses testicules jusqu'à ce qu'il jouisse en elle, et ses ongles lui labourèrent le dos.

Il s'évanouit. Il sentit se replier sa conscience, comme une étoile qui rappellerait ses rayons, pour s'ouvrir à nouveau. Lorsqu'il reprit conscience, elle s'accrochait toujours à lui. Ses cheveux gluants de sueur étaient collés à son visage. Il était toujours en elle, à bout d'orgasme et, en se retirant, il sentit l'odeur du sang menstruel sur son pénis flasque. Son parfum avait changé. Il se dégagea, repoussant ses bras alanguis. Ce n'était pas Marie Madeleine.

— Toi, hoqueta-t-il.

— Je savais que tu avais envie de moi. Je le savais.

Christina lui sourit.

— Mais comment es-tu entrée ?

Elle désigna une fenêtre ouverte au fond de la pièce. Les chaises et les tables qui barricadaient la porte s'effondrèrent. Derrière le panneau, il y eut un raclement. L'armoire grinça et oscilla.

— Pas ça, murmura Tom. Pas ça.

Il remit son pantalon. Il n'avait pas le temps de trouver ses chaussures ou sa chemise avant que les gens qui étaient derrière la porte n'entrent dans la pièce. Il passa une jambe sur l'appui de la fenêtre ouverte.

Sharon menait le groupe de femmes qui fit irruption dans la pièce.

— Reviens, Tom ! s'écria-t-elle.

— Christina ! cria Tobie en regardant la femme nue et congestionnée qui riait, vautrée par terre.

— Je l'ai fait. L'ai fait. L'ai fait.

— Reviens, Tom ! Reviens !

Alors que l'*adhan* du soir résonnait depuis la mosquée, marquant l'arrivée de la nuit, Ahmed se prépara une autre cigarette de haschisch, la dernière d'une longue procession remontant au départ de Sharon, deux heures plus tôt. Alors qu'il l'allumait, on frappa à la porte. Trois fois. C'était l'appel du djinn, il le savait, et il ne répondit pas, préférant tirer sur son énorme joint. Le doux bruit du *shahada*, la déclaration de foi, s'élevait de la mosquée : du coup, ce n'était pas le bon moment pour qu'un djinn se présente à sa porte. Il se montrait bien audacieux. De toute façon, Ahmed ne sortait jamais avant la tombée de la nuit, tant il risquait une confrontation physique avec tous les djinns possibles et imaginables. Dans une cité aussi folle que Jérusalem, il fallait être prudent.

Puis on frappa une quatrième fois, un petit toc-toc hésitant qui se fit plus impératif. Ahmed s'étira, se frotta les paupières. Il se traîna jusqu'à la fenêtre et regarda au-dehors.

Si ses yeux ne le trompaient pas, c'était bien l'Anglais qui était là, au pas de sa porte, torse nu et sans chaussures. Ahmed regarda de plus près, mais ce n'était pas une hallucination.

— Êtes-vous homme ou djinn ?

— Lancez-moi les clés.

Ahmed n'était pas certain de vouloir ouvrir sa porte à cette apparition. Il s'écarta de la fenêtre pour y réfléchir, puis finit par céder et lui lancer le trousseau de clés. Le métal scintilla dans la pénombre tout en fendant les airs. En quelques secondes, l'Anglais déverrouilla la porte et grimpa les escaliers.

Ahmed reprit le trousseau qu'il lui tendait et fit un pas en arrière. Tom n'était vêtu que de son pantalon. Ses pieds étaient noircis de suie et de crasse. Sur sa poitrine, la sueur se mêlait à la poussière. Ses cheveux ébouriffés se dressaient selon des angles bizarres et ses yeux passaient d'un objet à l'autre sans jamais se fixer.

— Allah ! s'écria Ahmed. Vous ressemblez à un djinn. Vous avez plus l'allure d'un djinn que le djinn lui-même.

— Je veux vous parler.

— Du thé ? Oh, et puis, ras le bol du thé. Prenez donc une bière. Tenez.

Ahmed lui tendit son joint rougeoyant pendant qu'il farfouillait dans le réfrigérateur. Tom regarda la cigarette avant d'inspirer une bouffée, gardant la fumée dans ses poumons. Lorsque Ahmed revint avec sa bière, il lui rendit son joint.

— Gardez-le, dit Ahmed. Je vais arrêter. J'en ai marre de l'herbe. Asseyez-vous.

Tom s'installa sur un coussin dans la position du lotus. Ahmed fronça les sourcils en le

voyant poser ses pieds sales sur le tissu immaculé. En prétendant que l'Anglais ressemblait à un djinn, il voulait plaisanter, mais c'était vrai : on aurait dit qu'il était sur le point de se changer en démon. Ahmed se demanda si, dans l'intervalle d'une vie humaine, il était possible d'accomplir une telle transformation. Il ne savait si un cas semblable s'était déjà produit, mais cela devait être possible.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Oh, pardon. Ces derniers temps, je suis assez distrait. Vous venez me parler du manuscrit ?

— Je me contrefiche du manuscrit. Je n'en veux plus. Il est à vous. Je vous en fais cadeau si vous voulez bien me renseigner.

Ahmed savait reconnaître le moment où il fallait marcher sur des œufs.

— Que voulez-vous savoir ?

Tom tira sur le joint avidement et retint la fumée avant de l'exhaler.

— Je veux savoir comment l'on peut se débarrasser du djinn.

Ahmed le regarda sans ciller.

— Personne ne sait comment se débarrasser du djinn.

— Mais vous devez bien en avoir une idée. Vous avez bien dû essayer vous-même.

— Calmez-vous, je vous en prie. Je n'ai jamais tenté de me débarrasser de mon djinn. C'est ma punition. Ma pénitence.

— Quoi ? Vous aimez donc souffrir ?

— Suis-je le seul à être dans ce cas ?

Tom se leva et se mit à arpenter la pièce. Il avait l'air vaincu. En voyant le manuscrit épinglé à la table, il plongea les yeux dans la spirale de mots inconnus, insondables.

— Je vous conseille de ne pas vous approcher du parchemin. Il est infesté de djinns.

— J'ai menti en vous parlant de ma jeune maîtresse, dit Tom. Vous vous souvenez, lorsque nous avons échangé nos secrets ? Je vous ai menti. Je ne l'ai jamais touchée.

— Je m'en doutais.

Tom se rassit. Le joint s'était entièrement consumé. Il courba la tête, accablé. Il n'y avait plus rien à dire. Il se laissa retomber sur les coussins moelleux. Tous deux restèrent là, en silence, alors que le crépuscule se coagulait derrière les vitres et que, parfois, la rue résonnait des pas d'un promeneur.

Il s'endort, pensa Ahmed. Il est épuisé. Il faut que je lui offre quelque chose. Il traversa la pièce à quatre pattes, prit le talisman cananéen passé autour de son cou et le mit délicatement autour de celui de Tom. Puis, assis sur ses talons, il se mit à murmurer.

— Le djinn habite un nombre infini de personnalités, et chacune est une facette de votre propre individu. Dans vos rêves, vous devez chercher le bon djinn et lui demander d'intercéder en votre faveur. Offrez-lui un cadeau, puis priez. C'est tout ce que je sais.

Tom s'était assoupi. Ahmed le laissa dormir.

Tom s'arrêta devant l'église. À côté de lui, la place du passager était vide. Alors qu'il descendait de voiture, les rafales de vent s'enroulèrent autour de lui en hurlant comme des chats sauvages et faillirent arracher la portière de ses gonds. La pluie fouetta son visage. La grille grinça. Le clocher semblait plier sous la force du vent. Une nouvelle fois, l'édifice évoquait un vaisseau de pierre perdu au milieu d'une mer cruelle ; un navire peuplé d'âmes perdues. Les pierres tombales étaient des débris qui tournoyaient dans le sillage du vaisseau. Un immense arbre craqua et gémit tel un mât brisé. Quelque part dans les ténèbres, une cloche solitaire émit une seule et unique note.

Où était Katie ? Il passa la grille qui battait au vent. Elle devait être là, parmi les fidèles. Avec lui. Des branches arrachées aux arbres rampaient tout autour de l'église. Un corbeau tenta de se poser sur le toit, mais une bourrasque le projeta dans le ciel. Tom fixa la masse du clocher. Le vent laissait des marques sur le grès friable, des marques ressemblant à des coups de griffe.

Une échelle de métal formait un triangle contre la tour. Un marteau était accroché à l'une des marches. Tom leva les yeux et vit remuer quelque chose dans la niche. La statue de Madeleine avait disparu. À sa place, il vit Katie, ses cheveux comme déchirés par le vent, sa robe blanche étirée comme un suaire de soie épousant les courbes de son corps. Des nuages d'encre se massaient dans le ciel. Ses doigts de pieds s'agrippaient à la pierre friable de la niche. Elle baissa les yeux et le regarda.

La tempête ne cessait de s'enfler. Il aurait dû chercher un abri, mais avait peur de s'avancer sous le porche. Soudain, la porte de l'église s'ouvrit, poussée par le vent, et le chêne et l'acier s'écrasèrent contre la pierre.

— Descends, Katie ! Je ne peux pas rentrer sans toi, Katie ! Descends !

Mais le vent s'empara de l'échelle et l'emmena se perdre dans les ténèbres du cimetière, tel un fétu de paille. Katie était coincée là en haut, et le vent commençait à attaquer le mortier qui retenait les pierres. Peu à peu, celles-ci tombèrent en poussière sous ses pieds, puis les briques elles-mêmes s'effritèrent en accéléré. Le clocher allait s'effondrer sur lui-même. Katie étendit les bras comme un oiseau et se jeta dans le vide. Il la vit tomber, tomber vers lui. Ses yeux plongèrent dans les siens alors qu'elle arrivait juste au-dessus de lui. Leurs pupilles se touchèrent, attirées comme deux aimants.

Il n'y eut pas d'impact. Au moment crucial, la scène tout entière se désintégra et il se retrouva à l'intérieur de l'église. Katie avait disparu.

Il y avait des inscriptions partout sur les murs, s'enroulant en affreuses spirales. MENTEUR. Les fidèles se massaient lentement autour de l'autel, formant une queue pour descendre l'un après l'autre un escalier en spirale qui s'enfonçait dans le sol. Chaque marche portait des gravures, des lettres de l'alphabet hébreu. David Feldberg était au milieu des fidèles et lui sourit. Katie n'était pas là. Le prêtre n'était autre que Michael Anthony, le défroqué, et il lui faisait des signes pour l'inviter à les rejoindre.

— Je ne peux pas ! Il faut que j'attende le matin !

Michael Anthony parut agacé. Les autres fidèles cessèrent leur marche traînante et regardèrent autour d'eux avec colère, cherchant celui qui entravait leurs progrès.

Tom repéra tout de suite ce qui n'allait pas. L'église s'était modifiée. Sur chaque tableau, chaque statue, l'image de Jésus avait été remplacée par celle d'une femme nue et attirante, saignant et souffrant sur la croix. Marie Madeleine avait pris la place du crucifié. Ses couleurs sacrées étaient le pourpre et l'écarlate, le gris et le doré.

— Parlez-lui en mon nom, dit Tom. Dites-lui que je sais ce qui est arrivé. Dites-lui que je sais tout.

Michael Anthony prit un air étonné comme s'il ne comprenait rien à ce que racontait Tom.

— Vous devez parler en mon nom, insista Tom. Priez pour moi. Demandez-lui de me laisser. Dites-lui que je ferai tout pour qu'on sache ce qu'il y a sur le parchemin. Dites-lui que je ferai cela en mémoire d'elle. Et donnez-lui ceci.

Tom ouvrit la bouche et y introduisit ses doigts, jusqu'au fond de sa gorge. En un spasme, il vomit dans ses mains une grosse abeille vivante et bourdonnante. Celle-ci se tortilla entre ses doigts alors qu'il la tendait au prêtre.

Michael Anthony reçut l'insecte en hochant la tête. Il comprenait, maintenant. Il se mit à caresser l'abeille de la pointe de son doigt tout en suivant sa congrégation, qui avait disparu dans l'abîme en spirale.

L'abeille bourdonnait dans les mains du prêtre. Tom remercia Madeleine d'une courte prière avant de retourner au cœur de la tourmente qui faisait rage tout autour de l'église.

C'est le bourdonnement du téléphone qui le réveilla. Il s'assit sur son lit. Ahmed était là, dans la chambre à coucher, et décrochait le combiné. Il entama une conversation animée, avec Sharon semblait-il.

— Oui, il est là, dit-il à mi-voix. Non, il dort. Il est épuisé. Non, non, je ne le laisserai pas repartir.

Tom se tira des coussins et se frotta le visage tout en essayant de reprendre ses esprits. Une chemise de soie était posée au dos d'une chaise. Il la mit. Dans le vestibule, il trouva une paire de baskets appartenant à Ahmed. Il sortit tout tranquillement de l'appartement pendant qu'Ahmed rassurait Sharon en lui jurant qu'il ne le quitterait pas des yeux.

Tom se regarda dans le miroir qui lui renvoya le reflet de ses yeux. Des yeux de dément. Les ciseaux du barbier arabe sifflaient à ses oreilles, tout près de son cuir chevelu, alors que des mèches de cheveux venaient joncher le sol, l'une après l'autre. Le barbier taillait dans la masse avec ostentation, et ses ciseaux ne cessaient de s'affairer, planant et sifflant au-dessus du crâne de Tom. Le métal scintillait dans le miroir tout en virevoltant comme un étrange oiseau qui tenterait de se poser sans jamais y parvenir.

Lorsqu'il eut effectué le gros du travail, le barbier s'empara de son rasoir électrique et le passa sur la tête dégarnie, creusant des tranchées bien nettes.

Katie se tenait là, aux côtés de Tom, une main posée sur son épaule, le regardant dans le miroir. Ses propres cheveux étaient tressés et ses yeux étaient gris comme la mer du Nord.

— Je suis désolée, dit-elle. Je regrette le mal que je t'ai fait. Mais je devais trouver un moyen d'entrer en contact avec toi. J'ai dû passer par les autres. Sinon, comment aurais-je pu te retrouver ? Tu ne cesses de me rejeter. Toi et Sharon ne cessez de renier jusqu'à mon existence.

— Que veux-tu de moi ?

— Les prix sont affichés sur le mur, dit le barbier sans détourner les yeux de son ouvrage.

— Je veux que tu m'aimes, répondit Katie.

— Pourquoi ?

— Afin que personne n'aille prétendre que je le vole, fit le barbier.

Il éteignit son appareil électrique et entreprit de terminer son ouvrage avec un rasoir à l'ancienne.

— Parce que moi, je t'aime. Je t'aimerai toujours.

— Puis-je te faire confiance ?

— Si tu ne peux pas faire confiance à ton barbier, affirma ce dernier, qui d'autre peut le faire ?

— Tu peux me faire confiance, dit Katie.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ça te va bien, dit le barbier.

— Ça te va bien, confirma Katie.

Tobie passait près d'une échoppe de barbier du quartier arabe lorsqu'elle vit un homme au crâne rasé qui payait le coiffeur. Les traits de l'homme lui semblèrent familiers, mais elle ne s'attarda pas : il fallait qu'elle trouve Tom. Là, dans le quartier musulman de Jérusalem, elle ne se sentait pas vraiment à son aise – surtout de nuit – mais elle avait promis de rejoindre Sharon chez Ahmed.

Après que Tom se fut barricadé dans la salle du centre de réhabilitation, Tobie avait attendu l'arrivée de Sharon avant d'enfoncer la porte. Finalement, elles avaient découvert Christina, assise toute nue sur le sol. La fenêtre était grande ouverte. Sharon était alors retournée à son propre appartement dans l'espoir d'y retrouver Tom. Mais il n'y était pas : elle avait donc appelé Ahmed. Elle lui avait demandé de veiller sur Tom, puis avait contacté Tobie pour qu'elles se rejoignent chez Ahmed.

Tobie s'en voulait à mort de ne pas avoir prévu la réaction de Tom. Elle calculait toujours très soigneusement la pression à appliquer sur son patient et la quantité de vérité qu'il pouvait supporter. Peut-être, se dit-elle, était-ce là la différence essentielle entre les hommes et les femmes. La dernière fois qu'il s'était produit quelque chose de semblable, c'était avec Ahmed, lorsqu'il avait pété les plombs ; c'est alors qu'elle avait juré de ne plus jamais prendre d'hommes comme patients.

À ce stade, si Tom avait été une femme, il se serait effondré en pleurant et aurait cherché réconfort parmi celles qui l'entouraient. Tom, lui, avait choisi la fuite. Tobie pouvait détecter un élément volatil dans l'alchimie sexuelle masculine, quelque chose qui faisait que, lorsqu'il était menacé, un homme s'arrangeait toujours pour détromper ses théories les mieux élaborées. Malgré tout ce qui s'était dit au fil des siècles, le don de se mentir à soi-même était mieux préservé chez les hommes que chez les femmes. En tout cas, elle n'aurait jamais pu prédire le rôle que jouerait Christina dans cette crise.

Alors qu'elle remontait les ruelles, Tobie se figea soudain. Elle revint sur ses pas pour s'arrêter devant la vitrine du barbier. À ce moment-là, l'homme au crâne rasé était juste en train de quitter l'échoppe.

— Tom, dit Tobie d'une voix tranquille. Nous nous faisons justement du souci.

Tom s'immobilisa. Il regarda sur sa gauche et attendit un instant comme pour chercher l'inspiration. Lorsqu'il se tourna vers Tobie, ses yeux n'étaient plus que deux trous noirs aux pupilles dilatées.

— Salut, Tobie. Il n'y a pas à s'inquiéter.

Tobie eut une hésitation.

— Écoute, Tom, tu veux bien m'accompagner ? Je n'aime pas traverser ce quartier de nuit. Je me sentirai plus tranquille avec toi.

— Où allez-vous ?

— Je pensais aller dire bonjour à Ahmed. Tu veux bien venir avec moi ?

Tom se tut un instant avant de répondre :

— Je ne peux pas, Tobie. Il faut que je me rende quelque part.

— Où ça ?

Cette fois-ci, le silence se prolongea. Tom s'accordait un large blanc avant de répondre.

Pour Tobie, c'était un symptôme familier, mais néanmoins troublant.

— Au Méa Shéarim.

— Au Méa Shéarim ? Pourquoi veux-tu aller là-bas, Tom ? Non, tu n'as pas besoin de t'y rendre.

Un silence.

— Si, si. J'ai un vieux compte à régler. Je dois y voir quelqu'un.

— Un compte ? Tom, qu'est-ce qui se passe ?

— Là-bas, au Méa Shéarim, un homme a jeté une pierre à Sharon. Je ne peux pas l'ignorer, Tobie. On ne peut tolérer un tel comportement.

— Hé, viens avec moi, mon grand. Allons donc retrouver Sharon et Ahmed. Nous serons entre amis. Tiens, prends mon bras et accompagne-moi.

Tom battait déjà en retraite. Il tourna les talons et se mit à courir.

— Je ne peux pas, Tobie. J'ai un compte à régler. À plus tard.

Et il disparut dans l'ombre des ruelles. Tobie savait qu'il était inutile de vouloir le suivre. Elle le laissa donc courir et repartit d'un pas vif vers l'appartement d'Ahmed, là où l'attendait Sharon.

— Il est allé au Méa Shéarim. Bonsoir, Ahmed. Cela fait bien longtemps qu'on ne s'est pas vus.

— Au Méa Shéarim ? répondit Sharon. Ahmed, ne fais pas ces yeux-là. Où est ton sens de l'hospitalité ?

Ahmed ne pouvait détacher son regard de Tobie.

— Je vous prie de m'excuser, horrible vieille dame. Asseyez-vous. Asseyez-vous. Il faut me pardonner : ce n'est pas tous les jours que la pire femme du monde visite mon humble demeure. Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Nous n'avons pas le temps. Je viens de tomber sur Tom dans la rue. Il est à faire peur. Il s'est rasé le crâne, et il vaut mieux le convaincre de venir avec nous. Le plus tôt sera le mieux.

— Tu as raison, renchérit Ahmed, il est passé par chez moi. Il m'a volé une chemise et des chaussures. Tout le temps qu'il est resté ici, il n'a cessé d'écouter son djinn. Ne me regardez pas comme ça. Je vous le dis, son djinn lui parlait constamment dans le creux de l'oreille. Il est entièrement sous son influence.

— Mais tu mas dit qu'il se rendait dans le ghetto, dit Sharon. Qu'a-t-il à y faire ?

— Il a dit qu'il avait un compte à régler. Un homme t'y aurait jeté une pierre, et il voulait te venger ou Dieu sait quoi.

— C'est vrai, l'autre jour, un des hassidim m'a jeté une pierre. J'ai dû lui en parler.

— Mais s'il cause le moindre problème dans le ghetto, renchérit Ahmed, ces mêmes hassidim vont le mettre en pièces !

— Allons-y, affirma Sharon. Tu viens avec nous, Ahmed ?

— Tu es folle ? Moi, un Palestinien, aller dans le Méa Shéarim ? Quelle blague !

— Nous serons avec toi.

— C'est encore pire. Et de plus, il fait nuit. Je ne sors jamais la nuit.

— Nous avons besoin de toi, dit Tobie. Il faut qu'on le retrouve.

— Pourquoi courrais-je un tel risque pour cet Anglais ? Il m'a volé ma chemise et mes chaussures. (Il regarda Sharon.) Et quoi d'autre ? C'est impossible. Croyez-moi, si je pouvais, je viendrais avec vous. Mais il fait nuit, et le danger est trop grand. Mon djinn est certainement là, à m'attendre.

— Ahmed, c'est moi qui te le demande, plaïda Sharon. J'ai besoin de toi.

— Mais la nuit, gémit Ahmed, mais la nuit.

— *De profundis*, dit Katie qui cheminait à ses côtés, sa main droite posée sur son épaule gauche. En remontant des profondeurs. Je t'ai tout dit. Le manuscrit de Marie t'a révélé tous ses secrets. Maintenant, tu sais ce qui est arrivé. Tu sais comment le Menteur nous a trompés. Tu sais comment nous fumes possédés. Tu sais maintenant *qui* est le véritable Menteur.

Elle le guidait à travers les rues du quartier arabe. Derrière flamboyaient les tours et le Dôme doré, et les clochers s'évalaient devant lui, enveloppés dans des châles de sable. Les gens passaient dans les rues, transparents comme des spectres et tranquilles comme la poussière. En abordant les avenues les plus peuplées, ils sentirent la tension qui crépitait dans l'air, de plus en plus forte, son amertume imprégnant la chaleur lourde. Il y avait bien trop de jeunes gens dans les rues, échangeant des murmures vibrants d'animation. Ils croisèrent deux soldats nerveux. Les conscrits étaient alarmés, au bord de l'explosion. Il se passait quelque chose, ou quelque chose allait se produire.

— Qu'y a-t-il ?

— Une émeute se prépare, répondit-elle. Viens.

Lorsqu'ils atteignirent la muraille près du quartier de Salomon, les doigts de Katie se crispèrent sur son épaule. Ils s'immobilisèrent. Elle désigna la silhouette d'un soldat qui se découpait sur le chemin de ronde. Il leur tournait le dos. Alors qu'il se déplaçait doucement sur le parapet, son fusil en main, Tom put voir la forme d'une queue reptilienne ondulant entre ses jambes.

Impossible !

Et pourtant, elle était bien là ; une queue démoniaque, noire et luisante, animée d'un mouvement de balancier. Une main se referma sur les entrailles de Tom, et une onde malsaine le parcourut.

— Chhhuut.

Katie prit son visage entre ses mains. Ses yeux couleur d'océan semblèrent emprisonner les siens, impérieux, tout-puissants.

— Pour la première fois, tu peux voir un djinn, dit-elle.

Dégoulinant de sueur, Tom regarda à nouveau le soldat sur son mur. Celui-ci sembla percevoir sa présence : il se tourna lentement dans leur direction, son visage caché dans

l'ombre. La queue démoniaque s'agita une nouvelle fois et le visage émergea lentement de sa gangue de ténèbres.

C'est alors que Katie poussa Tom dans une ruelle toute proche.

— Vite ! Ils ne doivent jamais savoir qu'ils sont percés à jour, que tu les vois tels qu'ils sont réellement. Jamais. Tu comprends ?

Mais Tom, terrifié par sa vision, par la réalité bien matérielle du djinn, tremblait comme une feuille. Il tituba contre un mur et se mit à vomir. Katie posa une main sur sa nuque et le propulsa vers une autre ruelle. Ils en sortirent devant la porte de Damas.

Il se sentait soulagé d'être sorti de la vieille ville. Là, l'air paraissait plus léger, plus doux. La porte de Damas était bondée et la route embouteillée. La main de Katie se posa encore sur son épaule, légère comme un papillon, et elle le dirigea vers l'arrêt de bus arabe. Il s'arrêta pour regarder le mur et vit deux autres silhouettes sur le parapet.

— Les soldats, dit-il.

— Non, tous ne sont pas des djinns. Ils se déguisent en soldats tout comme ils peuvent prendre l'apparence de gens ordinaires. Mais tu le sais déjà.

— Oui. Je le sais déjà.

Elle le mena à la station-service, où il acheta un bidon qu'il remplit avec trois litres d'essence. Il prit aussi deux bouteilles d'orangeade. Tout près de l'arrêt de bus, il s'arrêta pour boire. Il se sentait fiévreux et transpirait abondamment. Il avala la moitié d'une bouteille d'orangeade et les vida toutes les deux dans le caniveau. Puis il versa l'essence dans les bouteilles en plastique et jeta le surplus avec le bidon.

Ils se remirent en marche vers la porte de Damas.

— Le menteur détestait les femmes en général, dit Katie. Pour lui, nous étions impures. Et il haïssait Jésus pour l'affection qu'il leur portait. Lorsque Jésus a renvoyé les sept démons qui possédaient Marie Madeleine, il lui a fait quitter le temple de Canaan pour rejoindre le sien. Il voulait des femmes prêtres ; il voulait qu'elles soient les égales des hommes. Mais le menteur ne voulait rien savoir. Le menteur méprisait sa propre chair, et toutes les faiblesses humaines.

» Après la crucifixion, le menteur a senti que le moment était propice. Il a récupéré l'Église et est parti vers l'ouest. En guise de punition, Marie se vit expurgée des textes saints. C'était comme si on lui avait arraché la langue. Non, ce n'est pas le menteur que le Christ a converti au cours de son fameux voyage à Damas. C'est l'Église du Christ que le menteur a pervertie.

— Nous nous rendons au Méa Shéarim, n'est-ce pas ? demanda Tom.

— Non. Je voulais juste gagner du temps. Et nous sommes déjà arrivés.

Ils se trouvaient au coin de la route connue sous le nom de Derekh Shekhem, juste en face de la porte de Damas. Devant eux s'ouvraient les portes de la grande église de saint Paul.

— Le temple du menteur. Paul, celui qui haïssait les femmes. Celui qui méprisait la chair. Celui qui souillait l'amour terrestre. Le faux prophète, l'apôtre du mensonge. Le fléau de la gent féminine. Le père des djinns. menteur entre tous les menteurs.

Tom leva les yeux sur la façade de l'église de saint Paul. Les ténèbres la drapaient comme des ailes noires. Il monta les marches et entra.

Sharon, Tobie et Ahmed marchaient en silence. Les deux femmes et l'Arabe se tenaient par le bras ; Ahmed était tétanisé par la frayeur. Ils dépassèrent des petits groupes de jeunes qui, en les voyant s'approcher, cessaient de discuter pour leur jeter des regards hostiles.

— Que disent-ils ? demanda Tobie. Il se passe quelque chose ?

— Tu sais ce qu'est l'intifada, répondit Ahmed. Il se passe toujours quelque chose.

— Mais les pourparlers de paix...

— Tout le monde n'est pas du côté d'Arafat. Le Hamas va tout faire pour empêcher la discussion, tu le sais bien.

L'air vibrait de l'imminence de l'insurrection. L'ombre de la violence s'étendait avant même qu'elle n'explose. Les murs entourant les rues suaient de peur prémonitoire. Les canaux de drainage débordaient de rumeurs fangeuses.

— Par Allah, vous ne sentez donc rien ? gémit Ahmed. Partons, quittons la vieille ville. Elle est la proie des djinns. Ils attendent les premiers cadavres.

À la porte de Damas, Ahmed leva les yeux vers les anciens parapets et frissonna. Un instant, les deux femmes crurent qu'elles ne pourraient lui faire franchir la porte. Il semblait avoir pris racine. Pas moyen de lui faire dire ce qui l'effrayait tant. On aurait dit un fil têtu refusant de passer par le chas d'une aiguille.

Un détachement de soldats franchit la porte et entra dans la ville, repoussant un groupe de jeunes désœuvrés qui traînaient sous la voûte. Le tumulte et les protestations sonores qui s'ensuivirent tirèrent Ahmed de sa transe, et Tobie et Sharon purent l'entraîner sous la porte.

Le ghetto du Méa Shéarim n'était plus qu'à quelques minutes de marche. Ils passèrent devant l'église de saint Paul. Sharon leva les yeux et entrevit l'ombre d'un homme qui entraînait dans le bâtiment, un paquet serré contre sa poitrine.

— Vite, vite, dépêchons-nous, dit Tobie.

— Pourquoi suis-je ici ? gémit Ahmed. Pourquoi ?

— À cause de ton amour pour Sharon, répondit Tobie.

— De toutes les femmes que j'aie jamais rencontrées, rétorqua Ahmed, tu es bien la pire.

À l'entrée du ghetto, Sharon s'arrêta sous le panneau :

FILLES DE JÉRUSALEM :
HABILLEZ-VOUS TOUJOURS DE FAÇON CONVENABLE.

— Et merde. Regarde ma tenue.

Un short s'arrêtant bien avant le genou dévoilait ses cuisses bronzées et elle portait une chemise sans manches. Elle jeta un regard aux deux autres, mais ils n'avaient rien à lui proposer. Tobie, elle, portait un pantalon et un pull.

— Au moins, vous n'avez pas le faciès d'un Palestinien, dit Ahmed. Rien ne peut être pire.

— Que si, rétorqua Sharon. Les filles de Jérusalem ont le port fier et altier.

— Quoi ?

— Laisse tomber. Nous n'avons pas le temps de nous en occuper.

Ils traversèrent la grille de fer forgé et entrèrent dans le ghetto comme s'il s'agissait de l'enfer de Dante. Ils arpentèrent les rues en tentant d'exsuder une confiance qu'ils étaient loin de ressentir. Les hassidim barbus, chapeautés et lunettés qu'ils croisèrent leur jetèrent des regards torves, mais personne ne vint leur chercher noise. Un vieil homme sortant d'une échoppe aperçut Sharon et, de saisissement, laissa tomber son sac rempli de pommes rouges qui roulèrent dans le ruisseau. C'était un geste théâtral, une bouffonnerie symbolisant l'indignation.

— Je connais des gens qui vivent ici, dit Tobie. Ils pourront nous aider.

— Ne tarde pas, répondit Sharon. J'aime mieux que tu restes près de nous.

Tobie s'enfonça encore plus profondément dans le ghetto. Sharon et Ahmed restèrent sur le pourtour, marchant lentement dans les rues les mieux éclairées. Un hassid âgé, au dos voûté et à la barbe blanche comme neige, leur jeta un regard d'oiseau de proie depuis un porche. Lorsqu'ils s'approchèrent, il s'écria soudain d'une voix de stentor :

— *Vous n'êtes pas à New York ! Vous êtes à Yerushalayim !*

— Restons groupés, dit Sharon.

— Je suis très groupé.

— Tu veux qu'on se tienne la main ?

— *Yerushalayim !*

— C'est pas une bonne idée.

Ils s'éloignèrent à la hâte du vieillard qui continuait de brailler et tournèrent à l'angle de la rue. Ils s'aperçurent immédiatement de leur erreur. Un groupe de jeunes hassidim se tenait à quelques mètres d'eux, à la lueur d'un réverbère. S'ils avançaient, ils devraient prendre le risque de passer près d'eux ; s'ils reculaient, ils faisaient preuve de faiblesse. Ils préférèrent continuer. Les jeunes hommes secouèrent la tête, faisant danser leurs papillotes, et la lumière du réverbère fit scintiller leurs lunettes.

— On trouve de tout dans ce quartier, dit l'un d'entre eux.

Sharon rétorqua en hébreu une phrase qu'Ahmed ne put comprendre, mais qui leur cloua le bec. Puis, sur leur passage, l'un d'entre eux cracha à ses pieds.

— Putain.

— Laisse tomber, dit Ahmed. Ignore-le. Tom, où pouvez-vous bien être ?

Ils s'éloignèrent du groupe. Ils espéraient tomber sur le chemin menant aux portes du ghetto, mais se retrouvèrent dans une impasse. Il y avait bien une autre rue, mais elle

menait du mauvais côté, et ils durent passer devant des boutiques et d'autres groupes d'hommes rassemblés tels des corbeaux sous la lumière tamisée des réverbères. Tous semblèrent montrer les dents derrière leurs barbes luxuriantes.

— Sors-nous de là, dit Ahmed.

— C'est ce que j'essaie de faire.

Ils se retrouvèrent dans un cul-de-sac ; l'un des murs portait un graffiti proclamant : JUDAÏSME ET SIONISME SONT DIAMÉTRALEMENT OPPOSÉS, bombé en lettres de trente centimètres de haut. Sharon s'arrêta, cherchant un moyen de rebrousser chemin.

— Il va bien falloir revenir sur nos pas. Je ne vois pas d'autre solution.

— Je ne crois pas, dit Ahmed.

Sharon suivit son regard. Le chemin était bloqué par un groupe de hassidim qui les avait suivis jusque-là. Ils étaient silencieux et étonnamment menaçants avec leurs longs manteaux noirs et leurs chapeaux à large bord. Chacun portait des lunettes rondes, comme si elles faisaient officiellement partie de l'uniforme des ultraorthodoxes. Derrière leurs verres, leurs yeux semblaient agrandis, presque exaltés. Une seconde rue débouchant sur le cul-de-sac se remplit de spectateurs tout de noir vêtus.

— L'heure des négociations est venue, dit Ahmed.

Quelqu'un cria le mot hébreu pour « putain ». Ahmed eut droit à une autre insulte, réservée aux Palestiniens, celle-ci. Une volée de cailloux s'abattit de nulle part pour tambouriner sur le mur derrière eux. Impossible de voir qui avait jeté la première pierre, ou les suivantes. Le groupe d'hommes était étrangement immobile. Puis Sharon entrevit un bras levé et sentit un choc sur sa cuisse. La pierre était lourde, tranchante. Elle eut un hoquet de douleur et se cassa en deux. Une autre pierre siffla et ne rata que d'un cheveu le visage d'Ahmed.

Quelques secondes plus tard, c'était une grêle de pierres et de briques qui leur dégringolait dessus. Sharon sentit une arête entailler sa joue. Elle leva ses mains pour protéger son visage et vit Ahmed tomber à genoux, tentant d'échapper au déluge. Puis il se redressa d'un bond et, bravant les projectiles, se jeta sur Sharon pour lui faire un rempart de son propre corps.

Tous deux s'abattirent au sol.

La pluie de gravats cessa aussi subitement qu'elle avait commencé. Ils entendirent des cris, d'abord en hébreu, puis en anglais. Alors qu'ils tentaient de voir à travers leurs doigts, ils aperçurent un grand et jeune hassid qui courait vers eux tout en hurlant sa rage.

Sharon crut qu'il se préparait à les frapper à son tour mais, lorsqu'il arriva à leur hauteur, il se tourna pour faire face aux bourreaux. Son chapeau était tombé dans la poussière, révélant une barbe fournie et un crâne dégarni, presque chauve. Il était rouge d'avoir couru et ses papillotes entrelacées vibraient de colère. Il étendit tout grands les bras pour protéger à la fois Sharon et Ahmed, toujours agenouillé sur le sol à côté d'elle.

— Lâches ! criait-il à ceux de son propre peuple. Lâches ! Que faites-vous donc ? Osez-vous me jeter des pierres ? L'un d'entre vous est-il seulement assez pur pour me

lapider ? Rien qu'un ?

Personne ne répondit. La foule garda le silence. Le hassid protecteur rejeta la tête en arrière et poussa un rugissement presque inhumain. Il se retourna et toisa Ahmed et Sharon d'un regard furieux. Son front luisait de sueur, et ses yeux brillaient comme de la lave bouillante. Il se tourna à nouveau face à la foule.

— N'y en a-t-il donc pas un seul parmi vous qui soit assez pur pour me jeter une pierre ? Si Dieu l'a créé, qu'il s'avance !

Il ramassa un bâton sur le sol et, de sa pointe, griffonna quelque chose sur le sol avant de le rejeter.

— Rentrez chez vous ! Rentrez chez vous et laissez partir ces gens !

Personne ne bougea. L'inconnu chassa la première rangée de spectateurs, qui rompirent le rang et se dispersèrent. Le second groupe s'éloigna lui aussi, poussé par le hassid enragé qui chargeait au beau milieu de la foule tout en les défiant à voix haute.

Finalement, Tobie réapparut et aida Sharon à se relever. Leur sauveteur était un de ses amis. Sharon arborait des entailles sur le visage et les bras. Ahmed était lui aussi atteint. Leur sauveteur revint vers le cul-de-sac pour ramasser son chapeau.

— Ne ramène plus jamais ces deux-là ici, Tobie.

— C'est ma faute, dit Sharon. C'est moi qui ai fait venir les autres.

— Tu es juive, dit-il. Ces gens sont comme des enfants, tu le sais bien. Tu fais ressortir leurs bas instincts. Je suis désolé. Ne revenez plus dans ce quartier.

Il les accompagna jusqu'à l'entrée du ghetto. Tobie lui parla en hébreu.

— Qu'ils s'en aillent, dit l'homme, tirant un mouchoir blanc pour s'éponger le front. C'est tout. Qu'ils s'en aillent.

Tom passa les portes de l'église et les referma derrière lui. L'intérieur du bâtiment était plongé dans la pénombre, à peine éclairé par la lueur chancelante des cierges. Des offrandes. Chacune d'entre elles chuchotait sa propre prière brûlante. *De fausses prières*, pensa Tom. Chaque flamme était un mensonge.

Un fidèle solitaire était agenouillé sur un prie-Dieu, tout près de l'autel. L'homme avait posé sa tête sur ses mains jointes. Les pas de Tom résonnèrent sous les voûtes alors qu'il allait s'installer derrière l'inconnu. Il se cramponna à ses bouteilles de plastique et attendit que l'homme veuille bien s'en aller.

Les chandelles du mensonge brûlaient lentement et, parfois, un courant d'air les faisait vaciller. Tom pensa à Katie, qui l'attendait patiemment au-dehors. Elle n'avait pas eu à lui expliquer ce qu'il devait faire. Il le savait déjà.

Marie Madeleine lui avait montré la vérité. Marie la sainte, le djinn, l'ange, le démon, l'inspiration. Au-dessus de l'autel, une croix supportait le corps du Christ trahi. Mais ce n'était pas Judas le coupable. C'était Paul. *Il faut garder à l'esprit, se dit Tom en faisant semblant de prier, que la vérité religieuse dépend de la version des événements qui est reconnue comme officielle. La version de Marie Madeleine a été censurée. On l'a exclue*

parce qu'elle avait refusé de reconnaître l'homme qui n'était pas le Christ dans le jardin, près de la tombe. Parce que Marie avait su que l'arrivée du Messie était un événement préparé, une mise en scène pervertie par Paul, l'apôtre du Mensonge, Celui-qui-hait-les-femmes.

« Cesse de te crucifier, Tom, avait dit Tobie. Cesse de te crucifier. »

Mais il pouvait expier sa faute. Au nom de Katie, il pouvait détruire l'autel de l'ennemi. L'Usurpateur. Le Menteur. Marie Madeleine était la vérité. Paul était le Mensonge.

Devant lui, le fidèle changea de position. *Il va rester*, se dit Tom. *Il n'a aucune intention de s'en aller*. Il regarda l'homme plongé dans ses prières et, soudain, eut l'impression que quelque chose n'allait pas. C'était sa position qui était étrange. Le fidèle se tenait courbé selon un angle inhabituel. Tom se sentait mal : un poids pesait sur son estomac, une sphère de plomb qui gonflait en lui.

Derrière lui, la porte s'ouvrit, faisant entrer une bouffée d'air chaud. Les flammes des chandelles exécutèrent une danse hystérique avant que les portes ne se referment. Quelqu'un d'autre venait d'entrer et alla s'asseoir derrière lui, sur un prie-Dieu. Lorsque Tom regarda autour de lui, tout était différent.

Il n'était plus au fond de l'église, mais se tenait accroupi sur une chaise juste sous la rambarde de l'autel, dans la position même du fidèle solitaire. En regardant par-dessus son épaule à l'arrière de l'église, il vit que la personne qui venait d'entrer avait pris sa place. Il serra contre lui ses bouteilles d'essence. Dans la pénombre, il ne put distinguer les traits de la silhouette. Il se tourna à nouveau. L'église se mit à transpirer une humeur malsaine qui sourdait des murs, des bancs de bois, des saints de plâtre, de la croix dorée elle-même. Tous exsudaient le mal, sombre et poisseux. La sphère de plomb s'enfla dans son estomac. Il s'essuya les yeux du plat de la main.

La perspective se modifia une nouvelle fois. En un clin d'œil, il se retrouva au fond de l'église ; le fidèle était à sa place, face à l'autel. Il se leva et fit quelques pas entre les rangées de bancs pour se diriger vers la silhouette solitaire. Un goût de métal monta dans sa bouche, et ses oreilles sifflaient. En s'approchant du fidèle, il fut pris d'un vertige et tituba sur ses jambes. Sous le prie-Dieu sur lequel se tenait l'inconnu, Tom vit quelque chose de gras et noir qui luisait faiblement dans la pénombre. Soudain, la chose fut animée d'une ondulation reptilienne avant de reprendre sa position.

Tom fit un pas en arrière. La chose bougea encore, se déroula avant de reprendre sa position initiale. Ce n'était pas un serpent : la chose était jointe au corps du fidèle, à la base de sa colonne vertébrale. C'était une queue, noire et sinistre.

— Le djinn, souffla Tom.

Luttant contre l'horreur qui montait en lui comme une bile acide, il entendit un bruit derrière lui. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Près de l'entrée de l'église, une autre silhouette indistincte se levait du prie-Dieu qu'il avait lui-même occupé. La créature qui se faisait passer pour un fidèle avait disparu.

Ils avaient à nouveau changé de position, Dieu sait comment. La silhouette s'approcha de lui sans se donner la peine de cacher sa queue noire qui ondulait sur toute la longueur

de l'allée. Le démon serrait quelque chose contre sa poitrine. Deux bouteilles de liquide jaune.

L'autre créature s'approchait de lui. Elle se mit à courir. Tom battit en retraite, mais sa perspective se modifia comme elle l'avait déjà fait : cette fois-ci, le djinn le poursuivait depuis l'autel. À chaque fois que l'esprit de Tom enregistrerait le changement de perspective et tentait d'y résister, le monde basculait à nouveau jusqu'à ce qu'il soit pris en sandwich, pourchassé de tous côtés.

Il allait entrer en collision avec le djinn qui arborait son visage. Le double démon était tout proche. Au moment de l'impact, un silence absolu retomba. La clarté des chandelles s'enfla soudain. Chaque lumière était une petite fleur blanche qui n'en finissait pas d'éclore, étendant son halo jusqu'à ce que chaque lueur se mêle aux autres pour former un seul et unique mur de lumière éblouissante. Et par-delà cette clarté surnaturelle résonnait un hurlement qui s'amplifiait dans le lointain, fragmentant le mur de lumière en mille et une petites fissures avant de le faire éclater ; le temps s'infiltra par la brèche et les chandelles brûlèrent, comme précédemment, de façon individuelle. Tom sentit le cri qui s'échappait de sa propre gorge. Il lâcha les bouteilles remplies d'essence qui s'écrasèrent au sol. Il renversa un plateau de fer forgé supportant une douzaine de cierges allumés. Ceux-ci s'abattirent sur les bouteilles.

Tom sortit de l'église, les mains sur sa gorge, aspirant l'air en longs hoquets. Il n'y avait personne sur les marches. Katie avait disparu.

— C'était toi, Katie, dit-il aux ténèbres qui se massaient autour du bâtiment. Depuis le début, c'était toi.

Une rumeur s'éleva en provenance de la porte de Damas. Tom entendit des coups de feu, un, deux. Il descendit les escaliers d'un pas chancelant. Il n'y avait personne pour remarquer l'incendie qui ravageait l'église. Tom courut vers la rumeur qui lui parvenait depuis la porte de Damas.

Lorsque Sharon et Tobie arrivèrent à la porte de Damas en passant par la route Hatzanhanin, une émeute venait d'éclater. Un groupe de manifestants se voyait repoussé de la porte par une poignée de soldats qui les ramenaient sous l'arche des Croisés. Les remparts de pierre formaient un goulot d'étranglement au-dessus du fossé. Entre-temps, d'autres Arabes rejoignaient la mêlée sous les murailles. Les visages luisants étaient illuminés par les lanternes et les jeunes Arabes qui arrivaient en masse entraînaient Ahmed, Tobie et Sharon vers l'arche.

— Ça va mal, dit Ahmed. Ça va mal.

— Il y a quelque chose qui brûle, dit Tobie, désignant les nuages de fumée qui s'échappaient de l'église de saint Paul. Ils ont mis le feu à l'église.

Ils entendirent les murmures qui traversaient la foule. Une manifestation du Hamas à Jérusalem Est s'était soldée par la mort d'un militaire. Les sentinelles avaient ouvert le feu et abattu une jeune fille. Les manifestants étaient furieux et provoquaient les conscrits israéliens chargés de défendre la porte.

— Allons-nous-en, dit Tobie.

— Là ! cria Sharon avec enthousiasme en tendant le doigt vers une silhouette adossée au mur près de l'Arche. C'est ta chemise, Ahmed ?

Celui-ci acquiesça, incrédule. C'était bien Tom, vêtu de la chemise de soie d'Ahmed, Tom et son crâne rasé.

— Il faut qu'on le sorte de là, décréta Sharon.

Mais il était impossible d'avancer au milieu d'une telle cohue. Des rumeurs commençaient à se répandre dans la foule. Les Juifs avaient mis le feu à Saint-Paul pour faire accuser les Arabes. Les chrétiens incendiaient une mosquée en guise de représailles. Ahmed commençait à paniquer.

— Je ne peux pas rester ici, siffla-t-il. Regardez ces gens ! Cette foule grouille de djinns. Tobie lui prit la main.

— Ne t'éloigne pas.

— J'ai peur de la nuit, dit Ahmed.

— Moi aussi. Moi aussi.

Soudain, une brèche se creusa dans le cordon de soldats, et les manifestants s'y engouffrèrent avec un grand rugissement. Des malheureux tombèrent à terre et furent piétinés. Deux hommes sautèrent dans le fossé asséché pour ne pas être écrasés par la pression des corps. Certains tentèrent de faire de la place pour que ceux qui étaient tombés puissent se relever, et des bagarres éclatèrent. D'autres Arabes se joignirent à la foule, enfermant le trio dans la mêlée. Il faisait chaud. La tension et la violence imminente planaient sur la foule comme la fumée d'un pneu incendié. Dans un claquement de bottes, d'autres soldats vinrent épauler les sentinelles. Ils prirent position sur la muraille et braquèrent leurs mitraillettes sur les manifestants.

Sharon agrippa Tobie, qui se cramponnait toujours à Ahmed, et les tira tous les deux.

— Venez.

Ils suivirent le flot humain de l'autre côté de la porte. Le premier cordon de soldats avait battu en retraite à l'intérieur et entraînait dans le souk arabe, poussé par la masse qui s'était mise à chanter, à crier le nom de Dieu en levant le poing, à hurler des slogans, à ululer. Tous trois furent projetés dans le square, à l'intérieur des murailles.

— Dieu est grand ! cria un jeune Arabe à la face de Tobie.

Ahmed prit sa tête entre ses mains.

— Là ! fit Sharon.

Tom tournait à l'angle d'une rue et s'éloignait du souk.

— Il s'est libéré. Venez.

Mais une cohorte de militaires venant de la porte d'Hérode arrivait au pas de course. Ils lancèrent l'ordre de reculer. Le trio s'adossa au mur alors que les soldats leur passaient devant pour aller repousser la foule de l'autre côté de la porte de Damas. Sharon abandonna ses deux compagnons et courut vers l'endroit où elle avait aperçu Tom. Tobie et Ahmed la suivirent.

Tom avait peur. Il avait rejoint la foule qui se massait dans le goulot d'étranglement qu'était devenue la porte de Damas. Il voulait s'y cacher, s'éloigner de l'église en flammes. Lorsque la foule avait ouvert une brèche dans le cordon des soldats, il s'était vu propulsé dans la vieille ville. Emporté par la masse des corps, il avait remarqué que, parmi les visages sombres luisant de sueur des manifestants, un sur cinq ou six était en fait un djinn travesti. C'étaient ces djinns qui poussaient les autres à la violence ; d'excitation, ils en agitaient leurs queues noires. Les djinns, venait-il de découvrir, pouvaient faire apparaître et disparaître à volonté leurs queues, la rétractant chaque fois que quelqu'un, comme Tom, y regardait d'un peu plus près.

Katie, où es-tu ? J'ai besoin de toi. Katie. Kelly. Marie. Sharon.

Emporté comme un bouchon sur les flots d'une rivière, il ne savait pas ce qu'il faisait au milieu de cette foule brutale. Il se souvenait d'être entré dans l'église avec des bouteilles d'essence, mais ne savait ce qui s'y était passé. Il se rappelait avoir couru vers la porte de Damas. Il fallait qu'il sorte de là. Qu'il aille voir Sharon. Sharon pourrait l'aider.

Devant lui, une phalange humaine se retirait le long des rues, chassée du souk par les soldats. Soudain, la foule se mit à courir. Afin d'éviter d'être emporté, il plongea dans une étroite ruelle.

Il reconnut tout de suite l'endroit. Il y était déjà venu. Un frisson descendit le long de son dos. Oui, c'était bien ça, cette odeur de baume, ce résidu de parfum, un mélange de musc et de jasmin. C'était là qu'il avait rencontré pour la première fois Marie Madeleine, lors de sa première journée à Jérusalem. C'était là qu'il avait trouvé la carte. Elle était derrière lui, il pouvait le sentir, et elle attendait qu'il se retourne. Mais il avait peur de découvrir non pas Marie la belle, jeune et excitante, mais la Madeleine lépreuse, écrasée par les siècles, au visage aussi peu vivant que la mer Morte.

Mais lorsqu'il se retourna, il n'y avait rien. Personne, ni femme, ni djinn, personne. Il sut alors qu'il l'avait exorcisée, qu'elle était partie pour toujours, tout comme Katie.

Il fut tiré de sa rêverie par l'apparition de deux jeunes Arabes. Des écharpes palestiniennes masquaient leurs visages. Ils couraient vers sa cachette et, en le voyant, s'arrêtèrent net, les yeux écarquillés. Ils reprirent leurs esprits et escaladèrent le mur à l'autre bout de la ruelle. Le premier atteignit le sommet et se laissa tomber de l'autre côté. L'autre le suivit, mais alors qu'il grimpait, quelque chose de lourd s'abattit aux pieds de Tom. Le jeune homme regarda en bas, l'air épouvanté. Mais quoi que puisse être l'objet qu'il portait, il choisit de l'abandonner.

Tom baissa les yeux. C'était un fusil à canon court. Il le ramassa.

Ahmed et Tobie suivirent Sharon loin de la foule et des soldats massés contre la porte. L'air vibrait des cris de jeunes surexcités cherchant un exutoire à leur colère. Le gros de la troupe s'était divisé le long des rues du souk pour se regrouper dans une avenue. Les cris et les chants se rapprochaient.

Ils avaient perdu Tom, semblait-il. Pour Ahmed, cette poursuite était inutile. Comme

Tobie était déterminée à ne pas abandonner Sharon, il lâcha sa main, mais fut bien obligé de les suivre à contrecœur. Il voulait s'en aller loin de tout cela. Il voulait rentrer chez lui. Le danger était partout. Dans sa jeunesse, il avait trop souvent été le témoin, voire l'acteur, de perturbations telles que celle-ci ; maintenant, il avait développé un sixième sens qui le prévenait de l'imminence d'une catastrophe. Il savait que le djinn pouvait soulever une foule tout entière contre la victime qu'il s'était désignée. Et il savait comme le djinn aimait la nuit.

Il s'empressa derrière Tobie et Sharon, qui avaient une cinquantaine de mètres d'avance. Puis il vit deux jeunes masqués qui s'éloignaient de la zone du souk pour se cacher dans une ruelle adjacente. Il les suivit, les regarda courir et s'étonna de les voir s'immobiliser. C'était l'Anglais ! Tom était là, au fond de la ruelle, dos au mur, l'air confus et effrayé. Les jeunes hommes l'ignorèrent pour escalader le mur. L'un d'entre eux perdit un objet en cours de route. Des cris et des sifflets explosèrent derrière Ahmed ; il se retourna et vit deux soldats israéliens qui s'éloignaient de la foule pour courir après les jeunes hommes. En se retournant, il vit que Tom avait ramassé le fusil qui gisait à ses pieds et le soulevait lentement.

— Non, Tom ! Non !

D'un bond, il traversa la ruelle et arracha l'arme aux mains de l'Anglais ébahi.

— N'y touchez pas, idiot !

Il leva le bras pour projeter le fusil par-dessus le mur.

Il ne devait jamais y parvenir. L'un des soldats aboya un ordre qui, alors qu'il arrivait à peine à l'entrée de la ruelle, fut suivi d'un coup de feu. La balle frappa Ahmed à hauteur des reins. Deux autres, tirées par le second soldat qui était tombé un genou à terre, déchirèrent sa gorge et sa poitrine. Le corps d'Ahmed fut projeté contre le mur.

Le cri d'Ahmed avait attiré Tobie et Sharon à l'orée de la ruelle. Tobie bourra de coups les bras d'un des soldats tout en hurlant en hébreu. Sharon repoussa le second pour se précipiter vers le corps brisé d'Ahmed. Un lac de sang noir engluait ses vêtements. Elle leva sa tête. Il était déjà mort, mais elle était trop choquée pour s'en apercevoir. Sa tête retomba, inerte, le sang et la salive se mêlant à la commissure de ses lèvres. Sharon embrassa sa bouche sanglante et le berça sur ses genoux. Elle regarda Tom, en quête d'une explication qui le dépassait.

Tom, appuyé contre le mur, ne pouvait rien faire, que regarder la scène avec horreur. Il vit les yeux de Sharon, remplis d'interrogations muettes, puis les lèvres ensanglantées de l'Arabe. Une grosse abeille sortit de la bouche d'Ahmed, comme emportée par le ruisseau de sang. Elle resta un instant immobile à l'orée de ses lèvres avant de s'élever laborieusement dans les airs, montant en spirale dans le ciel nocturne et épicé de Jérusalem. Tom la regarda s'éloigner jusqu'à disparaître.

Au-dessus de Jérusalem, le ciel était d'un bleu presque surnaturel. Ian Redhead, l'agent des anglicans, retira ses lunettes de soleil et se leva alors que Tom s'approchait de sa table. L'homme tendit une main en un geste trahissant sa nervosité, car trop rapide : il dut tenir son bras levé un bon moment avant que Tom ne soit assez près pour lui serrer la main. Tom s'assit ; Redhead regarda autour de lui et appela le garçon occupé de l'autre côté de la terrasse du café.

Redhead avait répondu au coup de fil de Tom et ils avaient pris rendez-vous au café *Akrai*, dans la zone piétonne de la ville nouvelle. Tom commanda un café.

— Je suis heureux que vous m'ayez contacté, dit Redhead en remettant ses lunettes.

Dans son costume noir, il semblait étouffer. Il inséra deux doigts entre son col blanc et son cou, puis se pencha et dit sur le ton de la confidence :

— Je ne sais si vous êtes au courant, mais ce café est surtout un lieu de rendez-vous pour homos.

— Vraiment ? fit Tom, innocent. Qui l'eût cru !

C'est Sharon qui le lui avait suggéré. Si Tom devait donner quelque chose aux anglicans, déclara-t-elle, il fallait que ce soit au café *Akrai*. L'assassinat d'Ahmed remontait à deux semaines. Elle avait bien du mal à retrouver son sens de l'humour.

— Je quitte Jérusalem cet après-midi, dit Tom, mais je ne pouvais pas partir avant de vous avoir remis ceci. (Il posa une grande enveloppe sur la table.) Ne vous faites pas d'illusions. Ce n'est qu'une copie. Et inutile de vouloir me l'acheter.

Redhead regarda l'enveloppe sans la toucher.

— C'est le manuscrit de Madeleine ? Qu'est devenu l'original ?

— Tout comme les clés du Saint-Sépulcre, il doit être détenu par des musulmans. Sur ce point, je ne peux me fier aux chrétiens, pas plus qu'aux Juifs d'ailleurs. Ainsi, je l'ai donné à un érudit arabe. C'est un ami de l'homme qui l'a examiné à ma demande.

— Est-ce vrai qu'il a été abattu par les soldats ?

— Oui. Et l'homme qui l'a désormais en sa possession a promis de le rendre public. Il m'a semblé équitable de vous confier une copie, à vous et à votre confession. J'en ai aussi donné une au Musée hébreu. Je suis sûr que chacun d'entre vous trouvera une interprétation différente à ce texte.

— J' imagine que nous devons faire preuve de reconnaissance. Bien que nous aurions préféré l'original.

— Comme je l'ai dit, pour toute question touchant à l'Histoire, on ne peut vous faire

confiance.

Redhead le regarda d'un air pensif derrière ses lunettes noires. Le soleil explosait sur les verres teintés.

— Ne nous jugez pas trop durement. Cette ville a un étrange effet sur les gens. Parfois, vous lisez un texte sacré mais, lorsque vous revenez le lendemain, vous pourriez jurer que quelqu'un en a modifié les termes. C'est cette ville qui veut ça.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire.

Redhead tira son portefeuille et glissa un billet sous sa soucoupe. Puis il se leva et tendit à nouveau la main.

— Il faut que j'y aille. Je vous remercie de nous avoir enfin remis cette copie. Faites un bon voyage.

— Merci.

— Oh, j'allais oublier. J'ai là quelque chose pour vous.

Redhead posa sa mallette sur la table, l'ouvrit dans un double déclic et en tira un objet qu'il tendit à Tom. C'était un grand timbre à bordure dorée et dentelée, tels ceux que collectionnent les enfants à l'école du dimanche. Il représentait une scène macabre et ridicule à la fois : des squelettes sortaient de leurs cercueils pourris, et leurs ossements dansaient une gigue extatique.

— Hé, fit Tom, c'est « Le Jour de la Résurrection ». Super ! Maintenant, j'ai la collection complète.

Redhead eut un bref sourire, ramassa sa mallette et tourna les talons pour partir vers la vieille ville. Tom le regarda crapahuter : un homme vêtu d'un costume noir anglais, incongru, cuisant sous la chaleur du soleil du Moyen-Orient.

Il jeta le timbre dans sa tasse.

Au bout d'un moment, il quitta le café pour marcher lentement vers la vieille ville. Sharon devait le retrouver face à la muraille pour l'emmener à l'aéroport. Après la fusillade, Tom s'était senti redevenir à peu près normal ; il cessa de distinguer des djinns et des démons. Mais il continua de voir Tobie tous les jours au centre, parce que, encore une fois, il se sentait responsable de la mort de quelqu'un. Ni Sharon ni Tobie ne pouvaient l'en blâmer et, sachant comme il titubait sous le poids de ses propres croix, les deux femmes faisaient tout pour le soulager d'une partie de son fardeau.

Mais il voulait rentrer chez lui, en Angleterre. Il avait demandé à Sharon de venir avec lui. Il lui avait même proposé de l'épouser, mais elle était bien trop sage pour accepter.

— Tu as longtemps vécu en pensant que tu étais incapable d'aimer Katie. Tu ne ferais que répéter les mêmes erreurs. Je ne peux t'y forcer.

Mais elle promit de venir le voir en Angleterre avant Noël.

Il arriva au Shekhem, descendant la colline où, depuis son taxi, il avait eu sa première impression de Jérusalem. Tout au bout de la route, il vit la voiture de Sharon. Elle l'attendait, adossée au coffre, les bras croisés. Lorsqu'elle le vit apparaître en haut de la colline, elle lui fit un signe de la main. Avant de descendre à sa rencontre, il s'arrêta le

temps de jeter un dernier coup d’œil sur la vieille ville.

Le Dôme doré émergeait au milieu des immeubles poivre et sel qui se levaient comme une clameur vers le ciel immaculé. L’odeur de poussière chaude et épicée hantait ses narines et, un bref instant, il ressentit un frisson de terreur sacrée à l’idée de ce qu’il laissait derrière lui. C’était non pas une ville, mais un être vivant, fait de sang et d’argile, de poussière et de rêves.

Un instant, il resta comme paralysé devant cette beauté démentielle. Jérusalem, un rêve éveillé, un cauchemar, la ville du djinn, vérité au creux d’un mensonge, creuset, *axis mundi*, fantaisie et hologramme, lieu de massacre et de rédemption, promesse de paix. La ville était un emblème représentant la source de tous les maux : le cœur humain, avec son pouvoir infini pour se tromper lui-même et son imagination qui, un jour, serait peut-être l’instrument de sa salvation.

Un coup de klaxon le tira de sa rêverie. Ses yeux montèrent jusqu’au mont des Oliviers, puis se perdirent au-delà de la ville, loin vers l’horizon. Enfin, il descendit rejoindre Sharon qui l’attendait.

[1] En anglais, *curriculum* signifie aussi «programme scolaire

[2] Tribus sémitiques nomades du Néguev ; elles guerroyèrent contre les Hébreux venus d'Égypte mais furent vaincues par Saül et David, qui les exterminèrent.

[3] En français dans le texte. (*NdT*)

[4] Les zélotes réfugiés à Massada après la prise de Jérusalem par les Romains, assiégés, préférèrent le suicide collectif à la reddition